



Class J965

Book .M7
1864

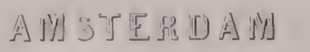
YUDIN COLLECTION

PAYSAGES

DU NORD

(L'Éditeur se réserve le droit de propriété pour l'étranger.)

Gibert del — Jouanny sc



AMSTERDAM

Morel-Fatio, Antoine Léon

PAYSAGES

DU NORD

NOUVELLE ÉDITION

BELGIQUE, HOLLANDE, RUSSIE, BALTIQUE, GOLFES DE BOTHNIE
ET DE FINLANDE, LAPONIE, OCÉAN-GLACIAL, ILES D'ALAND, NORVÉGE, SUÈDE,
CATTÉGAT, VILLES HANSÉATIQUES, ANGLETERRE, ÉCOSSE, ETC., ETC.

PAR

A.-G. BOUYER ET TH. MIDY

ILLUSTRÉ

DE 4 SUPERBES GRAVURES SUR ACIER
ET 8 MAG[illegible] [illegible]ULEURS

PARIS
LIBRAIRIE DE A. COURCIER, ÉDITEUR
RUE HAUTEFEUILLE, 9.

1860?

I965
.M7
1860

Yudin

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE DROUARD ET A. MOULIN.

4440
6172

« Le titre de ce livre en explique suffisamment le contenu. Les Paysages du Nord ne sont pas un de ces ouvrages de circonstance né de l'intérêt du moment et destiné à satisfaire une curiosité passagère. »

— Voilà ce que nous disions à l'époque où nous fîmes paraître la première édition des Paysages du Nord.

Aujourd'hui que nos prévisions d'alors se sont réalisées, nous croyons devoir à nous-mêmes, et surtout au public qui a si bien accueilli notre livre, d'introduire dans cette nouvelle édition toutes les améliorations qui sont en notre pouvoir, et en première ligne, celles qui se rapportent aux illustrations dont elle est enrichie.

C'est pourquoi nous avons remplacé des lithographies par des gravures sortant de mains habiles.

Cependant, nous devons le répéter ici, le lecteur ne doit pas

chercher dans les Paysages du Nord un itinéraire rigoureusement suivi, la libre fantaisie de l'écrivain n'ayant pas eu à s'assujettir aux règles sévères qui sont le *sine quâ non* des guides du voyageur; nous avons seulement voulu présenter à l'imagination du lecteur, en les réunissant dans un seul cadre et faire passer sous ses yeux les mille aspects de la nature scandinave telle qu'elle doit apparaître dans sa poétique beauté.

Parti de la Hollande, le voyageur pénètre par le Sund dans cette méditerranée septentrionale qui baigne les bords des contrées allemandes, russes et scandinaves. Parvenu d'île en île aux provinces baltiques, il jette en passant un coup d'œil sur la Russie; puis il s'enfonce dans les campagnes de la Finlande, remonte vers le pôle jusqu'à l'extrémité du golfe de Bothnie, visite cette étrange Laponie si bizarrement défigurée par les touristes, et redescendant par la Vestro-Bothnie, parcourt les parties les plus pittoresques de la Suède, de la Norvége, du Danemark : puis poussant une pointe dans la mer du Nord, après avoir vu Kiel, Lubeck, Altona, Hambourg, se dirige vers l'Angleterre, la Haute-Ecosse, pour y prendre connaissance du Shetland, des Orcades, des Hébrides, mais non sans avoir, en passant, visité Edimbourg, cette ville aux poétiques souvenirs.

Libres de toute préoccupation, les écrivains se sont contentés de décrire les mers, les lacs, les forêts, — les villes et les mœurs qu'elles renferment; et lorsqu'il leur a fallu évoquer

le souvenir de quelques figures historiques ensevelies depuis longtemps dans la nuit des tombeaux, ils n'ont réveillé que celles qui doivent être glorifiées pour le bien qu'elles ont fait pendant leur séjour sur la terre, laissant volontairement les autres dans l'oubli.

Nous aurions pu, nous contentant du succès obtenu, faire cette nouvelle édition en tout semblable à sa devancière; mais nous sommes de ceux qui pensent que si *noblesse oblige*, succès oblige aussi.

Au reste, nous nous estimerons trop payés de nos efforts et de nos soins si, après avoir parcouru ce livre, le lecteur dit en souriant : Je viens, sans quitter mon fauteuil, sans frais, sans fatigue, et surtout sans ennui, de voir se dérouler devant mes yeux de splendides et beaux paysages — LES PAYSAGES DU NORD.

LA HOLLANDE

I.

Les carrosses d'autrefois et la vapeur d'aujourd'hui. — La Senne et la Seine. — Anvers. — Paysages dans l'eau. — Rotterdam, La Haye, un bois sur pilotis, la Frisonne. — Chemins de fer et digues.

Il y a cent soixante-quinze ans environ, Regnard, le poète comique, partait de Paris pour visiter les Pays-Bas, le Danemark, la Suède et la Laponie. Il prit le carrosse de Bruxelles et ne mit que huit jours pour arriver dans cette ville. Voici son itinéraire. Le premier soir, il coucha à Senlis; le deuxième, à Gournay; le troisième, à Péronne; le quatrième, à Cambrai; le cinquième, à Valenciennes; le sixième, à Mons; le septième, à Notre-Dame-de-Halle; le huitième, à Bruxelles.

C'était bravement marcher, et Regnard n'était pas, comme Lafontaine, homme à s'arrêter, pour la première couchée, à Meudon.

Aujourd'hui, on ne part pas pour Bruxelles, on y arrive. Nous voici donc à Bruxelles, sur cette pittoresque place où le plus charmant des hôtels de ville du moyen-âge s'accompagne harmonieusement d'édifices espagnols ou vénitiens, de cette *Maison-au-Pain*, un véritable palais lombard, des pignons dentelés des vieilles maisons bourgeoises du XVe et du XVIe siècles, aux toits anguleux, au gothique efflorescent.

Un tour, en attendant l'heure du chemin de fer d'Anvers, aux champêtres promenades de Laëcken, un parc anglais. Mais voici l'heure du départ. La vapeur siffle et la cloche sonne. Nous courons sur Vilvorde, le long d'un calme canal, et nous quittons cette vallée de la *Senne*, dont les prés fleuris nourrissaient les brebis de madame Deshoulières : nos Parisiens en ont fait la Seine, ne s'imaginant pas sans doute que la patrie de la contrefaçon puisse rien avoir en propre, même un ruisseau.

Après Vilvorde, voici passer les coquettes maisons de Mechelen (prononcez Malines), la ville aux dentelles, plus jolie de loin que de près. Puis apparaissent, à moitié cachées dans les nappes jaunes du colza en fleur, les berges verdoyantes de l'Escaut. Les gras pâturages qui bordent ce fleuve abritent, dans leurs parcs liserés d'or par les genêts, de grands bœufs fauves et des chevaux qui se lèvent inquiets, au sifflet de la locomotive, la bouche pleine d'herbes succulentes. Cinq minutes encore, et la flèche d'Anvers se profile majestueusement au-dessus d'une verte ligne d'ormes et de bouleaux.

Tout a été dit sur Anvers, sur ses Rubens et sur ses *riddecks*. Huit heures de paquebot nous séparent de Rotterdam : ce sont huit heures bientôt passées. Des fenêtres de la *cajute* se déroulent aux yeux les bras de mer qui découpent la Zélande comme une fine dentelle. Le paquebot s'enfonce dans ces verts méandres de canaux aux berges basses et vertes : tantôt, il semble courir sur une vaste mare, couverte d'algues et de fucus; tantôt il s'engage dans une passe étroite, et ses aubes fouettent les branches de genèvriers qui bordent une rive invisible. Parfois un courant énorme d'eau jaunâtre frappe en flanc le navire : c'est quelque branche de l'Escaut ou de la Meuse qui sort péniblement des boues profondes d'un marais. Ailleurs, la berge s'élève, un moulin s'y dresse et quelques maisons coquettes se mirent dans l'eau de ce vaste bassin qui n'est ni fleuve ni mer. Pas un bruit dans ces vastes et humides solitudes, si ce n'est celui des palettes du *stamboot* chassant l'écume, de la quille frôlant les vases, et du matelot sondant à l'avant et annonçant les profondeurs d'eau dans les stances régulières d'une monotone cantilène.

C'est ainsi que nous passons tour à tour devant Flessingue, Berg-op-zom, Dordrecht aux maisons de briques. Bientôt nous entrons dans un vaste canal, bordé de sapins et de bouleaux, derrière lesquels s'étendent de verts pâturages. C'est Rotterdam qui se dessine à l'horizon.

A Rotterdam, il me faudra faire viser mon passeport à la maison de ville, attendre de Paris des lettres de recommandations. J'ai le temps de revoir cette ville singulière avec son bassin ombragé d'ormes séculaires et couvert de bateaux, avec sa *Hochstrat* aux boutiques parisiennes et ses rues plus calmes,

moins brillantes et plus pittoresques, dont la chaussée est un canal. L'hôte de *Kleine-Skeppers-Huis,* c'est le nom de mon hôtel, se charge de m'envoyer à Amsterdam tous mes paquets de France. Me voilà donc libre et je me dirige, à travers un charmant pêle-mêle de jardins et de maisons de campagne, vers le chemin de fer d'Amsterdam. Je m'arrête, bien entendu, à la station de S'Gravenhage, c'est La Haye, une jolie ville qui ressemble à tant d'autres, avec ses magasins splendides, éclairés au gaz, avec ses longues allées, ses promenades, son opéra français, mais qui a de plus que les autres ce fameux *bois* de tilleuls planté sur pilotis et ce magnifique palais des États qui mire dans l'eau ses sombres lignes.

C'est à La Haye que j'ai revu, mais plus brillante encore dans son casque doré, dans ses royaux atours du moyen-âge, la Frisonne, cette Arlésienne du Nord que j'avais aperçue déjà dans les établissements publics d'Anvers, trônant au milieu des mille syrènes accourues de tous les pays du monde, anglaises, russes, italiennes, négresses yolof, senoritas d'Espagne ou d'Amérique, malaises et chinoises.

La Frisonne est vraiment imposante avec cette coiffure de déesse, relevée d'un cercle d'or. Chaque canton a sa mode et sa forme, et les *fers d'or*, c'est ainsi qu'on les appelle, varient avec les localités. Dans l'Overyssel, ils se terminent par des spirales, dans la Groningue par une fleur évasée, dans la Frise proprement dite par un bouton orné.

Ce nimbe des beautés majestueuses de la Nord-Hollande joue un rôle assez important dans les habitudes intimes. Mettre ses *fers* des jours de fête, c'est pour une Frisonne honorer l'hôte qu'elle reçoit ou agréer le fiancé qui se propose. Si l'a-

mant est venu faire sa demande et que la jeune fille rentre parée de son éclatant diadème, c'est qu'elle consent à être sa *reine*. Il y a de ces coiffures qui sont d'un très grand prix et il n'est pas rare d'en voir qui coûtent deux à trois cents florins.

Il est un autre ornement plus mystérieux dont les élégantes recherches sont encore un symbole : c'est la jarretière. Il est d'usage que le futur en donne une paire à sa fiancée et sur ces rubans de soie et de velours on lit souvent, tressées en fils d'or, de poétiques légendes ; par exemple : « O liens du mariage, votre douce joie fait tout commun entre elle et lui ! » Ou encore : « La mort seule peut vous séparer. Réunissez donc vos deux cœurs ! »

La Frisonne n'est pas seulement belle de ses atours royaux, elle est encore belle de tout ce qui fait la femme. Ses épaules sont admirables, ses mains et ses pieds sont souvent d'une finesse exquise. Il est plus d'une paysanne de ces contrées qui chausserait aisément la pantoufle de *vair* abandonnée par Cendrillon.

Mais le véritable triomphe de la Frisonne, c'est la course au patin. Qu'elles sont charmantes ces belles filles du Nord, lorsqu'elles glissent, graves et hardies, la couronne d'or au front, passant rapides comme des Walkyries scandinaves portées par un nuage !

Ces charmantes filles de Leeuwarden et de Groningue résument à peu près toute la poésie de La Haye qui s'embourgeoise à vue d'œil et se modèle chaque année davantage sur le patron parisien. La civilisation et ses procédés uniformes ne surprennent vivement l'œil et la pensée que lorsqu'ils se heurtent tout à coup aux sauvages grandeurs de la nature. C'est ce

qui arrive, par exemple, sur la route qui suit le chemin de fer de La Haye à Amsterdam. Quand on a dépassé les stations de Leyde et de Harlem, le talus de la voie ferrée se trouve pris entre deux mers, à gauche cette mer de Harlem que l'industrie humaine aura bientôt complétement desséchée, à droite la grande mer orageuse. Plus loin, même contraste : au bout de ces dunes stériles, voyez-vous une ligne basse et continue, ce sont les digues.

Toute la côte frisonne est palissadée contre les efforts de la mer. C'est un noble ouvrage de l'industrie et de la patience humaine que ce triple rang de pilotis qui arrêtent l'élan destructeur des vagues. Chacun de ces pieux charbonnés par le bout et enfoncés en terre a, m'a dit un Hollandais calculateur, coûte sept florins en moyenne. Aux endroits dangereux, ces digues de bois sont soutenues par d'énormes quartiers de granit, de trachyte, de bazalte, apportés à grands frais d'Allemagne, de Suède ou de Norvége. Et il en est ainsi pendant vingt-deux lieues ! Que d'efforts pour conquérir ou pour conserver un si petit domaine ! Mais aussi quel rôle ce petit peuple n'a-t-il pas joué dans l'histoire !

Le remblai du chemin de fer courant entre deux mers, les digues s'opposant à l'effort incessant des vagues, ces œuvres magnifiques de la patience et de l'énergie humaine font honneur à la Hollande.

Mais nous arrivons à la perle la plus précieuse arrachée par ces braves Hollandais à la mer qui les entoure et les menace. Le sifflet de la locomotive annonce Amsterdam.

II.

Amsterdam. — Saardam, Broek et Wateringen. — Paysages hollandais : prairies et tourbières.

Du débarcadère élégant qui nous reçoit à la place du Palais, je traverse dix canaux : ce sont les arcs de ce vaste système dont le quai du Zuiderzée est la corde. Je ne vous décrirai ni ces canaux si connus, ni les bords paisibles de l'Amstel, ni cette flotte qui pénètre dans tous les replis de la ville, ni ce vaste quai de quatre kilomètres, ni les flèches dentelées des églises gothiques rayant le ciel à côté des mâts de navires. Vous connaissez tout cela, comme vous connaissez dans les en-

virons d'Amsterdam, Saardam, ses moulins et la cabane du Tsar charpentier; Broek, le village aux millionnaires, si spirituellement décrit par Gozlan.

Le petit village de Wateringen étale un luxe de meilleur aloi, car il est emprunté aux richesses naturelles du pays et à celles qu'y ajoute l'activité humaine. C'est là d'ailleurs que nous prendrons sur le fait le véritable paysage hollandais. Des jardins qu'entrecoupent de frais petits canaux; des sentiers semés de sable fin, bordant de jolies maisons qu'entoure un verdoyant collier d'arbres à fruit; des ponts de bois pittoresquement jetés sur ces rivières en miniature, et un joli moulin aux ailes peintes et à l'axe coquettement doré : voilà Wateringen.

La cause de toute cette proprette et rustique aisance, c'est le travail dont l'atelier n'est pas bien loin. C'est cette campagne sans arbres, aux grandes flaques d'eau, aux lignes noires et infinies. Ici on cultive la terre, mais non pour lui faire produire des richesses végétales : on la fouille, on la creuse, on la coupe, on la sèche, on l'emporte et on la vend.

Cette terre noire, c'est la tourbe et la tourbe, c'est la richesse de la Hollande. C'est la terre qui vit, dit le Hollandais : *het land left.* Sans la tourbe, comment se chaufferait-on dans ce singulier pays, et cependant Dieu sait si l'on s'y chauffe. Mais comme ce bizarre combustible a des affinités évidentes avec le caractère de la nation qui l'emploie! difficile à enflammer, il garde longtemps le feu qu'il a reçu. Il ne pétille point joyeusement comme notre bois; il ne donne pas la rouge lueur de la houille : il blanchit et brûle en dessous.

Quand l'habitant de Wateringen a chargé tout un bateau

d'une partie de son champ, le *turf-potten*, c'est le nom de ces embarcations spéciales, descendra les longs canaux de la Frise, de la Groningue et de l'Overyssel et de là passera dans les eaux profondes du Waal, du Leck et de la Meuse. Je les ai contemplés avec intérêt ces lourds et énormes bateaux : ils n'ont pas changé depuis des siècles et c'est à peu près sur de pareilles galiottes que les Hollandais ont battu les Espagnols ; c'est à des mâts faits comme ceux-ci qu'ils arboraient orgueilleusement le balai symbolique qui représentait leur domination sur les mers.

Ces bateaux sont de véritables maisons de bois où naît, vit et meurt toute une famille, qui porte pour elle le foyer domestique et pour ainsi dire la patrie. Ces bateliers sont coiffés de chapeaux à un seul long bord et vêtus d'un sarrau de toile jaune imperméable, d'un *oil skin* comme disent les Anglais. La bonne femme, c'est-à-dire la mère de famille, ne se montre guère sur le pont que pour le savonnage et l'étendage, deux opérations domestiques fort importantes dans l'économie intérieure d'un ménage hollandais. Le reste du temps, elle est cachée dans la cabine mystérieuse où elle prépare le café, où elle fait cuire le poisson et les pommes de terre de la petite communauté.

Le patriotisme hollandais a conservé avec fierté une tradition dans la quelle le *turf-potten* joue le rôle du fameux cheval de Troie.

C'était à Bréda, pendant l'occupation espagnole. Un tourbier hollandais, Van Bergen, conçut l'idée de délivrer sa ville natale et, bien que le bonhomme n'eût sans doute jamais lu l'Iliade, il trouva le stratagème autrefois inventé par Ulysse.

Le 4 mars 1500, par un froid assez piquant, il conduisit dans le port un immense *turf-potten* que la garnison espagnole reçut avec enthousiasme, ses provisions d'hiver étant presque épuisées. Le débarcadère était intercepté par la glace : les Espagnols se hâtèrent de frayer un chemin au bateau et de l'amener, à force de bras, près du quai. Mais l'insidieux bateau ne renfermait qu'une mince couche de tourbe et, sous la cargaison, se tenaient cachés quatre-vingt-dix hommes armés qui, la nuit, surprirent la ville endormie, massacrèrent les Espagnols et firent flotter sur les murs de Bréda délivrée l'étendard du prince Maurice. Le *turf-potten* n'était autre chose qu'une seconde édition du cheval de Troie.

Tourbières et prairies, voilà la Hollande. Là où l'homme ne creuse pas et ne détaille pas la terre, il la laisse se couvrir du plus magnifique tapis de verdure qui plongea jamais ses racines dans l'eau vivifiante des *polders*.

Ces campagnes humides et plantureuses, ces océans de verdure sont le véritable paradis des vaches. Aussi loin que peut s'étendre la vue, des troupeaux nagent pour ainsi dire dans cette herbe abondante. Les canaux, qui coupent en mille endroits la prairie, y forment autant de parcs où vivent en liberté des milliers d'animaux paisibles, dont les formes et les couleurs animent cette verdure infinie. Chaque coin est un tableau de Paul Potter.

La Hollande est bien la fille des eaux et la langue du pays a consacré cette origine dans une expression significative. *Moer* veut dire en néerlandais mère et marais. Les anciens nous ont laissé de la Hollande, telle qu'elle était dans les anciens âges, l'idée d'une forêt énorme croissant dans un marais. Aujour-

d'hui, les arbres ont disparu, le marais est resté, fécondé, peuplé, embelli par l'activité humaine, mais incessamment attaqué par deux ennemis terribles, la mer et le vent.

Ainsi a été changée complétement la physionomie de la Hollande. Aux sombres forêts, asiles mystérieux des superstitions sanglantes, refuges des patriotiques résistances, habitées par le terrible Auroch, par l'ours du Nord et par l'homme plus sauvage encore que les fauves, a succédé une plaine dénudée, lavée, qui réclame à chaque instant, pour ne pas disparaître, la tenace persévérance de ses nouveaux habitants.

Vous comprenez quelle transformation profonde cette modification des conditions naturelles a dû produire dans la vie des habitants. L'arbre disparu, la terre veuve de protection, il a fallu que l'homme se protégeât lui-même en protégeant la terre. De cette apparente impuissance est sortie la puissance réelle de ce petit peuple, sans cesse menacé dans sa propriété viagère et forcément tourné vers la culture de la mer qui fait les grandes nations.

Je l'ai dit, aujourd'hui encore, le Hollandais ne peut un seul moment s'arrêter dans sa lutte contre les ennemis qui menacent sa terre. La mer, vous savez tout ce qu'il a fait contre elle : il l'a domptée, baillonnée. Reste le vent.

Les coups de vent sont terribles sur ces côtes plates et sans défense. Il arriva un jour, par exemple, c'était en 1674, que la nef de l'église du dôme à Utrecht, fut enlevée par une tempête. Il faut, pour croire à la puissance de destruction d'un ouragan, avoir vu cette église coupée en deux, la tour restée seule d'un côté et séparée du chœur par le vide énorme qu'occupait la nef balayée par le vent comme une paille.

De même encore, il n'y a pas vingt ans, les arbres énormes d'une des places de La Haye furent déracinés comme des roseaux et jonchèrent tout à coup le sol affondé.

Après avoir visité les délicieux environs d'Utrecht et revenu à Amsterdam d'une rapide promenade dans la Frise et dans la Nord-Hollande, j'y trouvai le paquebot qui devait m'emporter dans la Baltique.

LA BALTIQUE

I.

Fjords, Skaers, Moes, Holms et Vaers; une chasse trop facile ; les aventuriers finlandais, Gorr et Norr. — Dangers de la navigation en Baltique. — Soulèvement progressif des fonds : la Baltique de l'avenir.

Si nous tracions, après tant d'autres, un itinéraire maritime dans le nord de l'Europe, nous aurions à choisir en ce moment entre la grande ligne des paquebots, par la mer du Nord, le Skager, le Cattégat, le Sund, la Baltique et ses golfes ; ou la ligne d'Amsterdam à Hambourg et de Hambourg à Copenhague par le Slesvig et la Fionie, ou bien encore celle de Kiel et de Travemünde à Gothembourg par Lubeck et Copenhague. Nous avons parcouru plus d'une fois ces routes différentes et,

pour conserver aux derniers jours de notre voyage le Nord scandinave, le lecteur voudra bien supposer que nous avons franchi le Cattégat, passé le Sund et pénétré dans la Baltique, à travers les innombrables *fjords, skaers, moes, holms* et *vaers* qui émaillent cette mer si curieuse.

Pour en finir une bonne fois avec tous ces noms suédois, norvégiens, danois que nous rencontrerons si souvent sur notre route, permettez-moi de faire bien vite un peu de pédantisme indispensable.

Un *skaer* (au pluriel *skier*) est une découpure de la côte particulière à toutes ces contrées du Nord. Le verbe *skaera* signifie tailler, découper et rend d'une façon très pittoresque ces échancrures infinies des rochers qui forment par milliers des îlots, des écueils et qui s'élèvent graduellement de la mer à la montagne. Car la découpure de la côte se reproduit exactement, mais sur un patron plus large, à quelques kilomètres dans l'intérieur des terres, en sorte que si, au lieu de diminuer progressivement, comme beaucoup le pensent, les eaux montaient tout à coup de quelques centaines de pieds, la physionomie des côtes ne changerait guère.

Quant aux *fiords* (ou plutôt *fjords*), ce sont des anses, des baies, des golfes de toute taille, des canaux de toute dimension, qui s'enfoncent dans l'intérieur des terres, et trompent souvent l'œil qui les prend pour des fleuves ou pour des lacs. C'est au fond des *fjords* que sont, la plupart du temps, établies les villes : les mouillages y sont sûrs et l'activité commerciale s'y réfugie d'ordinaire.

Il n'est pas rare, lorsqu'on gravit une éminence, d'apercevoir tout à coup sous ses pieds le mât d'un navire ou la fumée

d'une cheminée de bateau à vapeur : et si, à cet endroit, le fjord est resserré par des rochers, on peut se croire transporté près d'un de ces jolis lacs de la Suisse allemande que sillonnent incessamment des paquebots en miniature.

Il est un autre mot que vous retrouverez souvent, et celui-là est norvégien, c'est *moe*. Il signifie une petite colline sablonneuse cachée entre les montagnes et les rochers.

Parmi les îlots qui abondent dans les fjords, la plupart sont inhabités, inhabitables et forment différents groupes qui reçoivent des noms différents selon leur structure. Le *holm*, c'est le rocher isolé, élevé; le *vaer*, c'est le rocher bas et uni. Le *holm* a pour utilité de rompre les coups de mer, le *vaer*, dans les parages les plus septentrionaux, est l'asile des oiseaux de mer. En Norvége, par exemple, ce n'est pas une propriété méprisable qu'un bon *egge-vaer*, c'est-à-dire un îlot à œufs. C'est un poulailler naturel que le propriétaire aménage avec soin et où il puise avec intelligence.

Ces *vaers* sont fréquentés, de temps immémorial, par des familles d'oiseaux qui se succèdent de père en fils sur le même nid. Le propriétaire du *vaer* est parfaitement connu de tous les petits ménages, et il a soin de ne jamais prendre tous les œufs d'un même nid. Aussi lui laisse-t-on faire sa cueillette sans s'effaroucher le moins du monde. Chacun retourne à ses œufs quand il a prélevé sa dîme. Mais vienne un maraudeur étranger, l'alarme est au camp, les mères éplorées poussent des cris assourdissants et quittent souvent leur nid pour toujours.

Ces oiseaux sont, pour la plupart, de grosses mouettes, dont la chair est coriace, huileuse, indigeste, mais dont l'œuf a bon goût.

J'ai rencontré plus tard, mais dans les îles les plus septentrionales, une autre espèce d'oiseaux de mer fort curieuse, c'est le macareux. Celui-là est vraiment d'une naïveté fabuleuse et la manière dont on le prend fait peu d'honneur à son intelligence. Ces braves macareux se rassemblent dans des crevasses de rocher : là, il s'agit d'en saisir un seul pour s'assurer de toute la bande. Vous fouillez le trou avec un crochet, vous retirez un macareux : son voisin, sentant qu'on l'enlève, saisit de son bec la queue de la première victime; un troisième en fait autant du second. Tous y viennent à leur tour. Il est impossible d'y mettre plus de complaisance.

D'autres désignations norvégiennes se retrouvent à chaque pas. Un *eid*, par exemple, c'est une langue de terre ; un *wüg*, c'est une baie qui termine une langue de terre.

Il y a, près de Drontheim, un eid que l'on nomme le Nummedals-Eid, ou langue de terre de la province de Nummedal. Une tradition caractéristique des mœurs barbares se rattache à cette petite péninsule.

Deux frères, Gorr et Norr, partirent de Finlande à la recherche de leur sœur, enlevée par un aventurier. Ils arrivèrent en Norvége, Gorr par la route de mer sur le navire l'*Ellide*, Norr par la route de terre en traversant la Laponie. Les deux frères attaquèrent les chefs des tribus qui occupaient le Fosen, s'emparèrent du Nummedals-Eid et se partagèrent leur conquête. Ils convinrent, à la façon des héros antiques, que Gorr aurait sous sa loi toute la partie dont on pourrait faire le tour avec un vaisseau, tandis que Norr régnerait sur la terre ferme. La convention fut scrupuleusement respectée, mais à la mort de Gorr, son fils Beits fit le tour du Nummedal et, arrivé à Giel-

lear, fit tirer à terre le navire l'*Ellide*. Puis, gouvernail en main, voiles déployées, il fit traverser l'isthme à son navire sur des rouleaux de bois. Il réussit ainsi à faire en navire le tour de Nummedal et, par cette subtilité tout à fait antique, s'adjugea l'héritage de son oncle.

Vous vous rappelez que Carthage fut construite à peu près ainsi et dut à un jeu de mots l'emplacement qui fit sa fortune. N'est-ce pas encore ainsi que le bonhomme Énée réalisait l'oracle en mangeant ses tables, c'est-à-dire les pains qui lui en avaient servi. Le calembourg, le rébus et surtout la fourberie sont de tous les temps.

Une mer ainsi parsemée d'îlots, de passes et d'écueils n'est pas, on le comprend, d'une navigation facile.

Il n'y a pas longtemps encore, on ne s'avançait dans la Baltique et dans ses golfes que la sonde à la main ; et ce n'était pas là une précaution inutile. En 1515, une escadre hollandaise faisait voile au beau milieu du golfe de Finlande. Tout à coup, un des vaisseaux de guerre touche sur un écueil si tranchant qu'une voie d'eau infranchissable se déclare ; la carène percée est envahie par les flots : trois cents malheureux matelots périssent par le plus beau temps du monde.

Avant la fondation de Saint-Pétersbourg, il était bien rare qu'un navire d'un tonnage un peu important dépassât Revel ou Narva. C'est la capitale de la Russie qui, par sa seule présence, a animé, vivifié toute cette partie de l'Europe.

Aujourd'hui surtout, depuis les deux campagnes faites dans cette mer, la sonde à la main, par les marins de la France et de l'Angleterre, la Baltique est connue dans ses moindres dé-

tails. Restera-t-elle longtemps ce qu'elle est aujourd'hui ? On peut en douter.

Le comte Algarotti, dans ses *Lettres sur la Russie,* parle d'un mathématicien suédois dont les observations longuement répétées auraient prouvé que le niveau de la Baltique et de cette partie de l'Océan qui baigne la côté occidentale de la Suède, s'abaisse continuellement. Il estime cette diminution, non pas à un demi-pied en 348 ans comme le savant italien Manfredi, ou à un pied par siècle comme le patient observateur Hartsoeker, micrologiste distingué, mais à un pouce par an au moins, c'est-à-dire à près de trois mètres par siècle. Si ce calcul était vrai, il ne faudrait pas beaucoup d'années pour que la Baltique déjà si peu profonde devînt innavigable, et pour qu'on pût passer à pied sec de Stralsund à Stockholm.

J'ai rencontré des vieillards finlandais qui m'ont montré des écueils dont la tête domine aujourd'hui les vagues et qui, dans leur jeunesse, affleuraient l'eau. J'ai vu moi-même, près de Hango, à un bon kilomètre dans l'intérieur des terres, un gros anneau de fer qui ne pouvait servir qu'à attacher des barques.

Il y a deux endroits, m'a-t-on dit, à Gefle et à Calmar, où le savant Celsius a fait, il y a cent ans, graver sur des rochers des marques destinées à déterminer la diminution des eaux. L'expérience a, dans ces endroits, confirmé l'opinion des marins et des habitants des côtes.

Linné, de son côté, disait déjà, dans son *Voyage en Scanie,* qu'il avait fait une marque à un quart de mille de Traelleborg, sur un gros bloc de rochers. Cette marque, autrefois à fleur d'eau, serait aujourd'hui très découverte.

Le savant Prussien, Léopold de Buch, pense que ce phéno-

mène de la diminution des eaux ne saurait être révoqué en doute. Il est certain, dit-il, que cependant le niveau de la mer ne peut s'abaisser : l'équilibre des eaux s'y oppose absolument. Et c'est là, en effet, la première réflexion raisonnable faite sur ces phénomènes si fréquents, dans l'univers entier, de changements dans les niveaux maritimes.

Il y a, dans cette observation faite par Léopold de Buch, le germe de la belle théorie des soulèvements admise aujourd'hui par la science.

Les soulèvements et les abaissements de la croûte terrestre rendent bon compte de ces faits en apparence contradictoires, l'assèchement, par exemple, des ports romains de Hyères et de Fréjus, et l'envahissement par les eaux de cette même mer Méditerranée, de certaines parties des côtes de la Calabre et de la Sicile.

Il y a même, je ne sais où, en Italie, un temple antique dont les eaux ont longtemps recouvert les ruines, et qui montre aujourd'hui, à plusieurs pieds au-dessus du niveau de la mer, ses colonnes rongées par les madrépores.

Il ne reste, pour en revenir à la Baltique, suivant Léopold de Buch, d'autre idée à embrasser que celle que la Suède entière s'élève lentement depuis Frédérickshall jusqu'à Abo, et peut-être jusqu'à Saint-Pétersbourg.

On a aussi reconnu quelque diminution à Soendmoer et à Nordmoer, sur la côte de Norvége, près de Bergen, des rochers qui autrefois étaient couverts par la mer, se trouvent aujourd'hui au-dessus de sa surface. Mais l'opinion que la mer diminue n'est pas aussi répandue ni aussi bien établie, le long de la mer du Nord, que dans le golfe de Bothnie. Il est vrai que

sur les côtes de la mer du Nord, la hauteur et l'inconstance des marées nuisent à l'exactitude des observations.

Il semble donc que la Suède s'élève plus que la Norvége, et sa partie septentrionale plus que la méridionale.

Mais, en somme, la Baltique diminue tous les jours par le soulèvement de son fond et si la loi régulière de ce soulèvement peut être un jour mathématiquement écrite, il sera facile d'indiquer l'époque précise où la navigation y deviendra impossible. L'avenir nous réserve, on le voit, de ce côté, une solution passablement brutale aux questions de prépondérance qui s'agitent sur ces rivages.

II.

Les îles de la Baltique : Moen et Rugen. — Les provinces Baltiques : Courlande, Esthonie, Livonie. — Le panorama de Revel. — Littérature de l'Esthonie, chants populaires.

Quand on a traversé le Sund et que, libre enfin des mille détours de la navigation danoise, le bâtiment qui vous porte entre dans la Baltique, laissant d'un côté les plaines noyées du Seeland, de l'autre les rochers profondément découpés de la Scanie, la première île que l'on rencontre sur sa route est celle de Moen.

L'île de Moen présente au premier plan un calme paysage verdoyant; des prairies d'un vert gras descendent en pente

douce jusqu'à la mer et s'y prolongent par un tapis de joncs que courbe doucement le courant insensible du rivage. De petites vaches aux cornes en croissant, au pelage lustré, regardent indolemment la noire machine qui s'avance et dont les palettes battent et refoulent au loin la vague. Des champs d'orge et de blé s'étagent au-dessus des prairies et de jolies maisons couronnent la perspective. Quelques touffes d'un vert dur marquent la place de petits bouquets de bois. Le tout est encadré dans des falaises de craie d'une blancheur éblouissante qui s'élèvent à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Au loin, comme repoussoir, se dressent les rochers bleuâtres de Stevens-Klint, dans l'île de Seeland. Après Moen, c'est Rugen.

Rugen élève sur la mer une série d'escarpements blanchâtres qui se terminent, à leur sommet, en forêts d'un vert sombre. Nous côtoyons quelque temps ces rivages élevés et nous apercevons en arrière la côte basse et noyée de la Prusse. Les clochers enfoncés d'une ou deux lieues dans les terres semblent sortir des eaux. L'Allemagne est, de ce côté, une digne sœur de la Hollande.

Jusqu'à Memel, le dernier port de la Prusse sur la frontière de Russie, l'aspect des côtes et de la mer n'offre guère d'intérêt pour l'artiste. Il en sera tout autrement quelques lieues plus loin.

C'est près de Memel que commence la Baltique russe. Les provinces de Courlande, de Livonie et d'Esthonie, auxquelles avant Pierre le Grand s'ajoutait l'Ingrie, portent le titre général de Provinces baltiques. Leur population est d'environ 1 million 700,000 habitants, dont moitié pour la Livonie. Leur superficie est de 1,725 milles carrés. Ces trois provinces ont leur

capitale, Mittau la Courlandaise, Revel l'Esthonienne et Riga la Livonienne.

Toutes ces populations sont finnoises de race, avec des mélanges nombreux : mais le type finnois domine dans les langues et sur les visages. C'est surtout l'élément populaire qui le reproduit et le cultivateur est presque toujours Finnois, tandis que le bourgeois et le noble sont souvent Russes, Allemands ou Suédois.

En Livonie, la race vende s'ajoute et se mêle pour une grande part aux Lives, Finnois d'origine. Les Esthiens ou Esthoniens et les Koures sont des Finnois sans mélange.

Des trois capitales des Provinces baltiques, Revel seul mérite d'avoir son cadre et sa toile. Nous passerons donc rapidement devant les ports courlandais de Libau et de Windau : Mittau, la capitale de la province, est là-bas dans les terres, à quelques lieues du fond du golfe de Livonie. Elle n'offre au voyageur d'autre intérêt que le souvenir du séjour d'un illustre exilé, le roi Louis XVIII.

Nous doublons le cap Dom-Ness, cap fertile en tempêtes et qui s'entoure d'écueils, de bancs de sable et de gouffres, comme Charybde et Scylla de la géographie homérique. De là nous entrons dans le golfe de Livonie, vaste coupe d'azur que ferme, comme une agrafe d'émeraude, l'île d'Œsel.

Œsel et sa voisine Dago, qui commande le golfe de Finlande, forment avec Moen, Worms et Nuko un petit archipel qui renferme environ 35,000 agriculteurs et pêcheurs. Œsel a cent kilomètres de long sur quarante-huit de large : son chef-lieu est la jolie petite ville d'Arensbourg qui s'élève au fond d'une rade sûre et profonde.

Quand on a franchi la passe qui sépare Dom-Ness de la pointe occidentale d'Œsel, on voit se dessiner à l'horizon la courbe gracieuse du golfe de Livonie. Cette belle étendue d'eau n'a pas moins de cent vingt kilomètres de large et cent quatre-vingt de long. On n'y trouve guère de bons mouillages, à l'exception de Pernau.

Au fond du golfe, à l'embouchure de la Dvina occidentale, est l'île de Dunamunde, qui forme un vaste port assez sûr, mais sans profondeur. Dunamunde est le port de Riga.

C'est à quinze kilomètres plus haut, en remontant la Dvina, qu'il faut chercher la capitale de la Livonie. Riga, en lettonien Righo, en esthonien Riolin, est assez tristement assise sur une plaine de sables et de marais. Ses environs, comme la Livonie presque tout entière, sont noyés d'eau, semés de tourbières aux fétides brouillards, aux exhalaisons malsaines. L'eau même, ce fléau du pays, y est à peine buvable.

Ne sortons donc pas de Riga. La ville au moins, à défaut de paysages, a quelques monuments curieux. C'est d'abord le pont *vivant*, nom pittoresque donné par les Russes à l'énorme pont de bateaux de 900 pas de long qui s'appuie sur les deux rives de la Dvina. C'est ensuite le château du grand-maître des chevaliers porte-glaive. Cette sombre demeure donne à Riga sa physionomie véritable : Riga n'est pas, en effet, une ville russe, mais une ville allemande. Les vieux souvenirs des hanses du moyen-âge y sont encore vivants et la domination russe a eu le bon goût de respecter quelques-uns des anciens priviléges de la bourgeoisie. Celle-ci a sa milice, ses douaniers, sa part dans le produit des douanes. La noblesse, qui se retire pendant l'hiver dans ses vieux châteaux, est marquée au coin

de l'ancienne race conquérante, de la race germanique. Quant au peuple de la ville et des campagnes, il n'est composé, ni de Russes, ni d'Allemands, mais de Lettons et de Finnois. Les Russes sont rares à Riga : ils n'y sont représentés que par l'armée et les fonctionnaires ; ce qui n'empêche pas la souveraineté russe d'être acceptée très franchement par tout le monde en Livonie.

Aux monuments que j'ai déjà cités, il faut ajouter encore un bel hôtel de ville bâti en 1750, un palais impérial d'assez noble apparence, de vieilles et belles églises, une bibliothèque, un gymnase qui date de 1675, le musée de Himmsel, et la grande école des filles (Mädchenschule) fondée en 1804 et placée sous le patronage de l'Impératrice.

Riga est le second port commerçant de la Russie septentrionale. Il s'y fait un grand commerce de lins, de chanvres, de peaux, de bois qui descendent de l'intérieur par la Dvina. L'industrie des draps y est importante et Riga fournit presque tous ceux de l'armée russe. Si, comme le projet en a été formé, un canal réunissait la Dvina occidentale au Volga, le commerce de Riga prendrait encore une extension plus considérable.

Mais quittons ces rivages marécageux : Revel nous appelle.

Sans égaler le panorama de Naples, comme on l'a dit avec quelqu'exagération, Revel ne laisse pas de présenter un magnifique spectacle. Vu de la mer, il montre à droite des campagnes verdoyantes, encadrées dans des forts ; à gauche Ekatherinenthal, le château impérial aux ombrages épais, les parcs richement dessinés de Viem et les ruines pittoresques du couvent de Marienthal ; au fond, la ville avec son dôme gigan-

tesque, son vieux château de Waldemar, ses clochers étincelants, ses ports et ses forteresses à donjons.

Tout cela est beau sans doute, mais pas assez toutefois pour qu on dise : Voir Revel et puis mourir !

Si l'aspect de Revel est séduisant pendant les trois mois d'été qui sont départis à la Baltique, l'hiver rien de plus triste. Enveloppée dans son manteau de neige, prisonnière dans les glaces de son port qui retiennent immobiles les vaisseaux empaillés et poudrés à blanc par les frimats, la ville dort ou s'ennuie jusqu'à l'été. Enfin, après de longs mois, le soleil fond sa cuirasse de glaces et son linceul de neiges, rend la liberté à ses vaisseaux qui sécouent leurs ailes dégourdies, et de Saint-Pétersbourg, de Moscou, de Riga, de Mittau, les touristes et les baigneurs arrivent en foule.

Revel est une des villes de Russie qui ont le plus conservé la vieille physionomie des villes allemandes. J'y ai rencontré telle maison gothique, à pignon sculpté, tels vieux murs à créneaux, telles portes ogivales qui me rappelaient Dusseldorf, Aix-la-Chapelle ou Trèves. Les hauts vestibules, les fenêtres tristement grillées, les grandes salles communes vous redisent la vie des chevaliers de l'ordre Teutonique ou des fiers bourgeois des corporations. Voici les anneaux de fer où le haut baron féodal attachait son destrier : voici les fenêtres prudentes et hypocrites comme des meurtrières, les portes semblables à des poternes : chaque habitation des ancêtres a une physionomie de redoute. Les rues sont étroites et les pignons se rejoignent. Les églises gothiques sont admirablement conservées. La réforme y a imprimé ses âpres souvenirs, adoucis par les splendeurs de l'art catholique et l'intelligente

tolérance des empereurs de Russie a restauré ces sombres témoins de la grande lutte religieuse.

La campagne de Revel est allemande comme la ville elle-même. On y sent déjà poindre la plaine de l'Allemagne du Nord, avec ses vastes landes argileuses. L'Esthonie est un fragment détaché de la vieille Germanie septentrionale.

Mais, aux portes mêmes de Revel, de jolis bijoux créés de main d'homme égayent cette nature triste et plate. Une rivière et ses collines accidentent la banlieue. Sur ses bords, s'élève un charmant domaine, Fall aux beaux ombrages, aux jardins luxuriants, au parc capricieusement dessiné; Wiem, Wettenhof, Tischert, séjours pittoresques de nobles et riches Esthoniens. L'hospitalité y est large et participe à la fois de la bonhomie allemande et du laisser-aller plein de grâce des seigneurs russes.

De même que Revel, l'Esthonie a son originalité. Les plaisirs de l'intelligence y sont plus goûtés que dans les autres Provinces baltiques. La littérature, les arts y ont leurs traditions propres, leur saveur spéciale.

Comme celles du Danemark, de la Suède et de la Finlande, la littérature esthonienne se retrempe, depuis quelques années, dans les eaux vives de la tradition. Il se fait, là aussi, une réaction salutaire dans le sens du génie national. Mading, le comte Manteuffel, Knüffer, le docteur Kreutzwald, Holtz, Wilman, Berg et bien d'autres ont creusé la vieille mine et y découvrent chaque jour de nouveaux trésors.

Mais l'originalité la plus vraie est toujours dans les anciens chants précieusement conservés par la Muse populaire.

Le chant esthonien est presque toujours une légende des

anciens temps. C'est la femme d'un guerrier parti pour la bataille, qui célèbre son époux :

« Vents du ciel ! saluez-le de votre voix bruyante ; grêle, porte-lui mon message, dis-lui combien je le regrette ; ciel, donne-lui la sagesse et vous, vapeurs de l'air, racontez-lui mon amour, faites-lui entendre les désirs de mon cœur !

« Voilà bien des mois que je soupire après lui, bien des semaines que je ne l'ai vu : entre nous s'élèvent de grands bois, des sorbiers nombreux, de nobles tiges de pommiers.

« Que partout où il fait bondir son cheval, il trouve un palais ! que partout où il le fait danser, il trouve une étable ! que partout où il lui fait décrire un cercle, il trouve une église ! Que Dieu soit toujours à son côté ! Et moi, quand y serai-je à mon tour, quand lui donnerai-je le baiser de bienvenue ! »

L'auteur de *la Russie contemporaine* cite encore un chant très ancien, plein de caprice et de sentiment, un charmant petit drame :

« Il était une fille, une jeune fille : elle allait garder son troupeau dans le bois ; elle y trouva un oiseau qu'elle rapporta avec elle dans sa maison. L'oiseau prit bientôt une forme humaine ; il se changea en une vierge, la douce, la bonne Salme.

« Trois prétendants arrivèrent : le premier était fils de la lune, le second fils du soleil, le troisième fils d'une étoile.

« Le fils de la lune se rendit auprès de Salme, il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui dit du haut de son grenier, de l'intérieur de sa maison de pierre : « Non, je n'irai point dans la lune ; la lune fait trois choses qui me déplaisent : elle se lève dans le brouillard du matin, elle

se lève quand le soleil monte, elle se lève quand le soleil descend. »

« Le fils du soleil se rendit auprès de Salme ; il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui dit de la lisière du bois : « Non, je n'irai point dans la demeure du soleil : le soleil est méchant et plein de caprices ; ses rayons déchirent et changent le beau temps en mauvais ; si les jours de la joyeuse moisson approchent, il tire du sein de la terre des masses de vapeurs ; quand vient l'époque des semailles, il sèche et brise le grain, éclaire et tonne, et frappe tous les champs de stérilité. »

« Le fils de l'étoile se rendit auprès de Salme ; il conduisait un char attelé de soixante chevaux. Salme lui cria du haut de son grenier : « Conduis les chevaux de l'étoile à l'écurie ; donne-leur du foin à brassées, donne-leur de l'avoine à pleines mains ; étends sur eux les fines couvertures, mets sous leurs pieds un large tapis ; que leurs yeux dorment sous un voile de soie ; que leurs pieds reposent dans la paille fraîche. Et toi, fils de l'étoile, prends place à cette blanche table, sur ce banc fait de bois de sorbier ; voici des mets bien préparés et assaisonnés avec les meilleures épices. »

« Le fils de l'étoile entra dans la maison de Salme : Mange, ô étoile ! bois, ô étoile ! étoile, vis ici dans la joie !

« Le fils de l'étoile fit sonner son épée, son épée d'or; il fit sonner ses éperons d'argent : « Je ne veux point manger, je ne veux point boire. Je suis venu ici pour Salme ; viens donc auprès de moi, ô Salme ! »

« Salme lui répondit du haut de son grenier : « Cher jeune homme, cher fiancé, tu m'as donné le temps de grandir, donne-

moi aussi celui de me parer. Il est difficile à l'orpheline de s'habiller ; elle est lente à mettre sa ceinture, la pauvre. Non, je n'ai point de mère, point de parents pour m'aider ; les vieilles femmes, les vieilles filles du village sont là seulement auprès de moi ; ces femmes, ces filles ont le cœur dur, et leurs conseils sont glacés. »

Il faut lire ces gracieuses fantaisies dans leur langue natale : toute saveur se perd dans la traduction de ces poésies naïves. En Esthonie, le charme de ce chant est compris admirablement par le peuple. Le travailleur des champs se plaît à faire résonner ces vers harmonieux qui trompent la fatigue et l'ennui. Écoutez une villageoise :

« Quand je suis assise à chanter, quand je commence ma mélodie, les hommes tombent dans leurs pensées, les jeunes filles fondent en larmes ; six baillis prêtent l'oreille, sept grands seigneurs s'arrêtent, ils écoutent et ils croient que c'est le coucou qui chante, que c'est la gélinotte qui module ; oui, quand je fais entendre ma voix, je suis comme le coucou des bois lorsqu'il vient chanter dans nos demeures. »

Il faut entendre ces chants populaires dans la bouche des paysannes pour en saisir le charme et pour comprendre l'harmonie intime qui unit la terre à l'habitant et l'histoire de l'homme à celle de sa langue. L'Esthonien ajoute encore aux grâces de ces petits poèmes par la douceur extrême de l'accent musical.

II.

Œsel et Dago. — Oland, la nuit de la Saint-Jean, la lumière polaire. — Gothland, les Feux et les Mais de la Saint-Jean, une Légende, Wisby. — L'Archipel des Aland.

En face des Provinces baltiques, à l'entrée du golfe de Livonie, sont deux îles, Œsel et Dago. A l'ouest, près de la côte suédoise, sont deux autres îles, Oland et Gothland. Enfin, au nord, à l'entrée du golfe de Bothnie, est l'archipel des Aland.

D'Œsel et de Dago, rien de curieux à dire. Mais les autres ont une physionomie à part et qui vaut d'être remarquée.

La première fois que je vis Oland et Gothland, c'était à la fin du mois de juin, pendant une de ces belles nuits crépuscu-

laires dont le charme ne saurait être traduit par le langage et que le pinceau ne saurait reproduire. J'avais, du pont du navire, vu le soleil se cacher derrière les falaises d'Oland, cette île témoin si longtemps des luttes navales de la Suède et du Danemark. Oland, placée à une lieue et demie environ du continent, forme, sur une longueur de trente-cinq lieues, le *Calmar-Sund* ou détroit de Calmar. C'est là que vivent ces charmants petits poneys, fringantes et indociles miniatures du cheval, race de Lilliput qui rivalise de gentillesse et d'indomptable vivacité avec les célèbres poneys des Shetland.

Je m'attendais à voir la longue silhouette de Gothland noircir et se confondre avec les flots. Il n'en fut rien. Une lumière nacrée se répandit sur le ciel, éclairant les objets sans accuser durement leurs formes. C'était comme la réverbération affaiblie d'un soleil invisible.

Après plusieurs heures de cette pâle aurore que nous envoyait le pôle arctique, en échange du soleil disparu, la clarté, sans augmenter d'intensité, sembla se déplacer dans sa source. Elle blanchit insensiblement à l'orient. L'air se rafraîchit sensiblement et je ressentis, sans avoir vu tomber la nuit, ce léger frisson qui court par tout le corps au point du jour. Le vent s'éleva, des nuages roses montèrent à l'horizon et des vapeurs cotonneuses coururent à la surface des eaux. Puis le soleil parut radieux à l'est, tandis que l'aube nocturne se repliait, comme une blanche gaze, vers les profondeurs arctiques.

La nuit comme le jour, le soleil absent ou présent donne aux objets, sous ces latitudes, une transparence chaude ou voilée singulièrement harmonieuse.

L'été du Nord, bien que la chaleur y arrive souvent à un degré d'incandescence vraiment excessif, n'a que rarement, dans les paysages qu'il compose, la sécheresse d'effets des campagnes d'Italie, d'Afrique ou de l'Orient. La lumière y descend à torrents sur les objets; mais les grandes surfaces planes sont si rares, dans l'extrême Nord, en Finlande par exemple et dans la péninsule Scandinave, les mouvements du sol sont si nombreux, que l'uniformité de lignes et de couleurs y est presque inconnue. Toujours, au dernier plan, quelques crêtes gigantesques, quelques pics menaçants y rompent les rayons lumineux, nuancent en dégradations infinies les tons violents des plans les plus rapprochés. Et puis, dans ces royaumes de l'eau, la sécheresse de l'air est presque toujours incomplète, et des brouillards légers, transparents, doucement irisés par la lumière, estompent les masses éloignées qui s'enlèvent avec une légèreté charmante.

Le soir d'une journée chaude multiplie à l'infini ces gammes de couleurs. Du rouge d'incendie, les nuages et les montagnes elles-mêmes passent insensiblement aux pourpres, aux violets, aux roses, aux rosâtres, jusqu'à ce que tout s'enveloppe à la fin dans une douce teinte bleue qui baigne le ciel, la terre et les eaux, spectre délicat de la lumière éteinte qui voltige sur la nature jusqu'aux nouvelles blancheurs de l'aurore.

J'avais vu, pendant cette charmante nuit polaire, les sommets de Gothland s'illuminer de pâles feux allumés par la main de l'homme et dont le crépuscule obstiné semblait jalouser l'éclat. Je m'informai, et un matelot m'apprit que ce que nous voyions là c'étaient les feux de la Saint-Jean d'été. Nous étions, en effet, au 24 juin.

Sur chaque colline brûlaient de petits monceaux de branches de sapin et de feuilles de bouleaux desséchées : c'était le feu de la Saint-Jean. Singulière coutume dans ces latitudes hyperboréales. On la comprend dans nos pays où l'été a ses nuits que le feu de la Saint-Jean illumine de joyeuses clartés. Mais ici, le soleil des nuits éteint les feux allumés par la vieille tradition chrétienne.

Ces braves paysans n'en étaient pas, au reste, moins joyeux et ne dansaient pas avec moins d'entrain autour de leurs pâles brasiers. Lorsque nous arrivâmes à Slito, c'est le port de Gothland où nous relâchâmes, la fête durait encore. Des processions joyeuses parcouraient la campagne, à la recherche des fleurs symboliques dont allaient se parer les fiancés de l'année nouvelle. Les maisons, comme les visages, avaient un air de fête : des jonchées couvraient le pavé des rues et le sol des grandes salles. Des *mais* s'élevaient à tous les carrefours.

Pas de Saint-Jean sans *mais*. Les mais (*majstangen*) sont de hauts sapins dépouillés jusqu'à l'extrémité du parasol, souvent habillés de papiers de couleurs comme de gigantesques mirlitons. Des croix, des triangles, des pyramides, des carrés de verdure et de fleurs s'y balancent avec une profusion des plus pittoresques. Quelques-uns ont pour couronnement un baril de goudron qu'on allume au grand ravissement des spectateurs.

Cette fête de la Saint-Jean d'été, cette solennité consacrée au retour du solstice serait, d'après quelques auteurs, entièrement scandinave. Elle me semble, toutefois, avoir trop de rapport avec le mythe égyptien d'Osiris pour que je puisse admettre que les peuples méridionaux de l'Europe l'aient empruntée à la religion d'Odin.

Quoi qu'il en soit, M. Leouzun Leduc raconte ainsi la vieille légende de l'Edda qui lui a été redite à Wisby, dans l'île de Gothland, et dans laquelle il serait facile de retrouver la lutte des bons et des mauvais principes symbolisés par le génie des religions orientales.

Les anciens Scandinaves adoraient le dieu Balder, dieu d'amour et de beauté : c'est l'Adonis ou l'Osiris scandinave. Tous les êtres, à la prière de Frigga, sa mère, avaient juré de ne lui faire aucun mal ; tous, excepté une petite plante qui croissait près du Walhalla (l'Olympe scandinave), et que Frigga avait crue inoffensive. Mais Loki, le dieu du mal, avait pris Balder en haine. Il le poursuivit de ses entreprises, il coupa la petite plante oubliée et en fit un trait avec lequel Balder fut frappé à mort. Aussitôt un deuil immense se répandit sur le monde. Les dieux et les hommes pleurèrent; les plantes, les animaux, toutes les créatures versèrent des larmes. Seul, Loki ne pleura pas. On alluma un grand bûcher sur lequel le corps de Balder fut réduit en cendres. Mais, au jour du suprême crépuscule, le dieu reprendra vie et règnera dans le monde renouvelé, personnification lumineuse de toute bonté, de toute justice, de toute fécondité. Quant à Loki, les dieux l'accablèrent de leur vengeance; ils l'attachèrent, avec les entrailles d'un de ses fils, entre trois rocs aigus, et suspendirent au-dessus de sa tête un serpent dont le venin dégouttait sur son visage.

Balder, on le voit, comme Adonis, comme Osiris, c'est la force vivifiante, c'est le soleil un moment obscurci par les ténèbres inféconde, et les *Balders bal* ou bûchers de Balder, ces feux joyeux de la Saint-Jean, ne sont que la fête solennelle du triomphe de la chaleur et de la lumière.

Gothland, cette perle de la mer suédoise, a environ trente lieues de long sur quinze de large. Ses bords sont abruptes, découpés en déchirures profondes qui forment d'excellents ports. Le terrain de l'île, déjà élevé au rivage, monte encore et s'ondule en petites montagnes pressées les unes contre les autres comme des taupinières dans un champ. Le sol y est marécageux et fertile : la composition en est calcaire et la chaleur du soleil l'échauffe au point de lui faire des étés torrides.

C'est, si je ne me trompe, le seul endroit de la Suède où l'on élève le ver à soie.

Nous étions entrés par une passe qui longe l'îlot d'Eneholm, dans le vaste port de Slito, dans la paroisse d'Othem. De là je me rendis par terre à Wisby, capitale de l'île.

Wisby, la ville aux vieux souvenirs, est un véritable rendez-vous de ruines du moyen-âge. Chaque pierre y raconte le passé féodal. Les maisons s'y effilent aux angles en poivrières et en tourelles : les temples gothiques n'y ont pas perdu un seul arceau, une seule colonnette ; les vieilles tours fortifiées vous regardent encore de leurs meurtrières menaçantes et les monastères silencieux y ont des airs de donjons.

Après Oland et Gothland, l'archipel des Aland est un des groupes insulaires les plus curieux de toute la Baltique. J'aime à retrouver ces îles dans mes souvenirs, non pas avec la passagère auréole que leur a donnée la lutte de 1854, mais telles que je les vis, mélancoliques et stériles, placées comme de mornes vedettes à l'entrée du golfe de Bothnie.

Avant le 16 août 1854, les îles d'Aland (prononcez Auland) menaçaient Stockholm de leurs canons béants. Il n'y a, en effet,

que douze à treize heures de navigation entre l'archipel russe et la capitale de la Suède.

Le mouillage de Ledsund, l'un des meilleurs et le plus vaste des Aland, n'est qu'à trois heures de la grande île où s'élevait le fort de Bomarsund, en face de la petite île de Prœstoe.

Ces îles, illustrées par la guerre récente, ne sont, en réalité, que des rocs sauvages, où la végétation ne sert qu'à faire ressortir encore l'aridité désolée du sol. Seize mille hommes, environ, habitent ce pauvre archipel et y vivent péniblement de la pêche dont ils salent et vendent les produits. Suédois d'origine, ils sont restés Suédois de cœur et de langue.

Il n'y a donc là pour les Russes d'autre intérêt que celui d'une station militaire. Bomarsund, seul, et la vaste baie de Lumpar avaient quelqu'importance. Le reste est, ou inhabitable, ou inhabité. Car les douze mille Alandais dont nous parlions tout à l'heure sont répartis sur plus de deux cents îles et îlots, dont quatre-vingt seulement sont vraiment habités. L'archipel se divise en trois groupes : celui des Aland proprement dit ; celui de Brandæ, du côté de Finlande, et celui de Kumlinge, à l'est. La plus occidentale de toutes ces îles, Signilskœr, est séparée de la Suède par six lieues de mer seulement. La plus orientale est encore plus rapprochée de la côte finlandaise et, par les hivers un peu rigoureux, le trajet entre l'archipel et le continent se fait facilement à pied.

J'ai dit que l'Alandais est essentiellement pêcheur. Pêcheur moi-même, j'ai pris l'habitude de considérer les moyens employés et les ressources déployées dans l'art de la pêche comme suffisants pour juger de l'intelligence d'une race. J'ai regret à dire que l'Alandais m'a paru, de ce côté qui fait le fond

de son existence, inférieur de beaucoup au Russe en habilité et en activité. La pêche est très primitive : elle a pour objet, dans les îles méridionales, la morue et le *strœmming*, sorte de hareng de qualité médiocre ; dans les îles du Nord, la perche et la brème qui, la première surtout, atteignent une grosseur et une saveur peu communes.

Si l'on pénètre dans l'intérieur des Aland, on trouve que les ressources du sol sont plus grandes que ne l'eût fait penser l'aspect désolé des rivages. Au cœur des plus grandes îles, la couche d'*humus* est plus épaisse ; le bois y vient en abondance et, dans les petites vallées, le sol argileux se prête à la culture des céréales. Quelques bonnes prairies nourrissent des moutons petits, mais succulents. Néanmoins la stérilité l'emporte et ces îles rougeâtres, aux broussailles arides, aux bouquets de sapins brûlés par les violents soleils de l'été, ne laissent dans l'âme que des impressions de tristesse. Les mille fjords, les passes étroites qui les découpent ou les séparent ne pourraient emprunter quelque charme qu'à l'herbe luxuriante des îles danoises, qu'aux arbres séculaires des rivages de la Suède.

LE GOLFE DE FINLANDE

Aspect du golfe de Finlande par une nuit d'été. — Le phare de Tolboukin, vue générale de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg. — Le Créateur et la créature, Pierre le Grand et son œuvre. — Paysages désolés de l'Ingrie, Oranienbaum.

Si resserré qu'il soit, à mesure qu'on s'avance vers l'est et qu'on se rapproche de Saint-Pétersbourg, le golfe de Finlande a, sur chacune de ses rives, russe et finlandaise, des aspects bien différents. Du côté finlandais, ce sont mille découpures capricieuses, de brillantes gammes d'îlots, de rochers bizarres, de falaises granitiques, colliers roses attachés au front de ces terres pittoresques qui se mirent dans les flots bleus. Du côté russe, au contraire, des côtes basses, sablonneuses, de grandes forêts sombres, des plaines sans fin.

Suivons les contours du golfe, de Narva à Saint-Pétersbourg.

Nous sommes au mois de juillet : il est minuit et, adossé au grand mât, je puis lire sans lumière le dernier journal arrivé de France. Le ciel est un peu couvert, cependant : mais l'air est d'une pureté merveilleuse. C'est vraiment un crépuscule d'Italie et je ne me souviens pas d'avoir vu la nature plus lumineuse et plus belle à Naples ou à Palerme, un quart d'heure après le coucher du soleil.

Plus haut encore vers le nord, me dit le capitaine, dans la mer Glaciale, par exemple, le soleil luit en ce moment de son éclat le plus pur, et c'est l'heure où le pêcheur part pour ses expéditions accoutumées.

C'est un véritable bienfait pour ces climats que ces longs et lumineux crépuscules. Dans ces mers étroites, remplies d'îles et d'écueils, coupées de canaux et de passes, semées de bancs perfides, mers changeantes et souvent irritées, il serait impossible de naviguer sans ce supplément de lumière.

Après quelques heures de mer par cette nuit lumineuse, j'aperçois dans le léger brouillard du matin un feu vif, aux éclats intermittents. C'est un phare qui s'élève sur la côte russe.

Ce phare, devenu célèbre par les fréquentes visites des officiers des flottes qui bloquèrent Cronstadt, porte un nom dont peu de personnes connaissent l'origine. C'est le phare de Tolboukin.

Tolboukin était un colonel de l'armée de Pierre le Grand, qui, laissé sur cette langue de terre avec une poignée de soldats, résista courageusement à une colonne suédoise et sut conserver le poste qui lui avait été confié. Pierre le Grand voulut que ce monument portât le nom d'un brave.

Du phare de Tolboukin se déroule le panorama des îles et de la côte qui forment les abords de la capitale russe. Panorama le plus souvent grisâtre, bas et noyé d'eau. C'est d'abord l'île de Cronstadt, coupée par des fossés, des haies vives, des épaulements et des forts en terre, toutes choses dont je vous fais grâce au détail, n'ayant aucun goût pour l'art des Vauban et des Cormontaigne.

Cronstadt, qui ne l'a dépeint, même sans l'avoir vu? Qui n'a raconté ses murs et ses forts de granit, léviathans de la défense? On s'est même, à grand renfort d'*illustrations*, composé un petit Cronstadt de fantaisie qui réjouirait très fort nos Haxo et les Totleben de Russie. Si vous avez quelque curiosité de voir *le vrai Cronstadt*, ne vous en fiez qu'à la photographie : elle vous le montrera pris au vif à tous ses points de vue. C'est moins pittoresque peut-être, mais beaucoup plus sérieux.

Moi qui m'inquiétais fort peu de savoir le nombre des canons du fort Alexandre, je m'attachai surtout à considérer de loin la ville même de Cronstadt, cette ville mystérieuse, véritable patrie du passeport et de la défiance aux cent yeux : c'est une sorte d'immense village de bois, aux longs et spacieux magasins, aux casernes à toits rouges, aux églises à dômes dorés, reluisant au soleil. Cela sent l'arsenal, la douane.

Derrière cet assemblage peu réjouissant, les dômes de Pétersbourg percent, dans le lointain, le plat horizon et resplendissent de couleur et de lumière. Mille mâts de vaisseaux s'interposent entre l'œil et ces lointaines perspectives, comme les gigantesques hachures d'un dessin un peu effacé. Ces flottes de la paix et de la guerre, cet amas de forteresses, cette ville même qui scintille à l'horizon, tout cela rappelle et redit un

nom, un seul nom, celui de Pierre le Grand. C'est lui qui créa toutes ces merveilles, qui fit sortir toutes ces splendeurs, toute cette vie, d'un marais désert, inconnu, malsain.

Quel admirable improvisateur que ce Pierre le Grand ! Mais aussi quel créateur eut jamais des moyens d'action plus puissants que lui. Sa volonté de fer broyait tout ce qui lui résistait, ou plutôt on ne lui résistait pas. Il avait des arguments trop irrésistibles.

Ces palais dont les lignes blanches s'élèvent à l'horizon, il les fit construire par ordre, sur les boues d'un marais. Un palais par cinq cents têtes de serfs, c'était le contingent de ces rudes boyards arrachés à leurs steppes pour apprendre en douze temps la civilisation moderne.

Près de la place du Grand-Théâtre, à Saint-Pétersbourg, il y a un pont que l'on appelle *le Pont des Soupirs*. C'est là que Pierre s'arrêtait souvent pour contempler son œuvre naissante. C'est là qu'il admonestait, à sa façon, ses courtisans nouveau-rasés, ses ingénieurs encore novices. Une faute de construction, un ordre mal compris ou lentement exécuté, valaient à l'admonesté une douzaine de coups de canne, après quoi, pour guérir les épaules du patient, le tsar lui donnait une paternelle accolade. Qui aime bien, châtie bien, dit le proverbe. Et le tsar aimait terriblement ses sujets. Comme il n'eût pas été de bon goût de crier sous le bâton impérial, le patient se contentait de *soupirer :* de là le nom de ce pont historique qui, en son genre, vaut bien celui de Venise.

Cette rude initiation a été, après tout, saine à la Russie. Il lui fallait cette main de fer pour apprendre à se plier à la vie moderne. Aussi, la mémoire de Pierre Ier est-elle vénérée à



Gilbert del. — Sarazin Imp. - Git le Cœur 8 Paris — Lechard sc.

ST PETERSBOURG.

juste titre par tout Russe patriote. C'est lui qui a dégrossi la Russie, à coups bien appliqués de sa lourde hache de Saardam.

J'ai vu, à Helsingfors, chez le prince B..., une galerie de portraits qui en dit plus que bien des anecdotes historiques, sur cette forte et rude race que Pierre le Grand sut si bien façonner. Le prince B... compte parmi ses ancêtres de vieux boyards contemporains du grand empereur. Les arts naissaient alors, en Russie, comme tout le reste : Pierre peignait et se faisait peindre ; ses boyards durent faire comme lui. Ils sont là, dans leurs lourds et vastes cadres, peints sans doute par quelqu'Italien, transfuge médiocre de Venise ou de Florence. On sent, dans leur attitude, la gêne d'un costume nouveau, qui va mal à leurs rudes allures. Leurs perruques sont mal posées, les épaules n'entrent point dans l'habit étriqué qui vient de succéder au costume flottant de leurs ancêtres, à la tunique ou à la robe de l'Asiatique. On devine que ces mentons étaient, naguère encore, ornés de barbes luxuriantes. Et, pour achever le contraste, à côté de ces puissantes figures qui regimbent à la civilisation, voici le descendant poli et raffiné des vieux boyards, élégamment serré dans l'uniforme, ganté de jaune, chaussé de vernis, à l'œil intelligent, à la lèvre fine, à la figure aristocratiquement allongée. Il semble que dix siècles se soient écoulés entre le petit-fils et les aïeux. Tout va si vite en Russie ! Pétersbourg, cette capitale immense, n'a pas un siècle et demi d'existence.

C'était en 1703. La Russie et la Suède étaient aux prises et le génie de Pierre le Grand faisait pencher de son côté la balance. Il y avait, à l'endroit que je distingue en ce moment au bout de ma lunette, une maison de campagne appartenant à un

Suédois, et, perdues dans les marais formés par une rivière inconnue à l'Europe, quelques cabanes de pêcheurs. Le seul point important de toute cette côte déserte, c'était la forteresse de Nienchatz, assise au bord de la Neva. Cette forteresse, ou plutôt ce fortin, fut enlevée par un gros de soldats russes et aussitôt Pierre le Grand résolut de bâtir là une ville. A ce moment, le tsar ne voyait dans cet établissement qu'un poste avancé contre les Suédois. Mais Charles XII, ce fou héroïque, hâta les destinées de la Russie par ses téméraires entreprises et, le soir même de la bataille de Pultava, Pierre écrivit à son amiral : « C'est aujourd'hui que, par la grâce de Dieu, j'ai véritablement posé la pierre angulaire des fondements de Pétersbourg. »

Comme la ville elle-même, la flotte est d'hier.

Quel qu'ait été le rôle joué dans ces derniers temps par la marine impériale de Russie, il ne faut pas oublier combien il a fallu peu de temps aux tsars pour créer une marine qui, après tout, est la troisième de l'Europe. Cent cinquante ans à peine se sont écoulés depuis les jours où Pierre I[er] en jetait les premiers fondements. Et à cette époque si rapprochée, la Russie ne possédait pas même une chaloupe pouvant porter un canot.

On voit, en effet, dans la forteresse de Saint-Pétersbourg, un bateau à quatre rames qu'on y conserve comme une relique sacrée, dans un petit édifice en briques. Là est le berceau de la marine russe. Pierre I[er] appelait ce bateau *le petit grand Sire*, et le fit transporter à Saint-Pétersbourg, où on le conduisit en grande pompe, afin de montrer à son peuple dans quel état le tsar avait trouvé la marine nationale, et à quelle perfection il l'avait portée.

Ce bateau n'était pas même russe : il avait été construit sous le règne d'Alexis Michaelovitch, par un Hollandais nommé Brant, appelé en Russie vers 1681. Pierre ayant vu ce bateau près de Moscou, demanda pourquoi sa forme était si différente de ceux qu'il avait vus flotter jusque-là sur les rivières de l'empire. Un ingénieur allemand, Timmermann, qui donnait au jeune tsar des leçons de fortification, lui apprit que ce bateau avait été construit de façon à pouvoir marcher à la voile et lutter contre le vent.

La curiosité de Pierre fut vivement excitée. Il manda à Moscou Brant qui se trouvait encore en Russie. Par les soins du constructeur hollandais, le bateau fut mâté, gréé et lancé dans la rivière Yaousa. Brant le fit marcher à la voile et donna, sur cette coquille de noix, des leçons de navigation au jeune prince.

De la rivière, on passa bientôt sur un lac voisin. Puis, Pierre fit construire un yacht qui fut lancé, en 1691, sur la Moscova : il le monta et alla jusqu'à Columna. Encouragé par ce succès, il ordonna à Brant de lui construire, sur le lac de Perislof, quelques grands yachts portant une pièce de canon et c'est sur cette escadre en miniature qu'il retourna, l'année suivante, à Moscou.

La mort de Brant interrompit quelque temps les progrès de cet armement maritime. Mais l'idée germait dans la tête obstinée du jeune prince et on sait s'il la réalisa. Dès 1723, tout enorgueilli de sa marine naissante, Pierre Ier voulut perpétuer le souvenir de ses commencements en faisant transporter dans sa nouvelle capitale, Saint-Pétersbourg, le petit bateau hollandais et il donna, à cette occasion, une grand fête maritime qu'il appela : *le Triomphe du petit grand Sire.*

Comme il est bien convenu que nous laissons dormir, sans les compter, les canons de Cronstadt, vous me permettrez de vous dire seulement quel est l'aspect général des côtes au fond de cet impasse de la Baltique.

On est ici comme entre les deux rives d'une énorme rivière, d'un côté l'Ingrie, de l'autre la Finlande. Ce paysage maritime n'est certes pas sans grandeur et il suffirait du nom que portent ces lignes blanches à l'horizon, pour que la côte qui recèle Saint-Pétersbourg attachât l'œil et la pensée. Mais enfin, cette côte est basse, morne : de longues bandes de sable, tachées ça et là de la pâle verdure de quelques bouleaux malades, de quelques pins rabougris, ici des forts de granit grisâtre, là des cabanes de pauvres pêcheurs, des flaques d'eau verdâtre et, sur toute cette nature appauvrie, l'été un soleil de plomb qui émiette la terre en poussière aveuglante, l'hiver un disque perdu dans les froides vapeurs de l'atmosphère, voilà les rivages de l'Ingrie.

Au milieu de ces désolations, une maison de plaisance est une triste antithèse et le château d'Oranienbaum, perdu sur ces sables arides, fait l'effet d'un grand navire échoué.

Il faut bien le dire, cette capitale dont les clochers dorés rayent au loin l'horizon de ce tableau sinistre, ne paraît que plus grande, aux yeux de l'homme impartial, pour s'être emparée de ces marais malsains, de ces sables stériles. Russe ou Français, on sent là une noble conquête de la volonté humaine sur la nature.

Les quais de granit, les palais de marbre bien ou mal imités de l'Italie, les parcs élevés en serre chaude, les ponts gracieux ou gigantesques, les longues et vastes *perspectives* bordées

d'hôtels splendides, tout cela c'est le triomphe de l'intelligence humaine sur la matière.

Il y a donc une sorte de coquetterie dans ces abords désolés et sauvages d'une grande capitale, dans cette antithèse singulière du sombre et mélancolique rivage servant de péristyle à l'orgueilleuse ville aux palais sans nombre, à la civilisation bruyante et raffinée. Ici, de pauvres cabanes de sapin, rongées par l'air de la mer, et recélant quelques pêcheurs en guenilles ; là, les hôtels majestueux, les voitures aux splendides livrées ; ici, le cri plaintif des oiseaux de mer et le clapotement sinistre de la vague qui déferle sur le sable ; là, les mille bruits de la vie.

Sept lieues environ séparent le rivage, tel que Dieu l'avait fait, du marais transformé par l'homme en une cité géante. Cent ans à peine ont suffi à ce coup de théâtre. Il est vrai que, si vous en croyez quelques Russes, ils ne sont que campés sur les bords de la Néva. J'admets la métaphore au point de vue des ambitions moscovites, mais il faut avouer que, pour un camp, des tentes de marbre et des quais de granit, c'est bien solide.

Le dix-neuvième siècle, le siècle des fortunes rapides et des créations instantanées, a vu bien des merveilles créées par la magique baguette de l'industrie : il a vu des villes de cent mille âmes s'élever là où croissaient hier des forêts vierges ; il a vu San-Francisco sortir de terre en quelques mois sous le pied de ce puissant génie, le génie des mines. Mais, enfin, un empire comme la Russie, une ville comme Saint-Pétersbourg bâtis de toutes pièces en cent ans, c'est encore mieux sans doute.

Mais trève de réflexions. Humble paysagiste que nous sommes, nous n'avons pas la prétention de philosopher sur les destinées des empires, nous préférons, et pour cause, un coup de crayon ou de pinceau aux phrases les plus pompeuses. Les *sesquipedalia verba* ne sont pas notre affaire, et le lecteur nous saura gré de reprendre l'appui-main et la palette.

Saint-Pétersbourg est là-bas, dessinons Saint-Pétersbourg.

II.

Saint-Pétersbourg vu de loin, la baie de Cronstadt et de la Néva. — Les hivers et les étés du fleuve, ses aspects charmants ou terribles.

Je n'ai aucune envie, que le lecteur veuille bien ne pas s'en effrayer, de faire une description des rues, des monuments, des places et de la vie intime de Saint-Pétersbourg. Je m'en tiens au paysage et, sans pénétrer dans la capitale de la Russie, je veux esquisser ses alentours et le fleuve qui lui donne sa physionomie.

Cronstadt et ses forts s'élèvent au milieu d'une baie formée par les eaux de la Néva, on peut s'en assurer en les goûtant,

et non par celles du golfe de Finlande qui les entoure sans les dominer. De l'embouchure de la Néva au golfe, cette baie va en s'élargissant, de manière à toucher à l'une de ses extrémités Oranienbaum dans l'Ingrie, à l'autre Systerback en Finlande. Huit milles géographiques séparent seulement ces deux localités qui appartiennent aujourd'hui à deux gouvernements différents de l'empire russe et qui autrefois formaient presque la frontière de deux Etats ennemis. Au milieu de ce bassin est Cronstadt, avec ses passes et ses écueils. Au fond du bassin, est la large embouchure de la Néva.

Je retrouve ici, moins le soleil, moins les proportions grandioses, quelque chose de l'aspect général du Nil à son embouchure. Cette côte noyée, avec ses îles basses, nées de la boue, cette ville qui émerge des flots mêlés au sable de la plaine, c'est une côte d'alluvions et les marais de l'Ingrie ont été apportés, grain à grain, par la Néva du fond des lacs d'Onéga et de Ladoga. Un jour, peut-être, ces dépôts incessamment augmentés fermeront le port de Cronstadt et créeront au fleuve qui traverse la capitale une nouvelle embouchure.

C'est une terrible histoire que celle de la Néva. Quand le vent d'ouest souffle quelques jours sur la ville, le fleuve chargé de l'eau de ses dix rivières et de ses deux lacs retourne en arrière comme un cheval effrayé. Ses vagues inondent Saint-Pétersbourg dans ses parties les plus élevées, elles emportent comme de faibles jouets les ponts, les quais, les édifices : si l'ouragan surprend ces eaux formidables au moment du dégel, les glaçons énormes refoulés dans leur course sapent des quartiers tout entiers. Les bâtiments enlevés à leur mouillage jonchent les rues de leurs débris et les cadavres des habitants flottent

pêle-mêle avec les poutres arrachées de leurs maisons. L'inondation du 10 septembre 1777 eût rayé Saint-Pétersbourg de la carte de l'Europe, si le vent d'ouest eût soufflé vingt-quatre heures de plus!

Terribles ou mornes pendant l'hiver, cette côte et ce fleuve ont pourtant leurs aspects pleins de charmes, et c'est pendant les nuits d'été que la nature et la vie humaine concourent à ces beautés fugitives, mais originales. Je veux redire, à ce sujet, la description magnifique de M. de Maistre. C'est un paysage achevé.

« Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétesrbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les beaux climats.

« Le soleil qui, dans les zônes tempérées, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent aux spectateurs l'idée d'un vaste incendie.

« Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par des quais de granit alignés à perte de vue; espèce de magnificence répétée

dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

« Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens. On voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zônes brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent dans la Néva avec des bosquets d'orangers (1); ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, le citron et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or sans compter à l'avide marchand.

« Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

« Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi garni de franges d'or couvrait le jeune couple et ses parents. Une musique russe (sans doute M. de Maistre parle ici des cors *uni-notes*) resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à ce peuple qui ne soit pas ancienne...

« La statue équestre de Pierre I[er] s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son

(1) Si c'est des perroquets que veut parler M. de Maistre, je dois ajouter qu'ils paient assez cher en douane.

visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation créée par le génie du fondateur. Son bras terrible est étendu sur la ville ; on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protége ou menace.

« A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vus ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes. »

Le lecteur nous aura su gré d'avoir reproduit cette page aussi admirable par l'éternelle vérité du trait que par le choix et l'harmonie des couleurs et il aura compris qu'il y a quelque modestie à placer un pareil joyau au beau milieu de nos pages.

On a beaucoup vanté les étés de Saint-Pétersbourg et les nuits enchantées, décrites par l'illustre auteur des *Soirées*, ont fait à cette saison de la capitale russe, une réputation contre laquelle je ne veux pas m'inscrire en faux. Oui, ces nuits arctiques ont un charme inconnu même aux nuits de Naples ou de Florence : mais, malgré tout, croyez-moi, c'est l'hiver qu'il faut voir Saint-Pétersbourg. J'ajouterai même qu'il faut voir chaque pays du monde dans sa saison caractéristique. L'hiver, en Italie, n'est ni beau ni bon, pas même pour les poitrinaires que les médecins et l'usage envoient y mourir. L'hiver italien est la saison des pluies, et le printemps de l'Italie amène, avec les premiers soleils qui font fermenter le sol humide, les fièvres mortelles à l'étranger. Il faut voir l'Italie quand ce soleil puissant s'est

emparé de la nature, quand la lutte des deux principes est terminée par le triomphe de la chaleur et de la lumière.

De même aussi, il faut voir les contrées du Nord quand le froid a solidifié la nature, quand la terre a revêtu son blanc manteau de neige, quand l'atmosphère saine et limpide laisse circuler la vie et raffermir les organes. Remarquez d'ailleurs que ces pays du septentrion sont aussi mal défendus contre la chaleur que les pays du soleil le sont contre le froid. J'ai vu mourir de froid, à Rome, cinq personnes dans un jour, par trois ou quatre degrés au-dessous de zéro. Trouvez donc une cheminée ou un poêle à Naples ou à Cadix. Il en est de même en Russie pour la chaleur : rien n'est prévu pour la ventilation, pour la production de fraîcheur factice.

Ajoutez à cela que la saison caractéristique d'un pays a bientôt créé pour les corps de ceux qui l'habitent une caractéristique correspondante. Tempérament, habitudes, tout converge vers les nécessités de la moyenne locale et les trois mois de saison excentrique troublent et détournent de ses voies la nature humaine comme la nature physique elle-même.

Si justes que soient ces réflexions, le lecteur trouvera bon que nous profitions des deux mois d'été qui nous restent pour visiter rapidement la Finlande et les royaumes scandinaves. Laissons donc la Russie et ses monotones rivages, pour les côtes pittoresques du grand-duché que nous avons déjà vues s'étendre là-bas à l'horizon.

LA FINLANDE

I.

Les deux routes de terre et de mer. — De Saint-Pétersbourg au lac Ladoga : les routes finlandaises, paysans finnois. — Keksholm. — Paysages granitiques, aspects du Ladoga.

La Finlande se présente sous deux aspects bien différents, selon qu'on visite ses côtes d'un bout à l'autre des deux golfes ou qu'on la traverse par la route de terre en suivant la corde de l'arc qui s'étend de Vyborg à Torneo. La route de mer, la simple visite des côtes, montre au voyageur presque tous les points connus, presque toutes les villes célèbres de la Finlande, Vyborg, Lovisa, Helsingfors, Sveaborg, Eckenaës, Hango, Abo, Biorneborg, Vasa, les deux Carleby, Brahestad, Uléaborg et

Tornèo. Pendant l'été, de nombreux paquebots à vapeur circulent entre ces divers ports. C'est donc, à la fois, la route la plus facile et la plus fréquentée.

Mais, si pittoresques que soient les rivages des deux golfes, ce n'est pas là la route à suivre pour visiter la vieille Finlande, pour pénétrer au cœur du pays, pour en saisir la physionomie propre. Il faut, pour cela, suivre la route de terre qui part de Saint-Pétersbourg, court entre le golfe de Finlande et le lac Ladoga, passe par Keksholm, Serdobol, Neuschlott, Kuopio, Idensalmi, Kaïana, Uléaborg et Tornéo.

Là est la Finlande, avec ses mœurs, ses costumes, sa langue, ses forêts, ses montagnes de granit et ses lacs grandioses.

De ces deux Finlandes, je ne choisirai pas la plus ou la moins civilisée, la plus ou la moins pittoresque. Pourquoi ne pas faire passer sous les yeux du lecteur le panorama de ces deux routes qui toutes deux convergent vers un même point, Uléaborg en Ostro-Bothnie, sur les confins de la Laponie, au fond du golfe russo-suédois.

C'est la route de terre que nous prendrons la première, afin d'introduire le lecteur par le côté le plus original dans les sites du grand-duché.

Je suppose donc que nous avons traversé la Malaïa-Nevka, un des bras de la Néva, et que nous sommes arrivés à la station de poste où la route de Finlande se bifurque, jetant à gauche un embranchement vers Vyborg, en face un autre embranchement vers Serdobol, le long du Ladoga.

C'est ce dernier qu'il nous faut suivre.

Et d'abord, chose essentielle en Russie plus encore que partout ailleurs, pensons aux voies et moyens, aux viatiques.

Des roubles-papier dans le portefeuille, un passeport bien en règle qu'il serait prudent de tenir à la main, une voiture enfin, à moins qu'on ne veuille compter sur l'imprévù.

Le billet de banque russe a cours dans tout l'empire, et par conséquent aussi dans le grand-duché de Finlande. Cependant, ce n'est pas une précaution inutile que de se munir de billets de la banque finlandaise lorsqu'on visite les parties *centrales* du pays. Certes, on n'oserait refuser un billet venu de Saint-Pétersbourg, mais on peut embarrasser singulièrement ces pauvres gens à qui il arrive de ne pas se rendre le moindre compte de leur valeur.

Il sera donc prudent de prendre une certaine quantité de billets finlandais. Ce papier porte, en langue finnoise, la désignation : *Banque de Finlande*, et les coupons ne sont pas inférieurs à trois roubles d'argent, soit douze francs. L'indication de la valeur y est également écrite en russe. Le billet russe a cet avantage, qu'il permet des paiements plus faciles, sa coupure inférieure étant d'un rouble, soit quatre francs.

La voiture sera la lourde chaise dite *Tarantas*.

Le ou la *Tarantas* est une chaise de poste placée sur deux immenses brancards dont les extrémités portent à nu sur les essieux. Ce genre de voiture n'a pas de ressorts, mais le bois flexible des longs brancards en tient lieu : c'est la véritable voiture des chemins défoncés et je n'ai rencontré dans mes voyages que l'*araba* turc ou la voiture de poste valaque qui puissent rivaliser avec celle-ci de solidité. Le cocher attèle le cheval du milieu entre les deux brancards : quand l'automédon n'est pas habile, les chevaux ainsi placés sont difficilement dirigés et contenus.

Ce sera chose excellente qu'une telle voiture pour le transport des bagages nombreux; mais, si vous voyagez à la légère, donnez quelque chose au hasard, changez de char de poste à chaque relais; car il vous faudra passer si souvent des lacs ou des rivières, sur des bacs étroits et légers, qu'une lourde chaise vous deviendra, surtout vers le nord, un embarras et un danger.

Maintenant, apprêtons le passeport, mettons les clefs sur les malles, voici un douanier qui s'avance.

Les *gardes-douanes* de Finlande sont enrégimentés (qui ne l'est pas en Russie?). Ils ont même, pourquoi ne l'avouerais-je pas, meilleur air que nos douaniers verts des frontières françaises. Notre douanier a quelque chose de l'agent de police et du commis : le garde-douane de Finlande, avec son petit cheval rapide, son air martial et sa longue lance à banderole *verte et blanche*, ressemble assez à un soldat de cavalerie légère.

La douane franchie, nous n'en avons pas fini avec les formalités : nous n'irons pas loin sans renconter le *schlagbaum*.

Un *schlagbaum*, c'est une poutre faite ordinairement d'un seul tronc de bouleau : elle est abaissée sur le chemin, de façon à en interdire le passage, mais elle peut pivoter au moyen d'une chaîne fixée à une de ses extrémités, tandis que l'autre porte un contre-poids. C'est au *schlagbaum* qu'il faut déployer les deux papiers indispensables au voyageur, le passeport et le *podorojnïa* ou permis de poste. C'est ordinairement un paysan qui, préposé au *schlagbaum*, prend ces feuilles de route comme des otages et va les faire viser par le bailli. Il y a encore des baillis en Finlande !

Les formalités sont remplies : la chaise de poste peut rouler.

Un postillon sort de la station; c'est le premier postillon, ou plutôt le premier cocher finlandais; car c'est du siége qu'il conduit et on le voit rarement en selle.

Le postillon finlandais ne s'effraye de rien : il est adroit et audacieux comme le postillon russe, comme le postillon roumain. Peu lui importe ce qui peut arriver au voyageur qu'il traîne à la remorque : ce qui se passe derrière lui ne le regarde pas. On en a vu arriver au relai avec un brancard et un fragment informe de capote traînant derrière ses chevaux. Voiture et voyageurs étaient restés sur la route. Il fouette, il jure, il chante, il crie, il caresse de la voix, il insulte ses chevaux, mais il s'occupe peu du reste. Il ne s'amusera pas à couper les ornières. Arrangez-vous pour que la voiture soit solide.

Qu'il arrive un accident, il ne s'effraye pas pour si peu. *Nitchevo,* ce n'est rien, tel est son premier mot en pareil cas. *Nebos*, n'ayez pas peur, ajoute-t-il, et il s'escrime du couteau sur les bouleaux de la route et, de leur bois et de leur écorce, il répare adroitement le dégât, puis repart comme la foudre.

Si la rapidité fantastique de cette course échevelée menace l'essieu fumant d'un incendie, le postillon descend tranquillement, fouille dans le petit coffre qui s'ouvre à l'avant de la voiture et en retire une pochée de *dégote.*

Ce *dégote* est une sorte de brai fait avec la résine de bouleau : on en graisse les essieux de bois et tous les engrenages de moulins et autres mécanismes, qui se font ordinairement en bois et non en fer.

Si quelque chose casse, le postillon ne perd rien de son sang-

froid. N'a-t-il pas sa hache ? Avec sa hache aiguë et tranchante, le paysan finlandais et l'ouvrier russe n'ont pas besoin d'outils. La hache est pour eux l'organe universel. Ils fabriqueront avec elle un essieu ou un brancard, empruntés aux pins de la forêt voisine, comme ils tailleront dans le bois les plus délicates sculptures.

Il est juste de dire que l'excellence des routes finlandaises est une excuse au laisser-aller des postillons.

Le temps n'est plus où, sur les routes les plus importantes de la Russie, et même aux environs de la capitale, l'obligation de fournir des chevaux de poste était imposée aux paysans, en échange de quelques priviléges, l'exemption de la capitation par exemple. Alors, on le comprend, ce n'était pas chose facile que de trouver des chevaux au relais et il fallait attendre souvent bien des heures avant que les habitants d'un village se décidassent à risquer leurs chevaux. Chanceller, voyageur anglais au dix-huitième siècle, commit, à ce sujet, une plaisante méprise. Voyant les paysans se disputer, à grand renfort de cris et de gestes, se montrant les uns aux autres leurs chevaux plus ou moins endommagés, il se persuada, dans sa naïveté britannique, que ces bonnes gens luttaient à qui aurait l'honneur de le conduire.

Les chemins n'étaient pas non plus, à cette époque, ce qu'ils sont aujourd'hui. On se contentait de coucher en travers des troncs d'arbres rangés parallèlement : on les attachait par le milieu et à chaque bout par de longues perches ou par des solives fixées en terre au moyen de piquets. On recouvrait le tout d'un lit de branches, sur lequel on étendait une couche épaisse de sable et de terre.

Ces chemins étaient assez bons tant qu'ils étaient neufs; mais, à mesure que les troncs pourrissaient, que la terre se logeait dans leurs inégalités, que le sable coulait sous l'effort des pluies, la route n'offrait plus que des trous ou des fondrières. Les traîneaux s'y rompaient à chaque verste, les paysans n'en étaient pas moins rançonnés et les ingénieurs s'occupaient beaucoup plus à remplir leurs bourses que les ornières.

Les routes, en Russie, sont souvent de beaucoup inférieures aux routes finlandaises.

A quelles causes faut-il attribuer cette différence? A la nature du sol, aux services administratifs et à la condition même des populations.

La nature du sol est presque toujours granitique en Finlande et si la route n'y est pas coupée dans le roc vif, au moins peut-on, à peu de frais, l'empierrer au moyen du granit qu'on trouve, dans la plupart des cas, à petite distance. Les blocs erratiques sont très nombreux, même dans les contrées où le granit ne se montre pas à la surface : or, ces blocs sont d'une nature ordinairement plus friable que le granit arraché à la masse générale du sol.

Dans beaucoup de gouvernements de la Russie au contraire, le sol est sablonneux : le macadamisage est difficilement exécutable.

D'ailleurs, et ceci est une cause plus générale, l'administration des ponts et chaussées est assez mal organisée en Russie. La surveillance y est presque nulle : rarement on tient compte du tracé impérial et, plus on s'avance vers le sud, plus la route s'élargit en capricieux sillons et souvent c'est sur deux kilomè-

tres de front que s'étendent les ornières et les chemins parallèles à la route principale.

Cette route elle-même, dit un observateur intelligent, M. Hommaire de Hell, est simplement tracée par deux fossés de quelques centimètres de profondeur, et par une ligne de poteaux, placés de verste en verste pour marquer la distance parcourue, ainsi que la distance à parcourir. Le mauvais entretien de cette route primitive force les transports à l'abandonner à chaque pluie et c'est alors que la fantaisie galoppe à travers la steppe.

Pendant l'hiver, à l'époque des *chasse-neige* et des brouillards, les voyages présentent, en Russie, de véritables périls. Il est alors si facile de s'écarter de sa route, que les voyageurs sont constamment exposés à mourir de froid dans les steppes où ils vont se perdre. Les ponts, au passage des fleuves et des rivières, sont aussi rares que les chaussées, et là où il en existe, ils sont tellement défectueux, que les voituriers cherchent toujours à les éviter pour ne pas exposer leurs charriots à être brisés. Aussi, tout voyageur qui, au milieu d'un bon sommeil, se trouve tout à coup réveillé en sursaut par quelque secousse violente, peut être assuré d'avance qu'il passe sur un pont ou sur un fragment de chaussée. C'est surtout au printemps et à l'automne que l'on maudit l'incurie de l'administration des ponts et chaussées, car, à ces deux époques de l'année, les routes sont impraticables; le plus petit ravin devient un lit de torrent, et les communications sont souvent interrompues.

Vous arrive-t-il, en Russie, quelque accident; votre chaise de poste, votre traîneau sont-ils embourbés ou brisés, la su-

blime indifférence du cocher ou de *l'iemschik* (maître de poste) met le comble à votre humeur. *Nitchevo* (ce n'est rien) est l'ordinaire réponse faite à vos réclamations, à vos doléances. Je ne connais que deux talismans capables de vaincre cette indifférence et de la transformer en dévoûment enthousiaste : l'un est un passeport de secrétaire d'ambassade ou de toute autre personne attachée à une légation, chargée d'une mission quelconque, car alors le passeport est revêtu du grand sceau impérial qu'un sujet russe ne saurait voir sans l'adorer. L'autre talisman, c'est le rouble ou le kopeck et celui-là est infaillible. Ainsi, ambassadeur ou millionnaire, voilà les deux qualités essentielles du voyageur en Russie.

Rien de semblable en Finlande. J'ai dit combien les routes grand-ducales sont attentivement entretenues, solidement fondées. Le personnel des maîtres de poste et des cochers ou postillons est aussi bien supérieur à celui de la Russie proprement dite. Cela tient à la culture morale, au sentiment de la dignité humaine qui ne sauraient se développer sous le régime du servage.

J'avais déjà vu des Finnois à Saint-Pétersbourg, ou plutôt dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg où ils forment d'assez nombreux groupes de population. Je me faisais donc une très fausse idée du Finlandais et je me le représentais petit, grèle ou trapu, l'œil torve, la chevelure en désordre, l'aspect repoussant de hideur et de saleté. Ces Finnois, probablement de race primitive, ont été transplantés en Russie, il y a quelques siècles, et on les y nomme Tchoukhnis ou Tchoukhousis. Il y a encore, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, sur les bords de la Ijora, qui se jette dans la Néva, des Finnois d'o-

rigine qu'on nomme Ijortsis ou Igris; ils ne le cèdent en rien aux Tchoukhnis pour la bestialité.

Mais combien le Finlandais diffère de ce type! grand, blond, l'œil vif et le sourire franc, le corps robuste, voilà le Finlandais. Quelques verstes à peine me séparent de la Russie proprement dite, et déjà le type du paysan s'élève et s'épure.

Les femmes de la campagne ont aussi une distinction naturelle, une dignité qui inspire le respect.

Plus on s'éloigne des frontières de la Russie, plus le costume devient pittoresque. Celui des femmes surtout est quelquefois d'une élégance simple qui charme le regard. La plus pauvre paysanne porte, sous une camisole blanche qui serre et dessine la taille, une jupe bleue, garnie par le bas d'une large bande rouge. Un mouchoir écarlate est appliqué sur la tête et noué sous le menton, à la Fanchon comme nous disons en France. Quand la taille est fine, quand le visage est frais et piquant, cela forme le plus heureux ensemble.

Un seul détail gâterait le tableau pour l'observateur superficiel : ces charmantes paysannes marchent presque toutes pieds nus; mais ce n'est pas là un indice de misère ou de malpropreté, c'est une coutume et rien de plus. Beaucoup d'entre elles ont d'ailleurs des pieds admirables de finesse et d'élégance.

Il y a une fable ingénieuse du poète russe Krilof qui m'est revenue en mémoire, à la vue de cette population honnêtement laborieuse des campagnes de la Finlande : c'est celle des *feuilles et des racines*.

Un beau matin d'été s'est levé sur la forêt, au bord d'une vallée paisible. Les feuilles s'entretiennent avec les douces brises. — Nous sommes, disent-elles, l'ornement des airs et la

parure des arbres. Que seraient-ils sans nous? C'est sous notre fraîche couronne que vient le voyageur fatigué se reposer et goûter l'ombre, tandis que les oiseaux, cachés sous notre dôme verdoyant, font retentir leurs chansons. — Une voix, cependant, s'élève humble et lointaine, comme du fond de la terre. — Qui ose parler quand nous parlons, disent les feuilles bruyantes, et qui êtes-vous, vous autres, là-bas, qui avez cette audace d'élever la voix jusqu'à nous? — Alors les voix : Nous sommes celles qui vivent ici dans l'ombre souterraine afin de vous nourrir. Ne nous reconnaissez-vous pas? Nous sommes les racines de l'arbre sur lequel vous verdissez. Soyez fières de votre sort et brillez dans les airs, nous le voulons; mais n'oubliez pas que si nos sucs venaient à tarir, c'en serait fait et de l'arbre et de vous.

Charmante et profonde allégorie du Lafontaine moscovite! Vous avez reconnu dans ces humbles racines l'obscure et utile population des campagnes. Vous avez rencontré, dans les salons de Pétersbourg, de Londres et de Paris ces feuilles élégantes et bruyantes de l'arbre de la Russie. La leçon qui sort des entrailles de la terre sera-t-elle entendue dans ce vaste empire qui, plus encore que nos contrées industrieuses et commerçantes, vit des travaux trop méprisés de l'agriculture? Elle a été au moins entendue dans cette laborieuse Finlande, où le paysan vit honoré du travail de la terre, où sa condition s'améliore et s'élève incessamment par le seul effort de sa libre activité.

Nous avons, cependant, couru plusieurs relais le long du lac Ladoga, dans une contrée moins accidentée que je ne m'étais plu à l'imaginer, mais fréquemment coupée de petits ravins

bordés d'aulnes. De temps en temps, nous rencontrons de jolis villages, ordinairement abrités par un bois de sapins, débris respecté des forêts séculaires. Plus on court vers le Nord, plus la forêt s'épaissit et s'assombrit. Les pins noirs et les blancs bouleaux aux troncs satinés se massent et envahissent d'énormes espaces, que troue d'espace en espace une rivière torrentueuse qui, de cataracte en cataracte, va se précipiter dans le vaste réservoir du Ladoga.

La première ville importante que nous rencontrons c'est Keksholm. Keksholm, ville de lagunes, est traversée, ou plutôt inondée par les innombrables branches de la rivière Haopapavési et du lac Pihlavési. Les îlots formés par ces eaux courantes ou stagnantes sont chargés de magasins, d'églises aux coupoles étincelantes, de vieilles tours menaçantes et de maisons dont quelques-unes sont construites en briques. Un château-fort aux sombres remparts domine tout cela, du haut d'un îlot entouré de brisants.

A quelques verstes de Keksholm, la route change d'aspect : les flaques d'eau deviennent plus rares, le terrain s'élève et des collines granitiques moutonnent à l'horizon. Bientôt, ce ne sont plus des collines, mais des montagnes. Partout où le granit a conservé dans ses fissures un peu de terre végétale, les pins et les bouleaux s'accrochent et rampent avec les courbures les plus bizarres. Quelquefois, le granit chauve forme une sorte de chaussée qu'on croirait bâtie par des géants : quelquefois un bloc erratique se dresse comme une borne titanique. En voici un, par exemple, qui s'élève sur sa base pointue, comme un énorme pain de sucre renversé.

Ce bloc isolé me rappelle l'histoire du fameux bloc de gra-

nit sur lequel le Pierre Ier de Falconet s'élance à cheval près des bords de la Néva. Lorsque le sculpteur français proposa à Catherine II ce genre de piédestal aussi imposant qu'original, l'impératrice se rappela le rocher sur lequel Pierre le Grand s'était hissé lorsque, au commencement de ses guerres avec la Suède, il fit sa première reconnaissance des frontières de Finlande. Il avait, du haut de cette masse isolée, contemplé le pays qu'il allait conquérir.

Catherine II eut l'idée de faire transporter ce rocher historique à Saint-Pétersbourg. Il en coûta 180,000 roubles et un assez grand nombre de paysans. Deux ingénieurs qu'on chargea successivement de cette tâche y échouèrent, et c'est un simple paysan, maréchal-ferrant de profession, qui indiqua à Betzkoï, intendant des bâtiments de l'impératrice, un moyen de voiturer l'énorme masse.

La série de collines granitiques que nous venons de franchir s'abaisse enfin vers l'est et laisse entrevoir une nappe d'eau immense. C'est le lac Ladoga.

Ce lac, le plus vaste de l'Europe, est à vrai dire une mer comme la Caspienne, mer semée d'îlots rocheux, d'îles granitiques, d'écueils et de bancs de sable, mer hantée par les tempêtes qui y soulèvent des vagues gigantesques et couchent, comme des moissons mûries, les forêts de bouleaux de ses rivages. Quelques îles du Ladoga mesurent sept et huit lieues de circuit et une véritable montagne s'élève à pic du fond de ses eaux, c'est l'île de Toulola. De petits lacs encaissés dans le granit l'entourent comme des satellites et l'un de ces lacs qui ferait fortune en Suisse n'est ici qu'une goutte d'eau sans nom.

C'est, en effet, à la Suisse qu'on pense malgré soi sur les

bords du Ladoga ou de ses affluents. Mais la nature est ici plus belle, à la fois, et moins aimable. L'œil cherche en vain dans la nue les cimes rosées des neiges helvétiques : elles sont remplacées par des escarpements granitiques plus grandioses sans doute, mais qui inquiètent l'œil par leurs allures de cascades pétrifiées. Et puis le cadre est trop grand : le paysage est trop morne, l'eau s'y déroule en nappes mélancoliques, en marécages désolés ou en furieuses cascades. Toutes ces beautés sont excessives : et d'ailleurs, combien de jours dans l'année pour voir tout cela ; je frissonne à la seule pensée de ces sauvageries vues pendant les tempêtes de l'automne ou du printemps, ou pendant les froids inexorables de l'hiver.

Je préviens les amateurs de voyages faciles que, pour visiter ce lac gigantesque et ses panoramas saisissants, il n'est pas besoin de franchir en voiture le pays peu gracieux qu'il côtoie : si on ne part pas pour le fond de la Finlande, on s'embarquera sur la Néva, à bord d'un petit vapeur assez semblable à nos *Aigles* de la Seine et on remontera en quelques heures jusqu'à Sclusselbourg, à l'entrée du lac. Là, on montera sur un autre paquebot d'échantillon plus approprié au caractère du Ladoga et, en trente heures, on arrivera à Serdobol, après avoir touché les îles de Konévetz et visité, dans l'île de Valaam, le vieux monastère du roi Magnus et les antres sous-marins hantés par des troupes de phoques.

A quelques verstes de Serdobol, la route tourne à gauche et s'enfonce dans les sauvages profondeurs de la Finlande.

II.

Du Ladoga à Kuopio, la Finlande centrale. — Kanjaskalia, un dîner d'auberge, cuisine finnoise. — Neuschlott, les fleurs du Nord. — Une vallée lugubre. — Kuopio, les Klokans, un tour d'étudiants.

De Serdobol à Neuschlott, la route court d'abord dans un pays montueux : la chaussée, fort bien entretenue, s'ouvre de temps en temps sur des plaines caillouteuses, couvertes de blonds épis d'orge ou d'avoine. Mais, peu à peu, les hauteurs s'abaissent et nous traversons une vaste plaine boisée. Des verstes et des verstes encore dans cette immense allée de la forêt sauvage. Une seule oasis en rompt la monotonie : c'est la lagune de Kanjaskalia. Là, s'est établi sur les cent îlots for-

més par le Saïma, un gai petit village aux toits aigus, aux maisons peintes en rouge. C'est la première fois que nous rencontrons sur la route cette mode suédoise.

Au reste, la différence est tout extérieure : à l'intérieur, rien de changé.

Toutes les maisons, en Finlande, sont taillées sur un patron uniforme. Elles ne consistent guère, je parle des maisons de paysans et de petits bourgeois, qu'en une grande pièce formée par d'énormes poutres, et à laquelle le toit sert de plafond. A l'un des côtés se trouve un poêle énorme qui occupe presque toute une paroi et qui n'a pas de tuyau extérieur, en sorte que la fumée ne trouve pour s'échapper que la porte et quelques petites ouvertures carrées à hauteur du visage. Le bois une fois consumé, quand des masses de braise ardente y sont réunies, on ferme les petites ouvertures et il se répand dans la pièce une chaleur torride et malsaine. La partie supérieure du poêle est utilisée pour les bains de vapeur, importés de Russie, et dont l'usage est si salutaire dans ces températures excessives.

Après Kanjaskalia, trois heures de route sans une station, trois heures dans une triste forêt, sur la lisière d'une lagune.

Nous arrivons enfin à la *maison de poste*. Un gaillard à barbe rouge, aux cheveux hérissés en sort et nous jette un regard torve. A notre vue, une sorte d'enthousiasme farouche le saisit, il s'arme d'une bride, il bondit vers une sapinière et, dans une clairière qui borde la route, il poursuit à la course un cheval maigre qui, après force ruades, se laisse enfin brider et entraîner. Le sauvage recommence trois fois cette excursion bizarre et voilà trois chevaux attelés à la voiture.

Rien de plus simple que le harnachement de ces chevaux qu'on arrache ainsi, pour un moment, au libre vagabondage de la forêt. On leur met sur le cou un collier fait de deux morceaux de sapin échancrés, sans garniture. Du collier pendent deux courroies qui se rattachent aux brancards, où ils sont fixés dans un trou par une cheville.

Pendant trois relais encore, la forêt sombre, au sol sablonneux, et à travers les éclaircies, la lagune implacable qui semble nous suivre au galop. Nous sommes ici au milieu des infinis méandres du Saïma, vaste rendez-vous de lacs et de rivières enchevêtrés. La route, travail vraiment romain, a été ménagée sur les sommets granitiques des îles qui peuplent ces marais immenses : deux fois seulement elle s'interrompt et le char de poste est embarqué sur un bac. Il y a des endroits où la chaussée granitique, à peine assez large pour trois voitures, est bordée de chaque côté par un précipice de trois à quatre cents pieds de profondeur, vers le quel se penchent, comme s'ils couraient à l'abîme, des escadrons de pins échevelés.

Dans un pareil pays, il ne faut pas être difficile pour la couchée. Je m'étais résigné à l'avance et j'avais choisi, pour passer la nuit, une station de poste moins délabrée que les autres. Je fus, tout d'abord, agréablement surpris par un dîner d'une recherche imprévue. Vrai dîner finlandais du reste.

En guise de potage, l'hôte barbu me servit un grand bol de limonade horriblement épicée : au fond de ce liquide fondait un gros morceau de glace. C'est un prélude excitant aux dîners d'importance. Après ce potage glacé, venait un plat de fraises à la crême. Puis, les hors-d'œuvre, des sardines, des anchois et de petites bandes de porc et de veau rôti, trempées

dans une espèce de saumure. La pièce de résistance était un poisson d'un goût exquis, qui me parut ressembler à l'esturgeon.

C'était là, croyez-le bien, un repas d'apparat, car la cuisine finlandaise est ordinairement plus sommaire et de moins haut goût. Mais on m'avait pris pour un Russe et je m'en aperçus au dessert : on m'y servit, non le café, comme il est d'usage en Finlande, mais le thé.

On rencontre encore ici, chez quelques riches paysans, la fontaine à thé, le *samovar* russe, ce premier meuble du ménage d'un bourgeois ou d'un paysan. Plus loin, le *samovar* fait place à la cafetière : car le paysan finlandais est amateur passionné de café. Je suppose que cette différence de goûts coïncide avec la différence qui existe entre l'alimentation des deux peuples. Le paysan russe se nourrit d'une façon beaucoup plus substantielle et, comme l'Anglais, il a besoin de boissons chaudes, fondantes et digestives. Le Finlandais se nourrit surtout de laitages et de bouillies : le café est pour lui un fortifiant.

La sobriété du paysan finlandais est véritablement gênante pour le voyageur. J'ai rencontré plus d'un village où il eût été impossible de trouver un peu de viande ou même un œuf. Partout et toujours l'éternelle soupe au lait et au gruau, ou la jatte de lait caillé. On trempe dans ces liquides peu réconfortants de vénérables galettes de farine de seigle, cuites sans doute à des époques inconnues, et que la hache seule pourrait entamer. Le Finlandais ne mange guère de la chair de porc qu'une ou deux fois par an : aussi je me suis demandé plus d'une fois pourquoi ils se donnaient le mal de nourrir et de garder ces grands troupeaux de cochons noirs, farouches comme

des sangliers, qui rôdent par les villages avec des allures inquiétantes et des grognements peu rassurants.

Malgré sa nourriture débilitante, le Finlandais est généralement d'une complexion robuste. Il paraît même moins sensible que le Russe aux variations de la température et j'en ai vu, par des soirées très fraîches, marcher vêtus d'une façon très sommaire. On m'a dit que les fourrures sont assez rares dans ce pays. Le paysan russe, au contraire, endosse très souvent sa pelisse fourrée par des froids très supportables.

Par les fortes chaleurs de l'été, le bourgeois finlandais porte une sorte de costume spécial consistant en une redingote longue de basin blanc, une cravate lâche et un immense chapeau de feutre gris, très léger. C'était là l'uniforme obligé des chefs de stations de poste, des aubergistes et des pasteurs au moment où je me dirigeais sur Neuschlott : car l'air si pur et si délicieusement frais sur ces hauteurs boisées qui couronnent le Ladoga, était devenu étouffant et malsain depuis que la voiture roulait dans la plaine humide du Saïma.

Par ces chaleurs excessives, l'air est lourd aux poumons, brûlant et comme empoisonné. Pas de brise de mer qui, le soir, comme en Provence ou en Italie, vienne rafraîchir l'atmosphère embrasée. C'est une chaleur mate, poussiéreuse, malsaine. Le sang comprimé bat fiévreusement dans les veines et les poumons s'engorgent. La tête se serre, comme dans un bain d'acide carbonique.

C'est dans cet état que j'arrivai à Neuschlott : c'est le nom russe et je crus un instant m'être trompé de route, car postillon et paysans, tous s'accordaient à me dire : Savoulina, lorsque j'aperçus dans la plaine deux tours massives bâties sur

une lagune et que mon *Guide du voyageur* intitulait : château de Neuschlott. Mais je sus enfin de l'aubergiste qui, seul peut-être en ce pays, savait quelques mots de russe, que Savoulina n'était autre chose que le nom finnois de Neuschlott. Les deux tours qui dominent la lagune ont pour noms Kirk et Klok : elles ont été, m'a-t-on dit, élevées au XVe siècle par le général suédois Tott, gouverneur du grand-duché.

Neuschlott est après tout, quand on vient de traverser une déplorable contrée comme celle du Saïma, une jolie petite ville. Ses rues sont bordées de jardinets fleuris, derrière lesquels se cachent de petites maisons d'un rose vif. Le rapide été de ces climats surexcite la végétation d'une façon incroyable et quelques-uns de ces jardinets, pleins de fleurs embaumées, étaient littéralement perdus sous les plantes grimpantes qui s'enlaçaient, dans un ravissant désordre, aux treillages verts et blancs.

Les fleurs, c'est la passion du Nord ! passion charmante et facile à comprendre. Les fleurs sont si belles dans le Nord, et elles durent si peu ! Aussi, pendant les longs jours du sombre hiver, le grand luxe des maisons princières et des riches hôtels bourgeois, ce sont les fleurs. J'ai vu, en Russie et en Finlande, protégées par les doubles glaces d'une serre, les fleurs les plus belles de l'été étaler leurs parures pendant qu'au dehors la neige recouvrait la nature de son froid linceul. Des touffes de roses, d'œillets, de fleurs d'oranger embaumaient les salles de repas. L'œil fatigué du monotone spectacle des noirs sapins et des blanches plaines se reposait avec ravissement sur ces charmantes filles de l'été. Dans quelques palais de Saint-Pétersbourg, j'ai vu, derrière la

glace sans tain du salon verdir les rangées odorantes d'arbustes exotiques, tandis qu'à l'autre extrémité de la pièce, la vue s'arrêtait sur les froides solitudes de la vaste *perspective* terminée par les glaces immobiles de la Néva.

Nous ne nous figurons guère ces contrées du Nord que poudrées à blanc par les frimats et comme ensevelies dans l'éternel linceul de neige et de ténèbres visibles qui les caractérisent, en effet, pendant l'hiver. Aussi l'idée des fleurs nous vient-elle rarement à propos des campagnes arctiques. Et cependant jamais je n'ai vu les fleurs plus charmantes, plus fraîches, plus délicieusement peintes qu'en Finlande ou en Suède. Cette dernière, surtout, méritait bien d'être la patrie du premier botaniste du monde, du grand Linné. J'y ai vu croître, le long des chemins, le rosier, la valériane, la digitale pourprée, cette fleur royale ; plus d'une fois j'ai surpris, dans les anfractuosités du granit, les majestueux panicules de la saxifrage pyramidale. Le gazon, plus frais et plus vert ici que partout ailleurs, fait à ces filles sauvages de la terre et du soleil un cadre simple et coquet.

De Neuschlott, la route se dirige vers Kuopio, point central de la Finlande. J'avais d'abord espéré la fin des éternelles lagunes, car, au sortir de Neuschlott la chaussée s'élevait dans des gorges montagneuses. Pendant quelques verstes, en effet, de hautes futaies mêlées à des rochers gigantesques me rappelaient les paysages grandioses par lesquels s'était annoncée la Finlande : mais bientôt, à l'extrémité d'une sombre gorge, s'ouvrit une contrée entrecoupée de flaques d'eau stagnante, infiltrations du Saïma qui ne peuvent trouver d'issue.

Cette vallée lugubre est terminée par un puits, car je ne saurais appeler un lac cette mare hideuse qui en occupe le fond et qui ne s'est formée que du rendez-vous des pluies dans ce bassin sans écoulement. Rien de plus morne, de plus désolé que le paysage qui entoure cette eau lourde et noire. Les fauves seuls ont élu domicile dans la maigre forêt qui s'étend sur ses bords. Les loups y hurlent, les renards y glapissent des notes lamentables, des grenouilles monstrueuses y coassent et la plainte du daim répond à ces gémissements qu'accompagne l'aigre sifflet du vent dans les bouleaux.

Jamais l'homme ne fixa sa demeure dans ces mornes solitudes, ou s'il y parut, ce fut sans doute pour y accomplir les rites sauvages de religions terribles. Sur le versant de la colline, au milieu de broussailles de chêne nain, j'ai vu se dresser dans le brouillard des blocs gigantesques, vieux autels élevés à la peur par quelque race de géants. Comme les *menhirs* de notre Bretagne, comme les *hunebedden* de la Hollande, ces blocs informes rangés par une force inconnue, semblent avoir servi à d'horribles sacrifices. Une rigole est creusée dans la pierre et c'est là, dit-on, que coulait le sang des animaux, peut-être même des hommes égorgés par quelque *druide* titanique.

Un coq de bruyère, seul hôte de ces broussailles désolées, chantait ses rauques appels sur un de ces blocs sans nom. Mon pas l'effaroucha et il s'éleva avec un bruit d'ailes formidable.

La route se prolonge dans ces fondrières et n'y est pas plus mauvaise que dans les parties sèches et élevées. Les in-

génieurs finlandais sont habiles à construire des chaussées dans ces sols spongieux. Ils commencent d'abord par fonder leur route, au moyen d'un plancher de poutrelles solidement chevronnées ensemble et placées en travers du chemin. Puis, sur ce plancher, ils étendent une couche de sable et de fragments concassés de roches granitiques. Ce macadamisage placé sur un bon fonds produit une excellente route, très sèche et très élastique, au moyen de laquelle on traverse des marécages où le sanglier seul pouvait se frayer un passage.

La vallée voisine était heureusement plus saine et plus ouverte : les futaies y reprenaient un aspect vigoureux ; les eaux y suivaient une pente rassurante. Leur cours nous conduisit à un joli lac qu'on me dit être le lac Kallavesi, mais qui n'est, en réalité, qu'une des branches de l'éternel Saïma. Sur les bords de cette belle pièce d'eau, s'étagent les maisons de Kuopio.

Kuopio est la seule ville de toute une province du même nom et cette ville n'a que deux mille cinq cents habitants. C'est dire assez quelles sont les ressources de cette contrée centrale dont le commerce ne consiste qu'en bois de charpente et en résine. Et cependant tout, dans ce petit chef-lieu, respire l'aisance. Les maisons de bois sont élégantes et artistement peintes, les habitants sont chaudement vêtus de vestes d'un bon drap brun, les femmes vont pieds nus, mais leur robe est serrée à la taille avec une certaine recherche, elles portent un tablier de soie et un foulard rouge encadre coquettement leurs traits.

J'avais fait, à la légère, deux conjectures qui se trouvèrent

parfaitement fausses. Je m'étais imaginé d'abord que, dans ce pays perdu, je trouverais tout au plus le laitage et les œufs, fondement éternel de la cuisine finlandaise. Or, l'aubergiste me servit un fort bon dîner auquel avaient contribué le Kallavesi par d'excellents poissons, la forêt par un magnifique coq de bruyère et les jardins de Kuopio par des pois verts très délicats. Le tout était accompagné, le croirez-vous, d'une bouteille de vin de Champagne, qui n'était vraiment pas trop mauvais. Je dois à la vérité d'ajouter que le bouchon ne portait aucune marque française.

Le savant danois M. Hansteen a bu à Astrakhan du vin de Champagne assez bon, fabriqué par les Tartares du Volga, et il l'a trouvé excellent pour Astrakhan bien entendu. Moi, je trouvais ici du vin de Champagne fabriqué par les Russes finlandais et dans lequel, m'assure-t-on, entrait pour une grande part la sève du bouleau. C'est ainsi que, bien ou mal, nos délicatesses de civilisation se répandent dans tous les pays du monde.

L'autre erreur que j'avais commise avait été de croire que tout devait être à bas prix dans un pays aussi éloigné de la vie et de la civilisation. Mais la carte à payer me détrompa.

Kuopio a conservé les habitudes formalistes de la vieille Finlande suédoise et protestante : on s'y couche à l'heure du couvre-feu et la police des rues y est faite absolument comme au moyen-âge.

Voici le *klokan* qui fait entendre son cri monotone : n'allez pas confondre le *klokan* avec quelque variété de la chouette ou du hibou ; malgré ses rapports avec ces estimables bipèdes emplumés, le *klokan* est un homme : c'est le veilleur de nuit.

Comme dans les villes de Belgique et de Hollande, ces hommes utiles sont préposés à la sûreté publique et veillent aux incendies. Ils s'avancent, deux par deux, armés d'un gros bâton et munis d'une crécelle. Leur costume n'a pas changé depuis le moyen-âge. C'est toujours la capote à grand collet, couleur de muraille, et le feutre à larges bords orné d'une grande plaque de fer-blanc aux armes de la ville.

Le cri de ces braves gens est noté de point en point et prévu dans tous ses détails : c'est une sorte de complainte nasillarde, dont l'objet est d'exciter les retardataires à regagner le foyer et la ménagère à éteindre feux et lumières. Un bruissement aigre de la crécelle est comme le refrain obligé de ces couplets monotones.

J'avais à l'auberge de Kuopio une chambre sur la rue et j'avais, selon mon habitude, laissé brûler une lumière près de mon lit, dans lequel je lisais en baillant mon *Guide du voyageur*. Les deux *klokans* du quartier s'arrêtèrent devant ma fenêtre et, avec une obstination froide, se relayèrent pour me persécuter de leur irritante complainte. Je n'avais pas d'abord la moindre idée de ce que cela voulait dire : mais, au vingtième coup de crécelle, je finis par comprendre et j'éteignis la maudite lumière.

Aussitôt le chant des *klokans* s'arrêta, comme sous l'impulsion d'un ressort, et la rue retomba dans son silence sépulcral.

Le prince Emmanuel Galitzin raconte, dans son *Voyage en Finlande*, un assez bon tour joué à un de ces pauvres diables. Plusieurs jeunes fous, dit-il, étaient réunis le soir, à une heure avancée, dans un des cafés d'Helsingfors, quand un crieur de nuit vint à passer. Apercevant de la lumière à travers les

volets, et ses chants ne parvenant pas à la faire disparaître, il crut devoir pénétrer dans le café avec sa casaque et son large chapeau pour intimer au cafetier l'ordre d'éteindre. Les jeunes gens, qui s'étaient donné le mot, invitèrent l'arrivant à s'attabler avec eux pour le régaler de punch; ce que le pauvre homme accepta avec joie, car on était en hiver et il était transi. Un verre succède à l'autre; on verse force eau-de-vie dans le breuvage fumant; bref, le crieur boit tant qu'il finit par s'affaisser sur lui-même et par rouler sous la table. A l'instant même les écervelés l'enlèvent et le placent dans un large traîneau appartenant à l'un d'eux. Le traîneau part comme l'éclair, franchit plus de quarante verstes et arrive dans la ville voisine, où le crieur enivré est descendu du véhicule et déposé au beau milieu de la place du marché, complétement déserte à pareille heure. Mais voici le jour qui se fait; vendeurs et acheteurs se réunissent sur le marché, et tous ne sont pas médiocrement surpris de trouver un homme bizarrement accoutré, qui dort étendu sur le pavé : il faut dire que l'ancien costume et l'usage de la crécelle avaient été abandonnés depuis très longtemps dans cette ville. On secoue le dormeur, qui, encore alourdi par les fumées du punch, finit pourtant par s'éveiller. Le pire fut que se croyant encore à Helsingfors et n'ayant pas encore les yeux bien ouverts, il entonna d'une voix stridente son chant habituel en l'accompagnant du bruit de la crécelle. Les habitants croyant avoir affaire à un fou, et voulant à tout prix s'en débarrasser, n'imaginèrent rien de mieux que de conduire le malencontreux crieur chez le bourgmestre, où il eut à rendre compte de ses faits et gestes de la nuit.

III.

De Kuopio à Uléaborg : une pauvre auberge, le lit dans un tiroir. — Un incendie dans les bois, le défrichement au feu. — Kaïana et ses cataractes, un voyage impérial. — La banlieue d'Uléaborg.

C'est par eau qu'en sortant de Kuopio on se dirige vers le nord-ouest. J'ai compris, au reste, en étudiant une grande carte appendue dans la salle de l'auberge, pourquoi, malgré sa position, Kuopio est riche, pourquoi les additions de ses aubergistes prennent au total des proportions imposantes. C'est que Kuopio se trouve, par quatre cents kilomètres de canaux naturels, en communication avec la Finlande méridionale. Le Saïma, ses affluents et ses bras portent, sans solution de

continuité, un bateau jusqu'à Vilmanstrand, à quelque vingt lieues seulement du lac Ladoga. Aussi les habitants de la province exportent-ils leurs produits plutôt que de les vendre sur place.

Une grande partie de la première journée après Kuopio se fait en barque sur le Kallavesi. Les bords du lac sont, tantôt bordés de riches prairies mélangées de champs d'orge, tantôt surplombés de noirs rochers couverts de mousse.

Le lac traversé, une chaussée montueuse conduit à un autre lac, sur les bords duquel est construit le pastorat d'Idensalmi.

De cette station à Uléaborg, le voyageur a le choix entre deux routes, la première qui continue la grande route de Kuopio, la seconde plus longue mais plus pittoresque par les cataractes de Kaïana.

C'est celle-ci que nous prendrons. La chaussée, de fondation assez récente, s'établit d'abord dans un terrain montueux qui, pendant plusieurs verstes, rappelle avec assez d'exactitude les chemins escarpés de l'Oberland. Puis, de déclivités en déclivités, la chaise de poste descend dans une étroite et longue fondrière.

La route, après ce défilé marécageux, s'élargit et s'aère, mais sans prendre un aspect plus riant. L'horizon s'est agrandi, la forêt malsaine s'est reculée, mais à la hideuse tourbière a succédé un plateau en friche, qui se termine en croupes chauves aux contours affaissés. Quelques bouquets de bouleaux chétifs essayent de prendre pied sur ce sol aride, mais leurs nodosités, leurs grèles statures et leurs disgracieuses courbures dénoncent une nourriture insuffisante et les fréquentes insultes d'un vent que n'arrête aucun obstacle.

En effet, au bout de l'horizon, je n'aperçois que de lourdes coupoles de montagnes tachetées de neige auxquelles manque même la sombre parure des sapins.

A pays pauvre, pauvres habitants. La maison de poste à laquelle nous arrivons n'est qu'une misérable grange. Sa construction décèle les violences de l'ouragan : elle est revêtue de grandes planches recouvertes d'une lourde couche de gazon. Cette couverture assure l'assiette de la maison, comme les bardeaux affermissent les châlets alpestres, comme les quartiers de roc conservent l'aplomb aux frêles abris du berger ou du fromager dans la Suisse.

Cette station misérable m'a laissé pourtant un ineffaçable souvenir, celui d'un lit jusqu'alors inconnu pour moi.

J'avais vu bien des lits dans mon existence de voyageur : j'avais couché dans le grand lit bourguignon, fortification imposante qui tient la place de quatre de nos lits modernes ; j'avais dormi sur le lit de couvertures amoncelées sous la tente de l'Arabe ; j'avais rêvé dans le hamac suspendu de la Guadeloupe et dans le cadre du matelot ; j'avais essayé de dormir sur le canapé trop habité des auberges russes et je m'étais laissé étouffer par les émanations du poêle moldave ; j'avais même eu l'honneur de reposer mon chétif individu sur les courtines tapissées qui reçurent, à Cheverny, ce royal géant François Ier ; mais jamais il ne m'était encore arrivé de coucher dans un tiroir.

Oui, un tiroir ! Cela avait l'air d'une gigantesque commode à un seul tiroir, dans lequel on étendit un matelas maigre, deux couvertures de grosse laine brune et deux draps d'une blancheur douteuse.

Après cette déplorable auberge, j'eus le curieux et triste spectacle d'un incendie dans les bois.

En Finlande, comme en Algérie, comme en Corse, le cultivateur indolent laisse au feu le soin de nettoyer et d'apprêter la terre. Mais le feu est un esclave qui n'obéit guère à son maître et l'écobnage ainsi pratiqué cause de terribles incendies dans les forêts.

Des troncs calcinés, restés debout comme les colonnes de quelque vieux temple saccagé par des barbares, annonçaient un incendie de ce genre. Le sol lui-même, recouvert d'un tapis de cendre produite par les mousses brûlées, portait l'empreinte du feu et les blocs de granit qui affleuraient à la surface avaient été léchés par les flammes.

C'était un premier défrichement qui se faisait dans cette partie de forêt. Le feu éteint, en pareil cas le défricheur vient achever sa besogne. Il attaque les troncs entamés par l'incendie, il les coupe, il les range, choisit et enlève tout ce qui vaut quelque chose, puis rassemble en tas les branches, les aubiers, les morceaux sans valeur. Par un jour de grand vent, il remet le feu à ces débris et achève de cuire sa terre. Alors , il passe la bêche sur le sol, si les roches trop nombreuses ne permettent pas l'emploi de la charrue. Puis, il sème et cette première récolte est assez bonne. La seconde est médiocre, la troisième est mauvaise. Alors, s'il a quelques avances, le propriétaire du sol défonce et épierre le terrain, y passe la charrue, y brûle en tas les jeunes pousses, les souches, les racines et les herbes et, dès lors, il a un bon champ, qui donne du seigle magnifique.

Cela peut s'appeler gagner sa terre !

Nous arrivons enfin à Kaïana, où m'attendaient, comme dédommagement de ces routes désolées, de charmants paysages.

Rien de plus propre, de plus coquet que les rues de cette petite ville, avec leur bordure de maisonnettes peintes en rouge et dont les portes et les fenêtres sont encadrées d'un large filet blanc. Chacune de ces rues est percée parallèlement au cours de la rivière.

Au-dessus de Kaïana, sur un des versants d'une montagne noire toute couverte de vieux sapins, on voit une admirable perspective qu'anime la rivière tumultueuse qui a donné son nom à la ville. Un pont jeté sur la rivière, à peu près au milieu de la ville, fait surtout de ces hauteurs un effet de décoration moyen-âge des plus remarquables. Le pont s'appuie sur un îlot qui montre un fouillis de murailles effondrées, de tours renversées que rongent les mousses et que tapisse le lierre.

Ces ruines poétiques sont celles de Kaïanaborg, château-fort des comtes Braghé. Gustave-Adolphe avait donné à l'un d'eux l'usufruit de la province de Kaïana, et ce seigneur construisit, sur l'îlot qui commande le cours de la rivière, cette forteresse destinée à tenir en respect les populations farouches de ces contrées.

A l'ombre protectrice de Kaïanaborg s'éleva et s'accrut la ville, fondée en 1551.

Plus tard, Kaïanaborg revint au domaine royal et fut transformé en prison d'Etat. C'est là que gémit pendant vingt ans Jean Messenius, ce savant célèbre que Gustave-Adolphe fit enfermer comme coupable d'avoir favorisé les prétentions du roi

Sigismond. C'est là que Messenius, en vrai sage d'Horace, charma par l'étude les longues heures de sa captivité et qu'il écrivit sa *Scandia illustrata* (*Illustrations scandinaves*), vaste ouvrage fort estimé que j'ai *vu*, non *lu*, à la bibliothèque de Stockholm où il occupe une place imposante avec ses quatorze énormes in-folio.

Kaïana est placée sur une série de collines disposées en amphithéâtre autour d'un immense ravin que baigne la Kaïana. C'est cette rivière qui forme les deux célèbres cataractes qui recommandent cette ville à la curiosité du voyageur.

De la ville qui porte son nom, la Kaïana va se jeter à trois verstes de distance dans le lac Uléo.

Comme le lac de Genève absorbe et rend le Rhône, le lac Uléo engloutit les eaux de la Kaïana, qui, de rapide en rapide, de cataracte en cataracte, se précipitent dans le golfe de Bothnie, près d'Uléaborg.

On navigue cependant sur ces sortes de *gaves* mugissants, et il n'est pas rare de voir des bateaux chargés de planches et de goudron descendre par ces voies périlleuses.

Je ne pouvais quitter Kaïana sans visiter les deux cataractes dont elle s'énorgueillit : Koïvoukovski et Aemma. *Aemma*, en finnois, c'est la *grand-mère; Koïvoukovski*, c'est *la Boulaie*.

Au-dessous d'une magnifique écluse, dont le canal est taillé dans le granit et qui permet aux bateaux d'éviter la cataracte, Koïvoukovski précipite ses masses imposantes d'eau qui s'éparpille et s'émiette au soleil en vapeurs irisées. Là où le courant rencontre brusquement le vide, une large nappe d'eau verte coule sur les rochers mousseux et pique droit sur

un lit granitique dont elle a creusé profondément la paroi. C'est donc une véritable caverne qui reçoit le flot immense et, de là, l'eau tourmentée ressort furieuse et gémissante pour se disperser à travers les îlots de granit en cascades étagées de moindre importance.

Moins grande que Koïvoukovski, l'Aemma est plus sauvage encore : son aspect est moins imposant, mais plus terrible. Elle n'a pas la magnifique nappe d'eau de sa sœur, mais elle se déchaîne en cent tourbillons rompus par des coupoles granitiques effondrées ou aiguisées en lames menaçantes par les violents efforts des eaux.

Si affreuse que soit la route qui conduit à Kaïana, de pareils spectacles en compensent largement les fatigues et les ennuis. Cette route, au reste, que je traite si peu respectueusement, est un magnifique et récent progrès. Elle ne fut commencée qu'il y a trente ans environ et vous allez voir ce qu'étaient ces contrées avant qu'on songeât à l'établir.

L'empereur Alexandre Ier vint ici en 1819, et il n'est pas un habitant de Kaïana qui ne vous raconte au besoin cette visite avec un secret orgueil.

Les incidents de ce voyage impérial furent, au reste, assez remarquables. L'empereur s'était embarqué à Khapolankanghass sur le Vuolioki, petite rivière qui va se jeter dans le lac Uléo. L'embarcation assez vaste était trop chargée et le vent debout rendait les manœuvres dangereuses. Quand on déboucha dans le lac, le capitaine déclara qu'il ne répondait pas de l'empereur si on ne diminuait le chargement. On fit donc passer plusieurs personnes de la suite impériale sur un autre bateau.

La précaution n'était que trop nécessaire. Bientôt le ciel se

couvrit de gros nuages noirs, le vent souffla avec furie et les vagues s'émurent. L'embarcation impériale faisait eau et les matelots furent obligés de quitter en partie la manœuvre pour se mettre à vider l'eau. L'empereur, cependant, causait toujours avec une entière liberté d'esprit. Tout à coup, le gouvernail se rompt sous les mains du capitaine. Heureusement, le capitaine prévoyant la possibilité d'un pareil accident s'était muni d'un gouvernail de rechange. Il parvint à le mettre en place et à aborder à l'embouchure de l'Uléo.

C'était un fâcheux contre-temps pour l'étiquette de la maison impériale. Même en voyage, tout y était réglé : aucune part n'était faite à l'imprévu. On avait donc décidé, sans prendre l'avis de la tempête, que Sa Majesté coucherait à Nissila et non à Kaïana. On se mit en route pour Nissila. Mais la communication entre les deux villes n'avait lieu que par des sentiers marécageux tracés à travers des forêts sauvages et bordés de fondrières. Impossible d'y exposer un cheval. Alexandre I[er] dut donc, par respect pour la règle établie, aller à pied par cet affreux chemin et, malgré les prévisions de l'itinéraire, force lui fut de passer la nuit dans une misérable chaumière, à Ronghalé. Il n'en repartit que le lendemain dans une carriole trouvée à grand'peine.

Kaïana touche au lac Uléo et l'Uléa-Elf se jette, à quelques lieues de là, dans le golfe de Bothnie, sous les murs d'Uléaborg. Voici donc terminée, par la route de terre, notre excursion à travers la Finlande.

Plus nous nous rapprochons d'Uléaborg, plus la campagne devient riche, ouverte, bien cultivée. On sent déjà le voisinage d'une ville maritime.

Tout le long de la route s'étagent, comme pour le plaisir de l'œil, de jolis *heimats* (c'est le nom des fermes finlandaises), composés de plusieurs corps de logis à deux étages, badigeonnés en rouge gai. Tout autour de ces fermes, verdoient de vastes champs, aux cultures soignées, champs conquis sur la forêt dont la sombre silhouette les borde au loin. Plus loin encore, un horizon de montagnes bizarrement découpées termine la perspective.

Plus on s'avance vers la Suède, plus l'*heimat* devient riche et populeux, mieux il est cultivé. L'*heimat* est, à proprement parler, l'héritage. Le nom s'applique à toute la culture, aussi bien qu'aux bâtiments d'exploitation. Si le fermier n'est que tenancier, sa culture n'est plus un *heimat*, mais un *torp* et le tenancier prend le nom de *torpar*. Il n'est pas rare de voir des *torps* tenus à loyer par la même famille depuis plus de deux cents ans.

La campagne autour d'Uléaborg est plate mais non monotone. De vertes prairies s'y détachent en vigueur, avec leurs bouquets de saules feuillus d'un vert pâle. De nombreux troupeaux y paissent et des ruisseaux d'eau courante animent le paysage. C'est une petite Hollande. Cette riche oasis ne s'étend pas très loin. Au nord et au sud de la plaine d'Uléaborg recommence la lande, la triste et marécageuse lande dont la surface ne montre que des pins grêles et des blocs de granit noyés dans des flaques d'eau verdâtre.

Mais, là où le marécage disparaît, la terre est d'une incroyable fécondité. L'art des cultivateurs aide à la production de ces richesses. Ils font, pour tirer parti du sol, tout ce que peuvent l'industrie et l'activité de l'homme. Ils creusent des

rigoles de dessèchement, drainent, labourent profondément, épierrent et émiettent la terre qui leur rend avec usure en orge, en avoine et en seigle les sueurs dont ils l'ont arrosée.

Et c'est ainsi que les rigueurs apparentes de la nature, loin de mettre obstacle à l'industrie humaine, la surexcitent, la fouettent et la fécondent. Combien de déserts n'ai-je pas rencontré dans l'Afrique ou dans l'Asie des musulmans, où la terre ne demandait, pour produire des trésors, que d'être grattée par une main indolente. Et cependant l'alfa seul et le palmier nain la recouvraient de leurs inutiles broussailles.

IV.

La Finlande maritime. — Vyborg et Stralsund. — Les dangers de la côte. — Lovisa. — Helsingfors vu de loin et de près, les bains, la vie officielle et la vie intime, l'hospitalité de la table, le baron et le cuisinier, journée gastronomique d'un bourgeois. — Sveaborg, le Kolesokhod, regrets d'un Suédois.

J'ai déjà dit les aspects différents du golfe de Finlande sur la côte de Finlande et sur la côte d'Ingrie. Nous les saisirons de plus près dans ce voyage maritime que nous allons entreprendre de Vyborg au fond du golfe de Bothnie.

Vyborg, en finnois Wespury, est placé sur deux petites îles à l'entrée du détroit qui relie le lac Somenovesi au golfe de Finlande. Fondé en 1118 par les Suédois et acquis définitivement à la Russie en 1821, il n'a pu, malgré les avantages qu'on lui a

faits, acquérir une véritable importance commerciale. Le peu de profondeur de son port s'y oppose et c'est à Stralsund, petite île placée à quatre lieues dans le golfe, qu'est le véritable port de Vyborg, avec ses magasins, sa douane et ses chantiers.

De Vyborg à Lovisa, le golfe se hérisse de *skaers*, de rochers, de bancs de sable : à travers les méandres de ces écueils sans nombre, courent des passes connues seulement des navigateurs finlandais. Nous ne trouverons que deux ports hospitaliers dans cette mer dangereuse : ce sont les ports de Lovisa et d'Helsingfors.

La jolie petite ville de Lovisa, à moins de quinze lieues d'Helsingfors, est presque entièrement suédoise. Placée sur une côte aride, elle l'égaye par le mouvement animé de son commerce, qui consiste surtout en fer et en tabac. Des bateaux à vapeur en partent journellement pour Helsingfors. Lovisa a, depuis que je l'ai vue, été brûlée en partie lors d'une attaque exécutée par une escadrille anglaise. Je regrette l'accident qui a frappé cette gentille cité, si coquettement postée au fond d'une baie élégamment découpée, et couronnée de gais moulins rouges.

C'est là que commence la *Nouvelle-Finlande*, ainsi nommée par opposition avec le gouvernement de Vyborg, réuni depuis plus longtemps à la Russie et qui porte le nom de *Vieille-Finlande*.

A soixante verstes environ de Lovisa, un promontoire profondément découpé s'avance dans la mer : une ville y est assise, c'est Helsingfors.

Helsingfors rappelle, par son nom composé, le nom de l'ancienne province suédoise dont elle faisait partie (*Helsingland*)

et celui de la cascade (*fors*) près de laquelle elle fut bâtie.

Vue de la rade, la ville présente un aspect imposant, avec son port où mouillent toujours quelques vaisseaux de guerre, avec sa place en amphithéâtre, sa verte esplanade, ses palais et ses casernes, et plus loin ses jolies villas peintes en rouge et en jaune. Tout ce panorama polychrôme est richement couronné par les cinq dômes bleus constellés d'or de l'église Saint-Nicolas.

La place de la marine a des prétentions architecturales. On y voit le palais impérial, l'hôtel du gouvernement, une caserne et un obélisque de granit, érigé en l'honneur de l'impératrice-mère. Mais c'est là la ville officielle : la ville bourgeoise est tout autrement agréable. Oublions même Saint-Nicolas, église neuve dont les dômes font un assez bon effet. La beauté d'Helsingfors n'est pas là : elle est dans les blanches villas, dans les maisons coquettes bâties par les riches commerçants ou pour l'usage des baigneurs.

Ce qui attire, en effet, à Helsingfors une population choisie, population renouvelée tous les ans et qui se recrute dans l'aristocratie russe et dans le haut négoce, c'est l'établissement d'eaux minérales factices et de bains de mer. La vie élégante a là tout à la fois son Dieppe et son Vichy. La culture intellectuelle et l'aisance de la ville se ressentent de la proximité de ces établissements placés à sa porte. Il se fait, entre les habitants de Saint-Pétersbourg et ceux d'Helsingfors, un échange constant tout à l'avantage des derniers. La saison des eaux venue, ceux-ci émigrent, non pas bien loin, mais dans les coquettes maisons de campagne de la banlieue. Les baigneurs les remplacent et ne partent qu'à l'automne.

C'est à Helsingfors que se trouvent les échantillons les plus distingués d'une classe assez peu nombreuse de la population finlandaise, la noblesse, qui a été reconnue en 1723 et constituée à part en 1816. Elle consiste en deux catégories, les nobles portant titres, *herrestand*, comtes ou barons, et les simples gentilshommes. Ces derniers se subdivisent eux-mêmes en chevaliers et simples nobles (*svennen eller knappe klassen*). Les ancêtres des simples nobles étaient jadis attachés, en qualité d'écuyers ou de majordomes, au service des grandes maisons titrées.

Helsingfors a, dans la saison des bains, tout le mouvement, toute la vie de Saint-Pétersbourg en hiver. Les droski y circulent par centaines. Ce sont de petites voitures basses, à quatre roues, dans lesquelles le voyageur est exposé à la pluie, au vent, à la poussière, mais qui roulent comme une rafale. Ce sont des voitures de place à numéro, seulement chez nous c'est le fiacre, ici c'est le cocher qu'on a numéroté : sa plaque de fer blanc est suspendue au milieu du dos par une courroie grasse.

La vie officielle est exclusivement russe à Helsingfors : la vie intime y est restée toute finlandaise. Chez les principales autorités militaires ou civiles, c'est un gala perpétuel auquel l'étranger ne saurait se soustraire.

L'hospitalité de la table est d'une largeur incroyable dans la société russe. A l'heure du dîner, il semble que la porte soit ouverte à tout homme convenable qui veut bien se donner la peine d'entrer. Telle personne qu'on ne recevrait pas au salon, peut s'asseoir au dîner sans crainte : aussi, le parasite est-il commun en Russie, mais non mal vu ou mal venu comme il le serait ailleurs.

On m'a cité, à Saint-Pétersbourg, un Français qui, depuis quinze ans, n'a pas dîné trois fois chez lui. Il a plus de maisons que l'année n'a de jours, aussi, car c'est un homme d'esprit, quelques-uns de ses amphitryons lui reprochent-ils de ne pas venir assez souvent. — On ne vous voit plus chez nous, lui dit-on. — Ah! répond-il, c'est de l'injustice. J'ai dîné chez vous cette année.

On trouve encore, en Russie, quelques-unes de ces habitations splendides où la table est dressée au hasard pour les convives invités et pour les convives inattendus. Un dîner plantureux, comme il convient pour les robustes appétits du Nord, réunit à la fois les énormes saumons de Finlande, les délicats sterlets du Volga, le veau d'Archangel, les coqs de bruyère servis dans leur cuirasse de plumes, les larges pâtés de chevreuil, les gélinotes savoureuses et les mille condiments d'une cuisine incendiaire, parmi lesquels brille encore le *caviar*. Les vins de Bordeaux, de Champagne, de Porto, les carafes d'eau-de-vie se succèdent par douzaines. Et c'est à ces tables magnifiques que dînera le premier venu, sans même avoir été présenté. Dans les provinces, c'est rendre service à un seigneur que de dîner chez lui, et s'il n'a qu'une douzaine de convives, il se croit seul.

Encore une anecdote sur cette facilité de mœurs de la vieille Russie.

On m'a conté qu'un baron suédois, se trouvant à Moscou, dînait à table d'hôte auprès d'un seigneur de bonne mine, s'exprimant bien et conservant jusque dans la saillie une dignité native. Excité par ce voisinage, car les Suédois raffolent de l'esprit et s'y connaissent, le baron fit venir une

bouteille de vieux Laffitte et invita l'aimable causeur à trinquer avec lui. — Etes-vous au service? demanda l'inconnu; c'est, en Russie, la première question d'un Français, et l'inconnu était évidemment un Français. — Non, répondit le baron, j'ai servi durant vingt années, et maintenant je voyage pour mon plaisir. — Moi, je sers encore, reprit l'inconnu avec un fin sourire. — Dans quelle arme, demanda le Suédois? — Je vous dirai cela demain, car je tiens à vous avoir à dîner: je serai enchanté de recevoir un aussi aimable convive.

Le baron prit l'adresse qu'on lui donna, étonné de trouver dans ce spirituel Français le prince.... un des grands noms de la Russie. Mais, quoi! faut-il s'étonner qu'un Russe de la haute classe ressemble tant à un Français? On se sépara et, le lendemain, l'invité se rendit chez le prince. Mais parmi les convives, et ils étaient nombreux, le Suédois ne retrouva point le visage de son voisin de table de la veille. Il crut un moment s'être trompé de maison, mais le nom du prince fut bientôt prononcé autour de lui et, par discrétion, le baron s'abstint de questionner personne. Le repas fut excellent et, lorsqu'il fut terminé, ne voyant toujours pas l'amphitryon, le Suédois s'apprêtait à se retirer, comme il est d'usage pour beaucoup d'invités de le faire sans prendre congé. Dans le vestibule, il retrouve son voisin de table de la veille qui s'écrie en le voyant: — Eh bien! monsieur le baron, comment avez-vous trouvé le dîner? — Excellent, il n'y manquait que vous. — Vous me comblez, monsieur le baron, et vous me rendez justice, car ce dîner, c'est moi qui l'ai fait. Je sers dans *royal-casserolle* et ne suis rien de plus que le cuisinier du prince. Pardon de vous avoir invité ainsi et de

mon seul chef ; mais ici, cette liberté ne saurait avoir d'inconvénients. Vous viendriez dîner ainsi six mois de suite que le prince mon maître ne s'en apercevrait seulement pas, et s'il vous remarquait, il serait enchanté de faire votre connaissance.

Il en est un peu ainsi chez les représentants du gouvernement russe à Helsingfors. D'ailleurs il semble qu'on n'ait ici qu'une seule occupation vraiment sérieuse, qui est de manger.

Le bourgeois finlandais consacre à la table une grosse partie de sa journée : ce n'est pas qu'il mange beaucoup chaque fois, mais il mange à toute heure et les repas se pressent et se succèdent dans sa journée avec une rapidité inquiétante. Le matin, dès sept heures, un négociant prendra au lit sa tasse de café à la crème. Vers neuf heures, on se réunit et on déjeune à la fourchette. A deux heures le dîner, après lequel une petite sieste est nécessaire. A huit heures le thé et, pour clore dignement la journée, un souper passablement solide qui souvent se prolonge bien avant dans la nuit.

Voilà l'esquisse : je vous fais grâce des détails. Qu'il me suffise de redire que, chez le Finlandais pur sang, les mets sont inévitablement d'une fadeur rebutante. Le laitage sous toutes les formes, sous tous les déguisements, les inonde et les empoisonne de ses douceâtres saveurs.

Quand par hasard la cuisine finlandaise se lance dans l'inconnu, quand elle aborde les mélanges et les sauces épicées, elle se répand en productions bizarres qui n'ont de nom dans aucune langue. Ainsi, on m'a servi un jour, dans un restaurant d'Helsingfors dont le chef avait été cuisinier en

Russie, un certain plat de riz au lait et au sucre, dont la fadeur était relevée par du *sabayon* et de la noix muscade, et que décoraient d'affreuses quenelles de veau cuites dans la graisse et maladroitement épicées.

La capitale de la Finlande est après tout une ville passablement jolie, passablement cultivée et, ce qui n'est pas peu dire, gaie pendant trois mois de l'année.

Je n'ai pas voulu quitter Helsingfors sans monter à l'observatoire. On découvre de là un admirable panorama. A ses pieds, la ville, remplie de maisons élégantes et de constructions grandioses, parmi lesquelles le sénat et l'université; de larges carrés de verdure, conquis sur le granit, indiquent la place du parc et du jardin botanique : plus loin, tout autour du golfe, de hautes falaises blanches semées d'affleurements de granit rose, et plus loin encore les îles de Sveaborg, avec leurs bâtiments casqués de métal reluisant au soleil.

Cette vue de Sveaborg à vol d'oiseau vous aura donné l'envie de visiter le Gibraltar finlandais. C'est une question de permis : supposons donc que vous en avez un et embarquons-nous : la traversée ne sera pas longue.

Sept verstes séparent Helsingfors du petit archipel dont les îlots réunis forment la forteresse de Sveaborg. Il n'y a, dans Sveaborg, que peu de maisons particulières, presque tout l'espace étant occupé par les casernes, les magasins, le pénitencier, les logements casematés et les fortifications. Encore, la plupart des maisons bourgeoises sont-elles d'un aspect peu riant, ayant été, dès l'origine, construites en vue de la défense, avec voûtes et blindages.

Il y a pourtant dans Sveaborg quelques jardins riants,

formés de terre apportée du continent et déposée dans les fissures du granit. A part les différences de climat, ce détail m'a rappelé les jardins factices de Malte.

Des remparts, on jouit pendant l'été d'une vue délicieuse. Le golfe, avec ses petites îles semées comme des grenats sur un fond d'émeraude, présente l'aspect d'une riche parure. Les toits de métal des bâtiments de la marine étincellent au soleil, et les petits îlots qui ne sont pas compris dans le système des fortifications semblent des nids d'alcyons bercés par la vague. Les bourgeois aisés d'Helsingfors ont, dans ces îlots, de charmantes miniatures de maisons de campagne.

Un petit bateau à vapeur fait le service d'Helsingfors à Sveaborg. Mais il est plus agréable de faire ce court voyage en *kolesokhod*. Le *kolesokhod* est une chaloupe munie d'une paire de roues à palettes, qu'on fait manœuvrer à force de bras. Deux hommes suffisent à faire marcher très vite ces embarcations à l'aide d'un engrenage des plus simples. Vous aurez vu manœuvrer sur la Seine, dans les eaux d'Asnières, un *kolesokhod* en miniature. Car que ne voit-on pas sur la Seine ? J'y ai rencontré le *catimaron* de Calcutta, le canot esquimau en peau de veau marin et la pirogue à balancier des mers du Sud.

Nous n'avons pas compté les canons de Sveaborg, pas plus que ceux de Cronstadt. Qu'il nous soit permis seulement de rappeler que la trahison seule a pu donner à la Russie ce terrible rival de la forteresse bâtie par Pierre le Grand.

On conçoit qu'un Suédois ne puisse voir sans douleur le pavillon russe flotter sur ce joyau de fer et de granit. Il se rappelle avec amertume qu'il s'est trouvé parmi ses compa-

triotes un traître, l'infâme Cronstedt, pour livrer à l'étranger ce palladium de la liberté finlandaise. Tegner, le poète national, déplore en beaux vers cette perte dont saigne encore la patrie suédoise :

« O Finlande, s'écrie-t-il, Finlande, patrie de la fidélité ! O forteresse qu'Ehrensvard a construite, tu as été arrachée du cœur de la Suède ainsi qu'un bouclier sanglant ! Un trône s'élève du sein de ces marais dont nous connaissions à peine le nom, et les tsars forgent des chaînes pour les peuples, là où paissaient naguère nos troupeaux. Adieu, ô rempart de la Suède, adieu, pays des héros ! Vois, les flots du golfe de Bothnie portent nos larmes jusqu'à tes rivages..... Pleure, ô Suède, pleure ce que tu as perdu ! »

V.

Le golfe de Bothnie. — Le cap d'Hango. — Abo, mouvement littéraire, poésies Suédoises et Finnoises ; le Russe étranger en Finlande ; mouvement commercial, institutions de crédit. — Bjorneborg. — Le Quarken. — Vasa et Nicolaistad, le feu. — Les deux Carleby, Brahestad et Carlo.

Les rudes côtes du golfe de Finlande sont dignement terminées par le sombre cap de Hango. Hangoüdd, ce cap des tempêtes, est une pointe énorme de sable, bardée de granit, qui s'avance au loin dans une mer orageuse. Les collines qui le continuent au loin dans les terres sont couvertes de forêts au noir feuillage.

Doublons cette pointe menaçante et entrons dans le golfe de Bothnie. Les écueils sont encore nombreux sur la côte,

mais leur aspect est plus souriant. Les rochers se parent de gais bouquets de pins et bientôt, à l'embouchure d'une jolie rivière, l'Aoura, s'ouvre le port d'Abo (Aubo).

Abo, ancienne capitale du grand-duché, est assise sur un cap qui s'avance dans des eaux appartenant d'un côté au golfe de Bothnie, de l'autre côté au golfe de Finlande. Elle est séparée en deux villes, l'ancienne et la nouvelle, par le cours de l'Aoura.

Abo a conservé de son ancienne importance une véritable supériorité intellectuelle. Il y a ici des sociétés savantes, une société économique, une société biblique et une société évangélique. Deux imprimeries y fonctionnent et des journaux y paraissent.

Ancienne capitale politique de la Finlande, Abo a donc encore quelques droits à s'en dire la capitale artistique et littéraire. C'est ici le centre du mouvement de rénovation de la littérature nationale.

La guerre qui vient de finir a appelé l'attention de l'Europe sur la Finlande, et on s'est rappelé le rôle qu'avait joué autrefois dans le monde cette petite nation. On s'est souvenu qu'elle nous avait initiés à la civilisation de l'Orient. On a recherché avec curiosité ces chants populaires qui portent l'empreinte des vieilles traditions scandinaves.

Mais il est d'autres monuments de l'intelligence finlandaise qui nous touchent de plus près : ce sont les poésies nationales, inspirées par la résistance patriotique des années 1808 et 1809.

Parmi les poètes de cette époque héroïque, celui qui a remué le plus profondément la fibre finlandaise, c'est le Béranger de la Finlande, c'est Runeberg.

La véritable voie de la littérature finlandaise, c'est l'alliance de l'élément finnois avec l'élément plus civilisé de la Suède. Seul, le type finnois ne produirait que des essais d'archaïsme sauvage : tempéré par l'esprit suédois, qui lui aussi est national en Finlande par tant de côtés, il a produit des poètes comme Runeberg, Nervander, Topelius, Cygnœus, Berndtsson.

Il y a pourtant, en Finlande, une école moderne de littérature qui tente, probablement à l'instigation de la Russie, de substituer l'idiome national à la langue suédoise, seule adoptée par les classes élevées dans presque tout le grand-duché, seule reçue pour les actes officiels, dans les tribunaux, dans les administrations, dans les écoles.

Ce mouvement, plus national sans doute par l'intention qu'il ne le serait par ses effets véritables, a déjà produit quelques essais de poésie populaire assez remarquables. Le type adopté est le cadre de la vieille *tonna* ou chanson finlandaise, avec ses couplets psalmodiés, où l'allittération remplace la rime.

Voici, par exemple, la chanson du barde paysan Lutinene.

« Voici Lutinene qui, à son tour, se prépare à réciter une *tonna* : il se dispose à chanter la langue finnoise, à dire un mot d'une affaire qui touche à la patrie. La langue finnoise s'afflige d'être honnie depuis un si long temps; on l'estime peu, bien que dans l'opinion de plusieurs notre langue méritât d'être honorée. Elle a des mots pour tout, des noms pour chaque chose; elle peut commenter les lois et enseigner l'évangile.

« L'enfant commence à croître, enveloppé de langes; mais le jour vient où il finit par devenir un homme valant autant que les autres : sinon, il s'annule et demeure inaperçu. Mais notre pauvre langue n'est point encore sortie de ses langes ni

de son berceau, où on la retient emprisonnée. Les années s'écoulent, et il lui faut dévorer ses pleurs, s'affaisser chaque soir sous le fardeau de l'oisiveté, sentir son cœur dévoré d'inquiétude, être réduite à demeurer constamment auprès d'une porte fermée où elle se lasse en vain de frapper.

« Au temps jadis, vivait une bonne fille, pleine d'entrain et d'un bon esprit; c'était la fille du maître du logis. Elle avait la physionomie avenante, son port était majestueux, ses traits étaient pleins de douceur, ses joues avaient le doux incarnat de la rose et son parler était vif. Elle savait dire toute chose, et bien et avec agrément; et cependant toutes ses compagnes se mariaient et elle seule demeurait fille : chose singulière et surprenante!

« Désirez-vous savoir le nom que portait cette fille charmante? — Elle s'appelait *Parole finnoise*. Le désir qui brûle la dévorait depuis longtemps; on la voyait porter son regard inquiet à l'entour, assise à l'écart comme à l'ordinaire, toujours avec l'espoir que l'époux attendu finirait par paraître, qu'il l'introduirait dans la chambre nuptiale.

« D'autres dansent et forment la ronde, se divertissent chaque soir, vivent à leur aise dans de spacieuses demeures, s'asseoient sur de larges bancs. Mais toi, pauvre *Parole finnoise*, il te faut demeurer toujours sans abri, exposée aux injures de l'air; toujours en dehors d'une porte fermée, pour y grelotter au froid! — Fatiguée d'attendre vainement, elle éleva enfin la voix pour se plaindre.

« L'enfant aborde son père pour lui dire ce dont il a besoin, et lui raconter ce qui le chagrine. Ce fut ainsi qu'autrefois nos regards se fixèrent vers l'Occident; aujourd'hui, c'est vers

l'Orient qu'ils se trouvent attirés par l'éclat du soleil levant et guidés par la flamme brillante du flambeau de l'instruction, dont la vive clarté se projette radieuse vers le firmament.

« Nos hameaux se sont inclinés trop longtemps devant un idiome étranger ; nos plus modestes cabanes ont déboursé trop d'argent pour lui. Il est temps que la langue nationale voie cesser une attente trop prolongée. Qu'elle cesse de prodiguer les saluts pour obtenir l'interprétation du mot le plus vulgaire inscrit dans l'arrêt d'un tribunal, ou bien encore pour solliciter la rédaction d'une requête où l'on découvre après coup une multitude d'erreurs.

« La langue finnoise est claire et précise ; elle suffit à toutes les exigences. Quelque chose qu'on veuille lui faire dire, elle est en état de l'exprimer. Elle peut servir à interpréter tout genre de science, que ces choses d'étude arrivent de l'Allemagne ou de n'importe quelle autre contrée. Par l'harmonie qui lui est propre, elle l'adapte parfaitement au chant.

« Mais peut-être trouvez-vous que j'exalte outre mesure les mérites de ma langue natale. Quoi qu'il en soit, pour obtenir ce qui lui revient, je suis prêt à renouveler mes supplications, à m'incliner jusqu'à terre. Ainsi fait le mendiant affamé, avide de mettre dans sa bouche le plus petit morceau, qui, lorsqu'il erre à l'aventure, aperçoit à sa portée un pain qui n'est pas mêlé d'écorce. »

Vous aurez senti comme moi combien cette prétendue poésie populaire est pâle, maigre et factice. Rien de plus froid que cette personnification de la langue finnoise et rien de moins *chanson* que cette discussion pédante. Je n'ai aucune envie de contester ses mérites à la langue finnoise que je n'ai pas l'hon-

neur de connaître, mais elle me semble avoir quelques rapports avec cette excellente jument de Roland qui n'avait qu'un seul petit defaut, à savoir qu'elle était morte.

Il est facile de comprendre dans quelles vues le gouvernement russe aimerait à encourager cette réaction finnoise contre la langue de la Suède : ce retour archaïque lui servirait à déraciner bien des souvenirs, bien des sympathies, après quoi, le terrain déblayé, il pourrait à son gré substituer à l'idiome restauré des vieux Finnois la langue russe qui, celle-là, est bien vivante. Lutinene et ses amis m'ont bien l'air de jouer là une partie de dupes. Qu'on se demande ce qui serait arrivé si la Finlande, à la suite de la dernière guerre européenne, avait fait retour à la Suède ? Evidemment, la langue suédoise triomphait définitivement et sans lutte. Qu'arrivera-t-il, au contraire, si les Finnois se tournent vers l'Orient et appellent la Russie au secours de leur nationalité littéraire ? La Russie les absorbera sans peine.

Il n'y a donc rien de sérieux, selon moi, dans cette tentative. J'ai le plus grand respect pour les traditions et pour les langues historiques ; mais je ne crois guère aux restaurations, et l'exemple de la Grèce, qui cependant a sauvé sa nationalité du naufrage de son indépendance, est là pour montrer si on peut rajeunir les langues vieillies. Respectez les langues mortes, mais ne les galvanisez pas. Il n'y a pas de revenants plus tristes que les vieux idiomes.

Pour en revenir aux chances d'une résurrection ou d'une importation littéraire, la langue russe n'est pas même représentée dans la presse périodique de la Finlande. M. le prince Emmanuel Galitzin comptait, il y a une quinzaine d'années,

neuf journaux pour le grand-duché : sur ces neuf feuilles, huit étaient rédigées en suédois, une en langue finnoise. Le journal qui se publie à Helsingfors est suédois et autorisé à traiter des sujets politiques : c'est la feuille officielle, le *Moniteur* finlandais.

La vieille *parole finnoise* a-t-elle plus de chances d'avenir?

Le finnois n'est parlé en Finlande que par le bas peuple. Les classes élevées ne parlent guère que le suédois. Quant au russe, il n'y est parlé que par les gouverneurs et les autorités militaires. Le gouverneur est un chef supérieur d'administration et de police, représentant de l'autorité exécutive et des droits de la couronne. Il y a, en Finlande, huit gouvernements, ou *len*, administrés par un *landsterding* ou gouverneur : ce sont les gouvernements d'Abo, de Neuland, de Vyborg, de Vasa, de Kuopio, de Tavastheus, d'Uléaborg et de Saint-Michel.

Il y a ainsi huit petites cours russes, huit sociétés russes isolées, perdues dans toute la Finlande.

Juges ruraux (*lagman*), juges de district (*gherads-ghevding*), conseillers municipaux (*ratman*), magistrats d'arrondissement (*fagde*), agents inférieurs (*lansman*); tous sont Finlandais et ne parlent que finnois ou suédois. Très peu comprennent le russe.

Aussi le Russe qui se sent étranger dans ce pays y entend-il avec délices le langage de la patrie. Un grand seigneur qui reconnaîtra un paysan russe à la coupe de son vêtement ou à ce je ne sais quoi qui trahit le compatriote, ne se fera pas faute de lui donner la main et de s'entretenir avec lui dans l'idiome national.

M. le prince Emmanuel Galitzin, dans son intéressant voyage en Finlande, raconte d'une façon très touchante une entrevue de ce genre entre lui et deux charpentiers qu'il avait reconnus pour des Russes :

« Je les saluai dans ma langue. L'effet que produisit sur eux l'accent de l'idiome national ne saurait se décrire ! Aussitôt leur physionomie s'illumina, et le dialogue suivant s'établit entre le plus âgé des deux paysans et moi. Je le rapporte à cause de ce qu'il a de caractéristique ; il me paraît porter le cachet du sentiment national qui s'est conservé si pur de toute altération parmi cette classe d'hommes.

MOI.

Bonjour, frères! si je ne me trompe, vous et moi sommes compatriotes. Par quel coup du sort vous trouvez-vous relégués dans ce pays éloigné ?

LE CHARPENTIER.

Vous ne vous trompez point. En effet, moi et mon camarade sommes Russes tous les deux ; il y a environ deux mois que nous sommes partis de notre village, situé dans le gouvernement d'Archangel, pour venir nous acquitter ici par notre travail envers un marchand de la ville auquel nous devions quelque argent. — Mais vous-même, par quel hasard êtes-vous venu dans ce pays-ci, que les nôtres ne fréquentent guère ?

MOI.

J'aime à parcourir des contrées nouvelles : c'est dans ce but que j'ai quitté dernièrement Piter (c'est ainsi que l'homme du peuple nomme familièrement Péterbourgh ou Pétersbourg), et que je me trouve de passage dans cette ville.

S'il en est ainsi, je rends grâces à Dieu, et de vous avoir protégé pendant la route, et de nous avoir procuré la faveur de rencontrer une personne de chez nous ; car, depuis que nous travaillons ici, c'est la première fois qu'il nous arrive d'entendre parler notre langue ; aussi le son de votre voix nous a-t-il réjoui le cœur ! »

Cette petite scène nous dit assez combien le Russe est peu chez lui en Finlande. Il est vrai que la province de Vyborg fait exception et qu'à Helsingfors, par exemple, les Russes abondent dans la saison des bains de mer. Mais, hors des grandes villes de la côte placées dans le cercle d'attraction de Saint-Pétersbourg, tout est finlandais.

Remarquez encore, je vous prie, dans le dialogue du prince et des deux charpentiers, la simplicité poétique du langage d'un pauvre paysan. Vous pourriez croire que cela est arrangé et que le prince a *fait la phrase*. Il n'en est rien : c'est avec ce choix d'expressions et cette délicatesse de sentiments que parlera en pareil cas le plus lourd et le plus pauvre paysan de Russie. Et le ton affectueux qui règne dans cet échange de paroles cordiales, vous le retrouverez constamment en Russie dans les relations entre les gens des classes les plus différentes. Jamais, en France, et encore moins en Angleterre, un pauvre diable en haillons n'arrivera à ce ton d'égalité sympathique avec un riche, avec un noble. Il y aura de la morgue d'un côté, de l'insolence ou de la bassesse de l'autre.

N'y a-t-il pas aussi quelque chose de touchant dans la manière toute biblique dont ces braves charpentiers viennent de si loin acquitter une dette. On a accusé, on accuse tous les

jours le Russe d'improbité : c'est une erreur ; en dehors de la bureaucratie, le Russe est fin, habile, mais non pas fripon. Je parle du paysan, de l'ouvrier, laissant de côté le petit commerçant qui n'est pas des plus scrupuleux, en Russie aussi bien qu'ailleurs. Un petit paysan, un petit bourgeois se croiraient déshonorés s'ils n'acquittaient pas une dette aussitôt qu'ils le peuvent.

Cette probité toute primitive, je l'ai trouvée aussi chez les négociants turcs. J'ai vu, au commencement de la guerre sur le Danube, des commerçants venus de Varna, d'Andrinople et de plus loin encore, traverser les lignes au péril de leur vie pour aller porter à quelque correspondant valaque ou moldave les sommes dues depuis la foire de l'année précédente.

J'avais aussi, comme le prince Galitzin, rencontré sur ma route un homme d'Archangel, que les vicissitudes de la fortune avaient amené en Finlande. Celui-là n'était pas charpentier et ne venait pas acquitter une dette au moyen de son travail. Son histoire était moins simple, peut-être moins pure. Mais enfin, il était malheureux et, bien que je ne fusse pas pour lui un compatriote en pays étranger, il m'avait pris en affection et m'avait raconté son histoire.

M'avait-il dit la vérité ? Je veux le croire. C'était, me dit-il, la haine d'un *ispravnik*, ou chef de la police de district, qui l'avait réduit à la misère et l'avait forcé de quitter son pays natal. Il était marchand de la première *guilde* à Archangel et *golova* d'une petite commune de la banlieue. Le *golova* est une sorte de maire électif. Une discussion élevée avec un arpenteur, parent de l'*ispravnik*, l'avait entraîné dans un procès ruineux, et il avait été trop heureux d'éviter la prison ou

l'exil en Sibérie, après avoir perdu son argent et son commerce.

De désespoir, il avait rassemblé les restes de sa petite aisance et était venu s'établir à Kuopio, en Finlande, chez un de ses parents, maître de poste. C'est là que je le trouvai et il me donna d'assez curieux détails sur la Sibérie ; car il avait eu de fréquents rapports de commerce avec les négociants de Viatka.

Ce doit être, même en faisant la part de l'enthousiasme national, une sauvage et magnifique contrée que cette partie de la Sibérie, telle que me la peignit dans ses récits cet homme mi-russe, mi-toungouse. De Viatka à Archangel s'étend, des deux côtés de la route, une immense forêt de sapins majestueux, dont le noir feuillage tranche, pendant l'hiver, sur le vaste manteau de neige qui recouvre si longtemps le sol. Mon marchand avait bien des fois parcouru cette route dans son traîneau sibérien, attelé de trois chevaux rangés à la file. Il aimait à me raconter les fêtes étranges et les foires splendides de ces contrées, où se coudoient à certaines époques des milliers de *Votiaks* ou paysans russes, de *Tcheremisses* païens et de *Tatars*.

Ces paysans sibériens sont, pour la plupart, des hommes magnifiques, beaucoup plus indépendants qu'on ne le croit d'ordinaire, toujours armés, habitués à ne compter que sur eux-mêmes, n'ayant aucune idée ni de l'autorité seigneuriale, ni de la noblesse territoriale, ni même d'une aristocratie quelconque. Cette belle et forte race, pleine d'initiative et de résolution, est, pour la Russie, une pépinière d'intelligence et d'activité. L'avenir de la Sibérie n'a pas dit son dernier

mot, et lorsque la Russie sera fortement établie sur les bouches du fleuve Amour, ce qui ne saurait tarder, lorsqu'elle touchera à la fois, par son commerce, à l'Amérique et à la Chine, il se développera de ce côté du monde une activité féconde en ressources inconnues.

Abo n'est pas seulement pour la Finlande une capitale intellectuelle, c'est aussi la véritable capitale du commerce et de l'industrie. C'est à Abo que sont les chantiers les plus considérables de la marine impériale. Aussi, Abo compte parmi ses dix-huit mille habitants plus de Russes qu'il n'y en a dans la plupart des autres villes de la Nouvelle-Finlande. Leur activité intelligente y accapare presque tout le commerce du bois, des goudrons et résines, et des céréales.

Le juif est rusé, âpre au gain, rompu à toutes les roueries du commerce et de la petite banque ; mais il se laissera encore tromper par un Russe. Le Russe a le génie du petit commerce, son activité est inouïe, il est partout où il y a à gagner quelque chose. Pierre le Grand, qui connaissait bien ses sujets, entendait un jour quelques-uns de ses conseillers se plaindre des fortunes scandaleuses des juifs, qui, disait-on, suceraient tout l'or de l'empire : « Laissez faire mes *barbus*, répondit-il, ils sauront bien leur en revendre. »

Et, en effet, le marchand juif a dû se rabattre sur la Pologne et sur l'Allemagne.

De même aussi la Finlande a trouvé son maître chez la Russie dans toutes les petites industries.

Abo doit à son développement industriel et commercial des établissements de crédit assez rares dans le reste de l'empire.

Une institution éminemment philanthropique qu'on rencontre à Abo; et je crois aussi dans quelques autres villes de Finlande, c'est le *Vaxel-Kontor*.

Le *Vaxel-Kontor* est une sorte de comptoir d'escompte dont les prêts sont hypothéqués sur la terre. Le petit fermier y trouve, pour un an, au modique intérêt de deux pour cent, des sommes qui lui servent à défricher, à améliorer, à irriguer son sol. C'est le crédit immobilier de la petite propriété. Et ici le prêteur n'attend pas même la demande. Un conseil, établi à cet effet, va au devant et la sollicite. Ce conseil est composé en grande partie de paysans propriétaires, connaissant parfaitement les héritages, habiles à stimuler les fermiers pour l'exécution des entreprises utiles et à distribuer des primes avec intelligence.

Malgré tous ces avantages, la vieille capitale de la Finlande n'est pas précisément un délicieux séjour.

Abo fait une malheureuse exception au climat généralement très sain de la Finlande. Faut-il attribuer sa mortalité exceptionnelle à l'étroitesse de ses rues ? Je l'ai entendu dire, mais cette cause me paraît insuffisante. Toujours est-il que s il meurt ailleurs un individu sur cinquante, ici la mortalité s'élève à un sur quarante-cinq, ou même à un sur quarante habitants.

Le chef-lieu du gouvernement n'est pas à Abo, mais à Bjorneborg, triste ville qui n'a d'autre recommandation que son port, sûr et commode. De Bjorneborg à Nystad, la côte s'effrite en îles, en îlots, en bancs de sable. Ces mille écueils sont la poussière des Aland que nous laissons sur notre gauche. Au dessus de Bjorneborg et au dessous de Vasa, le

rivage est plus ouvert, l'accès plus facile, et deux jolis ports s'y creusent, Christinestad et Kasko. Quelques milles encore, et nous retrouvons un dédale de rochers granitiques, de murs cyclopéens, d'arêtes menaçantes, surgissant du sein des flots; c'est le Quarken, canton redouté des navigateurs. Au nord du Quarken, une large baie recèle Vasa, naguère encore la perle de l'Ostro-Bothnie, Vasa incendiée jusqu'à la dernière maison et que remplacera bientôt Nicolaistad, une ville toute neuve dont les maisons de briques s'élèvent à la place où Charles IX, fils de Gustave Vasa, bâtit la ville aujourd'hui disparue. Encore un souvenir qui s'efface de cette vieille et puissante Suède d'autrefois.

Terrible architecte que le feu! Il a déjà dévoré presque toute la Finlande du moyen âge. Vasa, Abo, Helsingfors et bien d'autres villes ont vu leurs traditions vivantes, écrites sur le bois de leurs rues tortueuses, remplacées par les symétriques maisons de pierre et de brique et par les longues et larges *perspectives* de leurs maîtres nouveaux.

Après Vasa, voici deux antiques cités suédoises, le vieux et le nouveau Carleby.

Gamla-Carleby (*Gamla* signifie vieux) se distingue des autres villes de Finlande par la solidité spéciale et par l'élégance de ses maisons construites pour la plupart en briques. La toiture de tuiles y a été substituée à la couverture habituelle de bois découpé. Ce n'est cependant pas le bois qui y manque, car bois et résine font le fond du commerce de cette ville, qui paraît être très prospère.

Il faut dire que cette localité est presque restée suédoise. Le finnois n'y est guère parlé que par les domestiques et

on y compte par milles suédois, et non par verstes russes.

Gamla-Carleby, ville de commerce importante et qui compte 2500 âmes, a été fondé, en 1620, par le roi Gustave-Adolphe, et sa mémoire y est universellement respectée. De là cette attache à la Suède qu'on rencontre surtout dans le gouvernement de Vasa que peuplent presque exclusivement des habitants d'origine suédoise. Le suédois y est encore la langue officielle. Gamla-Carleby, bien que très commerçant, n'a pas de port. Tout le trafic de cette place se fait dans la rade foraine de Trullo. Le détroit au fond duquel est situé le vieux Carleby (c'est, on l'a vu, la signification de *Gamla*), est resserré et semé de bas-fonds et d'écueils.

Neu, ou Ny-Carleby, à peu de distance de Gamla-Carleby, est une véritable ville suédoise du moyen âge, aux maisons basses, aux rues étroites. La fenêtre à guillotine, avec ses carreaux en losanges réunis par des lames de plomb, s'y retrouve dans son antique pureté. Il y a là aussi un certain mouvement commercial, dont le vrai théâtre est surtout dans les stations voisines de Djupsten et d'Alorn. C'est dans ses environs qu'ont été livrés les combats les plus terribles de la guerre de 1808, et l'héroïque défaite du Suédois Adtleverentz a immortalisé le petit village d'Oravais, situé à trois milles de Ny-Carleby (Carleby le nouveau).

Enfin, voici Brahestad, ville de commerce de 2000 âmes environ, dont la rade est en partie fermée par des îlots nombreux et par l'île de Langholm, position sûre et bon mouillage pour les petits bâtiments du commerce, car les bâtiments d'un fort tirant d'eau ne pourraient trouver asile dans ces eaux peu profondes; puis, au milieu d'une vaste

traînée de bancs de sable, l'île de Carlo, avec ses deux ports Petti et Sautisen. Six lieues de mer encore, et l'embouchure de l'Uléa-Elf nous signale Uléaborg.

Nous voici donc, par deux chemins divers, arrivés au même but. Il nous reste maintenant à visiter l'extrême nord de la Finlande, du fond du golfe de Bothnie jusqu'aux deux Laponies, russe et suédoise.

VI.

Le panorama d'Uléaborg, les rapides de l'Uléa, commerce et agriculteure, les nuits de fer, les moulins à scie, la femme finlandaise, un bain russe. — D'Uléaborg à Tornéo, Simila, Saunio, Brousila, Vouornos, Kestila, Raoutiola. — La frontière de Suède, Tornéo et Haaparanta. — Le soleil à minuit, Tornéo l'hiver et l'été, nuit lumineuse.

C'est véritablement un charmant point de vue que celui qui s'offre au voyageur lorsqu'il arrive par la voie de mer à Uléaborg. Une colonne d'eau bouillonnante se précipite dans le golfe, comme chassée par quelque puissante écluse. Des récifs la brisent en mille flocons d'écume. Toute cette agitation se calme enfin et le rivage se courbe en un bel arc de cercle peint en rose par de vastes murailles naturelles de granit et couronné de vert tendre par des bouquets de saules.

Au-delà, la vue se repose sur des champs couverts de moissons blondes et de fermes rouges à toits jaunes.

De l'endroit où elle sort du lac qui lui donne son nom, jusqu'à celui où elle se jette dans le golfe de Bothnie, l'Uléa ne mesure guère que vingt-cinq lieues. Elle se précipite dans le golfe après avoir brisé ses eaux dans les obstacles des *Merikoskl*, ou rapides *voisins de la mer*.

Malgré les dangers de la navigation dans un courant hérissé d'écueils, le Finlandais se sert de l'Uléa pour les transports de marchandises encombrantes. Il y a un pilotage établi sur la partie difficile de la rivière et le droit est fixé à trente-cinq kopecks d'argent, soit environ un franc cinquante centimes.

Voici comment un voyageur russe, témoin oculaire, raconte le passage d'un de ces rapides par des bateaux chargés de résine.

« Deux bateaux s'avançaient, l'un derrière l'autre, entraînés par l'eau et marchant avec assurance vers les brisants. Suivant la coutume établie, il n'y avait que deux hommes dans chaque bateau. Négligeant la précaution d'atterrir pour prendre un pilote, ces bateaux s'élancèrent vers le point dangereux, en ayant soin de serrer de près la rive droite de la rivière. L'homme assis à la poupe du bateau qui marchait en tête dirigeait son embarcation à l'aide d'un large gouvernail d'une forme particulière. Le voici à l'endroit du remous... Il se lève vivement, appuie sur la barre du gouvernail de tout le poids du corps et tient le regard arrêté sur le tourbillon. Les vagues bondissent à l'entour du bateau, et leurs crêtes blanches l'inondent à l'intérieur. L'esquif tressaille, chancelle, mais, guidé par une main expérimentée, il continue dans une

direction certaine. Bientôt même il a franchi le passage redouté, et il arrive dans une eau moins tourmentée, quoique encore chargée d'écume. »

La ville construite à l'embouchure de ce fleuve est un port de mer des plus animés.

Uléaborg a été plus d'une fois ravagé par de terribles incendies. C'est au reste un sort commun à presque toutes les villes de Finlande et de Suède. Le plus destructeur de ces incendies a été celui de 1822. Mais, comme Londres, Uléaborg a gagné à sa destruction sa moderne splendeur. Les rues y étaient auparavant irrégulières, sombres, tortueuses; elles sont aujourd'hui bien aérées, droites et régulières.

Le commerce est ici fort actif et, pour une population qui n'excède pas six mille âmes, les boutiques abondent. On fait ici beaucoup d'affaires en résines et en bois d'œuvre. De vastes chantiers de construction y voient lancer de nombreux bâtiments d'un fort tonnage. Les matelots sont Finnois pour la plupart : les commerçants et les bourgeois sont Suédois par la langue et par les habitudes.

Outre le commerce de transit, deux industries vivifient Uléaborg et ses environs : c'est la culture des céréales et l'exploitation des bois d'œuvre. C'est surtout à ses moulins à scie que la ville doit l'activité de ce port où se pressent des matelots finnois et des portefaix, incessamment occupés à porter dans de grands magasins peints en rouge les marchandises entassées près du débarcadère. La Russie y est représentée par quelques Cosaques chargés du service de la police.

La campagne est couverte, aussi loin que la vue peut s'étendre, de moissons abondantes. Les *heimats* ou héritages y ont

un air comfortable qui réjouit l'œil. L'orge, le seigle, l'avoine mûrissent dans ces latitudes avec une inconcevable rapidité. Il semble que la nature veuille compenser par une fécondité hâtive la brièveté des beaux jours qu'elle accorde au cultivateur. Il arrive pourtant quelquefois que la récolte est surprise et perdue en une seule nuit, la *nuit de fer*, comme on l'appelle ici.

La *nuit de fer* est l'accident toujours redouté du cultivateur en Finlande, en Danemark, en Suède et en Norvége. Nous avons bien, nous, la *lune rousse*, cette pauvre lune si calomniée : mais qu'est-ce à côté de la *nuit de fer?*

Les moissons ont blondi, l'épi est presque mûr, tout s'apprête pour la récolte. Tout à coup, en une nuit, le blé s'est couvert de givre, et le matin, au premier rayon du soleil, le givre se fond, la température du grain s'abaisse rapidement et la récolte est perdue. Il est vrai que ce sont là des phénomènes locaux et que ces nuits désastreuses sont surtout réservées aux cantons entourés de forêts et de marécages. La forêt empêche le sol de s'échauffer, le marais exhale des vapeurs qui se condensent en givre.

J'ai dit que l'autre grande industrie du gouvernement d'Uléaborg est celle du bois d'œuvre. Le lac Uléo, l'Uléa-Elf, leurs nombreux affluents, leurs mille chutes et cascades sont, presque à chaque pas, utilisés pour l'établissement d'un moulin à scie.

Les planches débitées par les moulins à scie qui ne sont pas voiturées par eau ou sur la neige durcie, partent dans de singulières charrettes que je n'ai rencontrées qu'en Finlande.

lles se composent d'un simple essieu monté sur une grande

paire de roues : les planches, réunies et liées, sont attachées à l'essieu par l'un des bouts : l'autre traîne sur la terre à grand bruit et avec des heurts formidables. Cette voiture primitive et grossière n'est en usage que là.

Ce sont des hommes qui débitent et qui chargent ; ce sont souvent des femmes qui conduisent les voitures et les bateaux.

La Finlandaise est généralement forte, bien découplée. Elle est habituée de bonne heure aux travaux les plus fatigants et j'en ai vu souvent aider ou suppléer leurs maris ou leurs pères dans les fonctions les plus pénibles. Il n'est pas rare, sur une rivière ou sur un lac de Finlande, de ne rencontrer que des passeuses et les stations de poste sont souvent desservies par des femmes qui, à l'arrivée du voyageur, amènent et attèlent les chevaux. Ces pénibles ouvrages ne leur impriment pas ce triste caractère de servitude et d'abjection qu'ils donnent à la femme dans quelques contrées du Midi.

Ainsi, j'ai rencontré plus d'une fois avec déplaisir une femme corse pliant, comme une bête de somme, sous un fardeau, tandis que son mari se prélassait sur son âne à l'arrière-garde, ne portant que son fusil en bandoulière. J'en ai vu servir les maçons et succomber sous le poids d'un couffin chargé de briques. Ce travail-là sent l'esclavage. Ici, rien de semblable. La femme est véritablement l'épouse chrétienne, toujours prête à partager les fatigues de son compagnon de labeur, mais travaillant comme lui, par choix et librement, sous l'impulsion d'un commun devoir. La dignité de son sexe n'est pas rabaissée par ce partage.

Uléaborg, cette ville toute suédoise, a pourtant plusieurs établissements que je croyais exclusivement russes, je veux

dire des bains de vapeur. Les matelots finnois, les charpentiers et les portefaix suédois en font leurs délices, et je ne sais, en effet, rien de mieux approprié au climat. Ce sont de véritables boutiques de santé, où l'artisan et l'homme de mer viennent déposer leurs rhumes et leurs douleurs. La peau y reprend son énergie, toujours atteinte par les rigueurs du climat : le sang coule plus rapide et plus généreux après les réactions puissantes éprouvées par les organes.

J'ai voulu voir un de ces établissements et il m'a semblé que j'étais encore sur les bords du Volga.

Un long bâtiment en planches, en forme de grange, ordinairement construit près d'un cours d'eau, voilà l'édifice de bains. A l'intérieur, on élève grossièrement une voûte en fragments de granit, de quatre pieds de hauteur environ. Sous ces pierres on allume un feu vif et, quand elles sont échauffées, on jette à plusieurs reprises de l'eau dessus. On fait aussi rougir des cailloux dans le brasier et on les en retire par pelletées pour les jeter dans des auges à moitié pleine d'eau. Une chaude vapeur se dégage, monte, enveloppe les corps d'une atmosphère humide et torride à la fois.

A peu près à hauteur d'homme est établie, tout le long de la salle, une sorte de soupente treillagée, à laquelle on monte de chaque côté par une large échelle fixée au mur. C'est dans cette soupente à claire-voie que se placent les baigneurs pour les opérations du fouet et du massage. Ce sont là, au reste, des services qu'on se rend mutuellement.

A travers le treillage monte la vapeur brûlante, plus brûlante encore à cette hauteur. Elle sollicite la sueur, elle ouvre les pores, elle appelle à la peau la vitalité et lui rend l'énergie

que le froid lui avait enlevée. Chacun des baigneurs est armé d'un balai de branches de bouleau garnies de leurs feuilles et fouette à tour de bras son voisin qui lui rendra le même service. Puis, lorsque la circulation vitale a atteint son paroxysme, lorsque la chaleur est devenue insupportable, le baigneur sort de l'étuve et se précipite, si c'est l'été, dans la rivière voisine, si c'est l'hiver, dans la neige amoncelée près du bain.

Nous quittons Uléaborg et nous donnons un coup d'œil de regret à ses fécondes campagnes, à ses riches *heimats*. Un peu plus loin, deux ou trois kilomètres après l'embouchure de l'Uléa, le sol reprend un aspect marécageux et, de temps en temps, une rivière basse le coupe et va se jeter, à travers des fondrières, dans le golfe de Bothnie.

Ainsi, quelques verstes après la station de Simila, nous traversons une rivière profondément encaissée, le Kaoukikoudas, aux berges sablonneuses.

Puis, c'est la station de Saunio, contrée plus accidentée, ravinée par le passage de plusieurs torrents, parmi lesquels l'Iio, un peu avant la maison de poste de Brousila. La seule industrie du pays est la pêche des nombreux poissons qui remontent ces cours d'eau torrentueux : le saumon, l'esturgeon, le *sig* ou lavaret, la truite saumonée y sont d'un goût exquis. On en expédie de grandes quantités salées ou simplement gelées pour les marchés de Russie.

On sait que le poisson ou la viande gelée font, pendant sept mois, le fond de la cuisine dans les meilleures maisons de Saint-Pétersbourg.

Après Brousila, la voiture de poste traverse Vouornos et on arrive à Kestila, grande ferme et maison de poste sur les bords

du golfe de Bothnie. A Vouornos, un torrent nous barre le passage : quatre lieues plus loin, un autre torrent, le Simaïoko; puis, le Kemi, rivière plus considérable, à la station de Raoutiola.

Toute cette partie de terrain est montueuse et semée de pins et de mélèzes. Après la traversée du Kemi, ce ne sont plus des forêts, mais des bois clairsemés, où de temps en temps apparaît une ferme.

Je suis enfin à la frontière de Suède, et en même temps aux confins de la terre vraiment habitée, aux bords de la Laponie. Une rivière asssez large, la Tornea, forme ici la séparation des deux royaumes et chacun d'eux y est représenté par une ville. A l'est, Torneo ; à l'ouest, Haaparanta. Un pont réunit la dernière ville du grand-duché à la première ville suédoise.

Torneo, la Finlandaise, est établie sur une île de la Tornea. Ses maisons, ou plutôt ses maisonnettes, sont d'un aspect assez gai. De petits jardins s'étendent devant chaque porte et les habitants ont un air de propreté et de politesse qui fait plaisir.

Haaparanta, toutefois, bien que moins grande et moins populeuse, est plus riche et mieux bâtie que Torneo. Pour les amateurs d'étymologies, je dirai que son nom signifie en finnois *la terre aux Trembles* ou *la Tremblaie* ; mais les habitants ne la nomment que *la ville du roi Charles-Jean*. Sa fondation ne remonte qu'à l'époque de la conquète, et elle fut peuplée, à l'origine, d'habitants de Torneo, auxquels un délai fut accordé pour choisir entre la Finlande devenue russe et la Suède.

Mais laissons les souvenirs historiques pour les paysages.

Ceux de Torneo, soit pendant le court été, soit pendant le long hiver de ces climats, ont une réputation européenne.

C'est dans la nuit du 23 au 24 juin que le soleil reste visible à l'horizon. Cette nuit singulière attire à Torneo de nombreux voyageurs qui se rendent sur le haut du mont Ava-Saxa pour assister à ce curieux phénomène. Les bateaux à vapeur qui font le service direct de Suède en Finlande ne manquent pas d'établir, au solstice d'été, des services supplémentaires.

A des étés si courts il faut des chaleurs qui surexcitent vivement les forces productives de la terre. Aussi, à mesure qu'on s'élève vers le pôle, la force de végétation s'accroît avec la latitude. Il faut reconnaître ici l'intelligente bonté de la Providence, qui n'a pas voulu que le travail de l'homme fût stérile dans ces contrées déshéritiées en apparence. Ce que l'été perd en longueur, il le regagne en fécondité. Si, par exemple, dans le sud de la Finlande, il faut à l'orge quinze semaines pour arriver à maturité, ici, après cinq semaines, il monte déjà en épi et il est mûr à la dixième.

Je n'ai pas vu Torneo l'hiver, mais voici comme en parle *de visu* un voyageur russe :

« Les doux et indolents Lapons, assis dans de petits traîneaux que des rennes emportent avec la vitesse de l'éclair, font souvent apparition dans les rues de Torneo en hiver. La ville offre alors un aspect morne, quand au spectacle de neiges d'une épaisseur formidable vient se joindre la tristesse d'un jour nébuleux qui ne dure pas plus de trois heures. Il arrive très souvent que la neige apportée par les vents du pôle vient s'amonceler dans les rues, au point de s'élever à la hauteur des toits.

« On raconte, à ce sujet, l'anecdote du maire de Torneo, qui, à son retour d'une visite qu'il était allé faire dans les environs de la ville, trouva sa maison tellement enfouie sous la neige, que pour y entrer il dut passer par une des lucarnes du grenier. »

Ce n'est que dans le courant du mois de mai que la neige disparaît des rues. A proprement parler, il n'y a point ici de printemps ni d'automne, mais seulement un très long hiver auquel succède un été passager. Quoique la belle saison ne dure en tout que trois mois, on a vu que le seigle et l'orge parviennent à y mûrir.

L'activité humaine se ressent ici des excès de la température : elle ne peut s'exercer que sur un petit nombre d'objets.

Le commerce de Torneo consiste en poissons séchés et gelés, en peaux, viande et langues de renne. Viande et langue se débitent fraîches et fumées. On fabrique ici divers objets de peau de renne, et en particulier des gants très fins et très souples. Les Lapons y apportent, en outre, des vêtements tout confectionnés en peaux de renne garnies de leur poil et des fromages de lait de renne assez estimés. Ils acceptent, en échange, des objets manufacturés qu'ils commencent à consommer en quantités assez considérables, des mouchoirs de tête, des tissus communs, de la bimbeloterie, des ustensiles de ménage. Il y a donc, chez les Lapons, une infiltration assez notable des usages de l'Europe civilisée.

Le pays produit même un mets assez délicat et tout spécial à ces latitudes : c'est une sorte de confiture de *morochka*, sorte de fruit sauvage du genre *rubus* (framboise jaune ou *chamœmorus*). Ce fruit, très aromatique, est savoureux et sain. J'en

avais goûté à Saint-Pétersbourg, où il s'en vend beaucoup : mais je ne me doutais guère que ce fût là une confiture laponne.

J'ai quitté Torneo par une belle nuit d'été : la nuit est ici, pendant deux mois, préférable au jour pour le voyage. Je me rappellerai toujours les charmes de cette nuit délicieuse, assez claire pour me laisser voir à plus d'une lieue, les campagnes, les moissons, les grands troupeaux de chevaux presque sauvages, les bouquets d'arbres et le cours torrentueux de la Tornea, tout cela doucement estompé et comme enveloppé d'une brume nacrée.

La présence continuelle du soleil n'empêche pas de percevoir les divisions du jour et la marche des heures. Lorsque arrive minuit, c'est un calme crépuscule, une fraîcheur pure et pénétrante, une sorte de nuit lumineuse aux douceurs singulières. Quelques heures après, l'intensité de la lumière augmente peu à peu, le vrai jour se fait, la chaleur vivifiante se répand sur la terre. La nature s'anime alors, de petits nuages roses s'élèvent et se répandent en légers flocons sur les montagnes. La mer frissonne et les animaux chantent ou s'agitent. La nuance est délicate, mais peut être facilement saisie.

Et maintenant quelques pas encore vers ce Nord mystérieux dont les beautés étranges m'effraient à la fois et m'attirent.

La Tornea coule, au moins près de son embouchure, dans un lit de granit : elle est donc torrentueuse, car les roches amoncelées lui barrent souvent le passage et forment de dangereux rapides. Aussi, les grands transports se font surtout de l'intérieur du pays, l'hiver par le traînage, l'été par carrioles

sur la belle route carrossable macadamisée en fragments de granit qui longe la rive finlandaise du fleuve. Cette magnifique voie de communication n'existe, m'a-t-on dit, que depuis quelques années et s'enfonce jusqu'à Mionioski, à plus de soixante-cinq lieues du golfe et de l'embouchure de la Tornea.

Vous voyez donc que je n'ai pas visité à beaucoup près les colonnes d'Hercule du nord habité et que, comme pour Regnard, il y aurait à redire à mon *ubi defuit orbis*. Mais, au delà de Tornea, le voyage est bien difficile et je me contenterai de voir un coin de cette tant curieuse Laponie.

LA LAPONIE

Une excursion au Kemy-Trask et à Kamakyla. — Dégradations de la végétation, limites des arbres. — Costume finnois. — Un glacier. — La halte au Gammer. —.Cuisine finnoise, le pain d'écorce. — L'hiver en Laponie. skies et traîneaux. — L'aurore boréale. — Le Lapon, types déshérités, l'eau-de-vie de grain, l'hospitalité laponne, un repas sous la hutte. — Les rennes, prairies de lichens.

Une excursion, même en plein cœur d'été, dans les contrées montagneuses de la Laponie, qui s'étendent du Kemi-Trask à Kamakyla, ressemble peu à un voyage de touriste dans les Pyrénées françaises ou dans les Alpes suisses. Il faut s'apprêter, au mois de juillet, et surtout au commencement du mois d'août, comme pour un hiver de nos climats.

Sur cette route à peine indiquée, plus de maisons de poste, plus de stations régulières. C'est à cheval, à pied le plus sou-

vent, en bateau quelquefois, qu'il m'a fallu visiter ces pays sauvages, en compagnie d'un jeune guide finnois fort intelligent.

La première révélation du climat est dans l'affaiblissement successif de la végétation.

Rien de curieux comme de voir ainsi plusieurs saisons étagées à portée de la vue et des climats divers rassemblés dans un petit espace. Au bas de la vallée, à l'endroit où elle est le plus chaudement encaissée dans les contreforts de rochers, des foins déjà presque mûrs, des feuilles entièrement développées aux grands bouleaux qui bordent la prairie. Un peu plus haut, sur la pente de la montagne, la feuille est encore verte, tendre, amincie, dentelée; plus haut encore, elle pointe seulement. Aux derniers bouleaux, des bourgeons, et là-haut l'hiver, avec ses neiges éternelles.

Chaque arbre a, dans ces climats, sa limite infranchissable assignée par la nature. Le charme ne dépasse pas la latitude de la Scanie. Le peuplier noir et le peuplier blanc s'avancent jusque dans le Halland. Le hêtre s'arrête aux environs de Goetha-Elf. Le chêne monte plus haut et, partout où on le rencontre, le cerisier se charge encore de ses neiges fécondes, le blé mûrit toujours.

Mais le tremble, l'aulne et surtout le bouleau, voilà les véritables arbres du Nord.

Cependant le pays devient de plus en plus sauvage. La montagne s'élève en pentes abruptes, les plus hauts sommets sont couverts de neiges dures, d'un bleu éblouissant. La pâle lumière du jour donne à ces rocs dentelés ces apparences fantastiques que le temps a imprimées aux paysages des tableaux

de Léonard de Vinci ou de Luini. Il me semble, par moments, que je suis enfermé dans le cercle infranchissable de glaces éternelles.

Par fois seulement, un champ de quelques perches se révèle entre les blocs de rochers. Un torrent coule bouillonnant et anime le paysage, et un pauvre toit de planches, que surmonte un panache de fumée, décèle la présence de l'homme dans ces déserts rigides.

Je monte, je monte toujours. Mon petit conducteur finnois est gai comme une hirondelle. Il est chez lui, dans son élément. Mais moi, je pense à voir cette nature inanimée, je pense aux délicieuses campagnes de Naples, je pense à la Conca d'Oro de la côte sicilienne; j'évoque dans mes rêves éveillés le pur et chaud soleil de l'Italie, les ombrages parfumés de Cannes, les vallées de l'Asie-Mineure aux grands bouquets d'orangers et de sycomores.

Mais déjà je n'aperçois plus que la neige, la neige en haut, la neige derrière moi, autour de moi et, de distance en distance, les longues perches écorcées qui marquent la route avec des attitudes de fantômes.

Compagnons de mon gai pèlerinage au Vésuve, amis improvisés que me fit à Rome mon nom de Français, vous, mon cher D..., qui croquiez avec tant de verve les majestueuses Trasteverines et les pifferari déguenillés chantant à la madone; vous, mon cher comte, qui promeniez par l'Europe vos habitudes aristocratiques, vos gants toujours blancs et l'irréprochable nœud de votre cravate toujours fraîche, que vous ririez en me voyant à cette heure, perdu dans une cotte de laine, les mains ensevelies dans des gantelets de peau de mouton qui me montent

aux épaules et s'attachent à mon dos par des courroies de peau de renne, la tête prise dans un bonnet informe qui se ferme au dessous du menton et tombe sur les yeux, les pieds engagés dans des bottes fourrées! Soupçonneriez-vous sous cet attirail l'ancien camarade du Corso?

Utiles précautions, car si, là-bas dans la plaine, le soleil achève de mûrir les moissons, ici commence la région des neiges et des glaces éternelles. En face de moi s'élève un glacier gigantesque, dont la base s'enfonce dans de vastes campagnes d'une neige éblouissante. Quelquefois, par de chauds étés, ces masses bleuâtres, minées par le vent du sud, s'affaissent, chancèlent et se précipitent entraînant tout dans leur passage.

Il y a cependant encore des hommes dans ces déserts glacés. Voici une habitation finnoise, et c'est là que mon guide a marqué notre halte.

Ce n'est plus une maison, c'est un *gammer*, c'est-à-dire une sorte de hutte de terre, couverte de terre, quelque chose comme ces trous que se creusent nos cantonniers au bord de nos grandes routes. Une porte de trois pieds de haut, qui s'ouvre en dedans, vous laisse pénétrer à grand'peine dans un couloir obscur qui mène aux diverses subdivisions de ce terrier humain. La pièce principale est à peu près, sur un modèle réduit, celle du paysan norvégien. Des poutres, un toit pyramidal, des ouvertures pour la fumée fermées à volonté par une vessie de poisson tendue. Le long des parois sont rangés un banc, une table, un vaste lit, des coffres de bois de bouleau. Au milieu est le trou où se fait la cuisine. Quant à la chaleur, l'épaisseur des murs rend souvent le feu inutile et la cave est difficilement accessible aux impressions de l'air extérieur.

La cuisine finnoise n'a que trop de rapports avec cette architecture primitive.

Le pain d'écorce est la ressource dernière des contrées absolument déshéritées. Ce n'est qu'à la dernière extrémité que l'homme a recours à cette grossière nourriture, qui remplit plus qu'elle ne soutient. Partout où peuvent mûrir le blé, l'orge ou le seigle, on rejette avec dédain cette affreuse tromperie de la faim.

On ne saurait, au reste, s'imaginer combien il faut se donner de mal pour confectionner ce mensonge alimentaire. Le Finnois abat quelques jeunes pins, enlève soigneusement l'écorce extérieure, jusqu'à ce que le tissu verdâtre ait entièrement disparu. Il reste alors sur l'aubier une écorce molle et blanchâtre. On la suspend ensuite dans un endroit chaud, on la sèche à l'air libre, puis au four; on la bat à grand renfort de pilons sur des blocs et on la concasse en morceaux aussi fins que possible. Puis, on mout grossièrement, on mêle l'affreuse farine qui en résulte avec des balles d'épis et de la farine de paille hachée, quelquefois avec des mousses tendres, et on en pétrit des galettes minces. Tout cela forme un composé amer, astringent, qui sollicite vivement les parois de l'estomac, qui épuise en quelques mois celui qui n'a pas d'autre aliment.

Ce déplorable mets ne vous rappelle-t-il pas la farine d'os humains du cimetière des Innocents ou le fameux pain de fougère que présenta le duc d'Orléans sur la table de Louis XV.

Si le Finnois mange l'écorce du pin, les rares bestiaux qui vivent à ses côtés sont encore moins difficiles.

Comment vous raconter un autre usage des vallées stériles enclavées dans ces âpres montagnes. Là où l'extraction du

minerai, les transports de planches exigent de nombreux chevaux, l'habitant ne voit qu'avec peine l'herbe si rare dévorée par ces utiles quadrupèdes. Il cherche à l'utiliser encore après qu'elle a déjà servi.

J'ai vu dans l'Asie-Mineure les excréments du cheval et de la vache servir de chauffage, et c'est même en beaucoup d'endroits le seul qu'on connaisse. Ici, ceux du cheval sont convertis en fourrage pour les bestiaux. Les vaches les mangent avec avidité quand on les a fait bouillir dans de vastes chaudières et mêlés à un peu de farine et de balles d'épis. C'est un véritable régal pour les porcs, les oies et les canards.

Plus j'avance dans ce pays entrecoupé de canaux, de torrents produits par les neiges fondantes, plus je comprends que l'été est ici la saison déshéritée. Les communications y sont toujours difficiles, souvent impossibles. En hiver, avec les *skies* et le traîneau, le voyageur ne trouve plus d'obstacles.

Le *skie* ou *schie* (c'est de cette dernière façon que l'on prononce) est une sorte de longue et mince planche de bois dur, mesuraut quelquefois jusqu'à un mètre. Le bout est relevé à la poulaine. Deux anneaux d'acier, placés vers ce bout, y assujettissent le pied, au moyen d'une corde de cuir. En dessous est une rainure assez profonde. Armé de ce patin, le pied ne saurait enfoncer dans la neige molle : le poil d'une peau de porc, dont on garnit la semelle, empêche de glisser sur la neige dure. On se dirige, avec les *skies*, au moyen d'un long bâton, terminé par une rondelle à pointe courte : ce bâton mord la neige sans s'y enfoncer.

Le *skie* et le traîneau, voilà les locomotives du paysan dans le Nord. Ces instruments lui permettent une rapidité de mar-

che incroyable ; car, l'hiver, tous les obstacles qui s'opposaient à la facilité des communications ont disparu sous la croûte de glace et de neige.

Le vrai traîneau de voyage, le vieux traîneau national de la Russie est un véhicule disgracieux, mais assez commode. Il a la forme d'un berceau. Une toile le recouvre et s'avance de deux pieds sur le devant : elle est ouverte par un bout, de manière à former rideau ; on l'ouvre ou on l'attache selon le temps. Par les grands froids, on tapisse en dehors le traîneau de nattes et de peaux huilées. Le dedans est garni de toile, dans les traîneaux de marchands ou dans les traîneaux de louage. Mais les coussins élastiques, les sommiers en caoutchouc, les matelas de velours ou de soie, les peaux de renard ou d'ours décorent et meublent chaudement ceux des particuliers. Le plus ordinairement, une seule personne peut s'y asseoir ou s'y coucher. Chaque traîneau est tiré par deux chevaux, que le peu de largeur des chemins oblige à atteler l'un devant l'autre : mais, sur les grandes routes de Finlande et de Russie, on peut les atteler de front.

Le traîneau de plaisir est tout à fait russe et décoré de la façon la plus élégante. Il en est qui rappellent une des plus ingénieuses inventions du règne de Pierre le Grand. Cet illustre *matelot* aimait tant la marine qu'il « en mettait partout. » Il avait donc imaginé d'aller à la voile, même en traîneau.

Le *bouer*, en effet, est un canot fixé sur de longs patins de fer, avec un gouvernail également à patins. Il a un, deux, quelquefois même trois mâts ; des agrès diversement peints et des voiles de toutes couleurs, des pavillons de soie à fran-

ges dorées pendent à ces mâts, et c'est un magique spectacle que celui de ces flottilles courant des bordées sur la glace.

La montagne russe, pour parler à la française, est encore un des amusements nationaux de l'hiver. On élève, à la suite les uns des autres, des monticules de neige foulée de dix mètres environ de hauteur. Du sommet jusqu'en bas s'étend un plan incliné, couvert de glace nivelée et rejointoyée à l'eau chaude. De l'endroit où le plan touche terre, on trace un chemin long quelquefois de cinquante mètres sur un mètre et demi de largeur : on le borde de fortes branches de sapin fraîchement coupées.

C'est du haut de la montagne que, sur ce parquet luisant, partent comme un éclair des traîneaux qui, une fois lancés, descendent en un clin d'œil et remontent, par leur seule vitesse acquise, le plan incliné d'une autre montagne. Il faut, pour cet exercice, une grande habitude et une dextérité d'équilibre qui seule peut préserver de chutes dangereuses. Je vous laisse à penser les émotions, les cris, les rires qui accueillent une fausse manœuvre. Après les traineaux, c'est le tour des patineurs, qui descendent et remontent sur une seule jambe.

Un hiver doux est un véritable désastre dans les pays du Nord. Toutes les habitudes sont changées, toutes les relations compromises. Si la neige manque à son heure ou si elle disparaît trop tôt, les paysans venus des cantons montagneux n'arrivent ou ne repartent qu'à grand'peine sur leurs traîneaux embourbés. La neige, d'ordinaire, fond plus vite sur les routes que dans la campagne : que la fonte se fasse trop tôt et vous ne pourrez voyager ni en traîneau, ni en carriole.

La carriole s'enfoncera dans la voie étroite du traîneau, le cheval disparaîtra jusqu'au poitrail dans les trous perfides recouverts par la neige.

Si la neige est assez consistante pour supporter encore le traîneau, vous arrivez infailliblement à quelque fjord, à quelque ruisseau qu'il faudra traverser sur une couche mobile, qui s'étoile à chaque pas et laisse entendre sous le poids des craquements de mauvais augure.

Il ne faut pas s'exagérer, au contraire, les horreurs d'un hiver arctique. Il est certain que cette saison est celle que l'on choisit en Finlande, en Suède, en Norvége pour les longs voyages. Même dans les pays de montagnes, l'intensité du froid n'est pas un obstacle. M. Henri Twining, voyageur anglais distingué, remarque fort bien que le froid qu'on ressent sur les passages des Hautes-Alpes pendant l'hiver ne dépasse quelquefois pas celui qui règne en même temps dans les plaines. On m'a même assuré, dit-il, que, durant l'hiver rigoureux de 1829 à 1830, les oiseaux qui, ont l'habitude de chercher des retraites tempérées au fond des vallées, quittèrent les régions inférieures pour gagner les sommités les plus élevées. De tels faits indiquent que, sur les hautes montagnes, le maximum du froid s'écarte moins que dans les plaines d'une température moyenne.

Si l'été a ses nuits lumineuses, la longue nuit de l'hiver a ses aurores boréales.

N'allez cependant pas croire, sur la foi de plus d'un voyageur, que l'aurore boréale remplace incessamment de ses feux magnétiques le soleil qui n'apparaît plus. C'est ici un météore et rien de plus. Il n'est pas plus fréquent que chez

nous les orages ou les éclairs de chaleur. On le voit toujours avec surprise, surtout quand son intensité dépasse les proportions ordinaires.

Ne croyez pas davantage à tous ces contes de courants électriques, d'images fantastiques de chevaux et de cavaliers, de crépitements électriques.

Un mot maintenant des habitants de la Laponie russe ou suédoise.

Le Lapon a changé de nom de nos jours, on le nomme Finois ou Finnois. Mais cette appellation nouvelle expose le voyageur à des erreurs singulières. Le Finois, en effet, je dis le Finois véritable, est une race industrieuse, agricole, tandis que le Finois-Lapon d'Ostro-Bothnie ou de Vestro-Bothnie est une race de pêcheurs et de pasteurs nomades. Le Finois de Dalécarlie, d'Orsa, de l'Oesterdal-Elf est civilisé comme le Suédois ou le Norvégien.

Le Lapon de Finlande, de Suède ou de Norvége est déshérité par l'intelligence encore plus que par le climat.

Ce pauvre peuple,et ceci explique suffisamment sa dégradation actuelle, a toujours été opprimé, exploité, méprisé. Pendant tout le moyen âge, le Lapon n'est bon qu'à payer des tributs écrasants. Le curieux périple d'Other raconte, à la date de 850, que les plus riches d'entre les Lapons étaient tenus de fournir annuellement au roi Alfred d'Angleterre quinze peaux de martre, cinq peaux de renne, une peau d'ours, dix balles de plume, un habillement complet de peau d'ours, un autre de peau de loutre et deux câbles longs de 60 aunes (30 mètres environ), l'un de peau de veau marin,

l'autre de peau de baleine. Les pauvres payaient aussi, en proportion de leurs ressources.

Ces longs siècles d'oppression et d'abrutissement ont fait du Lapon moins qu'un homme aux yeux de leurs voisins civilisés. C'est l'écume du genre humain, dit le Norvégien. Je n'en fais pas plus de cas que d'un Lapon, dit le Suédois. Et, dans les deux pays, ces malheureux sont traités avec le mépris le plus profond, exclus de toutes les relations intimes, considérés à peu près comme des bêtes brutes. Ce ne sont après tout que des sauvages, à qui manquent la culture de l'intelligence et la somme d'idées que possède un Européen civilisé.

Le Lapon du gouvernement d'Archangel, de Finlande et de Suède, est le dernier né par l'intellignce de cette noble race de Finnois qui compte dans ses rangs les Finlandais ou Finnois proprement dits, les habitants d'Archangel et d'Olonetz, les Lives ou Livoniens, les Koures de Courlande, les Esthes ou Esthoniens, les Syriaines de Vologda et de Tobolsk, les Permiens de Sibérie et les Vogoules de la Kama. A cette race appartiennent aussi, mais avec un mélange de slavon et surtout de tatar, les Tchéremisses du Volga, les Vostiaks de Viatka et les Tchuvashs qui s'étendent des bords du Volga jusqu'en Sibérie. Depuis le christianisme élevé du Finlandais, dans lequel se rencontrent cependant quelques traces du vieil odinisme, jusqu'au stupide fétichisme du Lapon, en passant par le schamanisme asiatique des Vostiaks et des Tchérémisses, mangeurs de cheval, la race finnoise comprend bien des degrés de civilisation religieuse.

Le Lapon s'adonne, suivant les lieux ou la tradition pater-

nelle, à la vie nomade des côtes ou des montagnes. Il est pêcheur ou pasteur.

Le Lapon pêcheur ne possède pas de rennes. Il habite des huttes de branchages hautes d'un peu plus d'un mètre. Un torchis de terre rassemble tout cela, mais si grossièrement, que l'air entre de toutes parts. Et, après tout, cela est heureux, car pourrait-on, si ces tanières étaient vraiment closes, supporter la terrible odeur de poisson pourri, d'huile rance, qui s'en exhale.

L'homme est rarement à la maison ; s'il y vient, c'est pour apporter le produit de sa pêche, manger, fumer et dormir. La mère est tout à la hutte et son autorité est visiblement symbolisée par la place qu'elle y occupe. Son côté est inviolable, les filles ou gendres n'y peuvent pénétrer, comme elle-même va rarement du côté des enfants. L'âtre placé au milieu sépare le monarque des sujets.

Le Lapon pêcheur n'a pas de rennes à conduire de climats en climats. Pourquoi donc est-il nomade? Je l'ai demandé à quelques-uns de ces malheureux, et tout ce que j'en ai pu tirer, c'est que leurs pères avaient changé de demeure en été, en automne et en hiver, et qu'ils faisaient comme leurs pères. Ces huttes misérables ne sont, en effet, construites que pour quelques mois. Provisions, bateau flexible, ustensiles de ménage, tout voyage avec lui. Ses besoins ne varient pas, ne s'accroissent pas, et par conséquent l'esprit d'industrie ne peut naître et se développer dans cette race déshéritée.

Comme toutes les populations sauvages, les Lapons sont de véritables enfants incapables de résister à un désir. La volonté intelligente n'existe pas chez eux et ils ne savent pas

comprimer une passion. Aussi la passion de l'eau-de-vie exerce-t-elle chez eux d'affreux ravages. Elle tue leur santé, elle tue leur bien-être. Si le Lapon gagne cent francs à la pêche dans un an, il en dépensera soixante en eau-de-vie; et il n'a pas même l'excuse du climat, car partout où le marchand manque, il se passe du fatal breuvage. Il s'en passe pour se réchauffer quand souffle le terrible nord-ouest ou quand la lame l'a mouillé jusqu'aux os; il s'en passe pour digérer quand il a rempli son estomac de foie gras et d'huile de poisson; mais qu'il entre chez un marchand de farine (ce sont ceux-là qui vendent l'eau-de-vie), il n'en sortira qu'ivre-mort, après avoir dépensé tout l'argent destiné aux provisions d'hiver de la famille.

Une vieille loi danoise (la Norvége appartenait naguère au Danemark) interdisait aux marchands de vendre de l'eau-de-vie aux Lapons le jour d'ouverture des marchés ou des assises, et cependant il arrivait souvent que le greffier de la justice et le receveur du marché étaient obligés de plier bagage et d'indiquer un nouveau jour : tous les Lapons étaient dès la première heure couchés à terre comme des brutes sans force ou sans vie.

Le Lapon a un petit raisonnement à lui pour excuser l'eau-de-vie et lui-même. Avec quoi fait-on l'eau-de-vie? dit-il d'ordinaire. Avec du grain, or, le grain nourrit et fortifie!

Le Norvégien, plus civilisé, partage trop souvent cette passion funeste pour les liqueurs fortes. N'oublions pas que le nègre, l'Esquimau, l'Apache d'Amérique, le sauvage Papou, l'habitant des Marquises ne savent pas plus résister à ce goût déplorable. C'est donc à l'absence de culture intellectuelle,

de responsabilité, de liberté active qu'il faut attribuer ce penchant. Le Russe, qui boit avec excès dans sa patrie, est parfaitement sobre partout où il a un intérêt de commerce et d'avenir.

Le Lapon est peu hospitalier de sa nature, quoi qu'en ait dit Regnard ; mais présentez lui un verre d'eau-de-vie, alors seulement il vous accueillera avec prévenance, il vous cédera la meilleure place dans sa hutte, celle du fond, en face de la porte : c'est là, en effet que l'air ne pénètre pas, la fumée qui s'élève au milieu de la pièce lui défendant l'accès.

Je fis l'épreuve de cette hospitalité intéressée à la première hutte que je rencontrai dans la montagne.

C'était un Lapon riche : il possédait un troupeau d'environ trois cents rennes et sa vaste hutte pouvait presque prendre le nom de maison. Je demandai l'hospitalité. La femme seule était-là, assez revêche et en apparence peu disposée à accéder à ma requête. Je dus, comme c'est l'habitude, m'asseoir sur le seuil, la porte à moitié ouverte. La virago s'informa soigneusement du but de mon voyage, s'enquérant si je vendais ou si j'achetais quelque chose et ne comprenant guère que je fusse venu si loin de mon pays par curiosité pure. La porte ne s'ouvrait toujours pas et je pensais en moi-même à ces pauvres Arabes, un peu détrousseurs de gens, mais hospitaliers comme les patriarches de la Bible ou comme les héros d'Homère. Ah ! me disais-je, si c'était ici quelque tente du désert, j'entrerais, je m'assiérais au foyer en disant : Allah Kerim ! et on ne me ferait pas une seule question avant d'avoir partagé avec moi le couscous et le sel.

Mais l'idée me vint tout à coup que j'oubliais l'essentiel,

et, tirant de mon sein une vaste gourde remplie d'excellent genièvre, j'en versai une ample ration à la défiante Laponne. Ses traits s'illuminèrent aussitôt, la porte s'ouvrit toute grande et la place du fond me fut indiquée. Puis, une jeune fille assez sale, mais presque gracieuse, alla chercher un vase et une écuelle d'écorce de bouleau et me présenta une grande tasse de lait de renne. Pendant ce temps la mère faisait rôtir sur une sorte de gril des bandes de chair de renne, dont l'odeur ne me sembla pas des plus suaves.

Bien m'en avait pris d'obtenir, au prix ordinaire, cette hospitalité laponne. Le vent soufflait avec furie, la pluie commençait à tomber, froide et dure. La hutte, bien que solide, craquait d'une façon inquiétante. La maîtresse du logis allait et venait, ouvrant souvent la porte. Elle attendait évidemment avec anxiété quelqu'un qui ne rentrait pas. Tout à coup, des aboiements multipliés se firent entendre, et un immense troupeau de rennes arriva au galop près de la tente. La Laponne s'élança au devant des nouveaux venus; c'étaient les fils et le mari qui revenaient. Chacun avait sa part du troupeau à conduire, ses chiens à lui, qui ne connaissaient que sa voix. Les chiens se précipitèrent dans la hutte, affamés, fatigués, la langue pendante. C'est à eux qu'on pensa d'abord. La ménagère leur coupa des bandes de chair de renne, qu'elle jeta dans une sorte de bouillon de graisse fondue et les rassasia avant de penser à sa famille. Les pauvres bêtes sont, en effet, la fortune du Lapon. Ce sont les chiens qui veillent et défendent le troupeau; continuellement en mouvement, jour et nuit, ils conduisent, ils rassemblent, ils font tête au loup; aussi, les considère-t-on comme

des frères quand ils rentrent à la hutte, et le premier morceau, la première place au feu sont pour eux.

Le temps se levait cependant; la tempête avait cessé. De grands nuages gris couraient au ciel, mais le bleu y reparaissait par places. Les nouveaux venus avaient fait entrer les rennes dans le parc, et deux jeunes filles, que je n'avais pas encore aperçues, circulaient au milieu d'eux, leur distribuant du sel et une sorte de son mouillé, ou portaient à côté des mères un grand vase de bois pour les traire. Le plus jeune des fils jetait une courroie de peau de renne autour de la ramure de celle qui devait donner son lait et la fixait pour quelque temps à un des poteaux du parc.

C'était une scène de patriarches dans un désert du nord.

Les rennes, une fois pourvus, le mari rentra dans la hutte et y reprit l'autorité. Un verre de genièvre me gagna facilement son estime, et j'eus la place d'honneur au repas commun préparé pour les arrivants.

Ce repas était des plus sommaires : chair de renne, bouillon de renne, lait de renne. La farine seule, et quelle farine, n'était pas du renne.

Le chaudron mis au feu, la ménagère laponne coupa quelques bandes de peau de renne, les fit cuire dans l'eau, puis les retira, ajouta à l'eau du lait et de la farine, et nous servit une sorte de colle fade, écœurante, nauséabonde. Après cet affreux potage, vinrent les bandes de renne bouilli, qui furent suivies d'un morceau de foie de renne grillé qui fut accueilli triomphalement par mes hôtes. Le dessert consistait dans une pinte d'eau-de-vie, dont la ménagère but sa large part.

Nils, c'était le nom de mon hôte, fêta avec enthousiasme le

gin hollandais, dont l'agréable saveur lui était jusque alors inconnue.

Ce Nils, c'est-à-dire Nicolas, avait nom Nils Sajat; c'est le nom d'une tribu patriarcale. Il y a ainsi la tribu des Sajat, celle des Sara, celle des Kua, celle des Morotaja. A ces noms, s'ajoutent les noms de baptême Nils ou Nikkese (Nicolas), Pieter (Pierre), Jounes (Jean), Unda (André), Valla (l'Olof ou Olaf des Suédois et des Norvégiens) : le Lapon porte généralement le prénom de son père; mais, comme les Suédois, les Danois, les Écossais, les Anglais, il y ajoute le *sen* (*son*, c'est-à-dire fils de). Ainsi, mon hôte était Nils Nils-sen Sajat.

Ces noms de tribu n'ont pas, au reste, la valeur de nos noms de famille. A bien parler, le nom de famille n'existe pas en Laponie, pas plus que chez les paysans de Suède, de Norvége ou de Danemark. On s'y nomme André, fils d'André; Olof, fils d'Olof. Ou bien, si le père est Pieter, le fils s'appellera Karl Pietersen, fils de Pieter. Le souvenir du nom primitif ne remonte pas jusqu'au grand-père, et les cousins n'ont ensemble aucun rapport de nom.

Quelquefois, surtout dans les cantons agricoles et riches, le nom de la ferme vient s'ajouter au nom de baptême. On peut surprendre ici la naissance du nom patronymique. Ainsi on dira Valla Stensrud ou Valla Bjoëlset, du nom des métairies de chacun des deux Valla. Le nom de la ville où est né Olof s'ajoutera à son nom de baptême.

Le repas fini, le chef de la hutte et ses fils se groupèrent autour du foyer, pêle-mêle avec les chiens, et chacun de mes hôtes n'eut plus d'autre pensée que de se chauffer voluptueusement et de sécher ses vêtements trempés par l'orage.

Le feu, chez un Lapon, consiste surtout dans la fumée; et, sans la rigoureuse clôture de la hutte, il ferait à peu près aussi froid dedans que dehors. Le seul combustible qu'ils emploient se compose de menus branchages de saules de montagnes et de bouleaux nains, et il n'y a guère que les feuilles qui s'enflamment. Le scion humide, car ces arbrisseaux ne viennent guère que dans les marécages, ne flambe jamais et se résout lentement en fumée. Il faut souvent sortir de la hutte pour respirer, quand on n'a pas les poumons d'un Lapon.

J'ai dit que mon hôte était riche; beaucoup le sont à leur manière, qui consiste, ou à multiplier le nombre des rennes qui composent son troupeau, ou à entasser, dans quelque trou connu d'eux seuls, le produit de leurs ventes.

Comme notre Arabe d'Algérie, le Lapon est thésauriseur. Il aime à enterrer l'argent qu'il a gagné, et lui seul connaît sa cachette. A sa mort, c'est souvent autant de perdu. Des sommes considérables en billon et en menue monnaie ont été ainsi distraites de la circulation depuis que les Lapons ont commencé à se livrer au commerce et à l'industrie. Toutefois, le billet de banque s'introduit dans les usages, et le Lapon ne l'enterre pas. Il est vrai que, trop souvent, il l'échange immédiatement contre de l'eau-de-vie.

Trois cents rennes constituent ce qu'on pourrait appeler l'aisance; deux cents, la médiocrité; cent, la gêne. Avec trois cents, on peut vivre assez largement de la chair et du lait du troupeau; la peau donne les vêtements et les bottes, et un certain nombre de peaux et de ramures peuvent s'échanger contre la farine, la laine et l'eau-de-vie nécessaires au ménage.

Si le Lapon n'a pas pu arriver à un chiffre suffisant de bêtes,

il lui faut renoncer à la vie libre et indépendante des montagnes, il lui faut descendre vers la côte. Là, il vivra le plus souvent de sa pêche, et il échangera ses services; mais, plus de chair de renne, plus de bouillon. L'huile de poisson, le poisson séché et salé remplacent ces aliments salutaires. Et puis, les occasions sont trop fréquentes de boire de l'eau-de-vie, ce poison des santés et des petites fortunes.

La montagne a aussi ses profits imprévus. Le Lapon a toujours au dos son fusil, et le coq de bruyère, le lagopède, les oiseaux de passage lui fournissent des mets délicats et variés. De temps en temps, la tribu tue un ours, dont la chair arrive en surcroît et dont la peau se vend un bon prix.

L'hiver n'est pas, on l'a vu, la plus mauvaise saison pour le Lapon montagnard. Il fait ses provisions en automne; aux premiers froids, il fait geler des quantités suffisantes de chair de jeunes rennes, et, pendant deux ou trois semaines, il conserve, pour le faire geler, tout le lait de son troupeau. Le lait se change, par le froid vif, en une sorte de fromage glacé dont les morceaux fondus donnent un lait délicat et aussi frais que si on venait de le traire. Il se fait même, dans les villes les plus boréales, un commerce avantageux de ces morceaux de lait gelé.

L'hiver, au contraire, est bien dur pour le Lapon côtier. Il faut qu'il se contente le plus souvent d'une soupe bien maigre au *lavaret* séché : ce lavaret est la plus mauvaise espèce de saumon. On ajoute au bouillon de la farine d'écorce de pin, des fraises de ronce-fausse-mûre et un peu de graisse de renne. Tout cela compose un repas détestable et fort peu substantiel.

On comprendra, du reste, qu'un voyageur habitué à la vie

facile de l'Europe civilisée ne prolonge pas une excursion dans ces inhospitalières solitudes. C'était bien assez d'avoir entrevu le Lapon, de m'être couché à son foyer, de m'être assis à sa table. J'avais hâte de revoir Torneo. Quelques générosités peu coûteuses faites aux fils de mon hôte me concilièrent tellement leurs bonnes grâces, que l'aîné se décida à me conduire dans la partie la plus difficile du chemin, par des sentiers qui devaient me faire éviter les fréquentes rencontres de lacs et de torrents, si incommodes dans cette saison; mon guide finnois ne connaissait pas aussi bien la route à beaucoup près.

Il est vrai que son excuse était toute simple : il n'y a pas de route; mais le Lapon n'en a cure; et, pourtant, il se trompe bien rarement dans ses excursions vagabondes. Comme au *trouveur de sentiers* (*Pathfinder*) de Cooper, tout lui est signe. Le moindre tertre déjà rencontré, la forme d'un buisson, telle flaque d'eau, telle pierre lui disent où il est, où il faut aller. Dans les immenses espaces qu'il parcourt sans rencontrer l'homme, la nature lui parle un langage toujours intelligible. Pour lui, la boussole est inutile; les branches de sapin plus longues, plus inclinées, lui disent où est le sud; la mousse plus épaisse au tronc de l'arbre lui dit où est le nord; de ce côté, l'écorce est plus noire, ce nid de fourmis a un côté de son cône plus évasé que l'autre; tel animal a pris telle direction pour telle cause; la route est reconnue et le plan en est inscrit dans son cerveau.

C'est à l'aide de cette faculté presque divinatoire de mon étrange guide que je revis bientôt, et sans avoir rencontré de sérieux obstacles, les rives du Kemi-Trask.

Nous avions, chemin faisant, traversé les *pâturages* ordinaires des habitants de la montagne, ces vastes plaines que recouvre la mousse, nourriture ordinaire des rennes.

Sous la pâle lumière de la nuit, ces plaines, couvertes de lichens, semblent de vastes tapis de neige jaunie. Cette végétation, singulièrement triste, envahit les moindres anfractuosités du granit; elle ronge les maigres broussailles qui tachètent la terre; elle dévore tout et donne au paysage un aspect uniforme plus mélancolique que la neige elle-même.

Ces prés naturels sont, même pendant les âpres hivers du pôle, toujours abondants en aliments tout préparés pour les troupeaux du nord.

Le renne et même le mouton savent trouver, sous la neige, la nourriture la plus abondante. Quelle que soit l'épaisseur de la neige, quand la faim les sollicite, ces animaux grattent jusqu'à ce qu'ils aient découvert la mousse ou l'herbe dont leur instinct leur révèle l'existence.

Un propriétaire suédois me raconta qu'en plein hiver, les provisions d'étable étant épuisées, il lui fallut mettre ses moutons dehors. Ils restèrent pendant trois mois dans la neige, et là, sans doute, ils trouvèrent à vivre, car le dégel les fit retrouver gros et gras.

Au demeurant, le Lapon et le renne sont deux voisins assez incommodes pour les populations casanières visitées par ces nomades. Le renne a un inconvénient grave aux yeux de l'agriculteur, c'est de gâter irremédiablement toute herbe qu'il touche, ne fût-ce que du pied. La prairie qu'ont traversée des rennes ne nourrira plus une seule vache de l'année.

Quant au Lapon, semblable à l'ancien Bohême, qui par-

courait jadis toute l'Europe et se croyait partout chez lui, il ne respecte ni haies, ni clôtures, et maraude insolemment. De là des rixes sans nombre avec les habitants de la plaine. Ici se reproduit cet inévitable phénomène de l'oppression causant la brutalité des mœurs et de la brutalité des mœurs justifiant et perpétuant l'oppression.

Le Lapon est sauvage parce qu'il a été traité comme tel. C'est une race déshéritée.



Lechard del. Imp. Sarazin et Cie ... Lechard sculp.

LONDRES

L'OCÉAN GLACIAL

De la Vestro-Bothnie à la mer Glaciale. — La vie sous le pôle, fécondité des mers, les grands courants sous-marins, la pêche aux îles Loffoden. — L'Irlande et l'Irlandais, le pêcheur russe. — Limites de la vie et de la végétation dans l'intérieur du continent, transitions du lichen au froment, les toits de paille de Falkenberg.

Je n'aurais donné au lecteur qu'une idée incomplète des latitudes arctiques si je n'esquissais rapidement la contrée immense et presque déserte qui s'étend de la Vestro-Bothnie à la mer Glaciale. On lui donne, comme au pays que nous venons de parcourir, le nom général de Laponie : en réalité, c'est l'extrême nord de la Suède et de la Norvége.

Quand on a entrevu les solitudes désolées qui s'étendent de la Vestro-Bothnie au cap Nord, quand on a pris une idée

sommaire de cette Laponie pétrifiée qui touche presque aux portes de Torneo en Finlande, on se demande comment la race humaine peut encore vivre à cent lieues plus haut, par exemple, à l'extrémité septentrionale de la Norvége. Les îles Loffoden nous apparaissent par la pensée comme un amas de neige et de glace, perdu sous la calotte du pôle. Comment une herbe y pourrait-elle végéter, un oiseau y planer dans l'air, un poisson s'ébattre dans les eaux éternellement congelées? N'est-ce pas une terre de silence et de mort?

Et cependant cet océan Glacial, dont le nom seul fait frissonner, est la patrie de la vie animale dans toute l'exubérance de sa fécondité. De l'Islande aux côtes de Norvége est le point de ralliement, la station obligée des grandes races voyageuses. Les cétacés immenses y avaient autrefois établi leur demeure préférée, et il a fallu l'avidité humaine pour les chasser de ces parages. Si le baleinier intrépide a dépeuplé de ces paisibles troupeaux les mers hyperboréennes, le Hollandais, l'Anglais, le Norvégien, le Russe, n'ont pu faire encore une brèche dans l'armée des harengs qui, tous les ans, apporte du fond de la mer Glaciale le tribut de sa chair aux rivages de l'Atlantique.

Quelles côtes sont plus poissonneuses, quelles terres et quels marais plus fertiles en gibier de toute espèce! C'est la station obligée des multitudes ailées qui émigrent, à époques fixes, de l'Amérique du Nord en Europe. La bécasse, la bécassine, la caille, ces pèlerins aimés des gourmets, aiment à s'y reposer de leurs longues traversées, et le faucon, grand amateur d'oiseaux succulents, ne se trouve presque aujourd'hui que sur les rochers du pôle. Le grand cygne sauvage à bec aune, l'hirondelle, tous les voyageurs de haut vol y ont un

pied-à-terre. L'oie et ses congénères, l'*eyder* à duvet, par exemple, y vivent et y meurent, pullulant sur l'îlot paternel.

C'est que, contrairement à nos préjugés instinctifs, la mer est plus chaude dans ces parages que dans la Baltique elle-même. Du golfe du Mexique à l'Europe du Nord, part, sur l'ordre exprès du Dieu qui sème la vie sur toute la nature, un vaste courant sous-marin, chauffé au soleil des tropiques, et qui vient attiédir les flots rigides du pôle arctique. C'est à ce courant que l'Islande, ce marais de neige parsemé de volcans, doit les troncs des chênes séculaires arrachés aux eaux de l'Arkansas, du Missouri et du Mississipi, chantiers flottants qui remplacent le bois des arbres inconnus sur son sol. C'est ce courant dont les branches viennent frapper certains ports de la Norvége où l'eau ne gèle jamais.

Les îles Loffoden, qui n'ont pas un mois d'été véritable, sont pourtant le rendez-vous des hardis pêcheurs du nord de l'Europe. Le Russe s'y rencontre avec le Suédois, le Norvégien, le Danois, le Lapon, l'Islandais. Vous trouverez ce dernier partout où il y a quelque commerce à faire, quelque entreprise aventureuse à tenter.

L'Islandais a la passion des voyages : Swidpag, un de leurs poètes, déplore en beaux vers son sort malheureux. Confiné dans ses montagnes sauvages, il n'a aucun commerce avec les hommes. Les rares vaisseaux qui abordent ces rivages déserts n'amènent que des matelots islandais, et jamais un visage *du Midi* n'apparaît aux yeux désolés du cygne abandonné sur son rocher de glace.

Les choses, il est vrai, sont bien un peu changées aujour-

d'hui. Swidpag n'avait jamais vu s'élever à l'horizon le noir panache du *steamboat.*

Le Russe, venu des bords glacés de la mer Blanche, affronte dans une barque légère les terribles courants, les gouffres dévorants de ces sinistres parages. Le Malestrom n'a rien qui l'effraie et les tempêtes si fréquentes dans ce grand passage des vents et des couches d'eau venues de l'extrémité du golfe, brisent chaque année de nombreux vaisseaux sans décourager ces intrépides bohémiens de la mer.

On le voit, ce n'est pas la mer qui chôme d'habitants sous le pôle ; mais les terres qui s'étendent au-delà du 70e degré de latitude se refusent à nourrir l'homme. J'ai dit l'affaiblissement de la végétation dans la Laponie russe : on peut généraliser et formuler la loi de vie dans ces régions en suivant la végétation dans ses transformations diverses.

Voici à peu près les règles et les limites imposées par la nature aux diverses espèces.

Le bouleau croît jusqu'au 70e degré de latitude ; le pin s'arrête au 69e, le sapin au 68e. Au-delà, ces arbres ne sont représentés que par des sujets rabougris, tordus, ou même par des buissons nains. Le saule et le tremble s'arrêtent au 67e, le chêne vers le 60e, et c'est aussi la limite de la maturité pour les céréales ; le frêne se voit rarement au-delà du 58e, l'orme et le noyer ne se rencontrent qu'en Scanie, province suédoise qui jouit d'un climat comparativement doux. Le tilleul et le peuplier se voient encore sous la latitude de Stockholm, mais pas au-delà. Les places publiques de la capitale de la Suède et les parcs de plusieurs résidences royales sont plantés de tilleuls qui y ont pris des proportions énor-

mes. Les peupliers sont excessivement rares au-delà du 58°. Cependant on en voit un groupe de trois d'une prodigieuse grosseur dans une petite terre des environs de Drotningholm. Les merisiers, les merisiers à grappes, l'aubépine, l'allouchier, le sorbier des oiseaux, le sorbier hybride, les groseilliers, les lilas croissent jusqu'aux 62e et 63e, les pommiers, les poiriers, les cognassiers jusqu'au 60e.

Les exceptions à ces règles sont regardées comme de véritables phénomènes. Il y en a cependant. Le dernier orme que vit Linnée croissait dans un village du nom de Hamroug. Le peuple le regardait avec une vénération superstitieuse comme un être extraordinaire, stérile et enchanté. Le hêtre ne dépasse pas la Scanie ; vers l'est, il y forme de vastes forêts ; mais vers la Norvége, il croît jusqu'aux 57e et 58e, surtout en Vestro-Gothie.

En effet, quoique placées sous les mêmes latitudes, les côtes de la Norvége ont un climat plus doux que celles qui sont baignées par la mer Baltique. Si le chêne s'arrête en Suède au 60e degré, en Norvége il croît encore avec assez de vigueur sous le 63e, tandis qu'en Finlande et à Saint-Pétersbourg même il réussit fort mal, et seulement sur les côtes méridionales.

Pierre le Grand, qui voulait tout essayer, en fit planter un bois dans les environs de sa nouvelle capitale ; ils poussèrent, mais extrêmement chétifs, et chaque année il en meurt quelques-uns.

Nous l'avons dit, il faut aux chênes, aux arbres fruitiers et au froment une température semblable. A Drontheim, quelques fruits ne parviennent que très difficilement à maturité, d'autres n'y arrivent jamais. Aux environs de Saint-Péters-

bourg, le groseillier pousse encore, mais les merisiers doivent être abrités. Une petite île située à trois kilomètres de Drontheim, bien abritée des vents de mer du nord et de l'est, offre aux arbres fruitiers une température où ils peuvent encore se développer. L'on y voit aussi une forêt peuplée de tilleuls, d'érables, de chênes et de frênes.

Les aulnes, les trembles et les bouleaux sont, parmi les *arbres à feuilles* (comme dit le Suédois), ceux qui sont le mieux adaptés au climat du Nord ; leur grosseur et la force de leur végétation sont quelquefois prodigieuses, et nos arbres étriqués ne sauraient en donner une idée. Le tremble, l'aulne blanc, le pin et le sapin garnissent les coteaux et les vallons autour d'Alten, bourgade située au fond du golfe de Bothnie, par 70 degrés de latitude. Les collines sont couvertes de pins jusqu'à leurs sommets, et les bouleaux ne disparaissent que bien au-dessus de la vallée, dans les endroits où les montagnes commencent à former des plateaux.

En Sibérie, au-dessus du 67e, il ne croît plus aucune espèce d'arbres, pas même des bouleaux ; il en est de même dans l'Amérique septentrionale. A ces latitudes, la seule végétation qui persiste, c'est le lichen, la mousse de renne.

De toute la Suède et de la partie du Finmark qui confine à l'extrémité nord du golfe de Bothnie, le sol s'élève en pente très douce, en sorte que l'inclinaison n'est souvent marquée aux yeux que par la direction des rivières. Aussi, la région des pins ne commence de ce côté qu'à une assez grande distance, et la plaine qui s'étend entre la mer et les montagnes est de plusieurs lieues, tandis qu'en Norvége les côtes s'élèvent brusquement en abruptes montagnes

De là, cette différence qui exerce une influence notable sur la constitution agricole des deux pays, à savoir qu'en Suède des espaces beaucoup plus considérables sont tapissés de la mousse dont se nourrissent les rennes. Aussi, ces utiles animaux sont-ils beaucoup plus nombreux dans la Laponie suédoise que dans la Laponie norvégienne.

Cette mousse des rennes, fourrage naturel de ces climats déshérités, est blanche. Elle croît au milieu des pins, des bouleaux, mais souvent elle constitue la seule végétation du sol. Des lieues entières de terrain sont couvertes de cette singulière parure, dont la sauvage monotonie n'est rompue que par les masses brunes des rochers. Je l'ai trouvée dans les plaines autour de Stockholm, et même en Scanie, dont le climat est déjà trop chaud pour le renne. J'en ai même rencontré quelques sujets près de Paris, sur le mont Valérien. C'est, on le sait, un lichen décrit par Linnée, sous le nom de *Lichen rangiferinus*, et la *Flore française* lui donne le nom de *Cladonia rangiferina*.

Si maintenant nous quittons les contrées hyperboréennes pour redescendre en Vestro-Bothnie, nous verrons à chaque degré reparaître une culture nouvelle. Mais les transitions sont lentes du lichen au froment.

Au-delà du 61e degré de latitude, la paille est considérée comme un véritable trésor, comme un aliment pour l'homme aussi bien que pour les animaux. On la réduit en pâte et on en fait des soupes et des plats de légumes. On raconte qu'un Suédois de Vestro-Bothnie eut un jour occasion de visiter la petite ville de Falkenberg, dont les toits sont de paille. Ce signe évident de misère, ou au moins de médiocrité, lui parut

le comble de la prodigalité, et il s'écria que c'était tenter Dieu que de perdre ainsi un de ses dons les plus précieux.

Voilà l'esquisse sommaire de ces pays de l'extrême Nord, dont la possession restera longtemps encore indivise entre l'homme et la nature. La vie matérielle s'y achète au prix de labeurs opiniâtres, de privations inouïes : la lutte entre la force humaine et la force brutale y présente d'admirables spectacles. Mais le paysage est monotone et le soleil, ce grand peintre, y distribue ses rayons avec trop d'avarice.

Hâtons-nous de redescendre vers des climats moins déshérités.

LA PÉNINSULE SCANDINAVE

I.

Idée générale de la presqu'île scandinave : latitude, climat, superficie, population, limites.

Le lecteur a pu remarquer que nous n'avons pas abusé jusqu'à présent des notions géographiques et des descriptions générales. Nous marchions sur un terrain à peu près connu et, à l'exception de la Finlande, dont nous avons scrupuleusement étudié la configuration intéreure et les côtes, nous n'eussions pu faire, en Russie par exemple, que nous traîner à la suite des *Guides* et des *Voyages* qui sont entre les mains de tout le monde.

Mais, en Suède et en Norvége, nous touchons pour ainsi dire à l'inconnu, ces régions si curieuses, dont l'avenir politique et commercial est si brillant, ayant été jusqu'à présent assez peu étudiées, surtout dans leurs provinces septentrionales. Aussi nous faut-il, avant d'entreprendre de ce côté nos pérégrinations artistiques à la recherche des formes et des couleurs, donner une idée générale de ce pays, le plus septentrional de l'Europe et du monde.

La presqu'île scandinave a une superficie de 6,669 milles suédois carrés, soit de 13,804 milles géographiques. Ainsi, ce que l'on ne sait pas assez, c'est après la Russie la contrée la plus vaste de l'Europe. Notre France, en effet, n'a que 9,748 milles; l'Autriche en compte seulement 12,158, en y comprenant ses possessions italiennes et polonaises. L'Angleterre, j'entends les trois royaumes unis de l'Europe, en a seulement 5,712. La Turquie et l'Espagne mesurent, la première 9,000, la seconde 8,500 milles. La Prusse, qui tient le cinquième rang parmi les puissances de second ordre, n'en a que 5,104 milles.

Et cependant, cette contrée, qui occupe le second rang au point de vue du territoire, descend au neuvième au point de vue de la population. Tandis que la Scandinavie compte seulement 5 millions d'habitants, l'Autriche, qui vient seconde après la Russie, en a 38 millions, la France plus de 36, la Grande-Bretagne 29, la Prusse 16, l'Espagne 13 et la Turquie d'Europe 12.

D'où vient ce défaut de proportion? Evidemment des conditions spéciales du climat. La presqu'île scandinave, à son point nord extrême, le cap Nord, est située sous une latitude

de 70° 11' 40" bien avant, on le voit, dans le cercle polaire. Son point extrême au sud est la petite ville de Falsterbo, ou pour parler plus exactement, Smye, petite station de pêche composée seulement de quelques pauvres cabanes. Smye, à l'extrémité de la Scanie, est situé sous 55° 20'. On voit par là, d'abord, que la presqu'île est habitée sur une étendue de quinze degrés, ensuite qu'elle est plus septentrionale que la plus grande partie de la Russie, que le pays des Tunguses et Kazan, que le Labrador méridional.

Toutefois, grâce à son peu de profondeur et à sa conformation presque insulaire, la Scandinavie jouit d'un climat plus doux que toutes les contrées situées sous les mêmes latitudes. Sous le 70° 4' s'ouvre au nord, vis-à-vis de la Laponie russe, la baie de Varanger, sur laquelle est assise la ville norvégienne de Vardo. Sous 70° 22' on trouve encore la station militaire de Vardohus, et enfin, à l'extrême nord, sous 70° 38', cette ville de Hammerfest, la plus septentrionale des cinq parties du monde et qui, sous un climat rigoureux, est le centre d'un commerce actif et fructueux.

Jamais la civilisation humaine n'a étendu plus loin ses conquêtes sur la naure.

La Scandinavie confine à la Russie par un isthme assez large dont les deux royaumes de Suède et de Norvége revendiquent chacun une part. Au nord, la Norvége touche à la Laponie russe et n'en est séparée que par le fleuve Tana, dont les eaux vont se perdre dans la mer Glaciale. La Suède en est séparée par une autre limite naturelle, le fleuve Kola qui se jette dans la mer Glaciale, et par le fleuve Kemi qui se jette dans la mer Baltique.

Il est naturel de penser qu'autrefois la mer Blanche occupait le vaste espace où se retrouvent encore aujourd'hui les lacs Onega et Ladoga, relais gigantesques d'une mer Glaciale immense, qui ne faisait qu'un seul bassin avec la mer Baltique et la mer du Nord. La Scandinavie, à ces époques ante-historiques, était donc une île.

Nous avons décrit les frontières naturelles, géographiques de la Scandinavie et de la Russie. La politique en a créé d'autres, moins avantageuses à la plus faible des deux puissances. Ces limites sont marquées au nord par le Tana, et au sud par le Tornéa et le Muonio, depuis l'endroit où le Tornea se jette dans la mer Baltique, jusqu'au lac Kilpis-Jauer, d'où sort le Muonio.

Ainsi la Russie pénètre comme un coin dans la Scandinavie, à l'aide d'une langue de terrain considérable qui court à l'ouest, entre la Suède et la Norvége, et va rejoindre les golfes norvégiens situés sur la côte occidentale de la Péninsule scandinave entre la mer du Nord et la mer Glaciale.

I

La civilisation dans la Péninsule scandinave, vue d'ensemble. — Harmonies de l'homme et de la nature. — L'enfant, l'homme et la femme; les paysages; les saisons. — Tempérament général, mœurs, habitudes, conditions sociales.

Le monde est régi par une grande loi d'équilibre, et, tour à tour, c'est au Nord ou au Midi à dominer par la force matérielle ou par l'intelligence, à recevoir ou à renvoyer la lumière. Dernier venu de la civilisation générale, le Nord semble appelé à la haute mission de perfectionner cette civilisation qu'il n'a point créée, de concentrer les rayons d'intelligence et d'activité dont il ne fut d'abord que le réflecteur, et de les renvoyer plus puissants sur leur premier berceau.

Ce phénomène, vous le retrouverez écrit à chaque page de l'histoire humaine. Le premier éclair part de l'Inde, de la Chine peut-être, qui aujourd'hui s'endort dans un engourdissement délétère. Il traverse et réchauffe l'Assyrie, la Phénicie, la Judée, la Perse, féconde l'Asie-Mineure et la Grèce, descend dans la Méditerranée et pénètre dans l'Italie. A chaque pas la lumière est plus forte et plus pure, la civilisation plus complète et plus riche des rayons recueillis sur la route. Les arts, les sciences sont agrandis par les progrès du temps, et, quand le fleuve bienfaisant remonte vers le Septentrion, son lit est déjà vaste et ses flots sont puissants.

Les temps modernes arrivent et le phénomène se dessine chaque jour plus éclatant. Rome et Bysance, civilisées elles-mêmes par la Grèce, civilisent à leur tour la Gaule, la Bretagne, la Germanie et portent la lumière du foyer primitif jusque dans les îles du Nord, jusque dans les régions cimmériennes. Peu à peu le Nord et le Midi changent de rôle. Au Nord les développements les plus ingénieux de l'industrie, à lui l'énergie qui, dans les arts et dans les lettres, remplacera l'inspiration et la grâce.

La Scandinavie, par sa position même, par la rigueur de son climat, par l'âpreté de la nature glacée qui enserre l'homme dans un réseau d'impérieux besoins, semblait opposer à cette diffusion salutaire un obstacle invincible. Cet obstacle même sera un gage de succès. La volonté humaine, surexcitée par la nécessité, portera tout à coup la civilisation de ces contrées déshéritées à un point d'où sont déjà descendues l'Espagne et l'Italie elle-même. Les formes de gouvernement s'y feront plus modérées,

plus protectrices. L'intelligence humaine y deviendra plus puissante. La rudesse du sol ralentira mais affermira la marche.

C'est ainsi que la Scandinavie a pu s'élever insensiblement à une civilisation, à une prospérité que semblaient devoir lui refuser éternellement ses conditions naturelles. Avec son sol désolé par les excès de la température, avec sa ceinture de rocs granitiques recouverts d'une couche légère de terre végétale, avec ses mers intérieures et ses lacs sans nombre, elle a atteint un bien-être que ne connaissent plus aujourd'hui les contrées les plus favorisées de l'Europe méridionale. La force morale de sa population est le secret de cette situation florissante; car, regardez le commerce : il est faible; l'industrie manufacturière : elle y donne peu de produits. Mais le ressort moral est du plus pur acier. Le Scandinave s'est civilisé sans se corrompre.

Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le constater dans cette excursion à travers la péninsule, la loyauté, la bienveillance hospitalière, la politesse se retrouvent partout, même dans les classes inférieures. Et cette politesse de bon aloi n'enlève rien à l'énergie native, à l'indépendance du caractère. Ce n'est pas un vernis, c'est un fonds.

Revienne le printemps dans ces régions boréales, condamnées en apparence à la stérilité et à la souffrance, et, sous les rayons de ce soleil puissant qui semble vouloir réparer la brièveté de son règne par l'activité fécondante, vous verrez sur les routes bordées de ce gazon fin, délié des climats du Nord, aux tons doux d'un vert violet, accourir à chaque barrière à votre rencontre des essaims de petits enfants aux che

veux blonds, au teint rose, aux grands yeux bleus sympathiques, dont l'un tendra gaîment sa petite main pour recevoir la gratification de péage. Leur reconnaissance sans bassesse s'exprimera dans la langue la plus douce et la plus harmonieuse, par les intonations les plus douces et les plus gracieuses.

Comparez ces chérubins à nos gamins difformes, insolents et corrompus, et vous aurez la différence des deux civilisations. Le vice précoce, la débauche héréditaire n'ont pas marqué ces fronts charmants de leur honteuse empreinte.

Le Norvégien, le Suédois sont restés pasteurs et agriculteurs. Leur industrie s'exerce le plus souvent dans la forêt ou sur la plaine. Aussi, leurs habitudes sont-elles empreintes de la poésie de la nature. Dans l'auberge, dans la chaumière, le plafond est composé de planches brutes de sapin odorant. Les fleurs s'y appendent de tous côtés en festons, en guirlandes, et ce vieil usage du temps des Sagas se rencontre même encore dans les villes. La maison simple et bien bâtie est peinte de couleurs harmonieuses, tenue avec propreté. Vous n'y trouverez pas le luxe d'apparat, mais la commodité, la fraîcheur.

Par une habitude qui remonte aux siècles passés, le lit suédois est étroit et nous le prendrions au besoin pour un canapé. « Je ne sais, dit naïvement un voyageur anglais, comment font les Suédois pour vivre en ménage avec des lits semblables, lits de trois pieds de largeur sur six de longueur, qui ressemblent à de petits cercueils. »

La Scandinavie est le pays des contrastes. Les routes, tracées à travers tous les accidents de terrain, le plus souvent

sablées avec soin, entretenues comme les allées d'un jardin anglais, forment presque toujours avenue dans une forêt séculaire ou bordure de lac et de mer intérieure. Leurs sinuosités offrent au voyageur artiste des tableaux qui varient sans cesse, des surprises de tous les instants. Ici, des vallées s'ouvrant à l'œil et s'étageant à perte de vue par des monticules arrondis et recouverts d'un tapis velouté; là, des arcades serrées de feuillage sombre, que termine une échappée de vue sur quelque croupe gigantesque ou sur quelque lac bleu. Plus loin, c'est un fouillis étrange de rocs menaçants qui surplombent et de gouffres hérissés qui vous rappellent les plus sauvages créations de Salvator Rosa. Vous avancez en gravissant une montagne avec escarpement sablonneux, et vous voilà transporté dans l'Apennin ou dans le Tyrol : vous montez encore, et vous trouvez les aspects grandioses de l'Alpe suisse ou des Pyrénées. Puis, vous retombez dans quelque vallon étroit, ombreux, mélancolique, dont l'entonnoir se termine en une nappe d'eau verdâtre, ceinte de bouleaux argentés, estompée de cette douce lumière bleuâtre aux reflets métalliques que verse le soleil du Nord.

Poésie de la nature, poésie de l'homme.

De temps en temps, dans ces changeants paysages, s'offre à vos yeux une élégante maisonnette, avec sa barrière rouge ou verte, oasis habitée de la vaste solitude. Un sentiment instinctif du pittoresque posera coquettement la petite maison rose au bord d'un ruisseau, devant un groupe d'arbres touffus ou au sommet d'un rocher de granit.

Entrez dans la cabane, il y aura là quelque grand vieillard, à la barbe blanche, à la figure patriarcale, fumant une longue

pipe, non avec l'air absorbé d'un Allemand qui rumine, mais avec le calme bienveillant d'un honnête homme attentif aux besoins de l'hôte inconnu qui se repose sous son toit. Ces petits enfants roses, dont je vous parlais tout à l'heure, vous baiseront la main sans servilité, vous regarderont d'un œil curieux et amical, mais sans impudence. Rien de heurté dans les gestes, rien de violent dans l'accent, à tous les âges de la vie un calme indice d'une nature honnête et bien réglée.

Ce calme des habitudes, vous le retrouverez jusque dans les lieux de plaisir. Le dimanche, aux abords des grandes routes, vous verrez de longues processions d'hommes vêtus de grandes redingotes bleues, au linge très blanc, à l'air recueilli ; de charmantes théories de femmes et de jeunes filles, au mouchoir coquettement posé sans affectation, à la robe écourtée sans indécence : tout ce monde se rend à l'église.

Une heure après, on ira à la taverne. Mais, là encore, règne la tranquillité la plus parfaite. Deux cents paysans seront assis sur ses longs bancs de sapin, sans que du dehors vous puissiez deviner leur présence. Trois Français feraient un bien autre tapage. Ce ne sont pas des saints après tout, ces honnêtes Norvégiens, ces Suédois si bien pondérés, et ils s'enivrent tout comme d'autres, mais autrement. C'est avec une placide solennité, avec une majesté olympienne qu'ils prennent le plaisir de la table : on dirait qu'ils s'acquittent d'une fonction.

Voici un couple d'amis, posés en face l'un de l'autre, les coudes sur la table, l'œil dans l'œil, souriant vaguement à leurs pensées sympathiques et, de temps en temps, vidant un verre comme s'ils faisaient l'exercice. En voici plusieurs,

debout, la cruche de bière à la main, parcourant toutes les phases d'une ivresse sérieuse qui n'exclut pas la dignité ; quelquefois, lorsque l'équilibre est compromis, ils se resserrent en groupe, et conjurent les dangers de la station droite par la réunion des masses.

Sur la route, le voyage est facile, peu dispendieux. Le petit char de poste est emporté par une race spéciale de poneys vigoureux, pleins de feu, que le fouet anime par son seul bruit, sans qu'il soit besoin de les toucher. Le conducteur a un appel connu, une sorte de claquement des lèvres, qui se termine en roulement d'*r*, et qui suffit à lancer au galop ces intrépides petits coureurs, braves à la descente, braves à la montée. Le cheval miniature est celui qui vient de l'île d'Héland. Le poney hélandais n'a guère plus de quatre pieds de haut et sa taille rappelle plutôt le chien du Saint-Bernard que le cheval ordinaire. On attelle ce bijou plein de feu à de charmantes calèches d'enfants, véhicules de Lilliput.

Sur la route norvégienne ou suédoise, le voyageur se fait précéder par un *forbad* ou courrier en avant, qui commande les chevaux aux relais. Ce *forbad* remet entre les mains du maître de poste un billet imprimé, portant la signature du voyageur, sur lequel sont inscrits son nom, ses titres et fonctions, sa destination, le nombre de chevaux qu'il demande. L'itinéraire est donc nécessairement tracé à l'avance et il n'est plus permis de s'en départir. Le billet imprimé est ensuite relaté sur les registres qui forment une source de documents pour la police. Il est possible, au reste, d'échapper à ces formalités un peu tyranniques en donnant quelque chose au hasard et en prenant aux maisons de poste ce qu'on y rencontre.

La douceur des mœurs est remarquable en Norvége. Les crimes contre les personnes y sont presque inconnus ailleurs que dans les grandes villes. La vue d'une paire de pistolets, dans une auberge ou sur une route, effraierait singulièrement. Et cependant le Suédois et le Norvégien sont braves ; mais ils ont horreur de la violence. Dans mes longues excursions à travers la Péninsule scandinave, je n'ai entendu parler que d'un meurtre commis sur un voyageur anglais, sorte de fou morose, qui visitait à pied la Norvége, ayant de l'or plein ses poches et des injures au service de tous les passants.

L'Anglais, puisque j'en rencontre un sur ma route, est souvent un objet d'étonnement et quelquefois d'aversion pour le Scandinave. La cause en est dans la politesse bienveillante de ce dernier. Toujours disposé à l'empressement sympathique, il s'étonne de la morgue et de la froideur affectée de cette nation, dont tous les représentants se font un point d'honneur de payer les services sans en montrer de reconnaissance. L'homme qui entre sans saluer dans une auberge est quelquefois un Anglais.

La politesse et la gravité scandinaves se retrouvent jusque dans la colère. Le juron s'adoucit chez le peuple et ne s'empreint pas du cynisme brutal, des fureurs révoltantes des peuples plus méridionaux. Le plus gros juron d'un Scandinave, ce sera *tusandjeftar* (*mille diables*).

Froideur du sang, si vous voulez, que cette pondération des passions, mais elle garantit une haute dignité au sexe le plus faible. La femme est partout, en Scandinavie : elle touche à toutes les professions, à toutes les fonctions, à tous les métiers sans se rabaisser. Vous verrez des femmes facteurs de la poste,

commissionnaires, postillons, garçons de café, garçons de bains, passeurs de bac, charretiers. Et, dans ces conditions si diverses, qui, dans nos contrées du midi de l'Europe, l'exposeraient à tant de souillures, ou au moins à tant d'outrages, la femme ne cesse pas d'être respectable et respectée.

Svelte et gracieuse, la Norvégienne ou la Suédoise n'a pas les formes massives, l'embonpoint opulent de la Hollandaise ou de l'Allemande. Sa taille est riche et fine à la fois, son teint d'un blanc éclatant et plein de santé, sa tournure d'une élégance majestueuse que je n'ai rencontrée que chez la Polonaise.

Voilà, dans une esquisse d'ensemble, cet immense rocher granitique, primitivement peuplé par la belle race finnoise, civilisé plus tard par les races germaniques. L'homme s'y est conservé dans des relations constantes avec la nature et, chiffre significatif, sur trois millions d'habitants trois cent mille seulement habitent les villes. Ce fait seul donne le secret d'une civilisation saine et d'un bien-être inconnu à notre civilisation méridionale.

Aussi, vous ne rencontrerez que fort peu de mendiants en Suède, encore moins en Norvége. Le paupérisme n'est pas organisé comme en Angleterre, latent comme en France. Point de mendicité dominatrice, rongeuse, exigeante. Le seul indice d'une influence démoralisatrice de la civilisation croissante est le nombre toujours croissant des naissances illégitimes.

Si le climat est sévère, il est aussi régulier, et l'excès des températures est conjuré par l'influence salutaire de la mer, par la protection des remparts naturels des montagnes. La puissance de végétation du Midi est remplacée par une activité

bien réglée, par une sérénité soutenue. L'atmosphère presque toujours pure n'est pas altérée par les orages si fréquents du Midi, et le soleil donne seize ou dix-huit heures à l'agriculture.

Un hiver qui commence en décembre et finit en mai, un printemps rapide et fécond qui comme la baguette d'un enchanteur remplace les glaces de la veille par les fleurs et les fruits du lendemain, un été chaud et sain, un automne nuancé des couleurs les plus riches, des teintes les plus bizarres, voilà le climat de la Péninsule scandinave.

L'homme peut prévoir toutes les atteintes d'une température qui se montre presque toujours constante dans ses retours. Nos régions tempérées exposent le corps aux surprises : le Norvégien ou le Suédois peut s'apprêter presque à jour fixe contre le froid ou la chaleur. La maison suédoise bravera le froid le plus intense : toutes les fenêtres ferment hermétiquement, les portes joignent comme un couvercle ajusté sur une boîte ; de longs tuyaux, embrassant tous les étages et toutes les murailles des appartements, y versent une chaleur continue. Les planchers sont rembourrés de mousse ; les fenêtres sont souvent doubles. Il n'y a que dans les villes les plus civilisées que les imitations maladroites du prétendu luxe européen combattent le vieux comfort national.

La Péninsule scandinave ainsi reconnue à vol d'oiseau, descendons vers l'extrême nord et visitons-la en détail, en commençant par la Norvége.

LA NORVÉGE

I.

La Norvége et sa civilisation. — Les frontières du Finmark. — Itinéraire. — Le Nordland : Lapons nomades, habitations d'hiver et campagnes d'été. — Loedingen, Vaage, Loffoden, stations de la pêche. — La température générale s'abaisse-t-elle?

La Norvége n'a pas atteint, dans la civilisation générale, au degré éminent qu'occupe la Suède.

La cause en est sans doute à la nature particulière du sol, à la difficulté des communications. Les côtes de la Norvége se développent cependant sur une étendue de plus de 2,400 kilomètres : mais une ceinture d'écueils, de rochers, de baies, de fjords, de gouffres redoutés des navigateurs l'entoure et rend difficile une navigation que le long hiver de ces climats vient d'ailleurs bientôt interrompre.

Ses rivières sont en grand nombre : mais, à l'exception du Glommen et du Drammen, la plupart de ces cours d'eau ne méritent guère un autre mno que celui de torrents. Echappées des flancs neigeux des monts de Kioelen et de Dover, elles roulent en gaves impétueux, se hérissent de barrages aigus, s'épandent en marécages, se perdent dans des lacs sans issue. Le flottage seul y est souvent possible : la navigation régulière n'y saurait être organisée.

Le climat y est sain, mais rigoureux. Le sol y est naturellement aride, pierreux, et le seigle, l'orge, l'avoine y récompensent assez mal les soins du cultivateur. La récolte des céréales, aidée aujourd'hui de la culture plus certaine des pommes de terre, ne peut suffire aux besoins d'une population cependant bien raréfiée.

Tel est le pays que nous abordons par le cap Nord, descendant successivement du Finmark à Drontheim, capitale boréale de la Norvége, et de Drontheim à Christiania, capitale de la Norvége du sud, en passant par le Guldal, les montagnes de Doverfield, la vallée de Lessoe, le Guldbransdal, le Hedemark et le Romarige.

De Christiania, nous entrerons en Suède par Svinesund, Quistrum, le Skaer, le Goetha-Elf, et la province de Halland.

Le limite vraie du pays des Lapons, du Finmark est, au Sud, à Salten, au Nord, à Senjen : Sandtore, presqu'île aux basses collines, qui nourrit des arbres assez robustes pour le climat, appartient encore au Finmark. Officiellement, les districts de Senjen et de Tromsoe n'appartiennent plus au Nordland depuis 1787, et ont été, à cette époque, réunis au Finmark.

Mais cette séparation n'a de réalité que sur les cartes : les habitants se considèrent comme Nordlandais.

Cette partie de la côte est basse, assez boisée, et d'énormes courants divisent ces basses terres en fjords et en îles égrenées comme les perles d'un chapelet. Ainsi l'Astafjord avec ses rochers de Rollenoe, ses îles de Rogla, d'Andorgoe, dont l'horizon, du còté de terre, est fermé par de hautes montagnes couvertes de pâles bouleaux, du milieu desquelles s'élance l'aiguille de Faxefield.

Toute cette côte a de singulières analogies avec la Suisse. Des métairies s'étagent sur les plans verts des contreforts, et de distance en distance, une cascade écumeuse bondit de rochers en rochers.

Le Tiellesund sépare ces limites extrêmes du Finmark de la paroisse de Loedingen qui va étendre ses bras jusqu'aux frontières de la Suède, et a pour frontière maritime l'énorme golfe nommé Titisfjord en suédois et, en norvégien, Tysfjord. Les habitants de cette paroisse, sur les bords du golfe, sont des Nordlandais pêcheurs et agriculteurs et des Lapons nomades qui n'apparaissent qu'en été. Ces Lapons viennent presque tous des paroisses de Gellivara et de Jockmock, dans le Luleo-Lapmark. Ils viennent, vers la mi-avril, abreuver leurs troupeaux de rennes dans l'eau salée de la mer Glaciale. Cette boisson que les rennes ne prennent qu'une fois par an, mais en quantité énorme, est regardée comme un tonique de première classe.

J'ai vu, au reste, l'habitant de ces latitudes user, dans les moments d'épuisement, du même spécifique. J'ai vu, sur les côtes du Bardonsjord un de mes guides, vaincu par la fatigue,

boire environ deux litres d'eau de mer et ce breuvage lui rendre ses forces en fort peu de temps, ce que n'avait pu faire le thé mêlé d'eau-de-vie que je lui avais fait prendre.

Il faut que j'ajoute que l'eau de mer n'a pas, sur ces côtes, l'énergique salure qui, dans notre Océan, la rend entièrement impotable.

Ce que je n'ai pas vu, c'est le départ de ces Lapons nomades, après la courte saison d'été qui les attire le long du Tysfjord. Les voyageurs et les habitants nordlandais s'accordent à dire que les Lapons ramènent aussitôt après leurs rennes dans les montagnes où se trouvent dans des vallées intérieures inconnues aux Norvégiens des pâturages appropriés à la nature de ces animaux. A mesure que le soleil prend de la force, la neige se fond dans ces vallées, et le renne monte pour chercher la neige, car il ne peut vivre que fort peu de temps sans elle. Le jour de la Saint-Olof, c'est-à-dire vers la mi-août, les Lapons s'enfoncent vers les frontières du Finmark. Ils gardent, dit Léopold de Buch, dans leur habitation d'hiver ce qu'ils possèdent de plus précieux, parce qu'il est beaucoup plus commode pour eux de voyager sur des patins, et de transporter tout ce qu'ils ont sur des traîneaux dans la saison où les vallées et les collines sont aplanies, et où les lacs et les marais offrent une surface solide. Chaque chef de famille a donc ordinairement dans le voisinage de l'église une petite habitation où il laisse pendant l'été ses richesses et ses ustensiles d'hiver.

On conçoit, par là, qu'ils considèrent leurs excursions d'été comme des absences de leur domicile, et qu'ils ne se croient vraiment chez eux que dans les lieux où ils passent l'hiver.

Les côtes de la Norvége sont, à vrai dire, leur maison de campagne.

A cinq milles de Loedingen nous trouvons Vaage, centre du grand mouvement de pêche du Nord. Il se réunit là de trois à quatre mille bateaux par saison, et chaque bateau est monté par quatre ou cinq hommes; c'est quinze à dix-huit mille pêcheurs : or, la population tout entière des Nordlandais ne s'élève pas à plus de soixante et dix mille âmes. En 1801, le dénombrement officiel donnait pour Helgeland, Salten, Loffoden, Senjen et Tromsoe, les cinq districts du Nordland, 71,237 individus, sur lesquels peut-être 20,000 hommes faits capables de travail. Cette population, continuellement éprouvée par les sinistres, par des maladies spéciales, n'est pas de celles qui s'augmentent dans les proportions ordinaires. On peut, au contraire, signaler dans plus d'une localité des diminutions notables.

La morue est l'élément le plus sérieux de cette pêche et, à Vaage, il se pêche par an environ seize millions de morues. Mais rien de plus précaire que cette source de richesse, car rien de plus inconstant que les habitudes de ce poisson. Dans telle station de pêche, à Loffoden, par exemple, à Vaage encore, le fonds ne diminue pas depuis des siècles. Dès les jours de Harald-Haarfaeger, ces stations avaient une réputation de fécondité incomparable et, sous le règne de saint Olof, au commencement du XI[e] siècle, Vaage était la grande ferme de pêche des nobles et des puissants du pays.

En 1120, un siècle après Olof, le roi Eysten, le Numa Pompilius de cette dynastie boréale, frère de Sigurd le Croisé, fit bâtir à Vaage une église et plusieurs maisons de pêche, afin,

dit-il, que les pauvres pussent s'y réunir et y gagner leur vie. Ce prince se glorifie de ce bienfait, qu'il place beaucoup au-dessus des hauts faits de Sigurd, le héros de Constantinople.

« Ces hommes, dit-il dans une lettre à son frère, se souviendront encore, dans les temps les plus reculés, qu'il a existé en Norvége un roi Eysten. » (*Heimskringla*, t. III, p. 248.)

Le savant de Buch se demande pourquoi le poisson persiste à venir près de cette île, tandis qu'il visite moins constamment toutes les autres parties de la côte. Quand on examine avec attention la singulière position de Loffoden, composé d'une longue suite d'îles qui renferment pour ainsi dire une mer intérieure, dont la communication avec la haute mer n'a lieu que par des canaux étroits entre les îles, il paraît évident que la cause de l'affluence des poissons est due à l'abri que les terres hautes leur procurent contre les tempêtes du large. A Soendmoer, ancienne et excellente position, aujourd'hui presque dépeuplée, on savait bien que les poissons abandonnaient les bancs situés à six et huit milles au large, et se retiraient entre les îles, quand les tourmentes les incommodaient par trop. Mais pourquoi s'approchent-ils des bancs les moins éloignés de terre au-dessus desquels il y a pourtant 300, 400 et même 500 pieds d'eau? Pourquoi ne fraient-ils pas dans la mer du Nord, puisque la plus grande profondeur de cette mer ne va guère qu'à 3,000 ou 4,000 pieds? Ne serait-ce pas parce que des pointes du courant méridional projettent à Vaage, ou dans d'autres parages favorisés, des eaux plus chaudes?

La situation froide de Loedingen ne doit pas, au reste, faire croire à des hivers prodigieux de froidure. Si, souvent, le ther-

momètre ne monte à midi, pendant le printemps, qu'à douze degrés, à deux heures du matin, il ne descend qu'à sept ou huit degrés. Il est rare que le froid soit de plus de quatorze degrés, et il est assez ordinaire qu'en janvier ou février le thermomètre reste pendant plusieurs jours à zéro.

Quelques arbres disséminés autour de Loedingen montrent que la température moyenne n'y est pas par trop sévère. L'énorme digue du Loffoden rompt le vent et les courants venant du Nord, et le bouleau, l'aulne, le pin y viennent d'assez forte taille, bien que contrefaits.

Il faut s'enfoncer dans les vallées intérieures pour trouver l'arbre à l'état de massifs vigoureux.

On croit assez communément dans ces latitudes que le climat change et devient de plus en plus froid. Les étés, disent les vieillards, étaient autrefois plus longs et plus chauds, les hivers plus froids et plus courts. Les saisons intermédiaires étaient inconnues. Ceci serait grave. On cite des faits à l'appui.

A Drontheim, on sèmerait aujourd'hui les céréales dix jours à peu près plus tard qu'autrefois. On y récoltait des fruits, et cette récolte est perdue désormais. Les glaciers viennent à certaines montagnes qui ne s'en couvraient jamais, et les cimes qui bordent le Tiellesund se dépouillaient autrefois pendant deux mois d'été des neiges qui les recouvrent toujours aujourd'hui.

Ne serait-ce pas, comme le pense de Buch, un effet de séries de températures mal étudiées? Ce qui se passe aujourd'hui ne s'est-il pas déjà passé dans les siècles les plus reculés?

Sous Harald-Graafeld, vers le milieu du xe siècle, la neige couvrit la terre pendant la plus grande partie de l'été. Le

poète Evin Skaldaspiller sortit de sa maison au mois de juin, et voyant tomber encore la neige, s'écria :

— « Elle est couverte de neige, l'épouse d'Odin ; nous avons, à l'exemple des Finnois, gardé à l'étable au milieu de l'été nos troupeaux nourris de feuilles de bouleau ! »

Il ne faut donc pas conclure à un refroidissement général de la terre, mais il ne faut voir dans ces séries bonnes ou mauvaises, dont l'Europe subit en ce moment même une désastreuse influence, que l'éternelle histoire des vaches grasses et des vaches maigres.

II

Le Nordland ; le Salten et le Helgeland. — Les stroem et le Malstroem, une réputation usurpée. — Les archipels Stegen, paysages du haut du Praestekonenstind. — Vestfjord et Foldenfjord ; aspects de la côte norvégienne. — Où fut Thulé. — Drontheim et sa banlieue.

De Loedingen dans l'île de Hindoe, nous gagnons le Salten par le passage du golfe de l'ouest ou Vestfjord. Le golfe ou détroit s'avance entre le continent et la masse des îles Loffoden, et s'introduit dans cette espèce d'impasse pressée de tous côtés par les pointes aiguës des rochers. L'effort des eaux sous l'action du reflux et des vents qui s'opposent à la direction générale du courant vers le sud produit, entre chaque île ou chaque pointe, des courants violents qui s'engouffrent avec une effrayante rapidité.

Ce sont les *stroem,* parmi lesquels le Sundstroem, le Gimstroem, le Napstroem et le célèbre Malstroem. Ce dernier a un peu usurpé sa terrible réputation. A certains jours, en effet, quand le vent du Nord s'oppose à la marche du courant méridional et au passage du reflux, le Malstroem tournoie avec une effrayante rapidité : l'abîme qu'il creuse attire et engloutit les barques les plus solides, et sa grande voix éclate au loin comme un tonnerre. Mais, dans les temps les plus ordinaires, le Malstroem a des fureurs plus maniables et n'est pas plus redouté du navigateur que la vieille Charybde ou l'antique Scylla. Les habitants de Vaeroe et de Moskensoe le passent sans plus d'inquiétude que les Siciliens ne traversent le détroit chanté par les poètes.

On dit, il est vrai, qu'en hiver, le Malstroem a des allures moins bénignes ; mais je ne l'ai pas vu l'hiver, et il est assez rare qu'en cette saison une barque de pêcheur se confie aux flots du Vestfjord.

Le Malstroem (les habitants du pays le nomment Moskenstroem, du nom de Mosken) n'a donc pas, en Norvége, la célébrité dont il jouit dans le reste du monde, et s'il est un de ces courants dont on redoute à bon droit les fureurs, c'est plutôt celui que l'on trouve près de Bodoe, à l'entrée du Saltenfjord et qu'on nomme le Saltenstroem. Celui-là n'épargne guère les malheureux pêcheurs, et on l'a vu engloutir pendant quelques minutes des barques de trente pieds et les rejeter à une énorme distance.

Mais traversons le golfe. Nous passons ensuite le long des rochers dentelés d'Hammaroe, et après dix heures de navigation depuis notre départ de Loedingen, nous dé-

couvrons les masses escarpées du Skagstadfield dans l'île de Stegen.

Stegen est une paroisse qui, avec une portion de la côte continentale et son annexe de Lennes, renferme 1,500 habitants. Ce petit canton, intéressant par son industrie fondée sur la pêche et sur la culture, présente le curieux spectacle d'une civilisation plus avancée sous ces latitudes sévères, que dans la plupart de nos contrées montagneuses de France. Il est rare d'y rencontrer un paysan qui ne sache pas lire, et l'instruction y est donnée non-seulement par le pasteur, mais encore par des maîtres d'école ambulants venus de Christiania ou de Drontheim, sorte de colporteurs de la science populaire.

L'île de Stegen est très haute, et ses montagnes sont remarquables par un système de pics volcaniques s'étageant de distance en distance et dont le plus élevé, le Praestekonenstind, est un véritable géant. Les deux autres, le Hanekam et le Vesthorn, recèlent dans leurs plis de charmantes vallées, de jolies métairies proprettes, peuplées de chevaux nains et de vaches qui pâturent à l'état demi-sauvage, jusqu'à l'époque des premières neiges. C'est la Suisse, avec ses beautés naïves et grandioses et même avec ses châlets. Mais, à une certaine hauteur, le paysage prend du feuillage des bouleaux, le seul arbre qui y persiste, un caractère particulier.

Du sommet du Praestekonenstind, dont la tête chauve s'élève à deux mille pieds au-dessus de la mer, l'œil découvre des plaines immenses de mers hérissées de pics, chargées d'îles aux sommets neigeux. Au nord, l'Océan prend un aspect menaçant, et ses vagues blanchissantes contre les innombrables écueils qui les rompent rappellent l'idée de la désolation. Sur

la route qui conduit de Lakestad, principale résidence de l'île de Stegen, aux sommets du Praestekonenstind, les mélancoliques aspects de la nature s'allient aux souvenirs mystérieux du passé. Le voyageur y rencontre des tertres qui recèlent sans doute les cendres des anciens dominateurs de la mer : de vieux murs cyclopéens laissent deviner sous la mousse des ruines indéchiffrables et les dieux des antiques Sagas semblent présider encore à ces imposantes terreurs.

Après Stegen, la mer se couvre d'un semis de petites îles, dont Grydoe, Hunsoe, Brennoe sont les plus importantes. Cette dernière est remarquable, non par ses dimensions, mais par une haute montagne, le Brennoefield, dont le sommet laisse échapper de temps en temps de furieuses tempêtes.

Le Brennoesund une fois traversé, nous entrons dans une vaste baie, le Foldenfjord.

C'est ici que, au mois de juillet 1732, Linné, parti à pied d'Upsal, arriva après avoir traversé les âpres montagnes de la Laponie : le célèbre naturaliste avait alors vingt-cinq ans. Il avait, lui aussi, le préjugé du Malstroem et il voulut, comme Pline, affronter une terrible énigme de la nature. On se refusa à l'y conduire, et il parcourut en bateau les bords du Foldenfjord. Accueilli chez un pasteur de Roerstad, il essaya quelques jours après de repasser en Laponie, par les montagnes d'où descend le Tornea. Après plusieurs jours d'horribles fatigues et de privations sans nombre, le célèbre naturaliste dut renoncer à son projet.

A la sortie du Foldenfjord, la côte norvégienne apparaît avec un caractère imposant qu'elle conservera dans presque toute son étendue. Cimes escarpées, toits inclinés comme

ceux des cathédrales gothiques, tours et pyramides qu'on croirait élevées par des géants, tel est l'aspect de la Norvége aux environs de Hundholm et de Bodoe. Le port d'Hundholm est assez commerçant.

C'est là que finit le Salten et que commence le Helgeland, Ce Helgeland n'est pas l'antique province de ce nom, sous lequel était comprise autrefois toute la partie nord de la côte jusqu'à Senjen et aux limites du Finmark. Le Helgeland n'est aujourd'hui qu'une partie du Nordland.

Des groupes d'îles chauves ou verdoyantes, des promontoires à pic détachant dans la mer des masses gigantesques, isolées par l'action continue des flots, des détroits profonds et sinueux, tel est l'inévitable spectacle de ces parages depuis le cap Kunne jusqu'à Drontheim.

Ici, sont les sept rochers gigantesques d'Alstahoug, dont les masses énormes s'estompent dans la blanche atmosphère des nuits boréales; c'est Tiotoe, plaine fertile, couchée au pied de ces géants de la mer; c'est l'île d'Alsten, avec ses sept sœurs (Sye-Soestere), cimes neigeuses dont le pied granitique s'enfonce dans la mer et dont les derniers sommets s'élèvent à 4,000 pieds; c'est Steenkjaer, village bas et mélancolique, dont la fortune précéda celle de Drontheim. Il y avait ici autrefois une ville florissante que saint Olof détruisit et dont il transporta les habitants à Drontheim.

Voici Vaerdal, célèbre par ses gants, renommés en Norvége, en Suède et même en Angleterre, pour leur souplesse et leur suave odeur qui vient, dit-on, d'une préparation spéciale au moyen de l'écorce d'orme.

Plus loin est Levanger, gros hameau, qui mériterait pres-

que le nom de ville. Les rues y sont pavées : une foire importante y attire de nombreux étrangers, et le fer, le cuivre, les cuirs de la montagne, s'y troquent contre le poisson sec ou salé de la côte.

C'est encore Stoerdalshalsen avec sa fabrique de poterie et sa haute montagne, le Stoerdalsfield, d'où l'œil distingue parfaitement le golfe de Drontheim, la vallée de Langsten et Drontheim placé à quelque distance de la mer.

Les habitants du Nordland offrent à l'observateur, dans certaines localités, et surtout à Alstahoug des traits remarquables. Il est facile de reconnaître dans leur physionomie le type oriental. Ce ne sont pas là les visages aplatis, les cheveux blonds du Finlandais ou du Norvégien : les yeux sont noirs, et les os des pommettes sont saillants, les traits sont fins et vifs. Faut-il croire, avec le savant Schioening, que cette race est un débris des anciennes colonies de Phéniciens et de Carthaginois qui venaient autrefois, du fond de la Méditerranée africaine, pêcher le hareng et la morue des Loffoden et exploiter l'étain de Thulé ?

Si Thulé fut quelque part, dit Léopold de Buch, c'est ici et non en Islande, non plus que dans les Orcades ni dans les îles de Shetland. Quand il s'agit d'un jour de plusieurs mois en été et d'une nuit de plusieurs mois en hiver, il ne peut être question de l'Islande, dont l'extrémité septentrionale atteint à peine au cercle polaire. L'agriculture n'était pas florissante en Islande comme Strabon le raconte de Thulé, où l'on portait le grain dans de vastes bâtiments pour le battre et le conserver. L'Islande était encore une terre déserte et inculte, lorsque, sous le règne de Harald-Haarfaeger, des Norvégiens allèrent

y chercher la liberté. A Thulé, au contraire, qui se prolongeait jusqu'à la mer Glaciale, les habitants étaient arrivés à un assez haut degré de civilisation. Pomponius Mélas, qui ne parle que d'après les auteurs grecs, dit expressément que Thulé est au nord de la Sarmatie, et en face des côtes de la Belgique. Aucune des îles Britanniques ne peut être Thulé, situé à six journées de route des côtes de la Bretagne. Thulé était une vaste contrée placée beaucoup plus loin que l'Islande et très reculée vers le Nord. Peut-on croire, dit le savant prussien, que les Phéniciens, qui avaient acquis une connaissance si précise de la Bretagne et de l'Irlande qu'ils en déterminaient la circonférence avec beaucoup d'exactitude, n'aient pas été jetés sur les côtes de Norvége, et n'en aient jamais entendu parler ?

Les côtes d'Ecosse et celles de Bergen, par exemple, sont séparées par une si petite distance que pour aller des unes aux autres il ne faut souvent qu'un jour, et l'on a quelquefois vu aborder en Norvége de petits navires chargés de beurre, que des fermiers écossais avaient expédiés pour la ville la plus voisine de leur habitation. Les courants portent d'Ecosse et d'Irlande en Norvége et non en Islande.

Thulé, dans ce système, serait donc la côte tout entière de la Norvége, jusqu'à son extrémité la plus avancée vers le Nord; aucun des écrivains anciens n'a dit que Thulé fût une île.

Voilà les réflexions que font éclore naturellement ces types orientaux si remarquables au milieu de la race blonde des Danois, et les restes incontestables de l'idiome africain retrouvés particulièrement dans le dialecte des habitants d'Alstahoug.

Quant au costume de ces habitants, il n'offre rien qui rappelle les souvenirs de l'Orient. Il consiste, pour les hommes, en un justaucorps brun, semblable à celui des mineurs de Dalécarlie, mais fermé sur les côtés et ouvert sur la poitrine. De chaque côté de cette ouverture, pendent de petits rabats bleus; de grandes culottes de matelot blanches par dessus les bottes, et un bonnet de laine rouge sous le chapeau noir ou brun, complètent le costume des pêcheurs du Nordland.

Mais nous voici bientôt à Drontheim. La route et les bords du golfe se constellent de jolies maisons de campagne qui décèlent la grande ville. Il y a là, au moins, d'autres arbres que le bouleau. Le cerisier y croît, mais ne donne pas de fruits : le prunier, le poirier, le pommier s'y abritent frileusement derrière les grands murs des jardins, mais leurs fruits n'y arrivent que bien rarement à maturité. Le chêne y est rabougri, malingre.

Drontheim, c'est-à-dire une ville de huit à neuf mille habitants, une société cultivée, le mouvement et la vie de l'intelligence, l'écho lointain des choses de l'Europe, voilà ce que je trouve enfin après tant de jours passés dans les solitudes désolées du Nord.

Drontheim, ville boréale, est, par sa situation derrière les monts Doverfields, isolée du reste de la Norvége méridionale ; elle est donc en quelque sorte la capitale du Nord, comme Christiania est la capitale du Sud.

La position de Drontheim explique suffisamment sa fortune. Cette ville a été placée par son fondateur, le roi Olof Trygvesoen, au point d'attache des quatre vallées principales de la Norvége, le Stoerdal, le Saelbodal, le Guldal et l'Orkedal. Cette

situation dominante contrebalance en partie les inconvénients de son port incommode et son éloignement de la mer.

Drontheim, que quelques voyageurs et géographes nomment *Trunyem, Tronyem, Trondhjem, Drondhjem*, mérite une mention particulière. Sa cathédrale gothique du onzième siècle est assez belle ; mais la plus grande partie de cet édifice a été détruite par les incendies successifs qui ont désolé la ville.

C'est quelque chose, n'est-ce pas, que de rencontrer sous le 63e degré de latitude nord une cathédrale, un hôpital, une maison de travail, un musée, une école publique et des écoles nombreuses où fleurit la méthode Lancastérienne. La population y est douce, affable, cultivée; les crimes y sont presque inconnus. Un sentiment remarquable de goût et d'art y paraît naturel chez les habitants.

Un jour, le roi Chrétien V visitait Drontheim. Un jeune pâtre qui se trouvait sur son passage, improvisa, à l'aide d'un morceau de bois et d'un couteau, un buste du prince tellement ressemblant dans sa naïveté grossière, que tout le monde le reconnut et que le prince voulut en faire présent au musée royal, comme objet d'art et de curiosité.

J'ai rencontré sur les rochers des Fjords, dans les Alpes voisines de la Laponie, plus d'un de ces artistes naturels, dont la ceinture de cuir recèle un couteau, instrument universel de son propriétaire. Butler, dans son *Hudibras*, se moque de son héros qui se servait de la même arme pour couper son fromage, fendre en deux un ennemi et équarrir une poutre. Chaque paysan norvégien est un Hudibras. Ce qu'est la hache au paysan russe ou finlandais, le couteau l'est au paysan norvégien. A l'aide de ce seul outil, il fabrique harnais, chaises, essieux,

roues, vases de toute espèce : par lui, il est à la fois charpentier, tailleur, menuisier, carrossier, sculpteur.

Drontheim est remarquablement large et régulièrement bâtie. Sa position, à l'embouchure de la vallée arrosée par la Niedelf, lui permet de jeter ses maisons sur la presqu'île formée par cette rivière. Sa rue principale, Munke-Gade, est une *perspective* à la facon russe, c'est-à-dire une vaste rue, large, droite, qui s'étend du rivage à la cathédrale. Les maisons qui la bordent sont de belle apparence, quoique presque toutes construites en bois. Le palais du gouvernement est peut-être la plus belle maison de bois qui existe dans le monde.

Les couleurs éclatantes de ces maisons donnent à la ville un aspect des plus gais. Les encadrements de fenêtres, les lisses de bois des interstices, tout cela forme de charmantes oppositions de couleurs.

Domkirke, la vieille cathédrale, n'offre plus de l'église primitive qu'une tourelle surmontée d'un dôme en forme de courge, que dépasse un clocher. Le dernier incendie eut lieu en 1819 et dévora la façade, célèbre par des dorures du plus bel effet.

Le costume des femmes n'a de distinctif qu'un petit bonnet rond, de toile brune, qui couvre le haut de la tête. Les paysannes ont un air de propreté et d'aisance qui réjouit l'œil. Le costume des hommes consiste en une jaquette courte, d'étoffe brune, et en un vaste bonnet rouge.

La propreté, l'aisance se retrouvent dans la maison du paysan, comme dans la maison du négociant, comme dans le costume des habitants eux-mêmes.

C'est, en somme, vue des hauteurs de Christiansteen, une de

ces jolies petites villes de bois, aux couleurs éclatantes, comme on en donne aux enfants. De la montée du chemin de Christiania, le cours de la Niedelf, la rade avec son mouvement et sa vie commerciale, le verdoyant promontoire qui s'allonge dans la mer, tout concourt à former un charmant paysage.

Parmi les nombreux édits des rois qui ont gouverné la Norvége, il en est bon nombre qui témoignent que son commerce est beaucoup plus développé que son industrie; on en tire une grande quantité de bois de construction, et les exportations de morues et de harengs, que fait annuellement la Norvége, ne s'élèvent pas à moins de six à sept millions de francs. Le homard aussi se trouve en abondance dans ces parages, et j'ai pris connaissance d'une statistique qui porte à onze cent mille le nombre de ceux qui furent envoyés de Norvége en Angleterre dans le cours de l'année 1827. C'est dans la ville de Drontheim qu'est le point central d'une banque générale fondée en Norvége, et dont les caisses particulières sont établies dans chacun des chefs-lieux diocésains.

La ville de Drontheim, qui ne compte guère plus de douze mille âmes, possède, en outre des avantages que nous avons déjà énumérés, une institution de sourds-muets, un séminaire pour l'instruction des Lapons, un cabinet d'histoire naturelle, une académie royale des sciences, et enfin, une bibliothèque assez riche, mais fort mal rangée il y a quelques années; et certes, à cette époque où elle fut visitée par un savant allemand qui pensait y trouver un manuscrit des plus curieux, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle fût en désordre, ainsi que vous allez pouvoir en juger :

Cumulant les fonctions d'organiste de la cathédrale et de bibliothécaire, le brave homme qui remplissait ces doubles fonctions, étant plus versé, du moins il faut le croire, dans les études musicales que dans celles des langues, soutint au visiteur en question ce qu'il soutenait, du reste, à tout venant, que les manuscrits égyptiens qui sont arrivés jusqu'à nous ont été écrits sur du *papier russe* et que l'Alcoran est un ouvrage chinois !

III.

De Drontheim à Bergen; les deux routes; esquisse générale du pays, lacs et montagnes. — Christiansund, Molden, la Suisse norvégienne, Bergen.

Deux routes s'offrent au voyageur, entre Drontheim et Bergen, la route de terre et la route de mer.

On m'avait tellement exagéré les dangers et les inconvénients de la première, on m'avait tant parlé de reprise possible d'un froid tardif ou précoce, comme vous voudrez, car l'hiver est bien proche voisin de l'hiver dans ces climats, que j'avais vraiment envie de m'arranger avec un capitaine norvégien et de suivre les côtes jusqu'à Bergen.

Mais est-ce bien là voir un pays? J'avais ainsi côtoyé la Sicile et fait entièrement le tour de l'île aux trois pointes, et j'avais, dans cette excursion charmante, surpris bien des paysages inconnus, bien des aspects originaux et grandioses de cette île africaine : mais, connaîtrais-je aujourd'hui la vieille Trinacrie, si je n'avais pas traversé cette terre splendide et désolée, à pied, le bâton dans la main, le sac au dos?

Allons, un peu de courage. Un voyageur qu'étonnent et rebutent les obstacles n'est pas un voyageur sérieux.

D'ailleurs, j'appris qu'il était inutile d'affronter les dangers et de m'exposer aux fatigues du chemin direct par Molden : je pouvais faire une pointe sur la route de Christiania à Drontheim, gagner le passage de Suletind, par une route de traverse, et prendre le col de Jerkind. Cette route est de beaucoup préférable à celle qui passe par Roras. Elle a, du reste, cet avantage qu'elle déploie, aux yeux du voyageur, les aspects les plus pittoresques de la Norvége intérieure.

La route de Christiania à Drontheim par Roras a pour principaux relais de poste : Oust, Soeberg, Leer, Vollen, Rogstad, Bogen, Kirkvold, Ydseth, Hov, Roras, Moe, Bergseth, Vestgard, Moklebye, Bjornstad, Sigstad, Ihrstad et Minde.

La route par le col de Jerkind passe par Hammer, Bye, Gumdal, Sundseth, Stuen, Drivstuen, Jerkind, Lie, Tofte, Vig, Brandvold, Holmen, Sveen, Alfstad.

La première mesure 47 milles 5/8; la seconde, 47 1/2.

Le lecteur me permettra de ne pas suivre dans cette narration, nécessairement rapide, les allures minutieuses d'un itinéraire. Ainsi, à 35 kilomètres environ de Molden, le chemin direct de Christiania se rencontre avec la route de Christian-

sund. Ne ferons-nous pas un détour de quinze lieues environ, pour jeter un coup d'œil sur cette ville ? Ainsi encore, sur le reste de la route, le chemin direct ne nous éloigne que de quelques lieues d'un site célèbre ou original. Le négligerons-nous pour être fidèle aux relais?

Sortons donc de Drontheim et jetons un regard sur le Steinberg, qui domine cette capitale du Nord.

C'est un merveilleux aspect que celui de cette chaîne de montagnes, entourée partout à sa base d'une noire forêt. Placé au-dessus de cette mer de feuillage sombre, j'apercevais au loin un pan de mer bleue, brodé de dentelles blanchissantes et pointillé de voiles semées sur l'azur des flots comme de pâles étoiles dans un ciel crépusculaire.

Le Steinberg franchi, du côté d'Oust, le sol devient marécageux. De vastes plaines humides et malsaines, une route imbibée qui s'effondre à chaque pas sous les pieds du cheval, se relève insensiblement jusqu'au Guldal, belle vallée assez peuplée, très féconde, marquetée de métairies roses et jaunes, et de grands champs de seigle jaunissant.

C'est là que, vers la fin du dixième siècle, se décidèrent les destinées de la Norvége. Là avait abordé Norr, le chef des hommes de la mer, le vieil ancêtre des Normands. Haquin-Jarl y régnait en 995, quand Olof Ier, dit Trygvesoen, vint l'y attaquer et le vainquit.

Plus loin, commence le Sokndal, pays de lacs vastes et tranquilles, où se mirent de noirs sapins. De chaînes en chaînes, nous nous élèverons ainsi jusqu'aux monts Dover-Field, cette puissante arête dont le dernier contrefort vient mourir dans la vallée d'Opdal. Ces monts sont encore recouverts d'une

neige éclatante qui, je pense, ne fond jamais ; mais au milieu de leurs croupes gigantesques, apparaît déjà le pâle feuillage des bouleaux satinés, et la sombre ceinture des pins et des sapins les entoure à leur base. C'est la Suisse avec ses châlets, ses troupeaux, ses torrents et ses lacs; mais c'est une Suisse que foule rarement le pied d'un voyageur et qui conserve des aspects sauvages, une physionomie désolée. Les routes ne rappellent guère celles de l'Oberland : elles s'étalent en fondrières ou se rétrécissent en crevasses entre d'énormes rochers. Des débris gigantesques arrachés par l'avalanche aux montagnes supérieures les encombrent trop souvent, et le cheval cherche péniblement son chemin au milieu de ce chaos.

Près de Jerkind, la route s'élève à plus de 4,000 pieds sur la montagne. Le Dover-Field est ici comme l'agrafe centrale des chaînes de montagnes de la Péninsule scandinave. C'est ici que se rattachent à la boucle immense le Kioel qui sépare la Suède de la Norvége, et le Langefield qui court vers la côte norvégienne de l'Ouest.

Au dessus de tous ces géants, s'élève, solitaire, le Sneehaetta, colosse aérien toujours enveloppé de brumes mystérieuses, et qui porte à 2,475 mètres son front encore inexploré.

Ces Alpes de Norvége ont, comme leurs sœurs de Suisse, leurs hospices toujours ouverts aux voyageurs.

Après Jerkind, nous descendons dans la vallée où brillent quatre lacs, aux bords couverts d'aulnes et de bouleaux. De leurs eaux réunies en un seul déversoir se forme le Folda-Els qui va se jeter dans le Glomme.

Telle est l'esquisse générale de la route jusqu'à Tofte. Pas-

sons aux détails, sans négliger les excursions capricieuses en dehors du chemin.

Commençons par Christiansund. Au fond d'un bassin pittoresque, fermé par l'île de Freioe, une anse entourée de rochers pelés recèle Christiansund, ville de plus de 2,000 âmes, dont le mouvement commercial est assez important malgré les désavantages de sa position.

Christiansund est bâti à plus de vingt kilomètres de la côte, sur trois îles nommées Kirkelanet, Inlanet, Norlanet. Kirkelanet, ou île de l'Eglise, renferme la ville principale, avec son église, ses magasins nombreux, peints en rouge et bâtis sur pilotis. Les canaux créés par la juxtaposition des îles sont bordés par de jolies petites maisons blanches, jaune d'ocre, gris de fer, rouges, que surmontent de petites terrasses avec jardinets. La passion de la verdure s'accroît sans doute en raison des obstacles qu'elle rencontre : j'ai pensé, en voyant les jardins suspendus de Kirkelanet, aux jardins de nos fenêtres parisiennes. La municipalité de Christiansund a aussi joué au jardin. Elle a planté une promenade lilliputienne à l'abri des rochers chauves de la côte, et ménagé, dans l'intérieur de l'île de l'Eglise, quelques *squares* ou carrés de verdure, égayés par quelques vaches naines.

La véritable beauté de Christiansund n'est pas dans ces coquetteries faites à une nature ingrate : elle est dans les majestés naturelles d'un paysage saisissant, formé par les écueils d'un premier plan sauvage, avec des vagues mugissantes, et par la plaine immense d'eau verte qui laisse deviner à l'horizon les glaces éternelles de la mer Boréale. La limpidité de l'atmosphère dans ces climats ouvre aux yeux de l'imagination d'in-

finies perspectives, et le paysage *vu* se complète par le paysage *rêvé*.

Christiansund fait un commerce assez actif de bois de sapin, de poisson sec ou salé. Quelques navires anglais et espagnols viennent charger ce dernier article pendant les deux mois de belle saison. Des navires allemands et hanséates y apportent une partie des blés d'importation nécessaires à l'alimentation de la Norvége septentrionale.

Tout ce mouvement qui étonne à une aussi grande distance de la côte et si loin de la véritable vie de la Norvége, est justifié par l'extrême sûreté du port formé par le canal qui sépare Inlanet de Kirkelanet. Les vaisseaux peuvent y pénétrer par tous les vents et la position insulaire favorise singulièrement les communications dans un pays où les routes de terre sont toujours difficiles, souvent impraticables.

Tout autre est, pendant l'été, la situation de Molden. Ce canton est un de ceux qui m'ont le plus rappelé la Suisse. Au pied d'un gai coteau, parsemé de châlets peints de toutes couleurs, une blanche église révèle, sur les bords d'un grand lac entouré de récifs majestueux, la petite ville de Molden que surplombent les croupes grisâtres du Dover-Field. C'est le Zurich de la Norvége.

N'allez pas croire, cependant, sur la foi de cette assimilation enthousiaste, à des mamelons verdoyants, à de grasses prairies cachées dans les replis de la montagne, à des troupeaux de vaches aux clochettes argentines. Le chemin de Drontheim est seul, pendant quelques milles et sur la rive du lac, digne de l'Helvétie. Le gazon des collines, le vert gai des bois, les champs d'orge et d'avoine et les arbres plantés à

égales distances font de ce morceau de route une délicieuse promenade. Mais à quelques kilomètres recommencent les sublimes horreurs, les croupes pelées, les fondrières.

C'est pendant les longues heures du crépuscule boréal qu'il faut admirer cette nature exceptionnelle, dont rien dans nos climats ne saurait donner l'idée. La pâle et vaporeuse atmosphère qui baigne alors tous les objets adoucit les arêtes des montagnes, revêt les rocs pelés de brouillards doucement colorés, étoffe transparente de rayons solaires qui se dégrade doucement à l'œil pour disparaître dans un gris uniforme jusqu'aux premières lueurs du matin. Si le soleil se lève tout à coup sur cette nature noyée dans une ombre mystérieuse, les ombres s'accusant plus fortement remontent vers les montagnes à mesure que le soleil pénètre dans les vallées, et revêtent, sous la chaude atteinte de la lumière, des tons rosâtres, pourpres et vineux qui disparaissent bientôt dans un vaste ensemble de lumière éclatante.

Sur le Storfjord, ou grand lac, des cataractes sans nom ajoutent aux beautés majestueuses du site. Sous la poussière irisée qui baigne incessamment les rochers d'alentour, croissent dans un poétique désordre, des rosiers, des valérianes, des saxifrages pyramidales aux royales panicules et des gazons verts, baignés de fraîcheur, recèlent des troupeaux de mouettes criardes. Souvent, à l'issue d'un canal naturel formé par les eaux de la cataracte, vous rencontrerez quelques pêcheurs solitaires jetant l'appât au saumon. Si vous entrez dans quelque *schiften* ou chaumière, vous y trouverez les femmes réunies dans une vaste chambre éclairée par le plafond, et pétrissant dans des terrines d'une propreté rigoureuse des pains de fa-

rine d'orge et d'avoine. Elles les étendent ensuite avec le rouleau et en forment de longs gâteaux minces. C'est le *flat-brod.*

Les maris sont en campagne, à la pêche ou dans quelques barques de commerce. Vêtus de leurs costumes pittoresques, avec leur longue chevelure tombant en boucles sur leurs larges épaules et leur barbe en éventail, ils peuvent souvent passer pour des types accomplis de la beauté humaine.

La culture ne peut être qu'une des occupations secondaires du paysan norvégien : elle est cependant honorée, et le plus ou moins de terres à cultiver constitue une hiérarchie de distinctions généralement admises. Ainsi, le cultivateur est un *pladsmœnd* ou un *gaardsmœnd*, suivant l'étendue du terrain qu'il exploite. Le *gaard* a jusqu'à un mille norvégien d'étendue. Le gaardsmœnd possède d'ordinaire une douzaine de vaches, une vingtaine de chèvres, une quarantaine de brebis, et occupe deux domestiques ou *drengs* et une servante. Le pladsmœnd n'aura que quatre ou cinq vaches, cinq ou six chèvres, une douzaine de brebis et pas de domestiques.

La nourriture de ces paysans est invariablement composée de ce *flat-brod* que je décrivais tout à l'heure, du *grot*, pâte à moitié cuite, arrosée de lait caillé, de lait aigre ou *surmelk* et de lait doux ou *sotmelk.* Peu de poisson, rarement frais, du beurre en mottes les jours de fête, et quelquefois des pommes de terre d'assez mauvaise qualité composent cette cuisine affadissante.

A deux journées de ce pays de lacs est Bergen, point central d'où le touriste peut en deux fois vingt-quatre heures se rendre au milieu des sites les plus curieux des Fille-Fields. Bergen est une véritable ville, chef-lieu de diocèse, avec une

population de près de vingt-cinq mille habitants. Ancienne capitale de la Norvége, elle a conservé de sa splendeur d'autrefois un mouvement commercial assez considérable.

Bergen est, presque comme toutes les villes maritimes de la presqu'île scandinave, cachée au fond d'un golfe et dominée par des groupes de montagnes. Elle est couverte, du côté de la mer, par un long promontoire à l'extrémité duquel s'élève le fort de Frédériksfastning.

Ses rues rappellent la vieille ville du moyen âge et n'ont pas l'aspect des *perspectives* russes, finlandaises ou suédoises. Le terrain irrégulier de la ville contribue à multiplier les aspects pittoresques. La grande rue parallèle au port, *Strand-gade*, est bordée de magasins élégants. Les maisons, blanches pour la plupart, et construites en bois, rappellent par leur disposition et par leur propreté les constructions hollandaises. A chaque porte de maison est un large tonneau peint en vert, utile précaution dans ces villes de bois que dévore périodiment l'incendie.

Domkirke et Nykirke, principales églises de Bergen, n'ont rien qui les distingue. Le port, avec ses vaisseaux, ses barques de grande pêche et de cabotage, ses bateaux pêcheurs norvégiens, indique assez la prospérité commerciale de cette ville qui sert d'entrepôt à toute la Norvége septentrionale.

C'est ici que j'ai vu, pour la première fois, au milieu des sombres costumes de la bourgeoisie, les pittoresques vêtements des paysans de l'intérieur. J'y ai vu des montagnardes, coiffées d'une sorte de diadème de laine rouge, et portant sur un corset jaune soutaché de blanc une veste rouge et une ceinture à plaque de cuivre luisant.

C'est un spectacle que notre civilisation uniforme ne nous donne plus que rarement aujourd'hui, celui de ces costumes pittoresques, dont chaque détail révèle une habitude, une tradition ; la couleur locale disparaît de partout. A Constantinople même le vêtement a subi des modifications qui le rapprochent de l'habit français, et en France les artistes qui se mettent à sa poursuite ne peuvent plus en retrouver de vestiges qu'au fond des Pyrénées ou de la Bretagne ; c'est dans cette dernière localité, qu'à peu de distance de Nantes, au bord de la mer, se trouve le bourg de Batz, dont les habitants sont tous paludiers et sauniers.

Les paludiers de Batz ont des vêtements et des usages dont rien n'est encore venu altérer la pureté, car ils regarderaient comme une impiété de rien changer à leurs costumes qui se transmettent de père en fils.

Mais, cédant au pouvoir d'un souvenir national, nous voici loin de la Norvége, revenons-y, et disons que la couleur locale qui nous avait entraînés en de plus doux climats s'efface aussi et disparaît graduellement en Suède, d'abord dans les grandes villes, puis dans tous les lieux qui les avoisinent.

IV.

De Bergen à Christiania; cascades de Sevle et de Stalemsbakke. — Christiania, les maisons de pierre, les Lukkers, population bariolée.

De Bergen à Christiania la route de terre mesure 47 milles norvégiens et alterne le chemin de poste et la traversée par eau sur les lacs ou les fjords. On passe par Houge, Thunas (par eau), Dalevagen. Là, on prend le bateau pour gagner Dalseider et Bolstader; puis on reprend la route de terre par Evanger, Flage, Tvinde, Staleim, Gudtvangen (par eau), Leirdalsoren, Hag, Thune, Rejen, Strand, Tolmlesolden, Tonvold, Hoff, Ougedal, Granevold, Vang, Sundvolden et Jondsrud.

Une autre manière, infiniment plus agréable et plus rapide, de gagner Christiania, c'est de prendre le bateau à vapeur. Mais ce bateau ne fait que deux fois le trajet entre Christiania et Bergen, pendant les deux mois de la belle saison. On peut aussi, en suivant la côte de Bergen à Christiania, trouver à s'embarquer sur le bateau à vapeur de Stavanger, ou noliser quelque barque.

Mais, ici encore, il vous faut suivre rapidement avec moi la route de terre, si vous voulez connaître les principales localités de la Norvége intérieure.

Jusqu'à Dalevagen, station située sur un lac qu'on traverse en barque, la route n'offre aucun site remarquable. Le lac de Dalevagen présente les beautés si communes de la Norvége, nappe tranquille, torrents impétueux descendus de la montagne, cascades blanchissantes, îlots habités par des chèvres, et, à l'horizon, de noires masses de rochers géants, entourés d'une brumeuse atmosphère.

Au-dessus de Dalseidet est Evanger, sur l'Evanger-Fjord : c'est toujours le lac norvégien, mais dans un plus petit cadre. L'amphithéâtre des montagnes, les coupures des gorges, les anfractuosités des vallées, tout cela est comme la miniature des horreurs grandioses des Dover-Fields et des Fille-Fields. Les hameaux sont des plus petits sur toute cette route; ils renferment tout au plus vingt ménages. Et, cependant, que de beautés naturelles feraient de ce pays un des plus fréquentés du touriste, si la Norvége n'était pas si loin de nous! Les cascades de Sevle, de Stalemsbakke, que je laisse derrière moi, surpassent en beautés originales tout ce que j'ai vu en Suisse.

Si vous n'en croyez pas mon enthousiasme de voyageur, écoutez l'exact et fort peu passionné Twining : « Comment dépeindre, dit-il en parlant des Sevle-Foss, le mouvement continuel, la vie toujours renaissante qui anime cet albâtre liquide? Comment rendre l'élan et la légèreté de cette gerbe d'écume, partant du centre même de la cascade, ou faire concevoir la violente agitation de l'air dans le voisinage de ce phénomène sublime, et la douce fraîcheur qu'une rosée fine répand au loin sur les épais taillis et les gazons émaillés !

« Quel objet pourrait se présenter, auprès de celui-ci, assez beau pour en faire détourner pendant quelques instants la vue et partager l'admiration qu'on lui porte?

« Il s'en présente un pourtant, un moment après, qui mérite au même degré les hommages du voyageur; c'est le torrent de Stalemsbakke, tombant avec toute l'impétuosité qu'une grande élévation peut donner à la chute d'une masse d'eau considérable. Les parois d'où il s'élance sont d'une coupe admirable et laissent apercevoir, par dessus leur corniche garnie de sapins, des sommités de neige qui décèlent les abondantes sources de cette superbe cascade. Le chemin forme plusieurs replis pour franchir un escarpement et sortir de la vallée, et en parcourant ses nombreux zigzags, on est transporté alternativement vers l'une ou l'autre de ces chutes, et on peut comparer leur incomparable beauté. Et pourtant, lorsqu'on voit l'une d'entre elles après avoir quitté l'autre, c'est toujours celle qu'on a devant soi qui semble l'emporter en magnificence. »

Et ainsi, de fjord en fjord, de lac en lac, de cascade en cascade, nous arriverons dans les montagnes de l'Ourdal, aux

habitants coquettement vêtus d'habits à double et triple rangée de boutons de métal, aux longs cheveux blonds, à la taille svelte, au maintien affable. Le caractère national se dessine dans les habits et dans les figures : nous approchons de Christiania. Le *Gastgifvaregard*, ou auberge de poste, est à chaque relais plus propre, mieux approvisionné, plus confortable; le *schudsbonde* a des manières qui décèlent une civilisation plus avancée; il vous mène en désespéré, comme tout paysan norvégien, par les routes les plus montueuses; mais il vous contera, au besoin, une légende du pays, ou il vous renseignera assez exactement sur le reste de la route.

Voici le Randsfjorden, lac de vingt lieues, aux rives couvertes d'une forêt séculaire; voici le Steensfjord, lac étroit qu'on passe sur un pont flottant; voici, enfin, une côte riante, garnie de maisons de campagne. C'est un faubourg de Christiania.

Christiania, bien que moins peuplée que Bergen, est la véritable capitale de la Norvége. Elle doit cet avantage à sa situation géographique, à ses relations plus faciles avec l'Europe, à sa civilisation plus avancée.

Il faut voir la ville principale de la Norvége du haut d'une éminence qui la domine. De là, on embrasse d'un seul coup d'œil, le golfe, les collines verdoyantes, le port et la ville elle-même qui, les pieds dans le bassin qui lui servit de berceau, s'élève par une foule de maisons de plaisance et de riches métairies jusqu'aux premières pentes d'une chaîne de montagnes qui s'élèvent à l'occident.

A Christiania, nous retrouvons les *perspectives*, les larges rues tirées au cordeau et, pour la première fois depuis long-

temps, la maison de pierre. Ce luxe européen, que nos yeux ont oublié dans cette longue route à travers les contrées boréales, n'est pas ici tout à fait l'indice d'habitudes nouvelles, la marque d'une prospérité et d'une civilisation supérieures. C'est tout simplement l'effet d'une mesure d'administration et de police. Il est défendu de bâtir à Christiania des maisons de bois !

Et quand on compulse le nécrologe des villes scandinaves détruites par le feu, on ne peut qu'applaudir à cette sage mesure.

Les maisons de Christiania sont généralement basses, à deux étages tout au plus. Inutile de dire que le jaune, le vert, le gris, le rouge, s'étalent de tous côtés sur les murailles. Le style de ces maisons n'est pas des plus purs, les ornements en sont bizarres, mais la propreté générale, l'élégance d'ensemble font excuser le mauvais goût. Le sentiment hollandais a présidé à ces constructions, et le miroir curieux de la Néerlande et de la Belgique brille à chaque encoignure de fenêtre.

Les principaux monuments, la cathédrale, le palais du gouverneur, la banque et la bourse n'ont rien de remarquable que leurs masses. Les maisons des négociants, les boutiques de détaillants sont presque toutes bâties sur un modèle uniforme. Le luxe, les élégances domestiques sont surtout réservés aux *lukkers,* maisons de campagne répandues autour de la capitale comme les bastides autour de Marseille.

L'impression générale qu'on ressent après quelque séjour dans cette ville, c'est qu'elle est trop grande pour le nombre de ses habitants. La vie y manque et n'existe guère que dans le port. Les boutiques n'ont pas, comme dans le reste de l'Europe, un étalage qui attire l'œil et retienne le passant : elles

sont, pour la plupart, perchées au sommet d'un escalier de bois.

C'est après tout la nature qui, comme toujours en Norvége, fait ici tous les frais de la beauté. La magnificence du port, avec sa terrasse ombragée de beaux arbres, avec son rempart de collines qui se dressent escarpées et verdoyantes tout autour du golfe, avec ses îles jetées au hasard comme les perles d'un écrin tombé : l'horizon vaporeux, avec ses lignes de rochers, ses blanches voiles et la nappe majestueuse de la haute mer, voilà la véritable beauté de Christiania.

L'habitant aisé et poli de la capitale forme un perpétuel et pittoresque contraste avec les populations primitives incessamment attirées de l'intérieur par l'aimant de la capitale. L'agreste habitant du Hallingdal, le campagnard du Tellemark aux habits brodés, au justaucorps à épaulettes, le géant de l'Œsterdal, et le vigoureux Guldbrandsdalais avec son habit d'Allemand du dix-septième siècle, y tranchent singulièrement avec le bourgeois civilisé qui perd chaque jour sa physionomie primitive, pour se rapprocher du type commun créé par la civilisation moderne.

Et maintenant, une courte distance, quatorze milles environ, nous sépare de la frontière suédoise entre Christiania et Stromstad, par Prindzdal, Skidsjord, Korsegarden, Sundbye, Sooner, Dillingen, Carlshuns, Tuno, Guslund, Helle et Svinerum. La route côtoie le golfe de Christiania et traverse les deux bras du Glommen. Mais, si vous le voulez bien, ce ne sera pas par ce côté que nous aborderons la Suède ! Ce serait se faire de ce dernier pays une très fausse idée que d'y entrer par cette barrière du Svinesund, qui semble placée comme un gouffre entre ces deux royaumes.

Nous ferons donc pour la Suède comme pour la Norvége ; nous descendrons des régions boréales dans les régions plus favorisées : nous prendrons la Suède à sa frontière lapone, et nous irons progressivement du nord au midi, de l'état sauvage à la civilisation.

En parlant de Christiania nous nous sommes étendu surtout sur ses beautés naturelles, et de là on pourrait conclure qu'elle est au-dessous de ce qu'elle doit être comme première ville du royaume ; c'est une idée qui serait fausse et que nous ne devons pas laisser germer. En dehors de l'enseignement mutuel qui, répandu partout en Norvége, distribue l'instruction à cent quatre-vingt mille écoliers, il y a l'Université de Christiania qui la distribue à son tour aux classes supérieures en savoir, et qui, rivalisant avec les universités de Lund et d'Upsal, compte dix-huit professeurs donnant des leçons à sept cents jeunes gens.

L'Université de Christiania renferme un observatoire, un cabinet de physique, un jardin de botanique, un cabinet d'histoire naturelle, et enfin une bibliothèque en ordre parfait renfermant près de cent cinquante mille volumes, et deux écoles militaires pour l'artillerie et le génie.

Nous n'avons pas la prétention de placer ici la nomenclature de tous les établissements utiles que possède Christiania, il nous suffira de parler de ses vastes bibliothèques et de ses écoles, dont une du dimanche pour les ouvriers, dans lesquelles on enseigne le dessin, l'architecture, la navigation, le commerce, et de plus, une foule de sociétés : de la géologie, du bien public, de la science militaire, des encouragements à offrir à l'industrie.

Pour finir, et comme couronnement des grands et nobles établissements qui font de Christiania la première ville du royaume de Norvége, disons qu'elle entretient quantité de lieux de refuge pour les orphelins, les pauvres honteux, et nombre d'institutions de bienfaisance où sont élevés les enfants des familles indigentes, pépinière inculte d'abord, mais d'où l'on voit souvent s'élancer le chêne qui dépasse en grandeur tout ce qui l'entoure.

LA SUÈDE

I.

Vestro-Bothnie. — Lulea, un port maritime, le piano et la civilisation, maisons de bois, le marché aux maisons. — La pêche, essai de réhabilitation. — Les pêcheurs suédois, finlandais et russes, caractères russes. — Orages et glaces du golfe, les poissons.

Descendus des sauvages montagnes de la Laponie, nous allons, sans perdre de vue les côtes du golfe de Bothnie, traverser rapidement la partie septentrionale de la Suède qui a reçu le nom de Vestro-Bothnie.

La première ville suédoise que je retrouve dans mes souvenirs après mon excursion vers le cap Nord, est le petit port maritime de Lulea.

Après bien des jours passés au milieu d'une nature gran-

diose, mais inféconde et désolée, après tant de haltes dans la hutte du Lapon ou dans le gammer du Finnois, je me retrouvais enfin dans une maison européenne, entouré de toutes les commodités de la vie, égayé par ces prairies d'un beau vert, par ces grands arbres touffus que j'apercevais de ma fenêtre. Un bon lit, un vrai lit, était dressé sur une des faces de ma chambre. Une toilette avec son miroir en ornait un des coins et j'y retrouvais le savon de Windsor et le vinaigre de Bully !

Près de la fenêtre, dans un angle, était un piano, un piano français. J'en avais déjà rencontré du même facteur dans l'Amérique espagnole et dans l'Australie. (Laissez-moi vous taire le nom de cet illustre, il n'a pas besoin de réclames et je n'ai aucune envie de lui en faire.)

Mais un piano, c'était presque la patrie. Comme je pardonnai en ce moment à cet instrument terrible toutes les souffrances qu'il m'avait causées naguère.

Aujourd'hui il y a des pianos partout. Le piano a cela de bon et de triste tout à la fois qu'il est à lui seul un orchestre, qu'il accompagne la romance ou la symphonie, qu'il traduit la ritournelle à la mode ou l'opéra nouveau. Son clavier est la musique elle-même, bonne ou mauvaise.

Le piano marque à mes yeux la limite extrême de la civilisation en Suède, comme le bouleau marque l'extrême limite de la végétation arborescente.

Lulea est une ville de bois, cela va sans dire, et n'en est pour cela ni moins gaie, ni moins plaisante à l'œil. La maison de bois, c'est l'habitation nationale en Suède. C'est celle qui coûte à élever le moins de temps, le moins d'argent. Beaucoup de monuments publics sont en bois, excepté dans les grandes

villes, Stockholm, par exemple, et Christiania. La maison de bois brûle souvent, il est vrai; et, quand le feu prend, ce n'est pas une maison, ce sont des quartiers, ce sont des villes qui disparaissent. Mais :

L'accoutumance à tout nous rend tout familier.

Ce genre de construction m'a rappelé le *marché aux maisons* de Moscou. Dans une vaste place d'un des faubourgs de cette ville, sont étendues, par pièces, sur le sol, une foule de maisons de tous formats. L'acheteur en choisit une, du nombre de chambres qui lui convient, examine les bois, qui sont numérotés avec soin et, quelquefois, la fait emporter immédiatement, comme chez nous on fait emporter un meuble. Ces maisons de pacotille sont faites de troncs d'arbres grossièrement équarris, avec des tenons et des mortaises aux extrémités, en sorte qu'il n'y a plus qu'à assembler sur place.

J'ai retrouvé, il y a deux ans, un *marché aux maisons* à Londres, sur les bords de la Serpentine ; mais, là, les maisons étaient en fer, numérotées par pièces et toutes prêtes à être montées. Les acheteurs n'étaient pas de pauvres paysans dont le luxe ne peut s'élever au plâtre ou à la brique : c'étaient des spéculateurs partant pour les *diggings*, de futurs colons de l'Australie ou de la Californie. Pourquoi la Suède, si riche en granit et en fer, s'obstinerait-elle à construire éternellement des maisons de bois qui flambent comme des allumettes, lorsque le granit et le fer lui fourniraient des maisons solides et incombustibles? On ne verrait pas une ville disparaître en quelques heures, et le développement donné à l'industrie du fer n'aurait que d'heureuses conséquences pour le progrès

général. Dis-moi ce que tu consommes de fer, et je te dirai qui tu es!

Mais Lulea n'en est pas encore à la brique, encore moins au fer. Son petit port n'en est pas moins actif, encombré de barques de toutes formes. C'est surtout la barque de pêche qui domine, car Lulea est un centre important de pêche dans le golfe. Hailuoto, c'est le nom finnois de l'île de Carlo, est placée en face de Lulea, et ces parages, libres de *skaers* ou d'écueils, sont semés de bas-fonds et de bancs de sable où le poisson abonde.

Étudions un peu cette industrie mal connue de la pêche dans la Baltique. Nous trouverons, chemin faisant, des types curieux et des renseignements qui ne sont pas sans importance.

Et d'abord je ne puis m'empêcher de faire le procès au béotisme civilisé, lorsque je pense aux ridicules préjugés accrédités à l'égard de la pêche. La chasse n'est qu'un amusement, la pêche est un art tout à la fois et une industrie de premier ordre.

Je suis pêcheur, et je l'avoue sans honte, cette occupation s'alliant presque toujours, selon moi, avec des goûts paisibles et des habitudes contemplatives qui indiquent une certaine innocence de nature. C'est même là, sans doute, la cause qui a imprimé au pêcheur à la ligne cet injuste cachet de naïveté qu'on se plaît à lui reconnaître. Malgré le préjugé, je maintiens que, pour qu'un homme puisse passer des journées entières, seul, au bord d'une rivière, en face de la nature silencieuse, il faut que son cœur soit pur et son âme remplie. L'homme qui ne sait pas être seul avec lui-même a ses raisons

pour chercher le bruit et l'agitation. Un pêcheur ne sera jamais un homme dangereux.

Savez-vous qu'il faut être intrépide et intelligent pour vivre de la pêche? L'agriculteur tourne incessamment dans le même cercle d'occupations et d'idées : l'esprit de ressource est le propre du pêcheur. Toujours en mouvement, toujours en lutte avec la nature, il faut qu'il soit à la fois excellent marin, chasseur ingénieux, tisserand, menuisier; il faut qu'il sache ouvrir, nettoyer, saler, fumer, encaquer le poisson. Il est encore pilote au besoin, et c'est par lui que se font presque tous les échanges des produits entre les habitants des côtes.

Ici, chaque race se rencontre sur les flots du golfe avec son caractère spécial, avec les ressources propres à sa nature.

Hommes intrépides, nés sur les bords de la mer et vivant de la mer, les pêcheurs suédois et finlandais jouent avec la vague comme le Gaucho avec les vastes solitudes de la Pampa. A celui-ci le cheval, à celui-là le bateau. Homme et monture ne font qu'un, pour ainsi dire, et s'accordent dans une foule d'harmonies secrètes. Pas un golfe, pas une anse, pas un repli du rivage natal dont il ne connaisse les passes, les bancs, les écueils. D'une sobriété incroyable, le pêcheur se contentera au besoin d'un dur morceau de galette de seigle et d'un poisson salé. C'est bien là le descendant de ces indomptables Vikings, de ces maîtres de la mer qui parcouraient en dominateurs les rivages de l'Europe, et remontaient les fleuves dans leurs bateaux de cuir et d'osier sur lesquels ils avaient affronté la tempête.

Les pêcheurs russes sont, eux aussi, d'une sobriété inouïe pour un pareil climat. Venus, pour la plupart, des rivages

d'Esthonie ou de l'ancienne Ingrie, n'ayant que fort peu de rapports avec la civilisation des villes, ils ont à peu près conservé les habitudes des Russes d'autrefois. Leur déjeuner se compose le plus souvent d'une galette sèche et de quelques gousses d'ail : à bord, ils boivent de l'eau mêlée d'un peu d'hydromel ; à terre, le thé ou *spitin*, mélange de thé ou d'hydromel. Ils dînent de poisson frais, sec ou mariné. La viande leur est presque inconnue.

Ce n'est qu'aux grands jours de fête que, s'ils sont à terre, ils boivent avec excès de l'eau-de-vie de grain et le *qwass*, sorte de bière d'orge, de seigle et de gruau. Leur hydromel n'est guère composé que de séve de bouleau fermentée : c'est cette liqueur qui, préparée d'une autre façon, reçoit le nom pompeux et trompeur de vin de Champagne.

Est-ce bien là l'idée qu'on se fait généralement des Russes ? Non, sans doute. Mais remarquez l'influence de la responsabilité et d'une industrie moralisatrice.

Si le paysan russe n'a pas les qualités sincères et la loyale nature du paysan finlandais, peut-être ses vices sont-ils plutôt l'effet de sa condition sociale que de son tempérament. Il est sympathique, cordial et, ne souriez pas trop de ce détail, il a *l'eau-de-vie tendre*. Le mougik et l'artisan moscovites s'éprennent d'une véritable passion pour le premier venu, lorsqu'ils ont trop fêté le *vodka* (eau-de-vie de froment). Est-ce là l'indice d'un mauvais naturel ? Ils sont, il est vrai, buveurs, paresseux, insouciants, mais au demeurant meilleurs qu'on ne pense, bons, patients, aimant leur *isba* (cabane), leur famille, fidèles au tsar et à Dieu.

C'est à Krilof, qui les connaissait si bien, qu'il faut de-

mander les naïves peintures de la population déshéritée en Russie. Le mougik est dessiné de main de maître dans ses fables charmantes : quelquefois même, c'est au Russe de bon lieu qu'il s'attaque, et il nous montre la nature moscovite sous les déguisements brillants empruntés à la civilisation occidentale.

Voici, par exemple, le Russe hâbleur, le Gascon du Nord.

Un noble, revenu depuis peu des pays lointains, se promène avec un vieil ami, hôte fidèle de la patrie russe. Il lui parle avec enthousiasme des contrées parcourues, des choses admirables qu'il a vues dans ses voyages et il brode un peu la vérité. C'est un de ces Russes qui se plaisent à vanter systématiquement l'étranger aux dépens de la terre natale. Il maltraite fort la pauvre et sauvage Russie, avec son climat variable, ses glaces et ses neiges, son soleil dévorant ; dans les pays qu'il a visités, le climat est toujours doux et tempéré, on n'y connaît pas les ombres de la nuit, le froid ou les tempêtes, et chaque jour de l'année est un jour de juin. On n'y sème point, on n'y plante point, et pourtant tout y fleurit, tout y mûrit à souhait. A Rome, par exemple, il a vu un concombre... mais quel concombre ! le croirait-on? en vérité ce concombre était grand comme une montagne !

L'ami, cependant, écoute ces beaux récits sans s'étonner. — Quelle merveille, dit-il ! En vérité, le monde est rempli de merveilles. On les touche souvent sans les voir. Et tenez, nous-mêmes, en ce moment, nous approchons d'une chose qui, nulle part, j'en suis certain, n'a sa pareille. Voyez ce pont jeté sur cette rivière que nous traverserons tout à l'heure. — Eh bien? — Eh bien ! ce pont a une vertu singu-

lière : pas un menteur ne saurait y passer sans qu'il s'entr'ouvre aussitôt sous ses pieds. — Ah ! et la rivière ? — Est des plus profondes. Ce pont, vous le voyez, vaut bien votre concombre romain, aussi grand qu'une montagne. — Ai-je dit une montagne? En tout cas, il est bien gros comme une maison. — N'importe, mon pont aux menteurs n'en est pas moins aussi une merveille. Cette année, tout le monde le sait, il s'est entr'ouvert sous les pas de deux *journalistes* et d'un tailleur. Cependant, si votre concombre est grand comme une maison, il ne laisse pas que d'être encore une assez piquante curiosité. — Bah ! pas autant qu'on le pourrait croire. Voyez-vous, pour dire les choses comme elles sont, ces maisons de là-bas sont loin d'être grandes comme les nôtres ; vraies bicoques, mon cher, et où deux personnes auraient peine à entrer, encore ne sauraient-elles s'y tenir debout. — Allons, allons, un concombre dans lequel pourraient entrer deux personnes est encore un bien étonnant légume... Cependant mon pont le vaut bien, car un menteur n'y peut faire dix pas sans le voir manquer sous lui. — Ecoutez, au lieu de prendre par ce pont, ne pourrions-nous pas suivre les bords de la rivière?

Et voilà la gaîté russe, un peu narquoise dans sa naïveté. On le fit pour cuire vos choux. Le hâbleur de notre La Fontaine est un Gascon d'Italie ou de Provence : celui de Krilof est un Gascon de Moscou ; naïf au fond et crédule.

Vous avez vu le menteur, voici venir l'imprévoyant. Insouciant comme un Slave, Trïchka s'est aperçu un jour que son caftan était percé aux coudes. Faut-il tant y penser ? Il prend les ciseaux et l'aiguille, coupe un bout de ses manches

et rapièce ses coudes, et voilà un caftan tout neuf. Oui, mais Trichka a les bras un peu découverts. Bah! pourquoi se mettre en souci pour si peu? Tout le monde, cependant, commence à se moquer de lui. Alors Trichka : « Je ne suis pourtant pas un *dourak* (imbécile). Je trouverai bien moyen de remédier à ceci, et j'allongerai mes manches. » Il se met donc à la besogne; il coupe la jupe de son caftan, en rallonge ses manches, et le voilà content, bien que son caftan ressemble fort à une camisole.

Ce *caftan de Trichka*, c'est un proverbe en Russie. Nous l'avons rencontré plus d'une fois, ce caftan, dans les salons et sur les grandes routes de France et d'Italie. Les pièces du caftan de Trichka, ce sont les hypothèques qui grèvent la terre, ce sont les coupons de la banque de crédit. Pour répandre sur sa route la pluie de roubles qui tombe de ses mains, Trichka le grand seigneur a taillé en plein drap dans la vieille jupe de ses pères, il a raccourci son patrimoine. Il joue un rôle brillant pendant deux ou trois hivers, et bientôt, de sa fortune obérée par les emprunts, il n'aura plus que les manches.

Comment allier cette insouciance prodigue à l'instinct mercantile, à l'esprit de ruse et de calcul? Et cependant, c'est encore là un des traits distinctifs du caractère russe. *L'Ours et les Chasseurs* a sa traduction slave, traduction fort originale. Un ours surprend deux paysans dans un bois; l'un d'eux est terrassé par le monstre; l'autre, armé de sa hache, assène un coup heureux sur la bête, et le compagnon sauvé se relève. Il regarde l'ours abattu. Croyez-vous qu'il va remercier celui qui l'a sauvé? — Maladroit, dit-il, regarde quelle belle fourrure tu as gâtée!

Le secret de ces contrastes est dans la condition présente du peuple russe. Ses bonnes qualités se tournent trop souvent en vices et cela, parce qu'il est irresponsable. Libre de lui-même, et plus sûr de fonder son avenir sur le travail, son imprévoyance se changerait en sage économie. L'esprit de ruse, né de la faiblesse, deviendrait l'esprit de ressource, compagnon ordinaire de l'audace et de l'esprit d'entreprise.

Voyez l'Irlandais, dans son île natale, engourdi par la misère, abruti par l'irresponsabilité ; est-ce bien le même homme que le hardi colon de l'Amérique ? C'est que celui-là est un enfant, tandis que celui-ci est un homme ; c'est que celui-là est en tutelle, tandis que celui-ci s'appartient.

C'est pour cela que le pêcheur russe est supérieur au paysan russe en intelligence, en activité, en moralité. Voilà les races qui se rencontrent en présence dans le golfe de Bothnie. Voyons maintenant le théâtre et l'objet de leurs utiles entreprises. Le théâtre est grandiose et terrible.

Il se passe là, depuis bien des siècles, sous l'œil de Dieu, entre la terre et l'eau, des luttes effroyables, obstinées, des scènes de violences dans lesquelles le vieux et dur squelette de la terre est toujours vaincu par son souple et puissant ennemi. Le rocher, battu par les flots, se laisse ravir à chaque heure quelque chose de sa substance ; le flot patient l'entaille, le creuse, le dissout, le divise.

Dans cet endroit où, comme au fond d'un sac, vont se rendre les brises sauvages qui courent sur la Baltique, le flot acquiert une force de destruction inouïe. Toute cette côte est dessinée par les mille déchirements produits dans la masse des rochers par l'action des vagues. Jadis, tout cela ne for-

mait qu'un tout solide ; maintenant, il n'y a plus que mille ruines dentelées, rongées à la base et dont la déperdition incessante accroît à chaque heure le sable emporté par la tempête.

Mais la nature ne détruit que pour reconstruire. Les débris qu'elle arrache d'un côté, elle les accumule de l'autre en terres nouvelles. Ainsi la figure mobile des continents varie avec les siècles, jeu éternel qui a sans doute sa raison providentielle et dont le but est peut-être de déplacer l'activité humaine et de lui faire parcourir tous les degrés de l'échelle terrestre.

En attendant que la main du temps ait transformé le golfe de Bothnie comme la Baltique elle-même, le pêcheur affronte ses colères sans consulter l'ordre des saisons. La frêle barque ne se retire devant le flot que lorsque le flot se solidifie sous l'âpre vent envoyé des profondeurs du pôle. Il n'est pas rare de voir ces embarcations audacieuses saisies tout à coup par les glaces et retenues prisonnières jusqu'au jour où la débâcle les emportera par fragments sous l'étreinte de ses ruines.

J'ai vu, en pareil cas, pratiquer les mêmes expédients dans les deux hémisphères, et deux races, douées des mêmes qualités sérieuses, déployer, pour un même résultat, les mêmes ressources, le même esprit d'association.

En France, si un navire était pris par les glaces dans quelqu'un de nos ports de l'Océan, j'offre de parier cent contre un que des milliers de badauds se rassembleraient sur la jetée et s'intéresseraient vivement, mais sans ôter leurs mains de leurs poches, aux efforts de cinq ou six matelots cassant la glace. En Suède et en Amérique, il n'en va pas ainsi. Une dif-

ficulté particulière est affaire de famille ; l'esprit d'association s'en mêle, et le secours mutuel est bien vite organisé. Des centaines d'hommes se placent sur deux longues files, enfermant entre eux une longue allée de glace dont la largeur représente celle du vaisseau. Puis ils coupent, ils travaillent devant eux, en longueur, la masse glacée, la brisent transversalement, en détachent un morceau et le remplacent par une planche sur laquelle ils font glisser le morceau sous la surface gelée. L'opération se répète jusqu'à ce que le passage soit libre, et pendant ce temps, le navire s'avance. J'en ai vu faire ainsi un kilomètre en deux heures dans deux pieds de glace.

C'est ainsi qu'en 1808, les vaisseaux anglais pris dans les glaces à Gothenbourg purent regagner la haute mer.

Les habitants de ces eaux, contre qui se réunissent tant d'efforts et dont la conquête est si précieuse dans ces climats, sont généralement classés parmi les plus délicats que l'on connaisse.

Le pêcheur du golfe de Bothnie pêchait autrefois d'énormes quantités de harengs ; ce poisson y a presque disparu, et il faut descendre jusqu'aux Aland pour trouver aujourd'hui le *stromming*, petit hareng que les Suédois s'obstinent à trouver délicat, et que je mets bien au-dessous du gros hareng de Hollande.

En revanche, la sardine, cette sœur cadette du hareng, abonde dans ces parages. J'ai, un jour, acheté à l'avance, pour une valeur qui représente soixante-quinze centimes de France, le coup de filet de deux pêcheurs finlandais, dans la barque desquels je faisais une excursion. Le coup rapporta

près de deux mille de ces belles sardines qui reviendraient, à Paris, au moins à cinq centimes la pièce.

Mais c'est là le fretin du pêcheur ; ses efforts s'adressent à plus riches proies. C'est, par exemple, le *lok* ou saumon (*salmo criox*). Ce beau poisson remonte, par bataillons serrés, tous les cours d'eau torrentueux qui se jettent dans le golfe de Bothnie, l'Uléo, le Kemi, le Kumo, le Vuoksa, le Kymmené, l'Jio, le Tornea. Il se glisse dans tous les lacs par les affluents des rivières.

A ce maître des eaux, il faut ajouter l'esturgeon ; le *somm*, sorte de silure (*silurus glanis*), qui atteint des dimensions énormes et qui pèse quelquefois jusqu'à trois cents livres ; puis, les poissons plus humbles, excellents toutefois, le *forel*, truite de grande taille, le brochet, le gardon (*plotvas*), l'*okoun* (c'est notre perche gardonnière), le *soudak* ou sandat, sorte de perche très commune aussi dans la Néva, la morue, la lotte et l'inévitable anguille.

Les rivières et les lacs de Finlande donnaient autrefois des huîtres perlières à perles d'orient médiocres, mais on n'en trouve plus aujourd'hui. De même aussi, les eaux des deux golfes ont vu disparaître les grands cétacés, les veaux marins, qu'y poursuivait la lance du Viking. Un jour, pourtant, dans les eaux d'Hangoudd, j'ai vu passer, à l'horizon, quelques représentants de ces races, refoulées dans les glaces des pôles.

La mer était unie, lourde et comme huileuse ; de petits souffleurs, réunis en bandes, se jouaient à sa surface, et de leurs évents jaillissaient des colonnes d'eau qu'irisait gaîment le soleil du matin. La masse immense des eaux, où mon œil ne découvrait au loin que quelques voiles blanchis-

santes, recevait de ces ébats une vie que ne lui donnait pas la faible haleine du vent du sud.

Quelquefois, le filet du Suédois ou du Finlandais se charge de proies inattendues. On a vu, dans la Baltique, d'énormes carpes vomies par les eaux de quelque grand fleuve allemand, et jusqu'à des sterlets du Volga.

Le sterlet est un poisson à chair ferme, d'un bouquet exquis, et qui ne peut vivre que dans les eaux du Volga. Du temps de la grande Catherine, le luxe de la table était déjà poussé à un si haut point par les gourmands de Saint-Pétersbourg, que quelques boyards avaient fait construire à grands frais des viviers, toujours remplis d'eau du Volga, où nageaient des sterlets attendant qu'un caprice du maître les fît transporter du vivier dans les cuisines. Un jour, c'était dans l'intervalle de deux guerres avec la Suède, un débordement de la Néva envahit les parcs seigneuriaux, dans le voisinage de Péterhof, et des milliers de sterlets, échappés de leur prison, dépaysés dans une eau inhospitalière, se laissèrent entraîner par les courants jusqu'à Waleholm, aux environs de Stockholm. Péchés par les Suédois, les fugitifs furent considérés comme le présage d'une invasion prochaine des Russes, et le présage ne tarda pas à se réaliser.

Dans les parages septentrionaux du golfe de Bothnie, l'aigle est un concurrent redouté du pêcheur : il effraie, il décime le poisson dans ses courses à fleur d'eau. Il tombe comme une pierre sur le banc qui s'avance, le perce du bec, emporte une victime et disperse le reste.

A côté de l'aigle pêcheur, il y a aussi l'aigle chasseur, et

celui-là, dont la taille est gigantesque, s'attaque même au gros bétail, et fait périr jusqu'à des bœufs.

On m'a raconté la ruse singulière qu'ils emploient pour vaincre ce lourd et puissant animal. L'aigle plonge de quelques pouces dans la vague, en sort mouillé et se roule dans le sable fin du rivage. Ainsi couvert de gravier, il s'élève, plane au-dessus de sa victime, et, du fouet de ses ailes, l'aveugle en lui lançant dans les yeux les petits cailloux qui le recouvrent. Aveuglé, fou, effaré, poursuivi par le choc de ces ailes puissantes, le crâne labouré par l'éperon d'acier, par le bec recourbé du tyran des airs, le pauvre bœuf court au hasard, regimbe, s'épuise, et finit par tomber haletant ou par se précipiter du haut des rochers, et l'aigle le déchire.

J'ai esquissé, à l'occasion de Lulea, la vie aventureuse du pêcheur et les scènes grandioses de la mer. La vie intime et bourgeoise de ce petit port de mer est loin de participer à ces émotions, à cette activité fiévreuse, à ces luttes de l'homme contre la nature.

La plupart des villes maritimes en Suède participent à la fois des deux physionomies suédoise et hollandaise. Le Hollandais et le Hanséate, son congénère, y ont laissé la trace de leur long séjour. On y reconnaît le flegme calculateur, l'esprit mercantile, l'activité froide du vieux Batave, mêlés aux qualités plus expansives et plus sociables de la race suédoise.

Ce mélange a déteint sur la vie privée des places commerçantes. Elle est pleine de délicatesses intimes, de luxe de foyer, mais elle est un peu égoïste et solitaire. Le mari, très souvent absent, s'occupe d'affaires ; la femme vit à la maison avec ses enfants, dans une sorte de gynécée coquet dont les

recherches rappellent celles des intérieurs à Amsterdam ou à Hambourg. Mais la femme n'est pas ici un élément de sociabilité, elle manque aux réunions, où la spéculation fait tous les frais des entretiens. De là une vie monotone, froide, sans mouvement et sans intelligence.

II.

Angermanie, Medelpadie, Helsingie. — Chevaux et postillon microscopiques. — Angersio, magasins de planches, lettres de change endossées à la craie, scierie et fonderie, cataractes, un lac. — Un lit de Procuste, joli paysage. — Un rocher, nuit dans les bois, les loups, le ménétrier de Mutzig. — Pêcherie de saumon, la pêche au feu, cascatelles. — Bolnas, le paket-vagnen.

De Lulea j'ai gagné Umea et Angersio, qui donne son nom à la province d'Angermanie. Cette fois, c'est en char de poste que j'ai fait le voyage. Les chevaux sont petits, mais pleins de feu : le postillon suédois n'est guère plus grand que ses chevaux. C'est une miniature d'attelage.

Rien de plus amusant que de voir ce petit bonhomme, haut comme une botte, se démener autour de ses deux petits bidets à long poil clair, qui semblent beaucoup plus disposés à faire

une bonne partie qu'à remplir consciencieusement leur métier de chevaux de poste. Évidemment, ils ne prennent pas au sérieux le gamin qui les attèle. Cependant le couple lilliputien est dans les brancards et, après force ruades inoffensives, le voilà qui part et roule sur le granit avec une vitesse inquiétante. Tout à l'heure, j'avais peur qu'ils ne partissent pas du tout ; maintenant, je crains qu'ils ne partent un peu trop. Mais mon bambin paraît sûr de son fait : il s'enivre de la vitesse, il fait claquer son long fouet, et les deux poneys répondent à ces avances par des bonds joyeux qui me rassurent sur leur caractère.

A Angersio, où je m'arrête une demi-journée pour laisser passer la grande chaleur du jour, j'ai trouvé de charmants aspects maritimes.

Suis-je ici dans le Nord? Je ne le crois vraiment qu'avec peine. Le soleil étincelle sur la surface de mille petits lacs, où des bacs nombreux sèment le mouvement et la vie. Chaque fjord est sillonné de bateaux qui volent à la rame vers un point commun : on me dit que c'est la pêche du maquereau qui commence. La chaleur est accablante. Sur le coteau, où j'écris ces lignes, on domine une longue vallée cernée de collines vertes et, dans le lointain, la mer bleue.

Ici, ce n'était plus la pêche, mais le commerce de bois qui vivifiait le port.

De hautes piles de planches s'étageaient près du port et formaient des rues nombreuses dans lesquelles circulaient à la hâte les conducteurs qui venaient de les apporter. Je remarquai avec étonnement le soin que prenaient ces hommes à éviter, dans leur course rapide, les angles de ces rues im-

provisées ou l'approche d'un autre homme. On eût dit ces fous qui se croient de verre et qui craignent toujours de se briser. Je demandai la raison de ces précautions minutieuses et on me la donna aussitôt.

Chacun de ces hommes portait, inscrits sur le dos de sa veste avec de la craie, une lettre et un chiffre. Cette lettre et ce chiffre avaient été apposés par l'inspecteur préposé aux déchargements, et il s'agissait pour le porteur d'arriver sans encombre à l'échoppe d'un payeur qui, sur le vu de cette singulière lettre de change, leur délivrait le montant indiqué de la valeur en planches. Laisser s'effacer les marques, c'était perdre le titre de créance, et la brosse du payeur donnait quittance.

J'ai eu la curiosité de visiter les scieries nombreuses que fait jouer une rivière à un quart de lieue de la ville. Le cours d'eau se précipitait, écumant, à travers les rochers de quartz et de gneiss, retombant de tout son poids en blanches cataractes sur les roues d'une fonderie de fer et, plus loin, sur celles d'une scierie de planches.

A l'horizon, la terre noire qui recélait le précieux minerai et les sapins bleuâtres qui fournissaient ces planches gigantesques.

Le fer et les planches, les deux richesses de la Suède.

La fonderie était établie dans un site très pittoresque, bien que ce fût un de ces paysages bornés que les Anglais appellent des *secluded spots.*

Une vallée profondément encaissée, arrosée par une rivière aux eaux noires courant sur une terre rougeâtre, monte, par des pentes douces, jusqu'à deux lignes de sapins noirs qui terminent la perspective.

Sur les bords de la rivière, une grande construction en briques noirâtres laisse échapper, de plusieurs larges tuyaux, des panaches de fumée capricieusement agités par un vent léger. Autour du bâtiment principal se détachent, sur le fond noir, une vingtaine de cabanes de bois peintes en rouge.

Tout ce tableau, un peu petit, mais assez sauvage, a un caractère de douceur triste qui inspire à l'âme une mélancolie pleine de charmes. Les seuls bruits de la forge et d'une cascade lointaine rappellent à la pensée la vie de l'homme et la vie de la nature.

L'*Elf*, qui donne la vie à ces établissements industriels, formait, à quelque distance de là, des cataractes et des rapides. Un ouvrier de la fonderie se mit à ma disposition pour m'y conduire.

J'étais encore à plus de deux kilomètres de la cataracte, et déjà j'apercevais une fumée bleuâtre qui n'était autre chose que la poussière des eaux brisées dans leur chute. Cette colonne de fumée humide, irisée par un pâle soleil, dessinait de temps à autre, dans le ciel d'un bleu froid, une sorte de fantôme d'arc-en-ciel.

Parvenu à un endroit qu'on nomme *le Pas d'eau*, je me trouvai tout à coup en face de la chute et, par un singulier effet d'acoustique, produit sans doute par la disposition des montagnes en entonnoir, je perçus à la fois le bruit effroyable des eaux et la cataracte elle-même. C'était un véritable rugissement que le fracas de cette colonne d'eau d'un vert clair, se précipitant dans un gouffre étroit et profond, où elle se couvrait d'un immense flocon de blanche écume et se brisait, se tordait pour ainsi dire dans d'horribles

convulsions. J'étais pénétré, enveloppé de vapeurs invisibles.

Ces cataractes, ces rapides n'arrêtent pas le batelier suédois. Il y a, sur ces rivières, un certain nombre de bateliers expérimentés, pilotes des rapides, qui se font un jeu de descendre dans ces abîmes, et non pas seulement dans une barque légère, mais bien en portant des planches ou du minerai.

Lorsque le bateau arrive au rapide, attiré par la chute, le pilote est à l'arrière, tenant le gouvernail dans sa main puissante. Les rameurs sont à l'avant, l'œil tourné, ou plutôt rivé sur le pilote, s'inquiétant peu du bruit effroyable des vagues qui se brisent derrière eux, mais attentifs au moindre signe du conducteur. Celui-ci glisse à travers les pointes de rochers qui sortent de tous côtés du milieu de l'écume ; quelquefois, d'un coup de barre vigoureux, il enlève la barque et la jette dans une direction nouvelle : puis, en quelques secondes, le bateau a filé comme un saumon et se balance mollement dans une eau paisible. Le rapide est passé.

Mais que d'habitude, que de sang-froid cet homme n'a-t-il pas à déployer ! Et aussi que de force physique ! car, je vous l'ai dit, ce ne sont pas des nacelles de plaisir qui traversent les rapides, ce sont de grands bateaux plats, dont le gouvernail est énorme et dont les bordages sont épais. Beurre, poisson sec, cuir, goudron, et surtout bois et planches ; voilà les cargaisons de ces bateaux.

Si la cataracte est trop haute, si les écueils sont trop nombreux, il faut, pour décharger, tirer le bateau à terre, le pousser sur des rouleaux et le remettre à l'eau à quelques

dizaines de mètres plus loin. C'est souvent l'œuvre de vingt-quatre heures.

A ces scènes grandioses et terribles succèdent presque toujours, en Suède, des tableaux qui contrastent par leur calme douceur. La cataracte écumante, les dangereux rapides se perdent dans la paisible conque d'un lac fleuri. C'est ainsi que je trouvai, tout à coup, près des rapides d'Angersio, une fraîche coupe d'eau limpide, aux bords verdoyants, garnis de bouquets d'aulnes et de bouleaux.

C'est ici que j'ai bien compris la poésie particulière qui s'attache à ces cadres limpides et calmes, à ces paysages un peu courts, un peu encaissés, mais qui limitent la pensée à des impressions uniformes et doucement mélancoliques. L'Angleterre a eu sa poésie des lacs et son école de lakistes. Lisez Wordsworth, et visitez les lacs d'Écosse, et vous aurez compris bien vite ce que cette nature charmante, mais sans espace, a dû avoir d'influence sur la poésie élégante et maniérée des poètes lauréats.

Visitez les lacs de Suisse, et il vous sera facile de retrouver, dans leurs cadres élargis, les rêveries vagues et abondantes de l'âme blessée d'Obermann.

Mais cette littérature des lacs a toujours le désavantage d'être la littérature de l'isolement, de l'égoïsme. Ce sont de douces heures que ces heures solitaires passées sous l'ombrage des grands arbres verts, au flanc d'une colline qui se mire dans un lac tranquille ; mais l'amour de soi, qui naît de la rêverie solitaire, a le grand défaut de ne pouvoir se nourrir toujours de soi-même. Il n'y a rien de bien sain pour la pensée dans ces tête-à-tête prolongés avec les sentiers déserts, les co-

teaux ombreux et les nappes d'eau paisibles. Le bruit du monde, la grande route tumultueuse, le port actif et bruyant valent mieux pour qui n'abdique pas la vie réelle. Les âmes souffrantes et meurtries se cicatrisent bien vite par les salutaires travaux de la journée bien remplie.

Je ne veux pas dire, toutefois, que l'excessif soit de mise dans le paysage ou dans la vie réelle. Rien de trop, ni en grand ni en petit. Si je condamne le paysage par trop *modéré*, avec ses petites flaques d'eau, avec ses arbres peignés et ses *cottages* proprets, je ne prône pas les forêts sombres aux inextricables feuilles, où se cache la bête féroce accroupie, ni le marais malsain dont les jungles recèlent l'alligator et le boa. Si Brock me déplaît avec son pavé de faïence, ses rues balayées et frottées, ses portes incrustées, son opulence froide et paresseuse, je n'ai aucun goût pour la ville boueuse, bruyante, infecte, où la fumée des usines voile le soleil, où l'imperceptible neige de charbon s'attaque à tous les objets, où les métiers bruissent, où la machine palpite, où la locomotive siffle à chaque pas.

De même aussi, ces montagnes de Suède ont leurs beautés, mais, à tout prendre, c'est ici le pays du froid, comme le désert d'Afrique est le pays de la soif, et s'il fait bon y passer, je ne voudrais pas y vivre.

Je monte dans un char de poste, et je prends la route de Berg en Médelpadie.

Les chevaux, malgré leur petite taille, sont excellents sans doute, mais je n'en saurais dire autant des postillons. Chose étrange! le Suédois et le Norvégien sont toujours en char; ils font, dans leur petit véhicule, la moindre course entre deux

villages, et il n'est pas rare de rencontrer des paysans en char menant paître leurs moutons; et cependant, ils sont presque toujours mauvais cochers. Ils surmènent le cheval aux montées, ils l'abandonnent aux descentes; ils conduisent en casse-cou, en désespérés, s'inquiétant peu de heurter à briser les ressorts les plus solides. Il me fallait souvent m'attacher des deux bras à la planchette qui me supportait, et après quelques heures de course vertigineuse, le tremblement imprimé à tout mon corps et l'ébranlement des muscles me procuraient une solide courbature.

Nous nous arrêtons, pour la couchée, dans une auberge, à la lisière d'un bois. Mauvais lit, mauvais souper.

Le lit qu'on trouve le plus communément en Suède n'est autre chose qu'un canapé, lit de Procuste trop souvent, pour un homme dont la taille dépasse la moyenne. On ne paraît pas avoir prévu, en Suède, qu'un voyageur pût y avoir cinq pieds six pouces. Quant à la largeur de cette couchette, elle dépasse rarement deux pieds et demi, et sa hauteur de terre n'est guère que d'un pied.

Voilà le lit suédois, non pas seulement dans les auberges, mais encore dans beaucoup de maisons bourgeoises. Le jour, c'est un meuble assez laid; le soir, cela se transforme en détestable couchette.

Si quelque chose peut me consoler d'une mauvaise nuit, c'est le tableau délicieux qui m'attend à mon réveil. Une nappe d'eau, colorée en rose par les premiers feux du soleil, et pour repoussoir, une colline couronnée de noirs sapins, voilà ce que j'aperçois de la fenêtre de l'auberge.

Est-ce un lac? est-ce un fjord? Je ne sais encore, et, à vrai

dire, cela est peu important, l'effet étant le même. Quoi qu'il en soit, c'est une admirable coupe d'eau bleue, formée par la rencontre de quatre montagnes chauves qui s'y plongent à pic. D'un seul côté, le rivage descend en pente douce, et, à ce seul endroit, quelques arbres s'étendent en verdoyants parasols, près d'une petite cabane en planches.

Le reste du paysage est d'une âpreté solennelle ; les croupes granitiques, blanchies à leur faîte par la neige, dont une brume légère adoucit l'éclat, affectent des formes sévères. Entre les bases des montagnes, on entrevoit, à trois points de l'horizon, les branches lointaines du lac qui s'allongent, sous l'ombre de ces murs géants, en ruelles mystérieuses. Tout ici porte à la tristesse, et la faiblesse de l'homme se révèle d'une façon saisissante.

Quelques heures après, je m'enfonçais, au galop de deux chevaux nains, dans la vallée qui court entre ces deux montagnes neigeuses aperçues à mon réveil.

Tout à coup, il me parut que nous courions sur une véritable muraille, contre laquelle cheval, char et voyageurs, allaient infailliblement se briser. La route paraissait barrée par ce mur gigantesque se dressant à pic comme le rempart de quelque cité de géants que le temps aurait détruite. L'illusion était si forte que je montrai cet obstacle au postillon d'un air inquiet. Il sourit, et, me désignant du doigt un coude de la route, me fit comprendre, par la comparaison d'objets plus rapprochés, que ce mur prétendu n'était autre chose qu'une montagne pelée, abrupte, formée en apparence d'un seul bloc dressé contre le ciel par quelque vieil Encelade, et dont la distance véritable était au moins de deux

lieues. Ce rocher sans pareil surplombait tellement la route qu'on eût cru qu'il allait la couvrir de sa masse, et je ne jugeai bien de ses proportions véritables et de son éloignement qu'en détaillant à la longue-vue les maigres bouquets d'arbres qui croissaient dans ses infractuosités. Le pays devient de plus en plus sauvage, la route de plus en plus difficile. Un paysan, que je rencontre juché sur une grande charrette pleine de foin nouveau coupé, échange quelques paroles avec mon postillon, et celui-ci opine de la voix et du geste. Il s'agit, à ce qu'il paraît, d'un torrent débordé qui barre la route. Il est impossible d'arriver à la poste voisine.

Cette perspective d'une nuit à passer dans la forêt ne semble pas alarmer mon guide. Il rend la liberté à ses chevaux, qui se mettent à chercher des herbes et des mousses à leur convenance. De leurs selles et de leurs couvertures, il compose une sorte de lit dont la paillasse consiste en mousses arrachées. Puis, il allume tranquillement un monceau de copeaux de sapin au pied d'un pin énorme qui allait nous servir de cheminée.

Le Suédois se préoccupe fort peu de respecter les arbres; il mettra tranquillement le feu dans une forêt au risque de la brûler tout entière; aussi n'est-il pas rare de rencontrer des cantons forestiers entièrement dévastés par l'incendie; les cadavres noircis et calcinés des grands arbres s'y dressent tristement au milieu d'un amas confus de branches et de troncs écroulés. C'est l'image de la dévastation la plus déplorable, et de pareilles vues serrent le cœur.

Pendant que l'arbre s'allumait lentement, à la grande joie de mon guide, qui m'assura qu'il lui faudrait au moins douze

heures pour tomber, je me préoccupai du vivre, le couvert et le feu me paraissant assurés par ces à peu près sauvages. Je n'avais rien dans mon hâvre-sac, rien que trois perches prises le matin même à la ligne, pendant une halte, et que j'avais proprement enveloppées dans un morceau d'écorce de bouleau. Quant à mon guide, il avait, dans un sac de cuir, une douzaine de galettes de *flat-brod* et un petit baril de lait aigri. Il paraissait enchanté de ses provisions; mais, moi, je l'étais beaucoup moins des miennes, et quand j'eus grignoté deux biscuits et mangé mes petits poissons grillés sur la braise, je m'endormis assez mal à l'aise. Des hurlements sinistres remplissaient la forêt; je m'inquiétai, je secouai vigoureusement le guide qui dormait pour deux et se rôtissait voluptueusement les jambes. Il se secoua les oreilles, écouta un instant, puis, haussant les épaules d'un air béat : « Ce sont des loups... » et il se rendormit au plus vite.

J'ai entendu le loup glapir dans la forêt Noire, j'ai été accompagné plus d'une fois par cet aimable voyageur dans les landes des Pyrénées, j'ai vu souvent des bandes affamées, aux gueules rouges, aux yeux étincelants, suivre en hurlant, sur la neige, le cabriolet qui me conduisait de Mutzig à Strasbourg; mais jamais je n'ai vu ces pirates plus insolents qu'en Suède.

Réunis par dizaines sur la glace des lacs, accroupis à quelque passage, ils attendent les traîneaux et les suivent en trottant d'un trot infatigable. Que rien ne tombe et que le cheval ne s'abatte pas; ce serait autant de perdu. Il est pourtant un moyen, et je l'ai employé pour mon compte, d'effrayer ces indiscrets. Il consiste tout simplement à attacher, à l'ar-

rière du véhicule, une longue corde au bout de laquelle est un objet pesant. Cette corde, par ses mouvements saccadés, par ses soubresauts, étonne et intimide les gardes-du-corps, qui bientôt renoncent à leur poursuite.

Ce sont prudents compagnons que messieurs les loups, et je me rappelle toujours avec plaisir l'expédient singulier que la peur suggéra au ménétrier de Mutzig.

Ce brave homme était resté un peu tard à la fête d'un village voisin et y avait sans doute bu un cruchon de bière de trop. Il se mit en route à la nuit tombée et il lui fallait, pour regagner Mutzig, passer un bois assez mal habité; cinq à six loups lui tenaient compagnie, s'arrêtant quand il s'arrêtait, le suivant dans ses capricieux zigzags, et paraissant se promettre bonne chère à ses frais. Le pauvre ménétrier, qui déjà peut-être y voyait double, ne vit bientôt plus que loups autour de lui. La peur le prit, mais heureusement lui rendit le sang-froid. Il n'avait pour toute arme que sa clarinette; le violon est inconnu des ménétriers de ce pays-là. Se plantant donc résolûment au milieu du sentier, il emboucha l'instrument et en tira des sons si lamentables, des couacs si effrénés que les loups, surpris de cette étrange harmonie, agrandirent le cercle, et, soupçonnant quelque piége, se retirèrent à distance respectueuse. Le bonhomme continua son discordant solo et arriva sain et sauf à Mutzig.

J'ai remarqué, en Suède, une autre particularité singulière des habitudes circonspectes de ces incommodes voisins. Ils redoutent, dans le Nord, la forêt qui leur sert de refuge dans les climats tempérés. C'est que la neige y fait voûte ou pend en festons cristallisés; or, le loup se méfie de tout ce qui pend

au-dessus de sa tête. Les paysans suédois et norvégiens connaissent parfaitement ce trait de caractère ; car, s'ils apportent peu d'attention à munir par le bas leurs clôtures, ils ont grand soin de les faire assez hautes pour qu'un loup ne les puisse franchir en sautant. Un renard se glisserait en rampant par les interstices ; un loup fait le tour et abandonne la place s'il ne peut sauter par dessus.

Le matin venu, l'arbre était consumé, mon guide se détirait, bleui par le froid de l'aurore, car le pauvre diable m'avait abandonné les deux couvertures de ses chevaux. Nous nous empressâmes de quitter notre gîte et de prendre le chemin le plus long pour tourner le torrent.

Ce chemin nous conduisit sur les bords d'une jolie rivière sur laquelle était établie une pêcherie de saumons. Voici en quoi consiste cette construction tout à fait primitive :

A l'endroit où finit le rapide, une estacade a été grossièrement construite au moyen de pieux assemblés, et aux intervalles ménagés entre les pieux, s'adapte un châssis quadrangulaire. Au moyen de cet appareil, le poisson qui remonte le courant est forcé de suivre la direction qui le mène dans les nasses.

Quelques cents mètres plus loin, la rivière se resserre, ses berges s'élèvent et une sorte de châlet suisse en domine le cours.

De la porte du petit châlet partait une sorte de pont-levis, qui se dressait en l'air sur des poutres solidement enfoncées dans le granit de la berge. Ce pont grossier se terminait par une petite plate-forme à parapet, une sorte de hune qui surplombait la rivière. De cette plate-forme pendaient une

vingtaine de cordages, et au bout de chacun de ces cordages était attaché un tonnelet flottant sur l'eau.

C'était l'observatoire du maître-pêcheur. Les tonnelets supportaient un large filet qui barrait toute la partie profonde de la rivière. La transparence des eaux était si grande, qu'à la hauteur où était placée la sentinelle, elle pouvait distinguer parfaitement les bandes de saumon donnant au-dessus du filet. Aussitôt qu'une troupe passe, l'observateur fait jouer un levier qui tend à la fois toutes les cordes et qui ferme le filet.

Si la pêche au filet est de beaucoup la plus productive, la pêche à la ligne, surtout dans cette saison, est des plus amusantes. C'est le moment où l'air est obscurci d'éphémères, sorte de papillon gris-blanc qu'on nomme *laxmygga*, ou mouche de saumon. C'est la *manne*, en termes de pêcheur. Comme ce papillon vole très près de l'eau, il suffit d'en attacher un à l'hameçon et de l'agiter au-dessus de l'eau sans le baigner. Le saumon s'élance et l'attrape au vol. Ces habitudes du *laxmygga* simplifient singulièrement la pêche *à fouetter*, exercice très fatigant et fort difficile. J'ai pris, au *laxmygga*, trente livres de saumon en moins de trois heures.

Je me rappelle avoir vu, dans un fjord, près de Carlscrona, une pêche d'un genre plus pittoresque. C'était la nuit, mon bateau se trouva tout à coup entouré de flammes sautillantes, repercutées par le miroir des eaux.

Ces feux errants, ces fantômes qu'éclairaient des lueurs tremblotantes, ces flaques miroitantes sous l'étincelle des clartés voyageuses, c'était une pêche de nuit au saumon.

Une foule d'hommes et d'enfants s'agitaient, portant chacun

un tison résineux allumé. Le vent jetait au loin les étincelles de ces flambeaux qui se rallumaient avec vigueur à l'instant où on croyait les voir s'éteindre.

Sur la rivière, des barques plates couraient, armées de torches piquées sur les bords. Un harponneur se tenait à l'avant, le bras en arrêt, l'œil fixé au fond de l'eau, et de temps en temps un harpon partait en sifflant; deux hommes halaient la corde, et un saumon, percé invariablement à la tête, montait sur l'eau en se débattant.

Mais revenons à la pêcherie du châlet. Sortie des rapides, la petite rivière retombait, à un demi-quart de lieue de là, dans une série de petits rapides.

Je ne sais si on se lasse de tout, même du sublime ; mais, je l'avoue, jamais cascade célèbre ne me causa le plaisir que je goûtai à voir courir et bondir de rochers en rochers ces innocentes cascatelles.

Il n'y avait là rien d'imposant, rien de terrible: pas de ces lames d'eau gigantesques, au vert-brun, se précipitant dans la coupe blanchissante des rochers; pas de ces furieux gémissements de l'eau qui se brise et se tord. Non, mais ces rochers roses, semés comme des rubis sur l'eau bleuâtre, mais ces légers flocons d'écume bondissant de chacune de ces humbles assises, et tous ces flots à l'innocent bavardage se réunissant, à quelques pas de là, dans le canal profond de la rivière aux rives herbues : tout cela composait un de ces sites aimables et tranquilles qui reposent des beautés trop impérieuses.

J'arrivai enfin à Bolnas, en Helsingie, sur les frontières de la Dalécarlie. On m'y annonça une bonne nouvelle. J'allais y

rencontrer un moyen de locomotion plus régulier et moins coûteux que le char de poste.

Ce moyen de locomotion, c'est le *paker-vagnen* ou diligence. J'en ai vu quelques-unes d'un modèle nouveau, presque confortables. Mais on ne rencontre que trop souvent encore le vieux char à banquettes disposées en travers, fermé, tant bien que mal, par des rideaux en cuir et complété, à l'arrière, par un grand coffre aux paquets, à l'avant par l'étroit cabriolet du postillon. En hiver, on démonte ce disgracieux véhicule qui se change en un lourd traîneau. Mais il faut un hiver sérieux et des neiges épaisses pour supporter cette masse.

Le *paker-vagnen* de Bolnas était de l'espèce antique : c'était un coucou gigantesque.

III.

Gastrik, Upland. — Hedmora, la vie de province, l'apothicaire. — Le Gastgifvaragard, la vie d'auberge. — Encore une petite ville, hospitalité et affabilité suédoises. — Une auberge près de Stockholm. — Le panorama du Shaer-Gard, physionomie générale de la Suède.

A mesure que le *paker-vagnen* nous rapproche de la capitale suédoise, les chaussées sont plus larges, mieux entretenues. On sent venir à soi le mouvement et la richesse.

Il y a, pour macadamiser ou pour entretenir ces magnifiques voies deux vastes machines, dont l'une, formée de poutres réunies en corbeille et montées sur grandes roues, broie et amalgame les fragments de granit; l'autre, qui ne fonctionne que l'hiver, est le *snoplog*, grand triangle de poutres gros-

sièrement équarries, que six ou huit chevaux traînent sur les neiges profondes, pour les aplanir et pour lisser leur surface que parcourront les traîneaux.

Toutefois, nous sommes encore en province, et la petite ville d'Hedmora, que nous allons traverser, bien que située dans le Gastrik, aux frontières de l'Upland, est aussi différente de Stockholm que Carpentras de Paris. La population tout entière, au moment où j'y entrai, se pressait dans la rue principale.

C'était la sortie d'une assemblée, d'un prêche, à ce que je crois. Les jeunes filles et les garçons passaient par couples souriants, balançant gaîment leurs doigts unis. Les vieillards fermaient la marche, les femmes avec de grandes coiffes noires qui s'attachaient en pèlerines à leur robe également noire, les hommes avec de longues robes noires, boutonnées au col jusqu'en bas et serrées par une écharpe jaune ou rouge à la taille. Une petite calotte noire leur recouvrait le sommet de la tête, et, dans ce singulier costume, ils ressemblaient beaucoup plus à des prêtres arméniens qu'à des cultivateurs.

La ville était propre et triste. Des rangées de maisons de bois bien alignées y formaient une rue principale, dans laquelle l'herbe croissait le long des murs. Quant aux rues transversales, elles avaient tout l'aspect d'une bande de prairie : les voitures n'y roulent jamais et les moutons y broutent fort à l'aise.

Chaque maison avait son petit jardin, très coquet, très proprement tenu, cultivé à la hollandaise, des légumes et des fleurs; pour tous arbres, quelques beaux sorbiers, chargés de

grappes vermeilles, et fréquentés par des légions d'oiseaux jaseurs.

La vie commune est ici à peu près inconnue. L'église et la boutique de l'apothicaire sont les seuls points de contact. On se réunit chez ce dernier le matin, on y boit le petit verre de liqueur et on y échange les nouvelles du jour, nouvelles fort innocentes d'ordinaire; il s'agit, en effet, du dernier arrivage de marchandises, du dernier incendie, d'une mort ou d'un mariage. A midi, nouveau rendez-vous : on se repose, avant le repas, des fatigues de la journée. Le soir, c'est encore chez l'apothicaire qu'on ira boire le punch, le thé ou le café.

Après Hedmora, plusieurs postes sans ville ou sans village. Il me faut coucher dans une auberge assez sale, qui sert en même temps de maison de poste.

Où êtes-vous, admirables hôtels de l'Allemagne ou de la Suisse, charmants palais de repos qu'on appelle l'hôtel *des Bergues*, à Genève, ou l'hôtel *Bauer*, à Zurich? Où êtes-vous, hôtel princier *d'Orient*, où s'étale le luxe hospitalier de Marseille? Où es-tu, surtout, toi la merveille des merveilles, toi l'hôtel par excellence ou plutôt le palais *du Louvre*, palais bourgeois, accessible à tous, qui fais face au palais impérial de la capitale du monde?

Le *gastgifvaragard* de Suède, ou la *schifte* de Norvége, sont à peu près partout construits sur un modèle identique. C'est toujours une série de constructions basses, en forme de granges. Ces salles de planches renferment, l'une un bureau d'attente où, sur une table, est le livre des voyageurs et un assortiment de carafes à eau-de-vie; l'autre une chambre à coucher, ornée de deux ou trois couchettes. La maisonnette

du *gastgifvar* est isolée et souvent adossée à la remise dans laquelle sont placées les carrioles.

Qui ne sait, qu'en Espagne, il est bon de voyager à la façon de Bias, en portant tout avec soi ? J'y ai souvent cherché vainement, pour confectionner une omelette, non pas les œufs ou l'huile, cela va sans dire, mais la poêle. En Suède, il en est à peu près de même, non pas qu'on soit exposé à y mourir de faim, mais parce que la qualité des aliments y est trop souvent grossière. On n'y manquera jamais de biscuit d'avoine ou *flat-brod*, ni d'eau-de-vie de grain ; mais viande, fromage, café, sucre, vin, tout cela y est bien souvent inconnu.

Mais c'est de pain surtout qu'il faut se munir, si on ne possède pas ces trente-deux petites haches blanches que Suédois et Suédoises exercent avec tant de succès sur le *flat-brod*. Ce biscuit, composé le plus souvent d'avoine, mais auquel on mêle aussi de l'orge, du seigle ou de la paille, est, malgré son peu d'épaisseur, d'une extrême dureté.

La pomme de terre est trop souvent mauvaise et le fromage mal lié, grumeleux, indigeste.

Cependant, nous approchons de Stockholm, et voici la dernière ville qu'il nous faudra traverser avant la capitale.

Ce qui donne un attrait particulier à la vie suédoise, surtout dans ces villes qui, bien que rapprochées du centre, ne sont après tout que des villes de province, c'est la patriarcale sécurité des habitants. On n'y connaît pas les murs de clôture et les jardins sont accessibles à tous.

J'étais entré, après avoir cherché à attirer, par quelques appels les maîtres de la maison, dans un jardin charmant,

planté de sorbiers magnifiques. Placé sur une éminence qui domine la ville et ses abords, j'en prenais une vue à la hâte, lorsqu'un homme aux cheveux blancs, à la figure bienveillante, vint me saluer et m'invita à monter sur une jolie terrasse où, sous un berceau de houblon, les maîtres de la maison goûtaient, entourés de fleurs et assis en face du plus admirable point de vue. Femmes et enfants se levèrent avec empressement, on se serra et il me fallut prendre place à table.

On est si friand de beaux jours en Suède, qu'on ne laisse pas perdre une heure de la trêve fugitive accordée par la nature. Aussi, ce repas pris en plein air, sous l'ombrage embaumé, était-il une des joies les plus vives de cette aimable famille. En France, j'eusse été un importun ; ici, on m'admit avec la plus charmante sympathie à cette fête intime. On ne me demanda pas même mon nom et on ne me fit pas payer, par une curiosité indiscrète, la franche hospitalité qu'on m'offrait de si bon cœur.

Que de fois, en Suède, n'ai-je pas rencontré cette douce falicité de cœur, ces prévenances pour l'hôte inconnu d'un jour ! Que de fois n'a-t-on pas cherché à retenir l'artiste vagabond ! Que de fois ne s'est-on pas attristé au départ de celui qu'on n'avait vu qu'à peine ! Restez-donc, me disait-on, restez encore quelques jours, quelques semaines. Fait-il donc si bon voyager ainsi seul, sans parents, sans amis, toujours en face de nouveaux visages? Restez et vous verrez si vous n'avez pas bien vite une famille !

Dans les plus petites villes, j'ai rencontré une urbanité, une sociabilité bienveillante, un intérêt discret et réservé : on

m'accueillait comme un ami, et les questions qu'on m'adressait ne prenaient pas leur source dans cette curiosité moqueuse ou dans cette jalouse et étroite défiance de l'inconnu qu'on ne remarque que trop souvent dans nos petites villes de province. On s'inquiétait bien un peu de savoir mon opinion sur ce que je voyais, mais plutôt par un sentiment de patriotisme général, que par un esprit égoïste de localité.

Comment dire les prévenances infinies, les soins empressés, presque tendres dont j'ai été l'objet dans quelques familles où le hasard d'un jour m'avait introduit ? Combien cette affectueuse affabilité n'est-elle pas préférable au sec formalisme des mœurs britanniques ! L'hospitalité anglaise est parfaite, je le sais, mais il faut, pour la connaître, briser le mur de glace qui l'entoure, et que cette glace est épaisse et froide et dure à casser !

La physionomie générale du Suédois dans ces contrées est assez belle et régulière. Son visage large, entouré de longs cheveux blonds, éclairé par des yeux un peu pâles, est empreint à la fois de douceur et d'énergie. Mais cette énergie est calme et sans apparat : ce n'est pas l'activité fiévreuse, toute en dehors de l'osseux Américain ; ce n'est pas l'énergie lourde et silencieuse de l'Anglais aux joues roses, aux membres trapus et carrés ; ce n'est pas non plus l'énergie superficielle, parleuse et bruyante du méridional : c'est quelque chose de particulièrement froid et sûr, avec une aimable dose de simplicité. Le Suédois est digne, mais non réservé ; il est franc et poli sans indiscrétion. C'est ce que j'appellerai une race tout à fait sympathique.

Encore une halte avant Stockholm. Cette fois, ce n'est pas

dans une ville, mais dans une auberge que ses dehors charmants m'avaient fait prendre pour une villa.

Je ne pouvais croire que ce fût là une auberge, tant cette gracieuse habitation ressemblait à une maison de campagne. Mais le conducteur me montra, derrière l'élégante balustrade qui servait de porte à la cour, un grand arbre orné de guirlandes jusqu'au sommet, une sorte d'arbre de la liberté fraîchement planté, ou plutôt, image riante, un mai allemand tout brodé de fleurs nouvelles. C'est là l'enseigne de toute auberge suédoise, et cela vaut bien notre branche de pin desséchée.

Derrière l'arbre aux guirlandes s'étendait une verte pelouse tout émaillée de fleurettes : plus loin, c'était une mare où s'ébattaient les oies et les canards, et, derrière ce petit paysage de ferme seigneuriale, la grande et jolie maison de l'auberge.

La nuit passée dans ce charmant séjour, nous reprenons la route de Stockholm et bientôt la perspective s'ouvre sur un admirable bassin maritime, le Skaer-Gard.

C'est un magique spectacle que celui de ce Skaer-Gard, cette antichambre de Stockholm. Une nature tourmentée, grandiose, s'empare des yeux et de l'esprit au premier coup d'œil. Ce sont d'énormes pics plantés dans la mer, et que couronne la sombre chevelure des pins ; ce sont des blocs erratiques, grains tombés dans un jour de convulsion du collier de la Suède. Tout est majestueux et un peu triste dans ces paysages où l'oiseau ne chante pas, où les poissons ne bondissent pas dans l'eau trop limpide, où la végétation est rude et forte, mais n'a pas de nuances. L'atmosphère est vive, pure, saine aux poumons robustes.

Le Skaer-Gard est, en abrégé, toute la Suède avec ses attachants contrastes.

Quelquefois, au centre de collines peu élevées, vous rencontrerez tout à coup un petit lac, entouré d'arbres comme la pièce d'eau d'un parc. Dans ce bassin aux eaux transparentes, une île verdoyante s'élèvera comme une corbeille, et un petit ruisseau jaseur viendra alimenter cette conque limpide en courant sous le parasol des pins. Ce sont là les miniatures de la Suède.

Quelquefois, ce sera un long bassin aux formes irrégulières, aux côtes découpées que dominent en amphithéâtre des rochers énormes et qu'alimente en apparence un torrent fougueux, aux eaux bourbeuses et écumantes. Vous vous avancez et la scène s'agrandit ; le bassin, tout à l'heure entouré de montagnes, se dégage et s'élargit, un mât de navire se dessine sur le ciel, et une échappée de vue vous révèle la plaine liquide à l'azur infini : le prétendu lac n'était qu'un *fiord,* un golfe profondément encaissé dans les terres.

Si le soleil ne brille pas d'un éclat trop vif, si un léger brouillard estompe le paysage, l'aspect n'en sera que plus original, que plus vraiment suédois.

Jamais je n'ai mieux compris la poésie particulière de la Suède que par ces journées brumeuses, pendant lesquelles l'aspect du ciel et celui de la nature s'harmonisent admirablement. Ces montagnes abruptes, ces eaux sans fin, ces noirs rideaux de sapins, tout cela noyé dans les demi-teintes de l'atmosphère, prend un caractère mélancolique, mieux adapté que la chaude lumière du soleil à ces beautés tristes et sauvages.



Gaubert del. *Imp. Sarazin r. Git le Cœur, 6 Paris* *Lechard sc.*

STOCKHOLM.

(Suède.)

IV.

Stockholm : vue générale, monuments principaux, promenades, points de vue, le lac Mélar, les Tivolis, le plaisir et la mort, boutiques de cercueils. — La vie matérielle, l'hôtel, l'appartement meublé, la cuisine suédoise, sups et sexas, affabilité suédoise, — le Broderskal, les restaurants et les confiseurs, l'eau-de-vie de grain.

L'aspect de Stockholm, soit qu'on y arrive par les hauteurs de la route de terre, soit qu'on y aborde par mer, est vraiment féerique.

J'ai vu les terrasses embaumées, du haut desquelles Constantinople se mire dans le Bosphore; j'ai vu Rio-Janeiro et l'admirable rade dans laquelle cette reine de l'Amérique baigne ses pieds dorés; j'ai vu Genève assise aux pieds du Salère et étendant nonchalamment un bras vers le beau lac

qui porte son nom, tandis qu'au-dessus de sa tête se dessinent les croupes neigeuses du Mont-Blanc ; j'ai vu Edimbourg et son panorama de rochers monumentaux, et Naples, et Venise la belle, endormie dans ses lagunes, et Gênes la superbe, souriant orgueilleusement dans sa ceinture de marbre au bord de la Méditerranée : mais je n'ai rien vu de plus beau que Stockholm, avec ses sept îles de granit rose, ses vieux édifices gothiques, ses maisons coquettes, ses verts ombrages, et le surprenant contraste d'une nature grandiose encadrant l'œuvre de l'homme dans le vaste cadre d'un lac gigantesque et d'une mer infinie.

Stockholm vient, disent les savants scandinaves, d'un vieux mot wende qui signifie : la poutre qui flotte. On raconte, en effet, qu'après la destruction d'une ville wende, nommée Sigtua, les habitants de cette Ilion du Nord emportèrent sur leurs barques leurs enfants et leurs femmes : quant à leurs effets les plus précieux, ils les poussèrent devant eux sur une longue poutre creusée (*ihalig stock*). Longue fut leur navigation sur cette mer inconnue, semée d'îlots inhabitables. Ils arrivèrent enfin à une *holm* (île) située à l'entrée d'un détroit. Cet endroit leur plut, ils s'arrêtèrent là et y bâtirent une ville qu'ils nommèrent : l'île de la poutre (*Stockholm*), en mémoire du radeau qui portait leurs richesses.

Il faut avouer que ces Wendes avaient bon goût, et la situation qu'ils ont choisie n'a pas peu contribué à faire de Stockholm la plus belle des capitales du Nord.

Saint-Pétersbourg aussi, avec la Néva large de cinq à six cents mètres, avec les dix rivières qui l'alimentent, soit dans la ville, soit dans la banlieue, avec ses trois canaux bordés de

granit, est une Venise septentrionale. Saint-Pétersbourg aussi, avec ses immenses *perspectives,* ses églises orientales, ses palais italiens, ses mille vaisseaux, a des aspects d'une magnificence qui saisit l'âme. Mais quelle différence cependant avec Stockholm. C'est qu'ici la main de l'homme s'est rencontrée dans un poétique accord avec la main de la nature, tandis que la capitale russe est une production artificielle, une création à contre-sens de la volonté divine. Supposez un instant que la main de Dieu s'appesantisse à la fois sur les deux contrées, que le silence de la mort remplace la vie dans les deux capitales, en deux ou trois ans la destruction aura fait son œuvre dans Saint-Pétersbourg et le sombre marais aura envahi de nouveau la place où s'élèvent aujourd'hui tant de merveilles. Stockholm, au contraire, sera toujours l'admirable paysage que vous savez. Le Mélar aux eaux limpides n'y étalera pas moins sa vaste coupe de cristal, la mer aux flots bleus n'en caressera pas moins ses îles enchantées et ses rochers pittoresques. Les vastes forêts qui le couronnent n'en étageront pas moins, dans un splendide désordre, leurs sublimes beautés.

A Saint-Pétersbourg, l'eau est une cause de tristesse pour les yeux, de maladies pour le corps : ses flaques immenses incessamment balayées par les vents âpres qui, *châtiant* le sol bas et plat, répandent dans l'air pendant la saison des pluies et pendant la saison des chaleurs des miasmes délétères; aucun souffle rafraîchissant n'y adoucit les brûlants rayons du soleil de juillet. A Stockholm, l'eau des lacs et de la mer est comme un bain salubre et fortifiant, dont les fraîches émanations, mêlées à la senteur amère des

forêts, remplit les membres de vigueur et l'âme d'une douce gaîté.

Etudions les principaux aspects de cette reine des cités septentrionales. C'est surtout sur le *Norrbro* (pont du Nord), que Stockholm se déploie dans sa splendeur vénitienne. De là, on voit l'île de la Cité (*Staden*) avec son majestueux palais royal (*Slottet*). La façade de ce bel édifice s'ouvre par deux larges rampes, au bas desquelles veillent deux lions géants. L'effet du *Slottet* consiste surtout dans sa grandeur ; car l'architecture en est des plus simples.

Tournez-vous vers le nord, et l'aspect de la ville devient plus remarquable encore. Les élégantes constructions du palais de la Princesse et du Théâtre-Royal marquent l'enceinte du *Norrmalmstorg*, place monumentale sur laquelle s'élève la statue équestre de Gustave-Adolphe.

Mais ce qu'on ne voit qu'ici, c'est le spectacle charmant des beautés naturelles mêlées aux splendeurs de l'art humain. Laissez glisser le regard des colonnes corinthiennes du théâtre de la Princesse et vous apercevez, à gauche, derrière les sombres masses de maisons de la cité, l'île verdoyante de Stromsborg, et plus loin les coteaux aériens qui bordent l'immense coupe du Mélar.

A droite, le spectacle change : c'est un canal couvert de barques de toutes les formes, de toutes les grandeurs et qui s'enfonce vers le Sud, s'ouvrant d'espace en espace sur de larges quais, sur des places monumentales dont les édifices se dessinent sur un fond de voiles, de mâts et d'agrès.

Une grande et belle rue, parfaitement alignée, la rue de la

Reine (*Drottninge-Gatan*), conduit à l'éminence où s'élève l'Observatoire, au niveau du lac *Mélar*.

Le bassin irrégulier du Mélar se rétrécit à son embouchure et forme une sorte de canal plus étroit sur les bords duquel Stockholm s'est étendu en débordant de ses sept îles. La ville a également jeté sur les hauteurs environnantes de longs appendices de faubourgs, de maisons élégantes, de monuments splendides, de jardins et de parcs.

Les promenades de Stockholm n'ont pas cet air guindé, officiel, de nos avenues d'arbres alignés. Le plus charmant caprice y préside, favorisé par les accidents du sol. Ce sont des parcs, des parties de vieilles forêts scandinaves, pleines de sombres fourrés, de clairières mystérieuses, de chemins solitaires, de rochers pittoresques. Les ombrages du Haga, par exemple, sur la route d'Upsal, donnent l'idée d'une forêt druidique et, par un contraste piquant, au milieu de ces masses noires et de ces voûtes séculaires, se dresse, entouré de frais canaux, un joli château, ermitage favori de la Reine-mère.

Sur la rive gauche du Mélar, qui prend en cet endroit le nom de *Salt-Sjon,* est le vrai parc royal, nommé *Kongliga Djurgarden.* Une partie de ce beau parc a été transformée en promenade publique, et sert de rendez-vous aux voitures et aux cavaliers. C'est la *Rosendal* ou vallée des roses. Ces Champs-Élysées de Stockholm ne doivent à la nature que leur situation attrayante au milieu des branches du canal que traversent de nombreux bateaux de plaisir, et leurs accidents de terrain qui en font un délicieux parc à l'anglaise. Mais la main de l'homme a tout fait, du reste : car, il y a trente ans, il n'y avait là que des rochers arides.

Des *strand*, petites boutiques en bois, peintes en rouge, sont disséminées sur les avenues principales : on y vend des rafraîchissements, des gâteaux, des jouets d'enfants. Ces constructions mobiles et légères sont de beaucoup plus attrayantes que les échoppes de bois qui bordent les routes dans nos foires publiques.

Ce qu'il y a de plus curieux dans Stockholm, ce n'est pas la ville elle-même, bien que ce soit vraiment une capitale par ses rues et ses monuments, c'est la multiplicité des paysages admirables qui s'y déploient. A côté d'un palais, une échappée de vue nous montre tout à coup des îles verdoyantes, des vallées encaissées, des rochers majestueux. C'est la variété la plus piquante, si ce n'est pas la beauté majestueuse.

Du beau pont qui conduit au palais royal, quelle admirable vue ! Au pied de l'éminence qui sert de base à ce palais, on découvre l'ensemble de la ville s'élevant par groupes de maisons. Plus loin, sont les rives de Carlbergsvik et de Roerstrand. C'est là que s'est réfugiée la villégiature commerciale et industrielle. C'est là que sont éparses les bastides suédoises, charmantes maisons de campagne, cachées dans des petites vallées.

Tournez la vue d'un autre côté, et vous apercevrez le port, avec sa forêt de mâts, ses cheminées à vapeur, ses îles et son parc verdoyant aux rochers sauvages, une Suisse en miniature.

De Sœdermalm, on peut découvrir comme à vol d'oiseau tout un plan de la ville, avec ses grandes rues tirées au cordeau, ses églises et ses palais.

Stockholm est la ville des lacs, elle en est entourée, et,

cependant, toutes ces flaques d'eau ne sont pas isolées. Elles ne sont que les diverses branches du lac Mélar, qui n'est lui-même séparé de la mer et du port Sœdertelge que par une étroite langue de terre.

Ce lac Mélar avait autrefois une terrible réputation, et ses crues subites menaçaient périodiquement la ville qu'il surplombe d'une destruction totale. C'est à des Français, à des prisonniers qu'est dû le canal par lequel les eaux du lac écoulent leur trop-plein dans la mer. Ce travail a été exécuté par nos soldats captifs en 1806 et 1807 pendant les guerres de l'Empire.

Stockholm est une vraie ville de plaisirs. Chaque jour y enfante un continuel échange de réceptions, de banquets, de bals remplis d'un entrain aimable. Et ce n'est pas un des moins piquants contrastes de cette ville délicieuse, que le spectacle des beautés de la nature servant de cadre à toutes les joies raffinées de la civilisation. Rien de plus folâtre sans licence que ce peuple aux allures graves et dignes. Une joie d'enfant préside aux divertissements publics : vous ne trouverez pas dans les foules cette curiosité grossière, ce besoin d'émotions à outrance qu'on rencontre parfois sous nos cieux tempérés, mais un abandon naïf, une prédisposition sincère au bonheur de vivre.

Cet entraînement vers le plaisir est commun à toutes les classes et exclut, même chez les négociants, ce froid esprit de positivisme qui, en d'autres pays, dessèche la vie et tarit les sources de la sociabilité.

Voyez les Suédois le dimanche au Rosendal : quel entrain ! quelle naïveté passionnée ! Voyez encore *Mosebacke,* avec ses

orchestres et ses danses animées, ses restaurants pleins d'ouvriers qui y trouvent, à peu de frais, le délassement de leurs travaux de six jours. Ici encore, contraste éternel, à côté du Tivoli bruyant, les frais ombrages, les allées solitaires et, au point culminant de la colline, un admirable panorama de la ville étincelante dans sa parure de golfes et de lacs.

Visitez aussi *Djurgarden,* véritable échantillon du parc suédois, aux eaux vives, aux eaux dormantes, aux grands rochers sourcilleux, aux petits bosquets fleuris, aux grands ombrages. Au milieu de tout cela, pêle-mêle avec les grands effets et les microscopiques élégances de la nature, des théâtres, des confiseurs, des restaurants, des champs de course, des villas cachées sous le feuillage, et jusqu'à un musée où on a rassemblé l'œuvre du célèbre sculpteur suédois Bystrom.

Il est tel de ces buts d'excursions dans la banlieue de Stockholm qui nécessite presque un voyage. Tel est *Gripsholm,* à treize lieues de la capitale. Mais, en Suède, que sont les distances quand l'eau est là pour les franchir? Or, on va à *Gripsholm* en bateau à vapeur. C'est encore le Mélar aux eaux limpides que sillonnent les nombreux paquebots qui emportent à *Gripsholm* les promeneurs du dimanche.

Ce *Gripsholm* est une petite forteresse moyen âge, bâtie sur les bords du lac, près de la ville de Mariefred. Elle porte le nom d'un certain Grip qui, au XIVe siècle, la fit bâtir pour protéger ses immenses apanages des bords du Mélar. Plus tard, le château-fort revint à la couronne et fut la résidence favorite de plusieurs rois. Gustave Vasa l'habita, son fils Éric XIV y mourut prisonnier et le roi Jean III y subit aussi une captivité cruelle. C'était le Plessis-lès-Tours de Gus-

tave III, mais sans chausse-trapes, sans potences, et avec toutes les fantaisies d'un luxe follement imité du Trianon de Louis XV. Gustave IV, Adolphe, vint y attendre la déchéance et l'exil, comme Charles X à Rambouillet.

La foule des promeneurs vient visiter les chambres historiques de ce palaïs féodal et la collection de tableaux représentant les rois et les illustrations de la Suède, puis elle se répand dans les guinguettes d'alentour, guinguettes romantiques aux aspects charmants ou sauvages.

Tout est gai à Stockholm, même la mort.

Je l'ai trop souvent remarqué dans mes voyages, un enterrement n'est pour beaucoup de peuples qu'une partie de plaisir. C'est un prétexte toujours avidement saisi à des festins homériques. Le moderne Scandinave ne pousse peut-être pas aussi loin que l'ancien héros des Eddas l'amour de la bombance funéraire, et la coupe de vin ou d'eau-de-vie qu'il vide à l'occasion d'un enterrement est loin d'arriver aux proportions gigantesques de ces coupes de bière et d'hydromel que vidaient ses ancêtres dans leurs bruyants *Grafol*. Mais enfin on boit et on mange encore aujourd'hui, dans ces sortes d'occasions, d'une façon assez large.

Serait-il donc vrai que, dans les climats excessifs, l'idée de la mort n'entraîne que des idées riantes. Le cadavre momifié qui assistait, comme une leçon de philosophie embaumée, aux festins des voluptueux Egyptiens, me paraît être le symbole de ces résistances à l'idée terrible que la mort devrait inspirer à l'homme.

Il est certain qu'il n'y a guère que nos climats tempérés où la mort soit tristement accueillie. Voici, par exemple, un

cercueil qui passe ; c'est celui d'une jeune dame, morte, me dit-on, depuis quatre jours et déposée dans *la chambre froide* où la putréfaction est reculée par la sèche rigidité de l'atmosphère. Le cercueil n'est pas fermé, comme en France : c'est une sorte de lit, capitonné de rose, sur lequel repose la jeune morte, parée de ses plus beaux atours. Elle semble rire aux passants dans sa jolie robe blanche avec des nœuds bleus. La tête est couronnée de rubans et de fleurs qui dissimulent les teintes de la mort. La dentelle d'un oreiller déborde des deux côtés du cou, qu'inondent des tresses noires soigneusement lustrées.

Les personnes qui suivent le deuil causent et sourient. Les passants se lèvent sur la pointe du pied et jettent sur le corps un regard satisfait et sympathique. La route même que suit le convoi a pris un air de fête, et on l'a jonchée à l'avance de vertes brindilles de sapin et de branchages de bouleau.

Les proches parents se tiennent derrière le cercueil. Ceux-là sont bien remarquables par leur costume ; ils ont bien, comme en France, l'habit noir et le crêpe au chapeau, mais ils portent en outre un crêpe blanc au collet et aux parements de l'habit et, sur la poitrine, un autre crêpe en forme de rabat.

Chose étrange ! en Suède comme en Italie, l'homme sourit à la mort. Mais, dans le midi de l'Europe, c'est plutôt de l'indifférence ; dans le Nord c'est plutôt de la philosophie. Ici, la douce gaîté que permet la mort est pleine d'une résignation mélancolique. Nous cachons, le plus possible, les détails qui accompagnent le trépas ; en Suède, on ne les recherche ni on ne les évite. Vous figurez-vous une boutique de cercueils dans la rue Vivienne, un magasin de bières à côté de Susse ou de

Giroux? Eh bien! à Stockholm, dans *Drottningsgatan* (la rue de la Reine) ou dans *Fredsgatan* (la rue de la Paix), vous trouverez des magasins de bières, des boutiques de cercueils : il est vrai que ces cercueils sont de bois incrusté, que ces bières portent des médaillons de porcelaine à fleurs.

Quelques mots maintenant sur la vie matérielle dans cet aimable séjour.

J'étais descendu à l'hôtel *Brunkeberg*, un des meilleurs, me dit-on, de Stockholm. Mais, décidément, l'hôtel meublé n'est pas encore passé dans les mœurs de la Suède. L'hospitalité particulière est trop large et leur fait une trop rude concurrence. Là même où vous êtes tout à fait inconnu, votre qualité de voyageur est le : *Sésame, ouvre-toi* de toutes les portes. Au pis aller aurez-vous à payer un prix très modique pour un appartement détaché d'une maison bourgeoise. Là, tout sera plus confortable qu'à l'hôtel, et vous n'aurez d'autre embarras que celui de sortir pour les repas. Seulement, munissez-vous d'une double clef de la porte qui donne sur la rue : car le portier est une créature inconnue à Stockholm et, si vous vous attardiez, vous pourriez fort bien achever votre nuit à la belle étoile.

Je fis donc ce que je conseille à tout voyageur intelligent e aimant ses aises : je pris un appartement meublé.

Il y a une chose que je comprends seulement ici, après plusieurs années de voyages dans le Nord; c'est le pourquoi de la profonde insouciance du Russe pour le confort de l'hôtel ou de l'auberge. L'hôtel suédois n'est pas assez confortable : mais s'il n'est qu'incommode, l'hôtel et surtout l'auberge de Russie laissent beaucoup plus à désirer : l'incurie de l'hôte-

lier et de ses *mougiks* n'est pas concevable. Le balai y est inconnu, les insectes y *fourmillent*, les domestiques usent et abusent de la chambre qui vous est assignée avec un révoltant esprit de communisme.

Pourquoi cela ? C'est, je le vois maintenant, que le Russe n'a pas encore perdu ses habitudes nomades, son humeur vagabonde. Dans l'officier le plus poli, le plus élégant, il y a encore un peu du Tatar. Il a connu à Paris ou à Vienne les raffinements de la vie civilisée, mais il se plie avec indifférence aux dures nécessités de la vie aventureuse. Il semble qu'il n'ait pas oublié le khan ou le caravansérail de ses ancêtres. Il se résigne à tout, il accepte le bien ou le mal, en homme qui n'a pas la passion du chez soi.

Mais le Suédois, si bien né pour la vie intime, si hospitalier du reste, comment n'aurait-il pas le sens du confortable chez lui ?

Voilà pourquoi l'hôtel n'est pas agréable en Russie et n'est qu'incommode en Suède.

Le Russe d'ailleurs, je parle du Russe de distinction, emporte avec lui à mille lieues du palais paternel tout ce qui est essentiel à la vie. Ses gens l'entourent, son lit le suit, sa batterie de cuisine et ses provisions montent en croupe ou galopent en traîneau à sa suite. Donnez-lui la chambre, la table et la chaise, il s'arrangera du reste.

Comment mange-t-on en Suède ? C'est là un côté de la vie matérielle qui a son importance pour l'intelligence du pays ; Et d'abord on y mange beaucoup.

Énumérons les repas d'un Suédois de la bonne société.

Le matin, souvent au lit, il prendra deux ou trois petites

tasses de café noir, avec un nuage de crème, et quelques tartines beurrées; à onze heures, déjeuner froid arrosé d'eau-de-vie; à deux heures, le dîner; à quatre heures, encore le café, avec ses accompagnements; à six heures, le goûter; à neuf heures, le souper, et, par-ci par-là, quelque *seva* improvisée brochant sur le tout. N'est-ce pas respectable? De compte fait, six repas! Il est vrai que chacun d'eux, à l'exception du dîner et du souper, n'est d'ordinaire qu'une collation rapide et légère. Mais, enfin, voilà des dents et des estomacs passablement occupés.

Au reste, ces habitudes sont celles de la *vieille roche*. Les mœurs parisiennes commencent à prendre le dessus.

Le petit goûter, le *lunch*, diraient les Anglais, s'appelle ici le *sup* : c'est une sorte de collation froide, composée de hors-d'œuvre, de radis, de sardines, de beurre, de fromage, d'huîtres, de harengs salés ou fumés. Le vin n'y paraît guère, mais en revanche on y sert à profusion des carafons d'eau-de-vie d'espèces différentes.

L'eau-de-vie est le vice de la Suède. Quant aux huîtres, bien que grand amateur de ce délicieux mollusque, je n'y ai guère touché tant que j'ai été en Suède. Elles y sont très chères et détestables. On les fait payer deux et trois francs la douzaine et généralement elles n'y arrivent que gâtées. Il faut, en effet, qu'elles viennent de fort loin, de la mer du Nord, car la Baltique n'en produit pas, et elles arrivent souvent dans un tel état de décomposition qu'il faut les embaumer d'épices et de condiments pour les avaler sans trop de répugnance.

Étrange effet, singulière puissance de la mode! L'huître est à la mode et c'est un mets aristocratique : aussi mettra-t-on

son orgueil à en manger, même là où on n'en peut manger que de mauvaises. Il n'y a rien de si affreusement repoussant qu'une huître gâtée, et s'il n'était pas de bon ton d'en servir, qui voudrait avaler un mets semblable? Quant à moi, je le déclare, l'huître n'existe pour les gourmets véritables que lorsqu'elle vit encore, et Brillat-Savarin est tombé dans mon estime, quand je l'ai vu recommander d'ouvrir les huîtres un quart d'heure avant le dîner. Profanation et barbarisme!

Voyez-vous, à tout bien considérer, l'huître italienne, avec sa sauce au sucre candi; le pied de cheval bordelais, avec sa sauce au vinaigre et aux échalottes; l'huître aux épices du Suédois : tout cela n'est pas l'huître. L'huître même des parcs de Cancale n'est pas appétissante : on l'y ouvre mal et on ne sait pas la parer. L'huître vraiment fraîche, grasse, succulente, ragoûtante, ne se trouve qu'en un seul endroit du monde : à Paris!

Une variété du *sup*, c'est la *sexa*. C'est encore une collation, une sorte de dîner froid à la chinoise, composé d'une foule de petits plats : échantillons de gibier, languettes de viandes rôties, filets de poisson, beurre, fromage, laitage, le tout assaisonné de bière forte et vineuse, de vin, si la maison est riche, et surtout d'eau-de-vie.

Excepté dans un petit nombre de riches maisons bourgeoises, on ne sait pas dîner en Suède. Je vous ai déjà dit quelles huîtres on y mangeait : potages, hors-d'œuvre, entremets, dessert, rien n'y est à sa place; pas d'ordonnance, pas de logique. D'admirables homards y sont servis pêle-mêle et sans sauce avec des beaftecks mal cuits.

Qu'est-ce donc qu'un dîner dans une petite ville excentrique ? Qu'est-ce encore dans une auberge de station ?

Le pain blanc, ou pain français (*franskbrod*), ne se trouve guère qu'à Stockholm et dans quelques maisons des villes les plus considérables. Le pain bis est mêlé d'orge et d'avoine : le pain noir est fait de seigle et on le considère comme souverain contre le scorbut. Le *knackebrod* est assez bon, nourrissant, mais inabordable aux mâchoires mal garnies. Le pain des campagnes, cuit en minces couronnes, se dessèche et devient plus dur encore que le *knackebrod :* mais il est agréable au goût. Reste, enfin, le pain d'écorce, mêlé de farine et d'un peu de lait. Ce *barkbrod* est, en Suède, supérieur à celui des Lapons : il est légèrement aromatisé et presque nourrissant. Au reste, on ne le rencontre plus guère qu'en Dalécarlie, chez ces durs et sobres paysans dont les Danois disaient pendant les anciennes guerres : « Le diable combat avec ce peuple, mangeur d'écorce et buveur d'eau. »

Au biscuit d'avoine, au lait aigre, au poisson sec ou fumé, ajoutez le *grot* et vous aurez le fond de la cuisine suédoise dans les fermes et dans les villages. Le *grot* est une sorte de bouillie insipide de farine grossière cuite à l'eau : on en prend une cuillerée qu'on mêle à du lait caillé, et cela compose la soupe ordinaire des cultivateurs. Montez plus haut sur l'échelle culinaire et vous trouverez dans les villes, sur les meilleures tables, un similaire aristocratique du *grot*. C'est la soupe à l'avoine, dans laquelle nagent des pruneaux et des raisins de Corinthe. Si on vous donne le choix entre les deux potages de ville ou de campagne, refusez-les hardiment tous

les deux, et vous éviterez l'horrible déboire que causent à un estomac civilisé ces mélanges fades et détestables.

Singulières différences de goût et d'habitudes dans des races si voisines les unes des autres et consanguines à tant de degrés. L'Anglais à gauche, le Russe à droite, l'Allemand là-bas, mangent avec plaisir des mets fortement épicés, et le Suédois inonde son estomac d'émollients et d'aliments insipides. Le *grot* et la soupe aux pruneaux d'un côté ; de l'autre, la soupe à la tortue aux saveurs incendiaires, le *curry*, le caviar et la soupe au poisson.

Voulez-vous la recette d'une soupe au poisson que confectionna lui-même, en vrai chasseur, dans une halte d'auberge, un de mes amis, officier prussien à Saarbruck ? écoutez et frémissez : vous prenez une carpe du Rhin ou de la Saar, vous la faite cuire dans une *bonne eau* garnie de carottes, d'ail, et assaisonnée d'une bonne once de poivre noir ; vous ajoutez un litre d'eau-de-vie de grain et vous servéz chaud. A côté d'un pareil potage, la bouille-à-baisse marseillaise et la *turtlesoup* des *Londoners* peuvent passer pour du petit-lait.

Citons cependant quelques exceptions au fonds commun fade et insipide de la cuisine en Suède. La tête de brème froide se sert quelquefois sur une sauce au raifort d'une saveur énergique. Au souper de Noël, paraît encore un plat diabolique pour un palais suédois et dans lequel il faut reconnaître un échantillon de la cuisine du vieux *Vikings*. C'est le *lutsfisk*, étuvée de morue salée, cuite dans une eau de lessive mêlée de chaux vive, et servie sur une sauce au raifort, à la moutarde et au gros poivre. Vous pouvez bien croire que les Suédois ne font pas appel au lait et à l'hydromel, pour ac-

compagner ce mets incendiaire, et qu'ils en aident la digestion par les meilleurs crus de Porto alcoolisés à l'anglaise.

Notons encore, pour l'édification des ménagères françaises, et pour l'instruction des nombreux rédacteurs de *Cuisinières bourgeoises* les *skinka*, friture d'œufs aux tranches de jambon, que j'ai déjà rencontrées en Espagne, avec la seule différence de l'huile qui y remplace le beurre, et la *pankaka*, sorte d'omelette au sucre assez bonne, si le *macis* n'y était pas trop prodigué.

Et cependant que d'admirables ressources ne trouverait pas un *Carême* suédois : coqs de bruyères, gélinottes, gigots d'élan, chevreuils de Scanie, renne fumé, jambons d'ours : voilà pour le gibier. Harengs délicieux, perches, brèmes, saumon, truites : voilà pour le poisson. Le règne végétal offre des friandises inconnues à nos climats : c'est la baie rouge, agréablement acidulée, du *Lingon;* c'est *l'akerbar*, petit ananas mûri sous le soleil fugitif de la Laponie, et dont le parfum est exquis.

Ce qui rachète, pour l'étranger, les solécismes culinaires de la Suède, c'est l'affabilité charmante des amphitryons, c'est la politesse prévenante des hôtesses. Quelquefois même l'affabilité de la première heure se changera bientôt en amitié passionnée.

Quand les têtes sont échauffées, quand l'eau-de-vie monte dans les verres incessamment vidés, quand la glace suédoise se fond enfin sous les feux trop ardents de l'alcool, alors le vieux fond hospitalier et sympathique du caractère suédois se révèle; l'hôte ne voit plus qu'un ami, qu'un frère dans son convive, il enlace son bras au bras de son voisin, élève son verre au-dessus de sa tête et boit en même temps que lui.

Cette libation traditionnelle est ce qu'on nomme le *Broderskal* ou baptême des frères. Après cet échange de santés, le convive est de la famille : on le tutoie comme si on le connaissait depuis vingt ans.

Outre les restaurants, dont quelques-uns sont tenus à la française, il y a à Stockholm des établissements marqués d'un cachet plus national, ce sont les *kallare*, sortes de caves qui remplacent à la fois le restaurant et le café. Ce dernier emploi est encore tenu par les boutiques des *konditors* ou confiseurs à l'allemande. On peut trouver chez ces derniers le café, le thé, le chocolat, l'hydromel, le *soda,* le punch, et même des goûters et des réfections (*sexas*).

Une seule chose me gâte la Suède, c'est l'incroyable abus qu'on y fait, même dans les classes élevées, de l'eau-de-vie.

L'eau-de-vie de grain ne coûte guère, mais elle n'en tue pas moins la bourse avec le corps. On a eu beau multiplier les pénalités, inventer des enterrements infamants pour les ivrognes, établir des sociétés de tempérance, fonder des hôpitaux dans lesquels on dégoûte l'intempérant de la liqueur fatale en la mêlant à tous les mets, il ne s'en boit pas moins en Suède, bon an, mal an, plus d'un million d'hectolitres d'eau-de-vie de grain. C'est quelque chose pour trois millions d'habitants, dont il faut défalquer les femmes et les enfants. Je ne sais quel Horace Say, ou quel Malthus suédois a calculé qu'on en fabrique encore plus qu'on n'en consomme, et que fussent-ils ivres du premier janvier jusqu'à la Saint-Silvestre, les Suédois ne pourraient boire tout ce qui sort de leurs distilleries.

Aussi, et surtout depuis les dernières disettes, on a cher-

ché à limiter par des lois la fabrication de ce poison en Suède.

En y réfléchissant on a d'autant plus lieu de s'étonner d'une pareille intempérance chez les Suédois, que c'est un peuple instruit et religieux, chez lequel les bienfaits de l'éducation pénètrent dans les classes les plus infimes; car il n'est pas un pays au monde où l'on puisse trouver plus grand nombre d'écoles de toutes sortes, dans lesquelles le moins qu'on puisse apprendre c'est la lecture, l'écriture, le calcul et souvent le dessin.

Ainsi, une loi faite sous le règne du roi Jean III, de lointaine mémoire, qui voulait voir l'instruction se propager dans ses États, ordonne que tout homme noble qui ne pourra prouver savoir lire et écrire sera rayé du livre de la noblesse; et tout démontre que les rois, ses successeurs, ont eu les mêmes préoccupations, puisque il existe en Suède une liberté complète pour l'instruction, et pour lever une école il suffit de se procurer un brevet de moralité et de capacité.

Comment donc se fait-il qu'un peuple si bien préparé à jouir des plaisirs de l'intelligence, recherche une satisfaction purement matérielle, dont l'abus tend à détruire les plus nobles facultés de l'homme en le conduisant presque fatalement à un abrutissement honteux? On ne saurait s'expliquer cela que par la force de l'habitude, ce tyran qui règne sur nous si impérieusement et qui commande aux peuples et aux individus avec une égale autorité. Il n'est pas douteux que celle-là ne leur soit venue de leurs pères qui, sans doute, la tenaient des leurs, en sorte que maintenant qu'elle fait partie des mœurs et des usages des Suédois, ils ne sauraient plus en rougir.

Il en est de même de beaucoup de choses laides ou mauvaises. Par exemple, demandez aux belles dames chinoises pourquoi elles s'estropient volontairement de manière à ne plus pouvoir marcher, elles vous répondront : C'est l'habitude.

V.

Upsal : les bords du Mélar, campagne d'Upsal. — Monuments remarquables : l'université, la bibliothèque, la cathédrale, l'obélisque de Bernadotte, le tombeau de Linné. — Révolution littéraire, poésie nationale, la langue suédoise, sentiment musical, l'art en Suède.

Il n'est pas possible de visiter la Suède sans voir Upsal. Si Stockholm est le cœur du royaume, Upsal en est le cerveau. Entre les deux villes, le voyage n'est qu'une promenade.

De Stockholm à Upsal la route est facile : c'est le lac Mélar qui la fournit. On le traverse en bateau à vapeur jusqu'à Westeras. L'extrême variété des rives du Mélar, leurs contours serpentins, les riches fermes et les maisons de campagne qui les décorent aux abords de la capitale, et, plus loin, à partir

de Sigtuna, les belles masses de forêts ombreuses qui les surplombent, font de cette navigation une véritable partie de plaisir pour les yeux. De temps en temps, de larges bandes de seigle jaunissant, d'épis déjà dorés forment, avec le vert foncé des sapins et le vert tendre des bouquets d'aulnes, de charmantes oppositions de couleur.

Aux approches d'Upsal, le lac se dépouille de ses beautés : une plaine vaste et fertile se découvre ; mais les arbres n'y viennent pas rompre l'uniformité du sol. Upsal ne baigne pas ses pieds dans le Mélar ; elle n'est arrosée que par une petite rivière assez laide, la Fyrisa, qui va se jeter non loin de là dans le lac.

La plaine dans laquelle est située la ville est populeuse, féconde, mais peu pittoresque. L'ombrage lui manque, mais la ville, en revanche, est toute constellée de jardins magnifiques qui s'élèvent autour des grands bâtiments et dans l'intérieur de beaucoup d'habitations bourgeoises. La partie du cours de la Fyrisa qui baigne la ville est égayée par une double rangée de beaux arbres.

Mais ce ne sont pas des arbres qu'on vient chercher ici ; ce sont les traditions de la vie intellectuelle, ce sont les grands établissements littéraires et scientifiques.

L'université d'Upsal est, avec celle moins célèbre de Lund, une des gloires nationales de la Suède. Fondée au XVIe siècle, elle a quatre facultés et vingt-quatre professeurs, qui enseignent la théologie officielle, la jurisprudence, la médecine et la philosophie, c'est-à-dire la littérature et les sciences. Cette dernière faculté a compté pour professeur l'illustre historien Geijer.

La vieille et sombre université n'a rien de remarquable à l'extérieur. Ses bâtiments, parfaitement appropriés à leur destination, et parmi lesquels est celui de l'ancienne bibliothèque, s'élèvent dans le quartier consacré à tous les grands établissements dont Upsal s'enorgueillit à juste titre.

Située au haut d'une des rues principales de ce quartier, la *Nouvelle Bibliothèque* est d'une architecture simple et grande, bien qu'un peu lourde. La façade de l'entrée principale est assez élégante et fait honneur à l'architecte Nordenkreis. On y lit cette inscription : CAROLINA. REDIVIVA.

Près de la bibliothèque, et aussi sur une hauteur qui domine la ville, est le château, avec ses deux grandes tours et sa terrasse, d'où l'œil découvre une magnifique perspective. On y voit le buste en bronze de Gustave Ericson, dont quatre canons forment le socle.

La cathédrale d'Upsal est la plus belle de toute la Suède et, bien que l'amour-propre national l'ait égalée à tort à Notre-Dame de Paris, elle n'en mérite pas moins une visite. Un autre édifice curieux, reste de l'ancienne Upsal (*Gamla-Upsala*), est un temple païen dont les ruines se voient à deux kilomètres environ de la ville.

La science et la religion n'ont pas seules laissé dans Upsal des souvenirs de pierre ou de marbre. Entre l'académie et la cathédrale, s'élève un bel obélisque de granit que Charles XIV (Jean Bernadotte) a consacré à Gustave-Adolphe, au nom du peuple suédois. Bel hommage rendu par un homme de guerre de premier ordre et par un enfant adoptif de la Suède, au héros suédois et au grand capitaine. Patrie des Linné, des Cronstadt, des Wallerius, des Bergmann, l'académique Upsal

a été, je l'ai dit, et est encore le cerveau de la Suède, un foyer toujours ardent de sciences et de progrès. Sur les 6,000 âmes qu'elle renferme, 2,000 au moins appartiennent ou touchent à l'Université. On y compte environ huit cents étudiants.

Au milieu du jardin botanique est un édifice dont le nom rappelle une des gloires les plus pures de la Suède : c'est le Musée Linnéen. Dans l'une des salles, appelée l'*Auditoire de Linné*, Bystrom, sculpteur suédois distingué, a élevé au grand botaniste une statue en marbre. Linné y est représenté jeune, et non tel que nous avons appris à le connaître par les portraits. Il faut plutôt voir, dans la cathédrale, près du tombeau où dort Linné, un bas-relief en marbre noir, encadré dans le porphyre, avec l'inscription suivante .

BOTANICORUM PRINCIPI

AMICI ET DISCIPULI.

MDCCXCIII.

Upsal est, avec Stockholm, le théâtre de la révolution littéraire qui s'appuie sur les traditions nationales.

Deux fois la nationalité suédoise a fait fausse route, et deux fois la littérature a dévié avec elle sous la pression des influences étrangères. La première fois, c'était sous les rois à tendances allemandes ou anglaises ; la seconde fois, sous les princes du XVIII[e] siècle, imitateurs maladroits des élégances corrompues du Versailles de Louis XV. La littérature suédoise fut, par exemple, sous Gustave III, une fade copie des fadeurs licencieuses qui régnaient alors à la cour de France. Ce n'est que sous Bernadotte qu'une forte et sérieuse réaction s'est faite dans le sens de la littérature vraiment nationale. Son fils,

Oscar, plus suédois encore, a encouragé ce mouvement qui a produit, dès aujourd'hui, une fort remarquable école de poètes et de prosateurs.

L'école qui inaugura l'œuvre de la rénovation nationale fut l'école gothique. Les noms de ses principaux maîtres disent assez quelle fut la grandeur de ce mouvement : c'est un Geijer, un Nicander, un Tegner, un Bruzelius, un Ling, un Adselius, un Hartmansdorff, un Beskow, un Lindeblad. Geijer, à la fois grand historien et poète inspiré ; Tegner, dont le *Frithiof* fut comme une révélation de la vieille poésie scandinave, excellent prosateur du reste et auteur de sermons estimés ; Nicander, avec son *Glaive runique ;* Beskow, avec sa *Harpe d'Eole,* ses *Fastes de la Suède* et sa tragédie d'*Éric XIV*. Après eux, Atterbom, critique profond, chantre de l'*Ile du Bonheur ;* Staguelim, aux drames pleins de sombres fantaisies ; Franzen, cygne mélodieux du Mélar ; Vallin, qui soupira dans une langue majestueuse et inspirée les cantiques sacrés de l'Église suédoise ; Lidner l'élégiaque ; Bellmann, tout à la fois l'Anacréon, le Béranger et le Désaugiers de la Suède ; Walmark, le publiciste érudit ; Wilhelm Braun, le dernier des humoristes.

A cette pléiade inspirée, ajoutez encore les noms d'Adlersparre, de Nybom, de Carlen, de Malmstrom, d'Orvar-Odd, de Sotherberg, de Talis-Qualis, de Ridderstadt, de Goransson, de Mellin, de Bergman. Et qui de nous n'a pas lu ces charmantes histoires du foyer, si délicatement écrites par Frederica Bremer ?

Ainsi, la poésie suédoise moderne a son Victor Hugo, Tegner, le chantre de la Saga de Frithiof, le maître de l'école gothique ; elle a son Lamartine, l'élégant et harmonieux Franzen, évêque

de Hernoland. Elle a son poète fantaisiste, son Alfred de Musset, avec une nuance de vigueur et de patriotisme tout à fait suédois : c'est M. Runeberg, professeur finlandais.

Voici un de ses petits poèmes, véritable chef-d'œuvre de grâce touchante et sérieuse et dans lequel le lecteur sentira vibrer franchement la corde nationale. C'est *la Villageoise*, dont le sujet est un épisode de la dernière guerre de Finlande.

« Le soleil se couche et le soir approche, un doux soir d'été : une chaude lumière à demi vaincue enveloppe encore les chaumières et la campagne. Las des travaux du jour, les paysans reviennent lentement, par groupes serrés ; ils ont rempli leur tâche ; ils ont fait la moisson, une abondante moisson cette fois ; ils ont taillé en pièces un bataillon russe ; le soleil se levait quand ils partirent pour le combat ; le soir approche, et tout est dit.

« Tout près du champ de bataille, au bord du chemin, est un village à moitié désert. Sur le seuil d'une pauvre chaumière est une villageoise ; elle regarde sans mot dire la troupe qui marche silencieuse ; elle semble chercher quelque chose. Qui sait à quoi elle songe ? Ses joues brillent d'un chaud coloris que l'éclat du ciel augmente ; elle reste là sans parler, mais sa respiration est inquiète. Si elle écoute aussi attentivement qu'elle regarde, elle doit entendre les battements de son cœur.

« La troupe marche en avant, et la villageoise examine chaque rang et chaque homme, et son regard est une question, une question craintive et tremblante, une question qui reste sans réponse, une question plus silencieuse que le gémissement même qui se glisse hors de sa poitrine gonflée.

« Quand les paysans sont passés, les premiers comme les

derniers, alors le calme manque à la pauvre femme et sa force se brise. Elle n'éclate pas, mais son front tombe dans sa main entr'ouverte, et de grosses larmes baignent ses joues enflammées.

— « Pourquoi pleurer? Prends courage, ma fille, tes larmes sont vaines! Celui que tu cherchais et que tu n'as pas trouvé vit encore; il a pensé à toi et vit loin d'ici. Il a pensé à toi; il a suivi mon conseil de ne pas aller en aveugle au devant du danger. Ce fut en le quittant ma parole d'adieu. Il a suivi ses compagnons parce qu'il y était forcé, mais son envie n'était pas de se battre. Je sais qu'il ne voulait pas renoncer à la vie et à nous.

« A ces paroles, la pauvre fille lève les yeux en tremblant, et comme si un funeste pressentiment était venu troubler le regret tranquille de son cœur. Tout à coup elle tourne ses regards du côté où s'étend le champ de bataille; elle part, fuit sans tourner la tête, s'efface bientôt et disparaît. — Une heure s'écoule, une heure encore. Voici déjà la nuit. Dans le ciel paraît encore un nuage argenté, mais le crépuscule couvre la terre: — O ma fille! reviens; ton inquiétude est inutile, demain, avant que le soleil commence à poindre, ton fiancé sera de retour.

« Elle revient d'un pas silencieux; elle s'approche de sa mère; pas une larme ne voile ses doux yeux, mais sa main, tendue par amitié, est froide comme le vent de la nuit, et sa joue est plus pâle que la nuée du firmament.

— « Apprêtez-moi un tombeau, ma mère chérie; mon dernier jour est venu. L'homme dont j'avais reçu la foi s'est enfui honteusement du combat. Il a pensé à moi, il a pensé à lui, il

a suivi votre conseil, il a trompé l'espérance de ses frères et de la terre de ses pères. J'ai tout à l'heure pleuré sa mort, j'ai cru qu'il était resté comme un homme parmi les morts sur le champ de bataille. Je l'ai pleuré, mais ma douleur m'était chère; j'aurais voulu vivre mille années pour le pleurer plus longtemps. O ma mère! j'ai cherché parmi les morts aux derniers feux du jour, mais aucun cadavre ne portait ses traits chéris. Je ne veux pas rester plus longtemps sur cette terre de perfidie. Il n'était pas parmi les morts, ô ma mère, et à cause de cela moi je vais mourir. »

La patriotique et gracieuse villageoise de M. Runeberg, n'est-ce pas la poétique incarnation de la belle et malheureuse Finlande?

Voilà la belle et forte littérature qui est sortie sous nos yeux, en quelques années, de l'étude intelligente des poésies vraiment nationales, du libre retour à la veine suédoise. La poésie de la Suède moderne est la fille légitime de l'antique poésie odinique.

Une mélancolie singulière, une tristesse qui s'accorde bien avec la nature sévère du Nord, règnent dans toutes les traditions scandinaves. La vieille religion d'Odin, le dieu terrible des héros morts, éternellement assis au banquet du Walhalla, n'a d'autre morale que la récompense de la valeur par les jouissances matérielles. Un repas abondant, éternel; des chasses et des combats sans fin, telles sont les promesses du paradis scandinave. Tous ces mythes sont marqués à l'empreinte d'une âpre nature et d'un désespoir final qui livre les derniers jours du monde au triomphe des méchants esprits. A la lueur de ces prédictions terribles, les guerriers combattent sans crainte, sans espoir, sans générosité : ils ne connaissent

pas plus le pardon qu'ils ne savent implorer la pitié. C'est bien la religion des Alaric, des Genseric, des Attila, religion qui exalte les forces destructives au moment même où triomphe dans le monde l'idée chrétienne, qui répare et qui console.

C'est vraiment une terre épique, cette terre de granit. La vieille Suède des Sagas, de Tegner et de Geiger, le poète et l'historien des antiques Vikings, la Norvége, cette austère patrie des héros scandinaves, ont gardé toutes deux l'allure archaïque et majestueuse qui manque au Danemark moderne.

Écoutez le chant national des Norvégiens : il vous dira si les vieux souvenirs sont effacés, si les fantômes du passé ont disparu dans le crépuscule indécis de l'épopée des vieux bardes :

« Qu'elle est belle et grande, ma patrie, la vieille Norvége (*Gamle-Norge*) tout entourée de la mer ! Voyez ces forts audacieux des rochers qui se rient à jamais des efforts du temps ! Tombeaux des âges écoulés, ils restent seuls au milieu des convulsions du monde, comme des héros à l'armure bleue, au front couvert du casque d'argent. Parmi les glaciers de notre Norvége, le dieu Thor a voulu placer son trône. Quand il roule son char dans les nuages, leurs échos répètent son nom et redisent au Nord sa gloire et celle des vieux héros. »

Ce qu'avait de nuageux, de mal arrêté dans ses contours cette poésie des vieux bardes a disparu dans les chants de la muse moderne. L'inspiration et l'accent sont restés : la précision est venue.

Le caractère de précision lumineuse qui distingue la poésie suédoise est ainsi apprécié par le plus grand poète suédois, par Tegner :

« Le Suédois, comme le Français, aime de préférence, dans la poésie, les choses légères, claires et d'une compréhension facile. Il ne craint pas la profondeur, il l'estime, mais il la veut transparente. Il tient à voir le sable d'or au fond de l'abîme. Toute idée cherchée de trop loin, pour belle qu'elle soit, le rebute. A ses yeux l'expression obscure trahit l'idée obscure. C'est là ce qui différencie profondément le Suédois de l'Allemand. L'Allemand, au caractère contemplatif, recherche, que dis-je, adore le mystique et le nébuleux ; il y sent comme des trésors inconnus et cachés. L'Allemand est sérieux, grave ; le Suédois, léger, superficiel. De là, dans la poésie allemande, ce mysticisme de sentiment, ces abstractions nuageuses qui nous sont si antipathiques. Ce qui nous plaît dans le poète, c'est la sérénité de la vie, c'est le mouvement vivant, c'est l'énergie, c'est la sincérité. Tel est aussi notre caractère national. Si énervés et si frivoles même que nous puissions devenir, nous gardons toujours au fond de nous-mêmes quelque chose de l'esprit de nos braves et aventureux ancêtres, et nous aimons à le retrouver chez nos pères. La vieille séve des enfants d'Odin n'est pas encore tarie. Une chaleur vivifiante, une flamme titanique circulent dans les veines du peuple suédois comme un trait de sa race. Voyez un jour d'hiver, froid, clair et serein, qui retrempe les forces de l'homme et le rend fort contre les rigueurs de la nature ! C'est la fidèle image de l'homme du Nord. Là où l'air est clair, le vent rafraîchissant, il sent vivre en lui toute la force, toute l'activité de son être intime, et il oublie dans ces délices tout ce qui peut manquer d'ailleurs à ses facultés poétiques. »

La langue suédoise reproduit toutes les qualités de l'esprit

suédois. Cette langue, dont je ne sais même encore aujourd'hui, je l'avoue à ma honte, que les formules nécessaires au voyageur, m'a paru des plus douces et des plus gracieuses. Lorsque je n'avais pu encore établir de comparaison entre les langues du Nord et les langues du Midi, je me figurais que les premières devaient être aussi rudes que les contrées qui les ont vues naître. J'ai souvent, depuis lors, observé tout le contraire. Rien de plus suave et de plus harmonieux que le russe ou le suédois dans la bouche d'une femme. Par contre, les langues méridionales sont souvent plus âpres et plus gutturales qu'on ne se l'imagine.

La langue suédoise a des douceurs spéciales : les terminaisons en *a* y sont fréquentes et les syllabes y coulent, pour ainsi dire, les unes sur les autres. Sa parenté allemande ne se révèle que par certains assemblages de consonnes que sauve encore l'inflexion un peu traînante de la voix.

Ne vous étonnez donc pas si le Suédois est naturellement musicien. Combien de fois n'ai-je pas entendu dans la campagne, pendant que les blondes moissons tombaient sous la faucille, les jeunes filles roucouler harmonieusement de suaves cantilènes dont les mélancoliques refrains se répandaient en échos sur toute la route. Les voix étaient douces et fluides, le sentiment juste, l'accent mélancolique et pénétrant. Pour un fils de notre France inharmonique, c'était un rare plaisir que ces chants simples et gracieux.

Ceci m'a rappelé la passion des Russes pour le chant. Le postillon chante sans cesse d'une poste à l'autre; le paysan chante en travaillant; le soldat chante pendant ses longues

marches et, dans les villes, le cabaret retentit jusqu'au couvre-feu de cantiques et d'airs nationaux.

Le génie septentrional est surtout poétique et la poésie du Nord s'exhale surtout en chansons. Les *Eddas* scandinaves furent chantées comme l'Iliade. La *loyauté,* la *pureté* d'accent et d'expressions, tel est le caractère de la musique et de la poésie en Suède. Nous avons entendu le rossignol suédois, Jenny Lind, dont le charlatanisme américain n'a pu ternir la suave auréole. Plus d'une cantatrice, Malibran par exemple, fut plus artiste dans le vrai sens du mot, ou reçut de la nature des dons supérieurs à ceux de la vierge du Nord ; mais si sa personne a si fortement saisi l'admiration des auditeurs, c'est parce qu'elle symbolisait admirablement l'individualité de l'art scandinave. Quelles affinités charmantes et mystérieuses entre le pur accent, la loyale expression de la cantatrice et les mélodieuses émanations du sol natal! Comme Jenny Lind semblait avoir cueilli dans les neiges immaculées de la Norvége ces fleurs de la montagne, embaumées de l'âpre senteur des sapins! Comme la simplicité de ses thèmes et la sincérité de sa voix s'adaptaient harmonieusement aux *lieds* de la patrie, aux ballades, aux romances inspirées par le génie scandinave! Le son de l'âme s'unissait à celui des lèvres dans ces traductions de la muse agreste des lacs et des forêts, et la cantatrice, qui venait de chanter comme tant d'autres le banal grand air de quelque opéra italien, devenait tout à coup l'incarnation poétique d'un art original et le pathétique écho d'une nature inconnue.

La science, la poésie, la musique ne sont pas les seuls attributs de la Suède intellectuelle. La sculpture, la pein-

ture, l'architecture elle-même y sont dignement représentées.

La sculpture est, en Suède, supérieure à la peinture. Celle-ci peut citer, dans l'histoire, Hörberg, Dahlström, Sandberg, Krafft, Hanelgren ; dans le genre, Kylberg, Julin et Stading : mais il n'est pas un peintre suédois qui atteigne à la hauteur de Fogelberg ou de Byström. L'architecture a aussi ses illustres : Nyström, Gjörwell, Blom, Estenberg.

En parlant des qualités distinctives du peuple suédois nous avons dit qu'il est en général calme, fier, énergique, hospitalier ; disons aussi que dans son cœur vit l'amour ardent et profond du sol natal, le sentiment moral et religieux, le respect pour la loi, et qu'enfin le Suédois est doué d'un esprit d'ordre et d'économie remarquables. Cependant, quelques taches déparent son caractère ; la jalousie et l'envie viennent faire chez lui ombre au tableau, mais on doit les lui pardonner en faveur de sa générosité, de son respect pour la foi jurée, qui lui fait regarder avec mépris l'homme qui manque à sa parole.

Répartis sur une grande étendue de terrain, des déserts de la Laponie jusqu'aux rivages fertiles de la Scanie, et, par conséquent, habitués à vivre dans l'isolement au milieu des paysages grandioses et sévères de la nature, les Suédois sont observateurs et méditatifs ; de là cet aspect calme et froid qu'on remarque en eux, et qui établit une harmonie de plus entre leur extérieur et celui des objets dont ils vivent entourés. Nous avons dit aussi que le peuple suédois est plus éclairé que la plupart des peuples de l'Europe, nous en donnerons pour preuve que sur mille individus on en trouverait à peine un ne sachant pas lire.

Dans mainte occasion les Suédois ont fait voir que les qualités du soldat ne leur sont pas étrangères, et leur bravoure se montra dans tout son éclat sous les règnes glorieux de Charles XII et de Gustave II (Adolphe).

La Suède possède d'excellents marins, et les bâtiments de guerre, les vaisseaux de haut bord trouvent à Calscrone le meilleur port de toute la Baltique.

Les Suédoises qui, nous l'avons dit, vivent fort retirées, sont belles et gracieuses; leur taille svelte, leur démarche aisée, leur air de dignité modeste, et l'aimable et chaste abandon qu'elles laissent voir dans leur intimité leur attirent la sympathie de tous ceux qui s'approchent d'elles.

Le fond de leur caractère est une grande sensibilité qui contribue à faire d'elles de bonnes mères de famille, et à leur mériter la tendresse de leurs maris.

Quelques dames suédoises ont aussi brillé dans la littérature et la poésie; parmi elles on cite madame Nordenflykt, dont les chansons fort appréciées sont loin d'être dépourvues de mérite. Un autre recueil de madame Lenngren contient certains morceaux d'une délicatesse exquise et d'un charme réel.

Dans l'Histoire du foyer de la famille, mademoiselle de Bremer s'est placée au premier rang : la finesse d'observation, le charme des détails, la naïveté, la simplicité, l'élégance et le sentiment se font remarquer tour à tour dans ses ouvrages qui donnent la meilleure opinion de son cœur, et à la tête desquels il faut placer : *les Tableaux de la vie domestique*.

Axel, les *Illusions*, les *Amis*, les *Cousins* sont des romans anonymes, mais que les littérateurs suédois attribuent à la

baronne Knoring; dans ces œuvres légères et toutes d'imagination on remarque des qualités sérieuses, des éclairs de génie qui ne se rencontrent jamais dans les œuvres vulgaires.

La Dalécarlie est une des contrées les plus sauvages de la Suède, et les Suédois eux-mêmes la connaissent aussi peu que nous connaissons certaines localités de la Bretagne, du Jura, des Cévennes ou du pays Basque.

Le Dalécarlien a un type à part dans la grande physionomie suédoise. Son caractère est énergique, sa force de corps est égale à sa force d'âme : il respecte l'autorité, mais son respect a quelque chose d'indépendant et de hardi qui sait distinguer entre l'homme et le magistrat, entre la loi et son représentant digne ou indigne. Si un gouverneur vient à passer, les habitants du village ont soin, pendant la nuit, d'éclairer sa route avec des torches allumées : mais qu'il ne s'attende pas à la servilité, qu'il ne se risque pas à commettre une injustice !

Le Dalécarlien est industrieux, et chaque village de cette province a son industrie spéciale. C'est, par exemple, à Ornoes et à Mora la fabrique des pendules ; à Hedmora, c'est le fer qu'on travaille en instruments de culture ; à Elfvedal, on fait d'excellents peignes à tisser.

Cette paroisse d'Elfvedal, l'une des plus sauvages et des plus pauvres autrefois, est aujourd'hui en voie de prospérité, et c'est à l'industrie qu'elle devra ses progrès. On y a découvert, dans le cours du siècle dernier, une mine de porphyre rouge, dont les produits magnifiques sont aujourd'hui exportés par toute l'Europe. Cette matière, si résistante et si belle, est assez rare pour que son exploitation constitue une

véritable richesse. La mine de porphyre fournira désormais au Dalécarlien de l'Elfvedal une nourriture moins grossière que le pain d'écorce dont il a longtemps vécu. Il est vrai de dire cependant que cette nécessité n'arrive pour lui et pour certains autres habitants des provinces situées vers le Nord, que lorsque l'insuffisance des récoltes la leur impose. Au reste, on aurait tort de se figurer que ce pain qu'ils tirent du *pinus sylvestris* doive faire naître de la répugnance; le grain, sans mélange de son écorce pulvérisée, est une nourriture préférable à beaucoup d'autres, et, lorsque les deux substances sont réunies, le pain qu'on en tire est encore aussi bon que celui que mangent nos paysans de certaines localités en France.

Les mines, qui sont la richesse principale de la Suède, n'offrent pas toujours de grands avantages aux cantons dans lesquels on les exploite; ainsi le minerai qu'on extrait à Fahlun ne donne que deux pour cent de cuivre; cette mine, disent les gens du pays, s'exploite depuis plus de mille ans. Heureusement il en est d'autres fort productives, et parmi celles-là il faut citer la mine de fer de Soeter, dont le produit est des plus considérables.

Somme toute, cependant, les cinq cent quatre-vingt-six mines que possède la Suède sont une source de bien-être offerte par elle aux travailleurs.

Le nom de la Dalécarlie est, en suédois, *Dalarne*, qui veut dire : *les vallées*, et sa position géographique justifie cette dénomination, puisque cette province de la Suède est située entre deux montagnes.

Ce fut dans une des mines de la Dalarne que, forcé de fuir sous divers déguisements, vint se réfugier Gustave Wasa. Ce

fut là aussi que, s'engageant comme ouvrier mineur moyennant le plus mince salaire, il gagna la confiance de ses compagnons, échauffa leurs sentiments patriotiques, leur fit prendre les armes et se mit à leur tête pour voler avec eux à la Défense du peuple suédois opprimé.

Tel fut en effet le noyau de cette armée de paysans avec le secours desquels il délivra, du joug de Christian et de ses Danois, la Suède qui, reconnaissante, le nomma son roi.

Une des villes les plus remarquables de la Dalécarlie est, avec Fahlun dont nous avons parlé, la ville d'Hedmora, renommée pour ses jardins, remplis des plus beaux fruits, et pour son commerce de cuivre et de poudre de guerre.

La Dalécarlie a des relations commerciales très étendues avec la Norvége.

J'ai vivement regretté de ne pas m'être trouvé en Dalécarlie au moment où le départ des caravanes dalécarliennes s'effectue pour la Norvége.

J'aurais beaucoup donné pour jouir des beautés pittoresques d'une semblable expédition, et pour voir s'éloigner ces nombreuses caravanes dont chacune ne compte pas moins de trois ou quatre cents individus et de mille chevaux.

Mais c'est à l'époque des froids les plus rigoureux qu'elles partent pour porter au marché de Drontheim les produits de leur industrie avec ceux du sol natal, et qu'on voit s'éloigner, livrant aux âpres vents du Nord leurs longs cheveux noirs et leurs chants joyeux, les Dalécarliens, entraînés par de légers traîneaux, dont la marche ne le cède en rapidité qu'à celle de la flèche qui fend l'air.

Le Dalécarlien est propre à tout faire comme l'habitant des

contrées sans relations et sans échanges. Il n'a recours ni au cordonnier, ni au tailleur, ni au maçon. Il fabrique de ses mains tout ce qui lui est nécessaire. Aux jours de disette il se fait boulanger, et il broie l'écorce des arbres pour en composer une farine à laquelle il mêle un peu de farine véritable. Il est hospitalier, comme on l'est dans les pays pauvres. S'il quitte la cabane pour aller aux champs, il pose sur une tablette extérieure la clef de l'armoire aux provisions pour que le voyageur puisse, pendant l'absence du maître, trouver les aliments qui lui sont nécessaires.

Si les mœurs sont primitives en Dalécarlie, si la physionomie de l'habitant est spéciale, le costume a aussi ses traits distinctifs. C'est le même costume, brillant et bizarre, que portait le Dalécarlien du quinzième siècle. Cet attachement aux vieux usages est devenu assez rare en Europe. La langue des *Runes*, le vieux scandinave, est encore parlée en Dalécarlie, et l'antiquaire découvrirait des trésors dans les chansons mystérieuses conservées par la tradition populaire.

La liberté des mœurs, en Dalécarlie, n'en exclut pas la pureté. Les rapports des deux sexes ne sont soumis à aucunes entraves. A Mora, par exemple, les jeunes gens et les jeunes filles se rassemblent deux fois par semaine dans une grange, sans que les parents assistent à ces soirées. Des morceaux de sapin éclairent le salon rustique; les jeunes filles tricotent et filent pendant que les jeunes gens causent, et la réunion se prolonge très avant dans la nuit.

VI.

Départ de Stockholm. — Les eaux de Gothie. — Le lac Wettern, ancienne demeure des génies malfaiteurs. — La couronne de Suède. — Les cataractes de Trolhatta. — Gothembourg et Gustave-Adolphe. — Le Lion de Gotha et la Couronne de Gotha. — Un dernier adieu à la Suède. — Helsingbord. — Elseneur. — Kronenbourg. — Le siége de Copenhague.

Revenu à Stockholm, je me décide à regret à quitter cette ville charmante. C'est par Gothembourg, c'est à travers lacs et canaux que je traverserai la Suède dans toute sa largeur et que j'irai retrouver la mer du Nord.

C'est vraiment une Hollande de deux cents lieues que cette Suède, où, pendant le court mais admirable été du Nord, le voyageur peut, de Stockholm à Gothembourg, traverser en trois jours et trois nuits, par cinquante quatre écluses, plus de huit cents kilomètres de lacs, de rivières et de canaux.

La grande artère des canaux suédois, un travail digne des Romains, se nomme les eaux de Gothie.

Le canal de Gothie, qui n'a coûté que 20 millions de francs (un petit embranchement de chemin de fer coûte plus que cela), mesure 175 kilomètres de longueur, sans compter les canaux, rivières et lacs qu'il traverse. En les comptant, on arrive à un total de 320 kilomètres environ pour cette ligne de jonction entre la mer du Nord et la Baltique. Le canal commence au lac Wenern, près de Mariestad, traverse les lacs Wiken, Bottensjon, Wettern, Boren, Reoxen et Asplangen, et passe par les villes de Carlsborg, de Motala et de Soderkoping. Il s'ouvre sur la Baltique par la baie de Sbattbaken.

Ce magnifique travail, creusé en plus d'un endroit dans le granit, a pour double but le commerce intérieur et le transit entre les deux mers. Il assurera au besoin une voie de communication pour remplacer le Sund, si les difficultés relatives au péage ne sont pas bientôt levées. Quant aux communications intérieures, la grande quantité d'affluents et d'appendices navigables que le canal de Gothie rencontre sur son parcours en font une artère de première importance. Il est incessamment sillonné par des bateaux à vapeur et par une foule de petits yachts traînés par un seul cheval.

Pour qui voudrait parcourir dans toute sa longueur le grand canal suédois en Ostrogothie et en Vestrogothie, il lui faudrait franchir cinquante-huit écluses, passer par vingt-quatre conduits souterrains, franchir vingt-neuf ponts, six digues, douze écouloirs, treize bassins et quatre aqueducs.

Je m'embarque sur un joli petit yacht traîné par un cheval et je m'installe sur le pont de manière à bien voir passer de-

vant moi les tableaux divers que m'offrira la Suède intérieure.

Motala est la première station importante entre Stockholm et Gothembourg. Il y a là une usine importante et un atelier de construction pour les bateaux à vapeur. La plupart des bateaux qui font le service de Saint-Pétersbourg à Cronstadt et Oranienbaum, sortent de l'usine de Motala. Les quatre cents ouvriers qui travaillent à l'usine, leurs familles, l'école qui y est annexée et où sont envoyés les pupilles de l'établissement de Stockholm qu'on nomme le comptoir du Fer (*Jern-Kontoret*), donnent à Motala l'importance d'un gros village.

A quelque distance de l'usine, le lac Wettern que nous allons sillonner bientôt, s'écoule dans le Motala-Elf. Ce lac a plus de trente lieues de long sur cinq de large, et il est célèbre par ses tempêtes aussi horribles qu'imprévues. La navigation à vapeur a un peu supprimé tout cela : mais qu'on se représente une barque naviguant sur cette magnifique étendue d'eau, paisible, bleue, pure comme un miroir. Tout à coup, des détonations sourdes, indices d'un orage souterrain, troublent la calme surface ; d'énormes bulles de gaz se dégagent des profondeurs émues ; un point noir se montre au ciel, s'étend avec la rapidité d'une tache d'huile sur une étoffe ; c'est la tempête qui se déchaîne et qui bouleverse les vagues.

Inutile de dire qu'avec un semblable caractère, le lac Wettern fut honoré, dans les anciens temps, des respectueuses terreurs des fils d'Odin. On y plaçait la demeure des génies malfaisants toujours en lutte avec l'homme.

A Wreta-Kloster, on fait ce que faisaient autrefois si souvent les voyageurs en diligence, à la montée d'une côte ; on quitte le paquebot et on lui laisse franchir lentement, péniblement

neuf écluses superposées. Cela dure plusieurs heures, après lesquelles on se rembarque et bientôt on passe devant Brunneby, joli village caché dans un océan de verdure, comme un nid d'oiseau.

Puis, contraste ordinaire en Suède, après le gai paysage, c'est le paysage terrible. Voici les vieilles tourelles de la forteresse féodale de Leckö. Anne Radcliffe n'a pas imaginé de plus épouvantables mystères que ceux dont ont été témoins ces sombres murailles.

Un peu plus loin se dresse menaçante vers le ciel *la couronne de la Suède*, la montagne de Kinnekulle. Isolée dans l'horizon comme le mont Ventova, de notre Provence, cette montagne énorme n'a pas l'affreuse aridité du géant provençal. Elle se revêt tous les ans de moissons jaunes parsemées de fleurs aux couleurs tranchantes : elle porte un riche collier de fermes luisantes au soleil, de vergers féconds, de vertes prairies et sa chevelure est faite de longues tresses de sapins noirs.

Kinnekulle a pourtant aussi, malgré ses grâces engageantes, des légendes païennes d'un caractère assez sombre. Il en est une pourtant, qu'on m'a fort mal racontée, mais que M. Léouzon le Duc a retrouvée avec tout son charme oriental dans les poétiques récits d'un officier de l'*Indelta*.

C'est la légende de la caverne de Morkeklef :

« Un géant nommé Hâlle avait jadis son repaire au sommet de la montagne ; il en descendait toutes les nuits pour exercer ses brigandages dans la plaine. Quiconque osait s'aventurer près de sa demeure y trouvait la mort ; Hâlle le tuait en le précipitant du haut d'un rocher. Jamais personne n'avait touché ce cœur farouche ; sa plus douce volupté était dans le

meurtre et la violence. Mais voici qu'un matin, tandis qu'il aiguisait ses flèches contre une pierre, il aperçut une barque qui se balançait sur le lac, et dans cette barque, une femme dont la chevelure dénouée s'enflait au vent ainsi qu'une voile. Elle conduisait la barque en chantant ; ses chants éveillèrent dans le cœur du géant un sentiment indéfinissable. Tout à coup, un aigle énorme, se détachant de la nue, vient planer autour de la femme, qu'il dévore de ses yeux ardents. Hâlle arme son arc et abat du premier trait le redoutable oiseau. La batelière lève la tête ; une douce clarté jaillit de son visage. Hâlle reconnaît la belle nymphe Kissa, dont le sceptre s'étend sur les eaux d'alentour. Il descend jusqu'au rivage et lui tend des mains suppliantes ; mais la nymphe, le saluant amicalement, disparaît aussitôt parmi les ombrages de la petite île de Luro.

« Dès lors, le géant cessa de se livrer au meurtre ; jour et nuit il restait assis au sommet de la montagne, ses regards fixés vers l'île de Luro. Au bout de neuf ans, il résolut de se rendre chez la nymphe, afin de voir si elle vivait encore. Il employa tout un hiver à se fabriquer un vaisseau dans lequel il s'embarqua au printemps. Mais, quand il eut fait à peu près le quart du chemin, il fut assailli par une violente tempête qui le repoussa jusque sur les rochers de Kinnekulle, où son vaisseau se brisa. Le géant en fabriqua un autre, avec lequel il reprit son voyage le printemps suivant. Une seconde tempête vint encore l'arrêter. Enfin, après huit tentatives vaines, c'est-à-dire au neuvième printemps, il fit un effort suprême qui réussit. Il aborda dans l'île de Luro, où, après d'horribles combats contre une foule de spectres et de monstres qui voulaient l'arrêter au passage, il parvint jus-

qu'à une grotte élevée, ornée de figures d'animaux en perles et en pierres précieuses : là était Kissa. Elle reçut son fidèle et courageux amant avec joie, et lui versa une coupe d'une précieuse liqueur.

« Hälle resta neuf ans auprès de la nymphe ; les sujets de celle-ci en devinrent jaloux. Ils résolurent de dévaster l'île, de détruire la grotte habitée par Kissa et de la précipiter elle-même au fond de la mer. Pour prévenir ce désastre, Hälle s'enfuit avec sa fiancée sur la montagne de Kinnekulle, où il se construisit une habitation provisoire qu'il appela de leurs deux noms réunis : Hälle-Kís ; puis, Kissa ayant renoncé à retourner dans son île, où elle craignait d'être massacrée, le géant l'établit définitivement dans une grotte qu'il recouvrit d'une immense coquille, et où il fit jaillir une source d'eau vive. C'est cette grotte qui porte le nom de Morkeklef. »

Que dites-vous de cette légende ? N'est-ce pas là un joli chapitre à ajouter aux Mille et une nuits.

Après Kinnekulle, une autre montagne qui porte aussi le nom du géant, Hällæberg, porte moins haut son cône vers le ciel ; mais elle y projette un rocher célèbre dans les traditions Odiniques. C'était le rocher du suicide, le *Wählehall*. Si un Scandinave avait eu le malheur de survivre aux combats sanglants de toute une vie militaire, il se précipitait du haut du *Wählehall*, afin de mériter par cette mort volontaire une place à l'éternel banquet des braves.

Au bas du rocher est un étang qui s'appelle encore aujourd'hui l'étang d'Odin, *Odins darn*.

C'est bien la vieille Suède, aux tableaux grandioses, aux majestueuses horreurs, aux terribles légendes qu'on par-

court dans ce trajet sur le canal de Gothie. Sur une dérivation qu'on nomme le canal de Trollhätta, le voyageur rencontre les célèbres cataractes du même nom, sublimes horreurs d'une nature en révolte. Les traditions scandinaves font de cet enfer d'eau la demeure ordinaire des *troll* ou des sorciers. Sur une demi-lieue de longueur, cinq énormes nappes d'eau se pressent, se coudoient, comme pour lutter de vitesse et arriver plus vite à l'abîme qui les attend et dans lequel elles se précipitent d'une hauteur de quinze mètres, avec des mugissements qui troublent l'air à plusieurs lieues à la ronde.

Ces cinq cataractes qui n'en font qu'une, sont : Gullö-Fallen, Toppö-Fallen, Stampeström-Fallen, Helvestes-Fallen et Flottberge-Stroïnmen.

A l'exception des cataractes, le paysage aux environs de Trolhatta est d'un caractère assez bourgeois, très gracieusement champêtre, dont le type calme et coquet rappelle les *corners* verdoyants du sud de l'Angleterre. On rêve ici de petits parcs britanniques, de cottages proprets et de jeunes ladies se promenant avec l'ombrelle verte et le *Keepsake* nouveau sous les grands arbres.

C'est là ce qui fait, pour moi, le mérite singulier des tableaux composés par la nature suédoise. Les contrastes y abondent. J'y ai retrouvé, avec des horreurs plus sublimes, les grands aspects de la Suisse : j'y ai rencontré les calmes vues de la grasse et humide Néerlande; j'y ai parcouru des vallées à l'anglaise, et j'ai pénétré dans les sombres et interminables forêts à l'américaine.

Ici par exemple, après l'attrayante évocation des parcs du

Yorkshire, je trouve en sortant d'un bois qui marque les écluses, le panorama inattendu du grand bassin où se balancent des centaines de mâts rayant le ciel bleu de leurs fines arêtes.

La même surprise attend le voyageur à son arrivée dans Gothembourg.

Comme tant d'autres villes de Suède, Gothembourg éveille pour le voyageur un vague souvenir de Venise. Ses rues courent le long de jolis canaux bordés de grands arbres et couverts d'une forêt de mâts aux banderoles flottantes. Des ponts élégants, dont le milieu se replie des deux côtés pour laisser passage aux bateaux, sont jetés à chaque pas sur les rives et, le soir, quand des barques discrètes transportent aux maisons de campagne ou aux maisons de plaisir de la banlieue les habitants de la ville, l'assimilation est complète, et la gondole vénitienne passe devant les yeux de l'esprit avec ses hôtes silencieux qui vont prendre l'air frais des lagunes.

Gothembourg, avec son port moderne et ses établissements maritimes de création récente, n'en a pas moins une physionomie grandiose, historique, qu'elle doit surtout à sa position. Quelques ruines de vieux châteaux-forts la surplombent, mais ce qui lui prête une sauvage majesté, c'est surtout la couronne de rochers prodigieux qui s'élèvent sur sa tête, ce sont les forêts de sapins et de bouleaux qui lui servent de chevelure, et dans la sombre verdure desquelles on voit blanchir l'onde agitée des cascades.

C'est une curieuse histoire que celle de Gothembourg. Un savant académicien du cru la raconte en ces termes à un spirituel voyageur français, M. Léouzon le Duc.

« Deux villes du nom de Lödöse, détruites successivement au XIVe et au XVIIe siècle, l'une par les Danois, l'autre par un incendie, ont servi de noyau à Gothembourg. Ce n'est, toutefois, qu'à l'année 1607 qu'on peut rapporter, à proprement parler, sa fondation. Charles IX, alors roi de Suède, invita les Hollandais à y prendre part : c'était une conséquence des maximes économiques qui prévalaient, dans ces temps reculés, auprès des monarques suédois. Rien ne les charmait tant que de voir leurs ports et leurs marchés envahis par les étrangers ; leurs sujets n'en auraient-ils pas plus de loisirs ? Gothembourg ne fut donc pas plus tôt debout, que les Hollandais s'y établirent comme par droit de propriété. On y vit affluer aussi des Anglais, des Écossais, des Hanséates, jusqu'à des paysans de contrées lointaines, réclamant pour eux le privilége exclusif d'en cultiver les campagnes.

« Mais, continue l'académicien, à l'époque dont je parle, la vieille jalousie du Danemark contre la Suède était à peine éteinte : l'essor glorieux de la nouvelle cité la ralluma. Gothembourg fut pris et détruit par Christian IV ; Gustave-Adolphe dut le rebâtir. On raconte que ce roi, s'étant rendu sur les lieux pour examiner s'il ne conviendrait pas de changer l'assiette que Gothembourg avait occupée jusqu'alors, et explorant la rive méridionale du fleuve de Götha, auprès de son embouchure, vit un petit oiseau poursuivi par un aigle s'abattre tout à coup à ses pieds. N'était-ce pas là un avertissement du ciel ? C'est ainsi que l'interpréta Gustave-Adolphe, et il décida que la ville serait rebâtie à l'endroit même qu'avait marqué la chute de l'oiseau ; situation, en effet, bien préférable à celle qu'on abandonnait, puisqu'elle faisait du nouveau

Gothembourg un véritable port de mer. Cette fois Gothembourg se releva pour ne plus tomber. En vain l'incendie l'a cent fois menacé ; toujours il est resté debout ! Gothembourg compte aujourd'hui parmi les plus belles et les plus riches cités de l'Europe. »

La gloire de l'intelligence et les traditions touchantes ne lui font pas défaut.

Gothembourg a donné le jour à plus d'un suédois illustre. Il a vu naître l'éminent sculpteur Fogelberg ; le créateur de la flotte suédoise, Chapman ; Lidner, le poète inspiré par le vin, mort d'ivrognerie et de misère ; le paysagiste Graffmann et le patriote Sahlgren. Ses murs ont donné un asile à de touchantes infortunes : Charles X y vécut pendant les années les plus brillantes de l'empire, et Louis XVIII y vint, en 1807, avec la duchesse d'Angoulême.

En attendant le paquebot de Copenhague, visitons les environs de Gothembourg. Ce n'est jamais en vain qu'en Suède on fait la chasse aux beautés naturelles.

La plus célèbre, la plus pittoresque des ruines féodales qui s'élèvent sur les roches granitiques de Gothembourg, c'est le château-fort de Gullberg. Cet ancien nid de vautours était bâti sur les escarpements qui surplombent le fleuve de Gothe. Le XIVe siècle y vit Birger Magnussón repousser les attaques de ses frères Eric et Valdemar, acharnés à sa perte. Ces murailles qui s'effondrent aujourd'hui et qui roulent pierre à pierre dans le lit du fleuve, furent le bouclier de la Suède contre la Norvége. Deux forts subsistent encore, qui ont échappé à l'action destructive du temps et à la main des hommes : ce sont *le Lion de Gotha* et *la Couronne de Gotha*.

De ces hauteurs sublimes, toutes remplies des souvenirs d'un autre âge, l'œil voit se dérouler le magique panorama de la ville aux cent canaux avec ses îlots de verdure, ses quais aux lignes vertes et sinueuses, ses palais, ses petites maisons rouges, ses flottes de bateaux courant dans les méandres des canaux : et, au dernier plan, la mer, la vaste mer blanche de voiles et dont l'azur profond se mêle au bleu du ciel.

La banlieue de Gothembourg vaut bien qu'on y fasse plus d'une excursion. Au bout d'une magnifique avenue, bordée d'arbres séculaires, est le Champ-de-Mars, et, un peu plus loin, Lorentzberg, charmant lieu de plaisance, aux frais ombrages, aux bosquets fleuris, aux vastes pelouses, où sont réunis des jeux de toute espèce, un bal et un orchestre. C'est le Tivoli de la petite propriété, la grande Chaumière de Gothembourg. L'artisan aisé et le bourgeois viennent y entendre des concerts passables et regardent sauter leurs garçons et leurs filles, en savourant une tranche de homard arrosée de *porter* ou simplement de *sokerdricka*, sorte d'eau sucrée gazeuse. Les riches s'attablent devant de monstrueux saladiers où s'engouffrent des bouteilles de rhum et de bordeaux pêle-mêle avec des citrons et des quartiers de sucre.

Un autre établissement fort agréable est le *Brunshus*, pavillon des eaux minérales où, dès le matin, on se rend pour boire les eaux. Mais, ici comme ailleurs, les eaux ne sont que le prétexte. On y consomme passablement d'hydromel ou *möod*, sorte de vin d'eau de miel et d'épices. Je m'y fis servir pour la première fois du *svagdricka* avec de petites tranches minces de biscuit. Le *svagdricka* est une sorte de bière légère, très aromatique, composée de sucre et de noix muscade.

A côté de moi, devant la même table, mais assis sur un autre banc, trois hommes mûrs, à la grande redingote de bazin blanc, au feutre à grandes ailes, buvaient une boisson chaude qu'on appelle *kabschad*. Ils se livraient à un divertissement silencieux d'une espèce assez singulière, et qui consistait à déterminer par des hauts-le-corps en mesure un roulis régulier sur leur long banc élastique. Ce n'était pas la première fois que je remarquais en Suède cette bizarre habitude, partagée par les personnes les plus sérieuses.

La campagne, aux environs de Gothembourg, est généralement aride, cela est vrai, et cependant il y a dans cette campagne stérile des oppositions de lignes et de couleurs qui charment, malgré l'absence de verdure. La beauté sévère ou désordonnée de ces collines granitiques, la bizarrerie des rochers dont les formes rappellent à l'imagination complaisante, ici des tours féodales, là des géants casqués, le charmant contraste que fait à ces sublimes horreurs la plaine bleue du golfe, tout émaillée d'îlots et de voiles, tout cela forme un tableau original qui ne sortira plus de la mémoire après y être entré par les yeux.

Mais le paquebot est signalé : déjà il a mouillé en grande rade. C'est maintenant qu'il faut dire à la Suède un dernier adieu.

C'est presque de la porte de l'hôtel que je partis pour Copenhague : moi et mes bagages nous fûmes enlevés, pour ainsi dire, par deux grands gaillards en jaquette courte, à figure bienveillante, qui devaient nous conduire en barque au *packet* mouillé à une lieue de Gothembourg à l'entrée d'un petit bassin : car, plus près de la ville, le golfe n'a pas

une profondeur d'eau suffisante pour permettre l'accès aux bâtiments d'un fort tonnage.

Nous filâmes rapidement entre deux rangées de belles maisons et, une demi-heure après, nous étions en petite rade, près des flancs sombres du *Gustave III*.

Je me retournai pour apercevoir une dernière fois ces rivages de la Suède que j'allais sans doute quitter pour toujours.

Le *Gustave III* mettait en mouvement ses immenses palettes. Nous décrivîmes un quart de cercle dans le golfe, passant successivement devant toutes les branches qui s'enfoncent à travers des îlots granitiques, parsemés de maisonnettes et de verdure. Puis, nous passâmes devant un château-fort établi sur une île pelée, à l'entrée d'un petit canal qui forme une des passes du golfe.

Deux heures après, je ne voyais plus de la Suède qu'une longue ligne bleuâtre fortement dentelée, et la large bande d'écume qui me signalait la ceinture de récifs dont ses côtes sont entourées.

Nous voici dans le Cattegat, encore un peu et notre *packet* entrera dans le détroit du Sund ; profitons du moment qui nous reste encore avant de nous trouver dans ses eaux pour jeter un coup d'œil autour de nous.

Là-bas, de l'autre côté du Cattégat, s'étend la presqu'île de la Jutlande, qui finit au cap Skager vers le Nord. Sur ses côtes, en retour vers le petit Belt et le grand Belt, se trouvent deux villes qui méritent d'être mentionnées par le voyageur : la première, en entrant dans le Cattégat, est Aalborg, ville assise sur un canal, à seize kilomètres de la mer, et qui, par sa position même, est l'une des plus commerçantes de ces parages ;

l'autre, Aarhuus, très peuplée et fort commerçante aussi, possède une cathédrale très vaste et fort belle qui renferme de curieux monuments. Plus loin, en se dirigeant vers Fionie, se trouve le petit Belt qui sépare cette île de la presqu'île Jutlandaise, puis, entre Fionie et Séeland, le grand Belt dont la largeur est, à cet endroit, de trente-six kilomètres; malheureusement, les eaux de ce détroit sont tellement semées d'écueils et de petites îles à fleur d'eau, que la navigation y est extrêmement dangereuse; aussi passe-t-on de préférence par le détroit du Sund, bien qu'en certain cas la route en soit prodigieusement allongée. A mesure que le *packet* se rapproche du Danemark, la côte de Suède semble revenir à nous par une longue langue de terre au bout de laquelle s'élève Helsingborg la Suédoise, en face d'Elseneur la Danoise. Voici déjà les hautes murailles et la tour classique de Kronenbourg, avec sa plate-forme shakespearienne où semble gémir encore l'ombre pâle d'Hamlet.

Mais ces murailles et ces tours rappellent d'autres souvenirs, sinon fort heureux, du moins aussi glorieux que possible pour le peuple danois.

Forte de batteries bien armées et prêtes pour la défense de la côte danoise, la ville de Kronenbourg se préparait, le matin du 30 mars 1801, à vomir le fer et la flamme contre une flottille anglaise qui s'avançait.

Cette flottille était commandée par l'amiral Parker, ayant sous ses ordres l'amiral Nelson, que l'Angleterre avait surnommé le *Héros du Nil*.

Ces amiraux avaient à exécuter les ordres de leur gouvernement qui leur avait enjoint de se rendre auprès de Chris-

tian VII, roi du Danemark, résidant à Copenhague, afin d'exiger de lui des explications, lesquelles étaient relatives à la coalition qui s'organisait contre l'Angleterre par les États du Nord, sous les auspices de Paul Ier, czar de Russie.

Mais pour arriver jusqu'à Copenhague il fallait franchir le détroit du Sund, resserré entre la côte danoise et la côte suédoise, l'une défendue par les fortes murailles et le château de Kronenbourg, l'autre par la forteresse d'Helsingborg.

Une fois l'escadre anglaise engagée dans les eaux du Sund, elle y eût sans nul doute été foudroyée, s'il lui eût fallu recevoir les feux croisés de la Suède et du Danemark; mais par un motif, encore inexpliqué, les batteries suédoises se turent et la flotte anglaise, après avoir engagé le feu sur toute la ligne avec les fortifications danoises, put serrer la côte suédoise et passer le détroit hors de la portée des batteries de Kronenbourg.

Ceci se passait le 30 mars 1801 : à six heures du matin, l'action s'engageait, à dix heures et demie les Anglais avaient franchi le Sund et se dirigeaient vers Copenhague, où la population entière, accourue aux remparts, se préparait à combattre avec un enthousiasme impossible à décrire.

Ce fut le 2 avril que commença le combat; jamais ville ne fut mieux défendue, les forts et les batteries faisant un feu terrible et non interrompu; cependant, au bout de quatre heures d'une attaque acharnée placée vis-à-vis d'une défense héroïque, les Danois durent accepter un armistice qui leur était offert, armistice à la suite duquel le gouvernement anglais put atteindre le but qu'il s'était proposé, celui de détacher le Danemark de la coalition du Nord formée contre lui.

Et maintenant que nous vous avons dit le plus brièvement qu'il nous a été possible de le faire, par suite de quelles circonstances l'amiral Parker a pu franchir le détroit du Sund, malgré la bravoure et la résistance désespérée des Danois, revenons à des impressions plus douces.

Nous avons dit qu'en face d'Helsingborg la Suédoise, s'élève Elseneur la Danoise, non loin des murailles de Kronenbourg.

Après Elseneur, qui s'avance vers la Suède sur un promontoire abaissé dans les flots, nous passons devant l'île stérile de Hveen, derrière laquelle disparaît pour un moment la côte suédoise plus élevée que le Seeland.

Et nous voilà devant Copenhague.

VII.

Contrastes suédois, le Halland désolé : le pittoresque Bleking ; Carlscrona et Fleusbourg, mornes paysages. — Le Sund, Traniembourg. — Le Seeland, Saltholm, Humblebeck. — Copenhague, le Stavnsbaand ; banlieue, les Lukke. — Comparaison de la Suède et du Danemark. — Poésie danoise. — Le Danemark à vol d'oiseau.

Les aspects de la côte suédoise, vus du pont du *packet*, à l'entrée du Cattégat, sont pour le voyageur, au moment d'arriver à Copenhague, comme un dernier résumé des bizarreries de cette presqu'île, tour à tour grandiose et désolée, charmante et terrible.

Ainsi, nous avons passé devant la contrée la plus triste de toute la Suède, le Halland, après avoir visité les pittoresques rives du canal de Gothie, et un moment avant d'apercevoir les vertes prairies du Danemark.

Rien de lugubre, d'attristé comme l'aspect du pays depuis Laholm jusqu'à Halmstad. Un semis de rochers de gneiss borde la route à perte de vue et, de distance en distance, un bloc énorme s'élève, semblable au gros grain d'un chapelet immense. Une bruyère noire, inféconde, tapisse le sol partout où manque le rocher. De loin en loin quelque chétive chaumière s'adosse à ces pierres géantes.

Quelle est la force étrange qui a jonché la terre de ces ossements épars? S'est-il passé ici quelque scène à la Deucalion, quelque bataille de Titans du Nord? Ici comme dans la Crau, comme sur certains rivages de la Bretagne ou de l'Irlande, la pierre compose à elle seule le paysage et l'anime de ses groupes étranges, de ses files désordonnées.

Et, cependant, le cataclysme qui a changé l'aspect de ces lieux devrait vivre encore dans la mémoire des hommes. L'époque en est comparativement récente. La tradition suédoise, et particulièrement la chronique de Kugttlinga, rapporte que tout ce pays de Halland était, aux temps héroïques des vieilles Sagas, une vaste forêt de chênes et de hêtres. Canut le Grand, ce fils sauvage de Sven et d'Olof, y faisait paître ses porcs, richesse de sa couronne barbare.

Quelque volcan aura vidé sur cette vieille forêt scandinave son écrin de pierres et de cendres dévastatrices.

Halmstald, capitale de la province, est à peu près aussi triste en son genre que la contrée qui l'environne. Ce n'est qu'un peu plus loin entre Quivill et Sloinge, qu'une petite chaîne de collines vient changer l'aspect du pays. Là s'élèvent enfin des arbres frais et verts; des métairies se cachent dans ces nids de frênes, de hêtres et d'érables.

Mais un peu plus loin, de Vostroup à Falkenberg, ce ne sont plus que blocs de granit et bruyères; Falkenberg, la ville aux toits de paille et aux magasins de harengs. Traversez, au contraire, l'extrémité méridionale de la presqu'île, et, à quelques lieues de ce stérile et sauvage Halland, vous trouverez le délicieux Bleking.

Carlscrona, capitale du Bleking, située dans une admirable contrée, qui n'est pas peut-être la plus pittoresque, la plus grandiose, mais qui est à coup sûr la plus charmante de toute la Suède. C'est un verger continuel, un parc à l'anglaise, où les accidents de terrains, les cascades, les forêts se sont pliés à des proportions plus humaines que dans le reste du royaume; les baies, les rivages y sont formés de lignes moins heurtées; et une mer plus douce en vient caresser les contours plus harmonieux.

La ville elle-même est toute maritime et est établie sur plusieurs îlots reliés ensemble à la terre ferme par des ponts nombreux. Ses promenades, ses rues les plus fréquentées ont été conquises une à une sur la dune infertile ou sur la lagune malsaine.

Des docks gigantesques, un chantier royal par les proportions aussi bien que par le nom, des magasins, des casernes, un hôpital, un observatoire, et par dessus tout un port magnifique, sûr et commode, font de Carlscrona une ville maritime et militaire des plus importantes.

Une seule chose manque à Carlscrona, c'est l'eau potable, qu'il faut aller chercher à deux lieues de là, sur le continent. Aussi l'habitant prend-il sa revanche sur l'eau-de-vie dont il fait une effrayante consommation.

Mêmes contrastes aux approches de Flensbourg.

C'est un bien triste canton que toute cette banlieue de Flensbourg. Des bruyères arides, un plateau nu, âpre, battu des vents; de loin en loin une auberge isolée comme un vaisseau qui a touché un écueil, et, sur le toit une lanterne rouge, phare singulier qui appelle les voyageurs et leur indique le lieu de repos.

Mais tout change en arrivant dans la ville. C'est un mouvement, une gaîté, une vie incroyables. Des marchés qui regorgent de provisions et où, placées au milieu de leurs montagnes de légumes, de gibier et de poisson, de petites marchandes rondelettes comme celles de Miéris ou de Metzu me rappellent les marchés plantureux de la Hollande.

Des voitures encombrent les abords des places publiques; des fontaines y jaillissent.

A quelques pas de Flensbourg, les bruyères s'emparent de nouveau du terrain, des flaques d'eau noirâtre varient seules l'horizon : c'est un paysage morne, monotone et qui fait rêver aux potences que Penguilly-Lharidors orne si gaîment de pendus dont la silhouette se découpe sur la ligne basse d'un marais.

Mais voici que les roues du *packet* battent les eaux plus resserrées du Sund. La côte est près de nous des deux bords, et des îles nombreuses surgissent à l'avant du navire.

Voici l'île de Huerre ou d'Oraniembourg qui fut la résidence du grand astronome Tycho-Brahé. C'est là que du haut de ce célèbre observatoire dont on voit encore aujourd'hui quelques vestiges, sans télescope, sans les mille facilités acquises à la science moderne, Tycho-Brahé faisait ces observa-

tions immortelles qui comptent encore aujourd'hui dans l'histoire de l'astronomie. Placée à l'entrée du Sund, Oraniembourg semblait appeler plutôt un fort et des canons qu'un observatoire.

La côte danoise se rapproche, et cependant ce que je vois n'est encore qu'une île ; mais cette île c'est presque tout le Danemark, c'est Seeland.

Seeland est le cœur même du Danemark. Les poétiques traditions rapportées dans l'*Edda* scandinave en font, aux temps héroïques, une portion de la péninsule suédoise.

Le plus ancien des rois connus de la Suède, Gylfe, prédécesseur d'Odin le fantastique, avait, dit la mythologie scandinave, accordé à la déesse Géfion tout l'espace de terrain qu'elle pourrait entourer d'un sillon pendant une journée de vingt-quatre heures. Géfion attela à sa charrue quatre taureaux divins, fils d'un géant immortel. Elle les lia au joug de sa main puissante et les lança frémissants sous l'impulsion d'un fouet terrible. Les taureaux partirent furieux, creusant profondément le sol, et entourèrent d'un sillon énorme, devenu depuis lors un bras de mer, l'île de Seeland. Le lac Mélar, qui s'étend au-dessus de Stockholm, ne serait, dans ce récit de l'épopée suédoise, que la fosse creusée par les premiers déchirements du soc de Géfion.

Un collier de petites îles entoure l'île principale. Voici, par exemple, la petite île d'Amack, le *marais* nourricier de Copenhague. C'est là que se récoltent les légumes qui sont consommés dans la capitale. On raconte que, lors du mariage de Chrétien II avec la sœur de Charles V, Isabelle, le monarque danois demanda à la gouvernante des Pays-Bas, l'archiduchesse

Marguerite, tante de sa femme, quelques bons jardiniers flamands qui pussent fournir à la table royale des primeurs et des légumes inconnus aux Danois. L'archiduchesse envoya à Copenhague plusieurs familles hollandaises, qui s'établirent dans l'île d'Amack et y importèrent leur science maraîchère.

Cette autre, c'est Saltholm.

L'île de Saltholm se confond presque aux yeux avec l'eau qui l'environne. Nous faillîmes passer à un quart de lieue sans la voir. Nous en distinguâmes les moulins, les bestiaux et les maisonnettes avant de voir le sol qui portait tout cela. Il semblait que maisonnettes, bestiaux et moulins fussent posés sur l'eau. Saltholm est la carrière de pierre à chaux de Copenhague.

Du point où nous étions placés, les clochers de Copenhague rayent le ciel comme des mâts de vaisseaux et, à droite, une bande bleuâtre désigne la côte de Suède.

Voici Humblebeck, petit bourg où débarqua Charles XII, lorsque, âgé à peine de dix-huit ans, il assiégea par terre et bloqua par mer la capitale du Danemark : Charles XII, ce héros à la façon de Voltaire, dont Napoléon disait, un peu sévèrement peut-être, qu'il avait « plus de bottes que de génie. »

Voici, un peu plus bas, l'endroit où ce fou batailleur passa, avec son armée, la mer à pied sec et confia ses destinées naissantes et l'avenir de son royaume à quelques pouces de glace.

Et enfin, tout à coup, Copenhague se dresse à l'avant du navire et présente à l'œil une longue suite d'édifices coupés de clochers, de tours et de mâtures.

En arrivant devant la ville, le bateau à vapeur semble vouloir nous en détailler les aspects : il décrit une courbe gra-

cieuse qui nous présente successivement les points de vue divers et les masses principales, puis il tourne la batterie de la Couronne, à la pointe nord de l'île d'Amager, et s'arrête frémissant dans l'avant-port, comme un bon cheval qui obéit au mors.

Une assiette plate, des rues larges, régulières, bien entretenues; des places spacieuses, voilà ce qu'on remarque tout d'abord en arrivant à Copenhague.

Toute l'animation, toute l'industrie me semblent rassemblées près du port et autour du canal qui sépare l'île d'Amager du reste du Seeland. C'est surtout le quartier de l'Ostergade qui concentre le mouvement commercial.

Ce canal peut contenir quatre cents vaisseaux, des bâtiments de guerre aussi peuvent y séjourner; là se trouvent l'arsenal, les chantiers de construction maritime et tout ce qui sert au gréement, à l'équipement et à l'armement d'un navire.

Copenhague ne se contente pas d'être une place forte, une résidence royale, un port de mer; c'est encore une ville essentiellement manufacturière et d'où partent chaque jour du fer, du sucre, de la porcelaine, des toiles cirées, des draps de soie et de coton, des tapisseries, dont la fabrication occupe quatorze ou quinze mille ouvriers, ce qui est beaucoup si l'on compare ce nombre à celui de ses habitants qui ne dépasse pas cent vingt mille. La bourse, la banque, viennent compléter son avoir commercial et financier.

Mais ce qui fait de Copenhague une capitale pouvant prendre rang à côté des autres capitales du monde civilisé, c'est la réunion d'une foule d'institutions utiles et libérales qui témoignent combien les arts et les sciences y sont en honneur.

Ainsi l'on m'a signalé l'université fondée en 1475; plusieurs bibliothèques fort importantes, un jardin botanique, un observatoire, une académie royale de chirurgie, une académie des sciences, une des beaux-arts; une société pour le perfectionnement des langues, et enfin, pour compléter dignement cette nomenclature, vingt-deux hôpitaux et vingt-deux églises, dont plusieurs sont de remarquables monuments.

Copenhague possède aussi une école polytechnique fondée en 1829.

Mais Copenhague a des beautés plus sérieuses, des monuments plus significatifs que beaucoup de capitales plus favorisées de la nature.

En face de la principale entrée de la ville, à la porte occidentale (*Vesterpopt*) s'élève sur la place intérieure une colonne majestueuse. Quatre statues en décorent la base : l'une représente la Fidélité, jouant avec un chien couché à ses pieds; à côté d'elle, le Courage brandit des armes et un drapeau; la troisième, c'est l'Agriculture aux rudes labeurs, aux richesses méritées, la main sur un soc, une corne d'abondance dans l'autre; une quatrième, c'est l'Amour de la patrie, au front ceint d'une couronne civique.

Ce monument allégorique, c'est l'allégorie même de la patrie danoise, telle que l'ont faite deux bons rois, Christian VII et Frédéric VI, et quelques hommes de bien, le comte de Bernstorf, le comte de Reventlow et le procureur-général Colbiœrnsen. On lit sur le piédestal cette dédicace :

A CHRISTIAN VII,

ROI DE DANEMARK ET DE NORVÉGE,

LES CITOYENS DANOIS UNIS ET RECONNAISSANTS.

Et pour celui qui n'était encore à cette époque que prince régent et qui fut plus tard Frédéric VI :

LA BASE DE CE MONUMENT
A ÉTÉ POSÉE EN 1792 PAR FRÉDÉRIC,
FILS DU ROI ET AMI DU PEUPLE.

L'une des faces du monument porte cette inscription :

NOTRE ROI A RECONNU
QUE LA LIBERTÉ CIVILE INSPIRE L'AMOUR DE LA PATRIE
ET LE COURAGE DE LA DÉFENDRE,
LE DÉSIR DES LUMIÈRES, LE GOUT DU TRAVAIL
ET L'ESPOIR SALUTAIRE DU BONHEUR.

Sur l'autre face on lit :

LE ROI A ORDONNÉ
QUE LE STAVNSBAAND FUT ABOLI,
ET QUE LES LOIS SUR L'AGRICULTURE FUSSENT BIEN ET DUMENT OBÉIES
AFIN QUE LE PAYSAN LIBRE PUT DEVENIR UN BON,
BRAVE ET INTELLIGENT CITOYEN.

C'est qu'en effet, au moment même où la liberté politique, l'égalité civile, la libre propriété du sol s'établissaient dans notre France à force de massacres et de ruines, tous ces bienfaits de la civilisation moderne prenaient naturellement et pacifiquement racine en Danemark, semés par un roi libéral dont le plus grand bonheur fut l'affranchissement de son peuple. C'est Christian VII qui a inauguré au Danemark le travail fécond produit par des mains libres, en abolissant, le 20 juin 1788, le vieux servage féodal, les corvées arbitraires, les dîmes oppressives, le *stavnsbaand* en un mot.

Sur une autre place de Copenhague s'élève la statue équestre de Frédéric V, l'un des meilleurs rois qu'ait eu le Danemark. Cette statue coulée en bronze est l'œuvre fort remarquable d'un artiste français.

La place sur laquelle elle a été érigée comme témoignage de la reconnaissance du peuple danois, s'appelle la place Frédéric; elle est le point de jonction de quatre des rues les plus importantes de la ville.

Quatre châteaux royaux la décorent; le plus magnifique est celui de *Christiansbourg*, qui, détruit par un incendie en 1794, a été reconstruit depuis sur un plan aussi grandiose que le premier, et n'a pas coûté moins de trente millions de francs. C'est un des plus beaux palais de l'Europe; il sert de résidence à la famille royale.

Un des autres palais se nomme *Charlottenbourg ;* il abrite l'académie des arts et renferme une galerie de tableaux.

Rosenbourg, le troisième, possède une précieuse collection d'objets rares et curieux, et son jardin, connu sous le nom de Jardin du Roi, est une des plus agréables promenades de Copenhague.

Enfin, il y a encore *Amalienbourg* qui fut acheté pour servir de résidence provisoire au roi et à sa famille, après que l'incendie eût dévoré celui de Christiansbourg.

De cet assemblage d'édifices somptueux, de l'animation qui se fait voir dans tous les quartiers avoisinant le port, on pourrait conclure que Copenhague est une ville qui plaît aux yeux, et ce ne serait pas là l'exacte vérité; quelque chose d'un peu sévère est le principal caractère de cette ville qui semble

plutôt faite pour être habitée par la raison, la simplicité, le travail que par le plaisir.

En somme, plus de pierre que de verdure, plus de batteries que de promenades : voilà le panorama de Copenhague.

Quant à la banlieue de Copenhague, on peut l'esquisser d'un seul trait : c'est une prairie entourée de maisonnettes.

En Danemark, tout commerçant à son *lukke,* c'est-à-dire son clos ; et, comme nous venons de le dire, c'est pour l'ordinaire une maison dans une prairie.

Maintenant que me voici revenu à mon point de départ, je comprends mieux, et je puis vous faire comprendre à mon tour, chers lecteurs, les différences principales qui existent entre le Danemark et les pays véritablement scandinaves.

Les vastes campagnes, les forêts splendides au milieu desquelles est assise comme une reine la capitale du Danemark, Copenhague, n'ont rien des aspects sauvages qui venaient de frapper ma vue sur les côtes de Finlande et de Suède. Ce n'est plus le bouleau maigre et argenté, ce n'est plus le sombre pin, c'est le hêtre majestueux qui domine dans les bois de Fredensborg. L'aspect général de la verdure est d'un vert humide, pâle, un vert d'émeraude lavée.

Ici la nature est plus régulière, plus douce en ses saisons. Ce ne sont plus les changements brusques, violents du climat de la Suède. Les demi-teintes abondent en Danemark. Le vert du printemps s'établit et se fonce par degrés, la feuille desséchée de l'automne y prend et y garde longtemps ces admirables teintes pourprées et orangées que je n'avais encore vues qu'aux érables américains dans les vastes forêts du Nouveau-Monde.

La Suède, à tout prendre, est déserte en proportion de sa grandeur, tandis que l'archipel Danois est vivant, peuplé. Le résultat de ces différences profondes de la nature sur l'âme humaine est facile à comprendre. Le Suédois, luttant éternellement avec une nature grandiose et sévère, mis en face de lacs mélancoliques, de forêts sauvages, est porté d'amour vers les vastes solitudes. Le Danois, placé dans un plus petit cadre, cerné de toutes parts par une mer aux profondes échancrures, est ou laboureur ou matelot. Des paysages plus aimables, la pratique constante de la mer, le rendent vif, léger, indifférent. Suédois et Danois sont d'excellents soldats, mais quelle différence entre le sobre géant de la Dalécarlie, qui se nourrira au besoin de poisson sec et d'écorce de bouleau, et le Danois petit, vif, agile et comme il s'appelle lui-même, le joyeux petit soldat (*tappre lands soldat*).

Même différence entre les deux capitales. La *Venise du Nord* est plus grandiose, plus étrange : Copenhague a quelque chose des villes allemandes du moyen âge. Les *Ghildes* ont quelque chose des joyeuses et loyales corporations du moyen âge. Elles ont leurs mœurs et leur langage, leurs chansons et leurs traditions précieusement conservées. Ces *lieds* scandinaves ont quelquefois une originalité charmante.

Voici une chanson de vieux matelot qui remet le pied sur le sol natal. « Amis ! bientôt sans doute, avec ma vieille carcasse, j'aborderai au dernier port. Quand le jour viendra, enveloppez-moi dans mon étroit hamac avec un pan du *Danebrog* (le drapeau national), et quand à la dernière heure le *grand bosseman* (contre-maître) appellera sur le tillac tout l'équipage, moi aussi je me tiendrai prêt à répondre : présent à la revue

des morts. Quand mon nom retentira, je ferai deux pas en avant. Et alors le *Bosseman* dira : Toi ici, vieux corbeau! va-t'en, va trouver ton maître qui t'appelle. Et je m'en irai sur l'arrière, dans la cabane du chef des chefs; j'y rencontrerai Tordenskjold, Juel et Rud (les vieux amiraux de l'ancien Danemarck) et celui qui n'a qu'un œil (le roi Christian IV). »

Tels sont les chants que le vieux marin danois, patriote énergique, aime à redire en chœur dans la taverne enfumée, entre deux verres d'eau-de-vie de grain.

Copenhague, comme les vieilles villes de Flandre, de Belgique et de Hollande, a encore ses veilleurs, ou plutôt ses chanteurs de nuit, qui, la lanterne à la main, le bâton dans la ceinture de cuir, s'en vont gaîment par les rues désertes, chantant sur un air de complainte les strophes aimées des anciens, les *lieds* populaires du Nord :

« Quand la nuit couvre la terre et que le jour tombe, c'est l'heure de nous rappeler le sombre tombeau. Éclaire, doux Jésus, chacun de nos pas. »

Charmante philosophie chrétienne qui emprunte une note à la mort sans assombrir la vie.

Ce que j'ai dit des habitudes cultivées, paisibles, douces et presque élégantes des agriculteurs danois, on en trouverait facilement la confirmation dans la poésie danoise. Écoutez Blicher déroulant en vers aimables et sans affectation bucolique la vie du paysan danois, moitié cultivateur, moitié marin.

« La tempête agitait les flots du Cattegat; une petite barque était en mer; elle avait lutté toute la nuit sans espoir. Elle était conduite par un bon matelot, de ceux qui ne con-

naissent pas la peur. Sous les premières étreintes de la mort éclate son intrépidité danoise.

« Il lutte, il lutte, et sa barque est emportée au hasard, ballottée par les vents et par les flots. Le jour vient, et il est devant un écueil, sa petite barque va s'y briser.

« Il n'a avec lui qu'un enfant. Il le saisit d'un bras puissant. Allons, s'écrie-t-il, le lit mortel est prêt, à quoi bon pleurer?

« Les vagues courent à grand bruit, la barque se précipite en craquant sur les flots; d'une main il tient l'enfant, de l'autre il s'attache au bordage.

« Il aperçoit la terre, mais las! entre elle et lui, l'abîme. Il ne touchera plus cette terre sacrée... à moins d'un miracle du ciel.

« Mais voilà qu'arrive un paysan sur le rivage escarpé; c'est Sœren Kanne. Vois cette barque, crie-t-il à son père, cette petite barque qui va périr!

« Il court à ses deux chevaux attachés sur la dune, et revient au galop vers l'écueil.

« Le vieux père se tord les bras, veut l'arrêter : — Mon fils, crie-t-il, tu vas noyer tes chevaux et toi-même, et la barque est perdue!

« Mais Sœren Kanne est déjà monté sur le cheval de gauche; il jette un regard vers son père : — S'il m'arrive malheur, mon père, ayez bien soin de ma Catherine!

« Puis il éperonne son cheval du talon de son sabot et le lance dans la mer, pendant qu'il entraîne l'autre en le frappant du pieu qui les retenait tous deux sur la dune. Voilà les deux chevaux à la nage.

« Le voilà, lui, enfoncé dans l'abîme, au milieu des flots écumants. Qui aurait pu jamais croire qu'il atteindrait la barque?

« Il galope, il galope sur les flots; voyez-vous les oreilles des chevaux; voyez-vous leurs crinières; il touche la barque.

« Ami, monte ici promptement, et tiens ferme ton garçon par sa jaquette. — C'est fait, les voilà tous à l'ouvrage; c'est pourtant un bien autre ouvrage que de labourer son champ!

« Les vagues mugissent, les recouvrent, mais ils tiennent bon sur les chevaux, serrés l'un à l'autre. Voyez! ils ont touché terre, les voilà qui s'élancent tous trois sur le rivage, sauvés!

« A genoux tous les trois, ils font leur prière. — Maintenant, dit Sœren Kanne, venez avec moi vous mettre à l'abri... Tenez, regardez là-bas, la barque est en morceaux.

« Et l'enfant pliait comme un roseau sous le vent, et le matelot frappait ses bras contre ses aisselles pour s'échauffer. — Qu'est-ce que nous pourrions bien faire pour vous remercier? dit-il au paysan. — Me suivre et vous réchauffer, répond Sœren Kanne.

« Et il soigna bien le matelot et l'enfant; ils eurent soupe et viande chaudes, et ce fut là tout le paiement qu'il réclama, le pauvre, le brave paysan Sœren Kanne.

« Ainsi devez-vous, hommes danois, vous aimer les uns les autres et vous offrir de bon cœur, dans le danger de mort, pour vous sauver mutuellement.

« Ainsi devez-vous vous entr'aider, que vous labouriez la terre ou les flots. Fionie, Jutland, Seeland, c'est toute une

seule famille. Que Dieu, le père commun, nous conserve fidèles et inséparablement unis! »

N'est-ce pas que c'est là une brave poésie, simple et forte, animée d'un souffle d'honnêteté et de patriotisme sincère? N'est-ce pas que cela donne bonne idée de ces braves Danois, rudes matelots, rudes laboureurs, bons chrétiens!

Voulez-vous, de cette poésie des champs et de la mer, passer à la poésie plus calme et plus douce des intérieurs de famille; assistez à la mort de la grand'mère, cette page mélancolique et charmante d'Andersen :

« Elle est bien vieille, grand'mère, elle a des rides et des cheveux blancs, mais ses yeux sont brillants et doux, mais elle raconte de si belles histoires et elle a une robe de soie à grandes fleurs qui froufroue en frôlant contre les murs.

« Elle sait beaucoup, grand'mère, car elle a vécu bien longtemps, et beaucoup avant père et mère, cela est sûr. Grand'-mère a un livre de cantiques avec un fermoir d'argent, et elle lit très souvent dans ce livre. Au milieu du volume est une rose desséchée, aplatie, et qui n'est pas si belle que les roses qui sont dans le verre, et cependant grand'mère lui sourit avec bonheur et les larmes lui viennent aux yeux.

« Pourquoi donc grand'mère regarde-t-elle ainsi la fleur séchée dans le livre de cantiques? — Veux-tu le savoir? Écoute : Chaque fois qu'une larme de grand'mère tombe sur cette rose, sa tige se relève, ses couleurs reprennent leur éclat, la chambre se remplit de son parfum, et alors les murs disparaissent comme nuages au vent, et tout autour de grand'-mère s'étend la verte et magnifique forêt où le soleil perce au travers du feuillage. Et alors grand'mère est toute jeune, elle

est une charmante fillette aux cheveux blonds, aux joues fraîches, belle et brillante ; nulle fleur n'est plus vive. A son côté est assis un jeune homme, grand et bien fait, qui lui présente une rose, et elle sourit... Grand'mère ne sourit plus ainsi... Si fait, voilà qu'elle sourit encore tout de même.

« Il est parti. Mille rêves et pensées ont pris sa place ; il est parti, le beau jeune homme ; la rose est étendue dans le livre de cantiques ; grand'mère retombe dans son fauteuil ; elle regarde la rose flétrie ; grand'mère est morte !...

« On la plaça dans le cercueil noir, entourée de linges blancs ; elle était si belle ! Ses yeux étaient fermés, mais toutes ses rides avaient disparu ; elle était étendue avec un sourire sur les lèvres, avec une chevelure argentée et vénérable. On n'avait pas peur de venir voir la morte : c'était encore grand'mère, si bonne et si aimée. Le livre de cantiques fut mis dans le coffre, sous la tête ; elle l'avait désiré ainsi, et la rose était dans le livre, et après cela on ensevelit grand'mère.

« Au-dessus de la fosse, tout près du mur de l'église, on planta un rosier, dont les roses s'inclinaient au vent et disaient : « Il est doux de se baigner dans la rosée et dans les rayons de la lune. Si nous sommes les plus belles, viendra une main chérie qui nous cueillera pour la plus jolie jeune fille. »

« Et le rossignol entendit ce que disaient les roses, et il chanta en l'honneur de la rose que la jeune fille avait gardée si fidèlement, de la rose que la jeune fille avait placée dans son livre de cantiques... Il est si doux de vivre dans le souvenir.

« Et pendant que le rossignol chantait, l'orgue de l'église

entonna les beaux psaumes qui étaient dans le livre placé sous la tête de la morte, et la lune brillait de tout son éclat. »

C'est là, on le voit, une poésie toute particulière, mais simple et naturelle, qui échappe à la fois aux exagérations fantastiques du mysticisme et aux affectations de la sensiblerie.

La langue danoise est issue du bas allemand et de la langue primitive des normands venus en Danemark en l'an 1000, à la suite du christianisme.

Les skaldes, ces poètes nomades qui s'étaient donné pour mission de chanter les dieux et les gloires de la patrie, comme l'ont fait en Grèce les rapsodes, les skaldes, à partir de cette époque, s'occupèrent de former la langue danoise, de même qu'ils firent pour la Suède et la Norvége. Jusque-là leur versification non rimée se produisait en pur dialecte germain ; désormais ce fut en langue danoise qu'ils composèrent leurs poésies historiques.

Les plus anciennes qui soient venues jusqu'à nous sont les *Skildinges.*

D'autres, plus récentes, sont les chants guerriers et les romances de Wédel et Syp ; quelques autres encore datent du moyen âge.

La langue danoise, qui est aussi douce et aussi harmonieuse que juste d'expression, se prête merveilleusement à la poésie, elle est parfois moins heureuse dans la prose, et ce ne fut que vers le XVI[e] et le XVII[e] siècle qu'elle prit son rang parmi les langues littéraires de l'Europe.

La première grammaire danoise date de 1668; ce fut à Erichet Pontoppidan que le Danemark en fut redevable.

Ce pays a produit plusieurs historiens célèbres parmi les-

quels les plus anciens sont : Sueno, Aagesen et Lang, qui amenèrent l'histoire des rois danois de l'an 300 à l'an 1186.

Un des écrivains qui contribuèrent le plus à faire progresser la littérature danoise, fut, en des temps plus rapprochés, Stolberg, dont les travaux variés à l'infini et comprenant des œuvres théâtrales, servirent de modèle à ses successeurs ; néanmoins, bien que Stolberg soit regardé comme le père de la littérature moderne en Danemark, on sent, en le lisant, que sous sa plume la langue danoise est encore un instrument incorrect et rétif.

Depuis, et dans des temps plus ou moins rapprochés, l'astronome Tycho-Brahé ; Olaf Worm, le minéralogiste ; les savants archéologues Viborg, N. T. P. Grundtvig, Sandtvig, Thorlacius, Thorkelin, Nyérup et Ralsbec, ont fait faire de grands pas, en Danemark, aux sciences dont ils étaient les dignes représentants. L'économie politique, la science militaire, l'éloquence de la chaire y ont eu les leurs à un degré fort éminent.

Paul de Lowenboern et, de nos jours, Rosenwinge ont doté ce pays de magnifiques cartes marines.

On peut voir par cet aperçu que les Danois sont aussi riches de leurs connaissances acquises que les Suédois leurs voisins.

Parmi les sculpteurs ils enregistrent avec un légitime orgueil Thowarldsen, digne d'être cité après Canova, et parmi leurs peintres d'histoire, Stoier et Eckardtsberg qui leur ont laissé d'excellents tableaux ; Lahde et Dahl, deux Norvégiens de naissance, sont aussi comptés comme deux habiles peintres de genre. Malheureusement l'art musical, bien que cultivé

chez les Danois, est resté stationnaire et n'a pas produit de bien remarquables résultats.

Dans l'art poétique et littéraire il n'en est pas ainsi, et l'on peut nommer comme des écrivains d'un mérite supérieur, bien qu'à des degrés inégaux et pour des genres différents :

Ch. B. Tullies, J. Wielandt, Sch. Sneudorf, Baden, T. Rothe, qui tous honorent la littérature danoise.

Puis, P. F. Suhen, historien célèbre, et Knud, Lyne, Rahbeck, excellents prosateurs.

Nous donnons encore une place ici à Bastolm, Birckner. Rasmus, Nyerup, Baggesen, Auders, Gamborg et Frédéric Munter, dont les ouvrages resteront comme des modèles de grâce, de distinction, d'élégance, dans lesquels le style toujours pur et correct marche de pair avec l'idée.

Enfin, nous consacrerons encore quelques lignes d'adieu à Ingemann, romancier distingué ; à Joh. Herm Wessell, auteur comique dont on cite la charmante comédie intitulée : *l'Amour sans bas,* et aussi à Ch. Lovinus, à Sunder, à Pram, à Brun, à Rein, à Storm, à J. C. Rode, à A. Heibert, à En. de Falsen, à Frimann, l'un des poètes populaires les mieux aimés des Danois, le Béranger du Danemark; sans oublier l'auteur de poésies fort estimées, madame Frédérika Brun, qui fut l'amie de madame de Staël.

Pour nous conformer aux lois de la justice qui ordonnent de rendre à César ce qui appartient à César, nous ne terminerons pas cet aperçu de l'état actuel des sciences et des arts en Danemark, sans dire quels furent, entre les rois de ce pays, ceux qui favorisèrent leurs progrès.

Ce fut vers la fin du onzième siècle que le besoin d'une in-

struction plus étendue que celle qu'elle avait reçue jusque-là se fit sentir parmi la noblesse danoise, alors que par suite d'un remaniement de la constitution, quatre états distincts furent formés dans la nation, dont l'un plaçait cette même noblesse dans une situation supérieure à celle de la bourgeoisie et d'une partie du clergé.

Jalouse de se montrer digne de cette supériorité qu'on lui attribuait, elle voulut acquérir les connaissances qui lui manquaient, et ce fut pour atteindre ce but que la plupart des jeunes nobles Danois furent envoyés dans les différentes universités de l'Europe, notamment à Paris.

Les guerres qui précédèrent, accompagnèrent ou suivirent le passage de la couronne de Danemark des mains de la famille d'Estritson dans celle des princes d'Oldinbourg, retardèrent, parmi les Danois, le progrès des sciences et des lettres, mais dans la fin du XIVe siècle elles reprirent un nouvel essor, encouragées qu'elles furent par la protection du roi Jean I.

Sous le règne de Christian III, dans la première partie du XVe siècle, elles furent plus honorées que jamais, et c'est l'une des gloires de ce prince, dont les historiens font ainsi le portrait : « Sincèrement religieux, juste, tempérant, charitable, plein d'affabilité, son bonheur était tout entier dans l'accomplissement de ses devoirs, et pour se reposer des soins qu'ils lui imposaient, il cultivait les sciences, donnant ainsi l'exemple de l'étude et le goût de l'instruction à tout ce qui l'entourait.

« Son plus grand plaisir était la société d'hommes de mérite, qu'il admettait à sa table, et dans la conversation desquels

il s'instruisait de tout ce qui pouvait rendre meilleur et plus heureux le peuple qu'il avait à gouverner.

« Ennemi de toute violence et de toute injustice, rempli d'une bonté qui s'étendait de préférence sur les petits, Christian avait l'habitude de se promener chaque jour une heure dans un lieu public, où le moindre de ses sujets pouvait l'aborder et lui demander sa protection contre l'arbitraire, s'il avait à s'en plaindre. »

Ce fut sous le règne de son fils, Frédérik II, qui lui succéda, que vécut Henry de Ranzau, également célèbre comme poète, historien ou guerrier. Riche d'une fortune immense, il fut le Mécène de cette époque, où déjà florissaient tant d'hommes remarquables.

Parmi ceux-là il en aida qui n'étaient pas favorisés du sort, en les engageant à persévérer ; il dota le Danemark de livres importants qu'il fit publier à ses frais, et, par la construction de superbes édifices, comme par la fondation de différents musées, il seconda puissamment les bons vouloirs de Frédérik II, qui contribua, dans la même mesure que ses devanciers, à faire progresser le commerce, l'industrie, les sciences et les arts.

A Frédérik II succéda Christian IV, qui fut appelé au trône en 1588. Pourvu de précieuses qualités, ce jeune prince possédait une rare instruction ; l'étude des langues lui fut à tel point familière qu'il parlait également bien le latin, le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

Versé dans les sciences et cultivant les arts, il fit tout ce qui dépendait de lui, malgré les guerres désastreuses qu'il eut à soutenir, pour leur donner un libre et nouvel élan dans ses

États. Ce fut lui qui dota l'université de Copenhague d'une imprimerie pourvue de types arabes, syriens, etc., qui y créa une chaire de botanique, une autre de chirurgie et une troisième d'anatomie; bon nombre d'autres institutions utiles et de fondations scientifiques marquèrent son règne, sous lequel, animés par l'exemple de leur roi, beaucoup de nobles Danois se livrèrent à la culture dés sciences.

Les temps qui suivirent furent tellement remplis par la guerre, que tout ce qui n'était pas stratégie ou science nautique fut mis en seconde ligne. Aussi laisserons-nous de côté les quatre règnes qui précédèrent celui de Frédérik V, pour en arriver à ce prince, qui, lorsqu'il eut rendu la paix à ses États, s'occupa sans relâche et avec un zèle paternel de tout ce qui pouvait augmenter le bien-être de son peuple; dont il assura la prospérité en matière de commerce et la suprématie en matière d'instruction; et comme la science géographique demandait de nouvelles recherches, il envoya, dans l'intérêt de cette science, une société de savants en Egypte et en Arabie.

Son fils, Christian VII, parvenu au trône en 1766, y apporta le même désir du bien et la même soif de lumières, et, désireux de comparer en eux les progrès de la science dans les divers États de l'Europe, afin de faire profiter son peuple des connaissances qu'il pourrait acquérir, ce prince quitta le Danemark en 1767, et voyagea pendant deux ans en France, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, visitant les académies, les sociétés savantes, les artistes les plus distingués.

Au bout de ce temps, riche de ce qu'il avait appris, Christian VII revint en Danemark, laissant partout derrière lui la réputation d'un prince instruit et sage.

Sous le règne de Frédérik VI, fils de Christian VII, les Danois durent plus songer à la guerre qu'aux arts, et s'occupèrent plus de défendre leur territoire contre les attaques successives des Anglais, que de sciences et de belles-lettres ; mais enfin, la paix s'étant rétablie vers l'année 1814, Frédérik VI se dévoua avec un zèle infatigable à ramener la prospérité dans son royaume. Par lui, le commerce, la marine et l'armée se sont vus réorganisés, et l'instruction surtout lui doit le nouvel éclat dont elle brille ; en sorte, que tel qu'il est aujourd'hui, le Danemark peut défier la comparaison avec les États les plus florissants de l'Europe.

Si nous nous sommes autant étendu sur cette espèce de revue rétrospective, on doit nous le pardonner pour deux motifs : d'abord, parce que les bons rois sont trop clair-semés dans l'histoire pour qu'on ne se trouve pas heureux d'avoir à réveiller le souvenir du bien qu'ils ont fait, et puis, parce qu'il nous est doux d'avoir à constater la haute position d'un peuple qui fut toujours l'allié fidèle, affectueux et sincère du peuple français. Mais voici que l'île Seeland, bien digne à tous égards de nous occuper, nous a fait oublier l'île Fionie, qui certes ne mérite pas cet oubli.

La partie septentrionale de Fionie est une plaine immense traversée par la route et qui pourrait faire mal augurer du pays, si l'on cédait à l'impression qu'elle fait naître ; mais en se dirigeant vers le Sud tout change d'aspect, séduit et retient : ce ne sont plus que châteaux magnifiques dominant de riants villages, se mirant dans les eaux transparentes des lacs, et perdus dans des océans de verdure.

Fionie, qui ne compte que soixante-douze kilomètres de

longueur sur quarante-huit de largeur, renferme maintenant cent soixante-dix mille habitants, ce qui veut dire que sa population s'est presque doublée, puisque dans le commencement du siècle qui s'écoule, les statistiques ne la faisaient monter qu'à cent mille individus. Le pays est riche en chevaux et en bétail ; les abeilles y sont élevées avec un soin particulier ; le gibier de toute espèce et le poisson y abondent ; la terre y est bien cultivée et productive, en sorte que la vie y est facile et douce pour le travailleur, dont la boisson se compose d'hydromel fait avec le miel que donnent à profusion d'innombrables essaims d'abeilles.

Odensée est la capitale de Fionie, c'est là que, dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne, Odin avait établi sa demeure, et c'est là que, vers l'année 1086, Canut, roi de Danemark, dit le Saint, et canonisé comme premier martyr danois, fut assassiné.

Ses dépouilles mortelles reposent avec celles de plusieurs autres rois de Danemark, sous les voûtes de la vieille cathédrale d'Odensée.

Quelques parties agrestes du nord de l'île Fionie nous ont tenu en admiration devant leur végétation mystérieuse et puissante et devant leur aspect grandiose ; dans quelques autres, la vue de terrains grisâtres et crayeux, coupés d'un vert sombre, nous ont reporté à ce que nous avions éprouvé en passant devant l'île de Moen.

Cette île, en effet, vue de loin en mer, offre un coup d'œil saisissant par son étrangeté ; placée à l'extrémité septentrionale du Seeland, ses montagnes crayeuses élèvent vers le ciel leurs masses gigantesques entremêlées d'arbres cen-

tenaires qui ont éternellement à lutter contre les vents et les orages.

La vue de cette île est une de celles auxquelles on s'arrache avec peine et qui vous laissent longtemps rêver après qu'on s'en est éloigné.

Mais le temps est venu de partir, et maintenant avant de nous diriger vers le Slesvig, pour y voir Kiel, Lubeck, Altona et Hambourg, un dernier coup d'œil à cette honnête et paisible terre danoise.

Vu de haut, le Danemark est une presqu'île et un archipel : il confine à la fois, par une langue de terre à l'Allemagne, par un étroit bras de mer aux régions scandinaves. Il doit donc participer de ces deux pays et des races qui les habitent. Entre le Jutland et son appendice danois, le Slesvig, pas de barrière naturelle, si ce n'est l'Eider, ce petit fleuve qui servait, de ce côté, de limite à l'immense empire romain :

Eidora Romani terminus imperii,

comme il est encore écrit sur la porte de la première ville danoise qui touche à l'Eider.

LE SLESWIG

I.

Le Slesæig, Kiel, Lubeck, Altona; leur commerce, leurs industries. — Un fragment de leur passé. — Beaucoup trop près. — Hambourg, sa fondation au IXe siècle, — Ses édifices. Binnen, Alster. — Quarante-cinq kilos de café par individu. — Les qualités distinctives des Hambourgeois. — Injustice et repentir. — Adieu, Sleswig, adieu, Hambourg. — Départ pour Edimbourg.

C'est à Kiel, c'est vers la partie du Sleswig la plus éloignée de la presqu'île Jutlandaise que nous nous dirigeons; déjà nous avons traversé les eaux du golfe Killerwich, au fond duquel est située cette ville qui fut jadis la capitale de la partie gothique du duché de Holstein, et qui, en 1773, a été donnée au Danemark en échange d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Nous voici arrivé; la ville nous apparaît avec son port où règne un mouvement qui plaît aux yeux. L'intérieur

en est bien bâti, et quoique sa population s'élève au plus au chiffre de 12,000 habitants, elle n'en possède pas moins, avec plusieurs établissements utiles, bon nombre de fondations charitables. L'université *Christiana Albertina*, qui doit son nom à son fondateur, le duc Christian Albert, compte trois cents étudiants. Sa bibliothèque renferme cent mille volumes, elle possède de plus un observatoire, un cabinet d'histoire naturelle, une école forestière, un institut de sourds et muets; enfin Kiel n'a rien à envier aux villes de première classe, puisqu'elle peut suffire à tous ses besoins par ses institutions de bienfaisance et d'instruction.

Entourée de sites ravissants, la nature semble avoir pris plaisir à lui accorder ses faveurs, et sur une colline des environs, ses habitants ont fait construire un joli château royal qui domine toute la contrée. Placée sur une langue de terre qui protége son port, Kiel y voit entrer chaque année cinq ou six cents navires. Des raffineries de sucre, une manufacture de tabac sont les principaux éléments de son commerce.

Pendant les trois jours qui suivent la fête *des Rois* la ville se remplit d'une multitude d'étrangers qui viennent prêter ou emprunter de l'argent. Cette foire s'appelle le *change de Kiel*.

Pour compléter les avantages dont elle jouit, plusieurs lignes de chemins de fer se sont établies, qui réunissent Cluckstadt, Rendsbourg et Kiel à Altona et à Hambourg.

Lubech, en latin *Lubecum*, fut fondée en 1144 par Adolphe, comte de Holstein-Schaumbourg, à la place jadis occupée par la ville de *Bucu*.

La prospérité qui s'attacha à cette ville fut telle, qu'à peine

sortie de terre, elle excita la convoitise de Henry le Lion, duc de Saxe, qui ordonna à ses sujets de ne faire aucun commerce avec elle : malheureusement, dix ans ne s'étaient pas écoulés qu'elle devint la proie des flammes, et le comte Adolphe en ayant vendu le terrain au duc de Saxe, celui-ci la fit rebâtir en lui prodiguant tous les embellissements qui étaient en son pouvoir. Ce fut lui qui, voulant transporter à Lubeck le siége de l'évêché, y fit construire la cathédrale qui fut inaugurée en 1164.

Mais il était dans la destinée de cette ville de se voir convoitée par tous ceux qui pouvaient espérer de s'en rendre maîtres, aussi fut-elle pendant près d'un demi-siècle prise et reprise tour à tour, par l'empereur auquel elle dut faire sa soumission ; par Henry le Lion qui la reprit à l'empereur ; par le comte Adolphe qui en chassa Henry le Lion, lequel en fut chassé en 1202 par le duc de Waldemar de Schleswig, depuis roi de Danemark, jusqu'à ce qu'enfin, lasse de ces changements successifs si contraires à ses intérêts, Lubeck se déclara ville indépendante. Dès lors, sa prospérité s'accroît de jour en jour. Elle prend le premier rang dans la ligue anséatique formée contre la piraterie exercée dans la Baltique, dont ses flottes deviennent les dominatrices. Ses habitants réunis en conseil décident des intérêts des peuples du Nord et du sort de ses souverains ; enfin, et ce fut l'une de ses gloires, l'enceinte des murs de Lubeck put offrir un asile à Gustave Vasa ; voilà son côté historique et brillant ; voilà ce qu'elle fut jadis : voyons ce qu'elle est maintenant.

Déchue de sa primitive splendeur, Lubeck n'excite plus la convoitise des princes de la terre ; elle peut être heureuse et

libre impunément. Située presqu'à la jonction de la mer du Nord et de la Baltique, elle est devenue ce à quoi sa position géographique la destinait, l'entrepôt commercial de la Suède, de la Russie et de l'Allemagne, et, pour augmenter ses richesses, ses affaires de banque la maintiennent en de continuelles relations avec Saint-Pétersbourg, Rostock, Copenhague et Hambourg.

Aussi peut-on dire, en mettant à part les terribles résultats de l'assaut qui lui fut livré en 1806, que la ville des temps modernes n'a rien à envier à la cité d'autrefois.

Le vin, le blé, les chanvres et les cuirs qu'elle exporte sont considérables; ses établissements industriels se composent de tanneries, fenderies de fanon de baleine, raffineries de sucre, fabriques de chapeaux, de galons d'or et d'argent, d'indiennes, d'étoffes de laine, d'amidon, et de beaucoup d'autres encore, et entretiennent une multitude d'ouvriers, dont beaucoup se trouvent occupés dans les chantiers de construction navale.

Ses remparts changés en promenades, ses rues bordées de maisons massives et d'un style antique et sévère, mais égayées par des plantations de tilleuls qui y répandent leurs parfums avec la fraîcheur de leur ombre, toutes ces choses si incohérentes et si étonnées peut-être de se trouver réunies, donnent à la ville de Lubeck un aspect à la fois sévère et gracieux qui évoque naturellement les souvenirs du passé.

Les environs de Lubeck sont fertiles, riants et productifs. Travemunde est une dépendance de Lubeck; elle tire son nom de la Trave dans la Baltique, et toute sa richesse consiste dans son port et ses bains de mer. C'est au moyen de la Trave, qui se joint à la Steckenitz au-dessus de la ville et qui commu-

nique avec la Delwenau, que les bateaux de Lubeck peuvent entrer dans l'Elbe et se trouver en rapports journaliers avec Hambourg. La cathédrale de Lubeck renferme de curieuses antiquités : dans l'église de Notre-Dame, les voyageurs admirent les horloges astronomiques; le maître-autel, œuvre de *Quellino,* et une danse des morts.

Le patriotisme des habitants de Lubeck a doté cette ville d'une école de dessin pour les ouvriers, d'une école de commerce, d'une société d'encouragement destinée à faire progresser l'industrie, d'un collége fort bien organisé. Somme toute, et quoique déchue de son passé, Lubeck est une ville très florissante, où le chiffre des habitants ne s'élève pas à moins de 22,000, et l'on cite une certaine année du siècle que nous traversons, comme ayant vu plus de mille navires entrer dans son port.

De Kiel à Lubeck la distance est de soixante kilomètres, on en compte autant pour aller de Lubeck à Altona, mais pour se rendre de cette dernière ville à Hambourg on n'a pas à franchir plus d'un kilomètre, l'une n'étant séparée de l'autre que par le faubourg de Hambourg (*Hambourgberg*) et par un ruisseau auquel on a donné le nom de *Fossé de la ville*. De cette proximité les Hambourgeois se sont souvent montrés gênés; aussi, malgré les transactions si nombreuses qui rendent les intérêts de ces deux villes les mêmes en beaucoup de circonstances, leurs habitants sont parfois d'assez mauvaise intelligence. On en trouve une preuve dans un mauvais jeu de mots tiré du plat-allemand qui est le langage des gens du peuple de Hambourg : *all yn nahe,* disent-ils, en parlant d'Altona, ce qui signifie : beaucoup trop près.

Contrairement à Lubeck de haute origine et qui d'abord mena grand bruit, les commencements d'Altona furent plus que modestes, car dans le XVe siècle elle n'était qu'un humble village habité par des pêcheurs. Érigée en ville, sous Frédérik III, elle compte à présent de vingt-deux à vingt-trois mille habitants, et elle est devenue, après Copenhague, la première ville du royaume de Danemark.

Privée d'un bon port, n'ayant pas de canaux qui puissent transporter ses marchandises, Altona n'en a pas moins un commerce très florissant, et cela ne vient pas seulement de ce qu'elle possède une marine où l'on peut compter plus de soixante-dix gros bâtiments, mais c'est encore, ou pour mieux dire c'est surtout parce que ses négociants affrètent, de compte à demi avec ceux de Hambourg, des navires que les Hambourgeois expédient vers les rives les plus éloignées.

Une grande partie des habitants d'Altona est occupée soit dans les fabriques de savon ou dans les raffineries de sucre, soit à la pêche de la baleine et du hareng ; Altona, comme Lubeck, eut des jours néfastes : en 1713, le général suédois Stienbock la livra aux flammes qui n'épargnèrent que trois églises et une trentaine de maisons, mais de même que Lubeck, et semblable au Phénix, elle sortit de ses cendres plus belle que jamais.

Depuis, son activité commerciale s'est graduellement accrue jusqu'à ce qu'enfin elle en soit arrivée au plus haut point qu'elle pût espérer atteindre.

Dans aucun autre lieu de la terre on ne saurait trouver une tolérance plus parfaite que dans cette ville où près de trois mille juifs, Allemands et Portugais ont acquis droit de domi-

cile, et qui renferme une foule de gens de toutes nations, de toutes religions, de toutes sectes, sans que jamais la paix publique ait à en souffrir.

L'hospice des orphelins et l'hôtel-de-ville sont les plus beaux édifices d'Altona. Une rue dont elle est justement fière, et qui se nomme *Palmaille*, est fort belle, fort large et plantée d'arbres magnifiques dans toute son étendue ; des deux côtés, au-delà des arbres, s'élèvent d'élégantes habitations. Cette rue sert de promenade, c'est la plus fréquentée d'Altona.

Mais en voici assez sur Altona, nous lui disons adieu : le *Hambourgberg* est parcouru, le *fossé de la ville* franchi ; nous sommes à Hambourg.

La ville de Hambourg fut fondée au IXe siècle, auprès d'une forteresse construite par Charlemagne. Située sur la rive septentrionale de l'Elbe et sur l'Alster, sa position est aussi heureuse qu'elle est pittoresque.

Vers les premières années du siècle qui s'écoule, elle comptait quatre-vingt mille âmes, maintenant elle renferme cent trente-cinq mille habitants qui se trouvent répartis en deux quartiers distincts appelés Vieille-Ville et Nouvelle-Ville.

La vieille ville, dont les constructions datent du temps de Charlemagne, est bâtie en briques et en bois, et, bien que ses rues étroites soient fort négligées, on y peut trouver plus d'une maison très originale, qui ferait le charme d'un tableau de genre et l'admiration d'un antiquaire : c'est, du reste, au milieu de cette partie de la ville que s'élèvent la plupart des édifices de cette cité qui en possède si peu, eu égard à ses richesses.

Au nombre de ses plus remarquables églises il faut mettre

Saint-Michel, construite sur d'immenses souterrains et dont la tour d'une élévation prodigieuse semble ne monter si haut que pour porter plus près des cieux l'encens et les prières des fidèles.

L'église Saint-Nicolas aussi mérite une mention particulière, en ce qu'elle offre aux yeux du voyageur un orgue gigantesque dont le pareil n'existe nulle part. Je serais, du reste, fort ingrat si j'oubliais le plaisir que j'ai ressenti à l'entendre, car rien jusqu'alors n'était venu me donner l'idée d'une telle ampleur de sons et d'une si grande variété de jeux dans un seul instrument ; tantôt plaintifs et tendres comme doivent l'être les prières des anges aux pieds du Seigneur, et tantôt éclatants, sonores, mugissants, qui remplissent les plus fuyants recoins de l'immense édifice d'un flot d'harmonie, qui s'écoule et se répand, comme s'écoule et se répand la lave en sortant du cratère qui la contenait.

Quant à la ville nouvelle, demeure d'un monde choisi, elle est bâtie avec goût, avec élégance, et ses rues sont remplies, à certaines heures, d'une foule de riches équipages qui la sillonnent en tous sens, tandis que, se dirigeant vers la Bourse, une multitude de gens se précipite pour connaître les cours et pour traiter les affaires les plus avantageuses du jour.

Dans les rues, sur les places, sur les promenades de Hambourg, les représentants de toutes les nations de l'Europe se rencontrent, se heurtent, se coudoient, et c'est un coup d'œil aussi varié qu'original, car chaque étranger y conserve son costume, y parle son idiome, y garde ses habitudes et sa manière d'être.

La plus belle promenade de la nouvelle ville est sans con-

tredit *Binnen-Alster;* elle se compose d'une plantation d'arbres hauts et touffus, au centre de laquelle se trouve un vaste bassin semblable à un lac, alimenté par les eaux de l'Alster, d'où lui vient son nom. La multitude de bateaux qui couvrent ce bassin en fait la chose la plus charmante et la plus animée; aussi les beaux ombrages du *Binnen-Alster* ont-ils le privilége d'abriter chaque jour la foule élégante qui se presse dans les allées de cette promenade.

L'Alster, qui amène ses eaux du Holstein, se divise en s'élargissant au-dessus de la ville; une partie en reste hors des remparts, l'autre, dont nous venons de parler, se répand dans plusieurs canaux qui parcourent la ville en sortant de Binnen-Alster.

Mais la promenade par excellence, celle qui est la plus courue par les étrangers, et qui attire aussi bon nombre d'habitants de la ville, celle qu'anime une gaîté sans frein et qui séduit par les amusements toujours variés, s'ils ne sont pas toujours du meilleur goût, c'est la promenade du faubourg; faubourg surmonté de coteaux ravissants sur lesquels s'épanouissent, comme des fleurs au soleil, de délicieuses maisons de plaisance, dont la proximité n'entre certes pour rien dans les jouissances que trouvent dans ces lieux tant de gens qui n'ont rien de commun avec elles.

Les Hambourgeois sont essentiellement et avant tout commerçants.

Ils reçoivent de toutes les nations de l'Europe les plus minimes comme les plus magnifiques produits de l'industrie, dont ils fournissent ensuite tout le Nord.

Les cotons du Levant, les étoffes de Lyon, les fruits de la

Provence, les vins de France, la bijouterie de Paris, tout y abonde, et, en échange, Hambourg nous retourne du cuivre, du plomb, de la tôle de Saxe, des laines du Mecklembourg avec des bois de construction.

Hambourg est le plus formidable entrepôt de sucre et de café qui soit au monde, et ses habitants en consomment à eux seuls cinq millions de kilos, ce qui donne quatre-vingt-dix livres par individu.

Les environs de Hambourg sont remarquablement beaux. Les sites les plus variés, les accidents de terrain les plus inattendus, une végétation luxuriante dont la fraîcheur est entretenue par le cours de l'Elbe, de l'Alster et de la Bille qui les arrosent, leur donnent l'air d'un vaste et magnifique jardin agréable à la vue.

Malheureusement les événements qui, en 1813, précédèrent la chute de l'empire, changèrent l'aspect primitif de Hambourg en celui d'une place forte, en sorte que si elle y a gagné en prépondérance, elle y a perdu une bonne partie des avantages dont l'avait dotée la nature.

Beaucoup de loyauté, de droiture, d'équité entre dans le caractère du Hambourgeois, mais comme il y entre aussi une nuance d'indifférence pour tout ce qui ne touche pas aux intérêts commerciaux, l'instruction y est moins répandue qu'ailleurs, et le goût de l'étude n'y est existant que dans un assez petit nombre d'individus.

Somme toute, c'est une belle ville que Hambourg, mais il est singulier, comme je l'ai dit plus haut, que les édifices y soient si clair-semés. Une population si nombreuse, si intelligente, si favorisée du sort, devrait donner davantage aux

plaisirs de l'intelligence, aux jouissances que procurent les sciences et les arts.

Hambourg a cependant produit des hommes d'un très grand mérite, mais ont-ils été estimés par leurs concitoyens ce qu'ils valaient ? Là est la question.

Ce fut à Hambourg que naquirent les maréchaux de Lowendal, Luc Hosténius et Pierre Lambécius.

Les bateaux à vapeur qui font le service d'Amsterdam à Hambourg se combinent avec ceux qui conduisent de Travemunde à Cronstadt, et complètent ainsi la chaîne qui joint à travers les mers Paris et Saint-Pétersbourg ; il en résulte que plus que jamais Hambourg est devenue l'hôtellerie du genre humain, son territoire servant de passage pour aller et pour revenir dans ces deux villes, dont l'une semblait être autrefois l'antipode de l'autre, et qui maintenant, à dix jours de distance, peuvent se donner la main.

Au reste ce mouvement continuel est bien nécessaire pour ôter à Hambourg la monotonie qui s'attache comme une lèpre à toutes les villes de commerce, et par monotonie je n'entends pas ici absence de vie, manque d'animation ; j'entends monotonie de mouvements, agitation sans cesse renaissante pour tendre toujours vers un même but. Existence d'une ville qui ne parle pas à l'âme par ses grandeurs ; d'un peuple occupé à faire sa fortune comme on voit l'abeille dans sa ruche occupée à faire son miel ; d'un paysage qui fut peut-être dans l'origine largement dessiné, et dont, avec le temps, les côtés pittoresques ou grandioses sont disparus, pour ne laisser subsister que ce qui sent le verger ou le jardin anglais.

Certes tout cela ne ressemble guère au panorama de Revel ;

au spectacle qu'offre aux regards le golfe de Finlande, la charmante et terrible nature scandinave, les montagnes neigeuses de la Norvége et ses torrents fougueux, les cataractes écumantes et les paysages calmes et reposés de la Suède, les beautés naturelles que l'œil découvre de Stockholm, les ombrages du Haga, sur la route d'Upsal, et au milieu de tout cela, les monuments, les mœurs, les costumes de tant de différentes races d'hommes dans lesquels se retrouve encore le cachet qui leur fut imprimé par la nature, tandis qu'ici..... mais je dois m'arrêter, car je sens que l'amour de l'art dominant en moi le bon sens me rendrait injuste pour un pays dont la physionomie, pour n'avoir pas l'étrangeté des sites qui m'ont charmé, n'en est pas pour cela moins belle ni moins intéressante.

Et puis, un pays dans lequel le peuple peut et sait trouver son bonheur dans une liberté sage, dans le travail et dans les pures joies de la famille, est toujours un beau pays.

Honneur donc à toi, canton de Sleswig, qui renfermes les villes commerçantes et travailleuses de Kiel, de Lubeck, d'Altona; honneur aussi à toi, Hambourg, la ville commerçante par excellence où se fait la fortune de grand nombre de tes enfants, et qui distribues à tous le bien-être; non, tu ne dois rien envier, je le sens, aux plus belles, aux plus pittoresques villes du monde.

Mais voici que, tout en philosophant, j'entends dire qu'un bâtiment va s'éloigner du port se dirigeant vers la Haute-Écosse, et devant relâcher à Edimbourg; que déjà la vapeur chauffe, et que dans deux heures il prendra la mer; dès lors toutes mes réflexions s'évanouissent, tous les sou-

venirs des pays déjà parcourus disparaissent de mon esprit pour donner place à une seule pensée, à un seul désir : voir l'Écosse, visiter *Edimbourg*, pousser jusqu'au *Shetland*, redescendre vers les *Orcades* et les *Hébrides*, pour de là revenir en France par la route où me guidera la fantaisie.

Dans une disposition pareille, mes préparatifs se ressentent, par la promptitude avec laquelle ils sont faits, de l'activité fébrile de ma pensée ; — je donne une poignée de main à l'hôte, j'embrasse l'hôtesse encore jeune et jolie, braves gens chez lesquels j'ai trouvé de ces soins, de ces prévenances qu'on n'obtient pas pour de l'argent, et dont les natures bien douées ont seules le secret, puis je rejoins en hâte le vapeur qui déjà levait l'ancre, et me voilà parti en saluant de la main et du cœur l'heureuse ville et l'humble population que je laisse derrière moi.

Me voici en mer.

Grâce à la vapeur la traversée ne sera pas longue, mais néanmoins tant qu'elle durera que faire? Songer à ce que j'ai vu? — Non, tout cela est rangé, classé dans ma mémoire, je l'y retrouverai dès que je voudrai ; n'est-il pas toujours temps de se souvenir ?

Au lieu que l'heure qui s'écoule en espérant une chose qu'on a longtemps et vivement désirée, cette heure-là ne se retrouve pas.

Demandez plutôt à votre cœur, à votre imagination, s'ils ont une seule fois, bien qu'en des circonstances identiquement semblables, retrouvé, ressenti les mêmes impressions que leur avait un jour apportées l'espérance d'un de ces plaisirs fugitifs, dont l'homme croit toujours pouvoir faire un bonheur.

Eh bien, c'est aussi un grand plaisir pour moi que de pouvoir faire ainsi l'école buissonnière ; et sans aucune entrave, de par ma volonté, d'aller voir un pays qui m'a fait rêver si souvent, d'aller juger par mes yeux de la différence qu'il peut y avoir entre ces rêves et la réalité, entre cette réalité et les peintures que j'en ai *lues*, tracées par une main savante et par un esprit poétique.

Il est cruel, je le sais, de se voir tromper dans son espoir, quel qu'il soit. Le mien est de trouver les lieux décrits plus beaux encore que leur description, de trouver la nature au-dessus de la poésie ; donc, en attendant que la vérité m'apparaisse, je suivrai le conseil que me donnait un jour une petite Bretonne appelée Marie-Jeanne, à laquelle je demandais si sa mère était là. — Non, dit-elle, elle n'y est pas, mais elle va rentrer, ainsi, asseyez-vous, et *espérez-la*. Ce jour-là j'*espérais* la mère de Marie-Jeanne, aujourd'hui, j'*espère* Edimbourg.

II.

La ville aux trois collines. — Transitions, l'homme au parapluie. — Le panorama d'Édimbourg : le château, chronique de North-Loch, le monument de Walter Scott, parliament house. — Monument de Nelson, tombe de Playfait. — Chapelle de Burns. — *Calton Hills.* — *Salisbury Crags.* — *Arthur's Seat.* — La nouvelle ville. — Le musée des antiquaires. — La place Saint-André, Saint-John Chapel. — Dernier coup d'œil.

Edimbourg, qu'on pourrait appeler la ville aux trois collines, occupe la partie septentrionale du comté de Mid-Lothian ou *Edinburgh,* d'où lui vient son nom; elle est bâtie à la distance de deux à trois kilomètres du golfe de Forth.

Longtemps circonscrite dans des remparts, que les guerres intestines et prolongées qui déchirèrent le sein de l'Ecosse avaient fait construire, Édimbourg, vers la fin du septième siècle, ne se composait encore que d'une rue qui s'étendait depuis

le Château jusqu'à l'abbaye d'Holy-Rood, et de quelques autres rues transversales; cette partie d'Édimbourg occupe les collines du centre et du sud : *c'est la vieille ville.*

La nouvelle ville fut bâtie en 1767 sur une esplanade légèrement inclinée vers le nord. C'est là que le génie de Jacques Craig se montra tout entier dans un plan largement et sagement entendu, qui fit de la *nouvelle ville* d'Édimbourg une des plus élégantes et des plus régulièrement belles qui soient au monde.

Il me serait difficile de rendre la singulière impression que me causa la vue de ces deux quartiers si dissemblables, et dont les oppositions sont de nature à être saisies du premier coup d'œil; car autant l'un est noir, enfumé, sale même, et privé d'air comme de lumière par des constructions où l'on peut compter jusqu'à dix et douze étages; autant l'autre est charmant, lumineux, vaste, aéré, et présente un aspect gracieux et magnifique.

Mais, lorsque, les jours s'écoulant, on a pu visiter les deux villes dans tous leurs détails, une espèce d'égalité se rétablit entre elles, et la vieille ville inventoriée, après vous avoir montré toutes ses richesses, vous fera songer à ces charmantes fées qui, pour éprouver le cœur des humains et pour leur apprendre à user de circonspection dans leurs jugements, ne se montraient d'abord à leurs yeux que sous la figure d'une pauvre vieille, dont les sordides vêtements cachaient leur beauté.

Cependant, comme il est dans la nature humaine de se montrer parfois ingrate, et que l'inconstance de l'homme le porte trop souvent à quitter sans regrets le toit dont fut abritée son enfance et qui l'a longtemps protégé, la ville nouvelle ne fut

pas plus tôt terminée, que la bonne vieille ville se vit désertée, car toutes les familles riches et nobles l'abandonnèrent pour aller orner le triomphe de sa rivale ; en sorte que, déshéritée de ses splendeurs premières, elle dut ouvrir les habitations blasonnées de ses anciens hôtes à de plus simples occupants.

Ce fut ainsi que l'hôtel du lord président Dundas fut utilisé par un chaudronnier ; que celui qui fut la demeure des ducs d'Errol devint un cabaret, et que le logis d'Olivier Cromwell, dont la forte tête mena l'Angleterre, fut loué, tout rempli de grands souvenirs, au clerc d'un schérif, qui dut s'y occuper à libeller les paperasses vulgaires ressortant de son emploi.

Du reste, à cette époque, Édimbourg ignorait la plupart du comfort et des agréments qui deviennent des nécessités dans les populations plus civilisées que la sienne ne l'était alors.

Un parfumeur, un coiffeur, un gantier, un mercier, ainsi qu'une foule d'autres industriels s'occupant de choses relatives au luxe et à la toilette, n'y étaient connus que de nom.

A ce propos, un chroniqueur nous raconte qu'en 1763 Édimbourg commençant à se peupler de quelques fabricants et débitants, un individu fut un jour poursuivi par les moqueries et les huées de quelques-uns des habitants de cette capitale de l'Écosse, et cela pendant plusieurs heures, à cause d'un parapluie dont il se servait, car cet objet de luxe, le premier qu'ils virent, fut pour eux quelque chose de beaucoup plus curieux et de bien plus original que ne le fut autrefois chez les Athéniens la queue coupée du chien d'Alcibiade.

Autre temps, autres mœurs !

Un siècle ne s'est pas encore écoulé, et l'on peut se procurer à Édimbourg, dans de charmantes boutiques qui certes ne jure-

raient pas à côté des nôtres, tout ce que la richesse et la fantaisie peuvent demander à l'industrie et au commerce, et cela n'a rien d'étonnant, si l'on considère l'accroissement progressif de la population d'Édimbourg, qui dépasse le chiffre de quatre-vingt mille âmes.

L'imprimerie et la librairie sont ses industries les plus nobles comme les plus productives. Parmi les nombreux journaux qu'elle publie, il en est un qui, sous le nom de l'*Edimburg Review*, s'est fait une réputation européenne, et tous ensemble, avec les ouvrages qu'elle met au jour, contribuent à donner le goût de la littérature et des belles-lettres à ses habitants, qui par là ont su mériter à leur ville le surnom *d'Athènes moderne*.

Malheureusement il n'en est pas d'Édimbourg comme de la ville grecque, car Athènes avait un passé, son origine lui était connue, tandis qu'un voile épais, et que nul n'a pu soulever, recouvre l'origine de la ville écossaise, et c'est au vandalisme d'Édouard I[er], roi d'Angleterre, qu'est due cette ignorance déplorable.

Jusqu'à lui la nation écossaise, et surtout les habitants de la Haute-Ecosse, n'avaient supporté qu'impatiemment le joug des monarques anglais, qui s'étaient attribué, depuis le XII[e] siècle déjà, la suzeraineté de l'Ecosse, et déjà, afin de se procurer de l'argent qui lui devenait nécessaire pour les croisades, Richard I[er], roi d'Angleterre, avait renoncé à l'exercer. Mais en 1289, Edouard, à l'extinction de la ligne masculine des rois d'Ecosse, acquit la souveraineté de ce pays, et, dans le but coupable de détruire le sentiment patriotique dans le cœur de ses nouveaux sujets, il fit livrer aux flammes tous les re-

gistres publics qui se trouvaient réunis à Edimbourg, et tous les écrits qui pouvaient parler du passé.

Sans doute il espérait, en agissant ainsi, les ranger plus facilement sous sa domination ; mais ses espérances furent trompées en ce sens, qu'il n'existe pas de pays où les habitants aiment la terre qui les a vus naître d'un amour plus profond et plus filial.

Le célèbre Guillaume Wallace succomba, il est vrai, en essayant de rendre à l'Ecosse son indépendance, mais, plus heureux, que lui Robert Bruce, descendant de l'ancienne famille des rois du pays, obtint la couronne en 1306, et put soustraire son pays à la domination étrangère. Nous n'entrerons pas dans les détails plus récents d'une histoire si connue et si pleine d'intérêt ; nous dirons seulement, qu'en 1371, la maison des Stuarts arriva au trône d'Ecosse comme alliée à celle de Robert Bruce, qui était complétement éteinte.

En raison de guerres continuelles entre l'Angleterre et l'Écosse, ce dernier pays n'avait fait que très peu de progrès dans les arts, dans les sciences, dans l'industrie qui marquent d'une manière positive le degré de civilisation des différents peuples, car la noblesse oisive dans ses châteaux n'avait d'autre occupation que la guerre, et le peuple, suivant l'exemple qu'il en recevait, ne connaissant aucune industrie, laissait dormir dans l'inaction tant de précieuses qualités qui lui avaient été départies par le ciel et dont il ne devait user que plus tard. Aussi tous les objets nécessaires à ses besoins journaliers lui arrivaient-ils de Flandre.

Les pois, les fèves formaient le fond de la nourriture du peuple, pour lequel le pain de froment était une friandise. En-

fin, l'instruction, ce pain de l'âme, ne se montrant non plus nulle part, restait au niveau de l'industrie, de l'agriculture et du commerce.

Ce ne fut que vers 1534 qu'elle commença à se répandre dans la population, et c'est aussi à cette époque qu'un gentilhomme appelé Erskine de Dun fit venir à Montrose un célèbre helléniste français, qui instruisit de nombreux disciples dans cette belle langue grecque dont Homère a fait la langue des dieux.

Depuis, l'Écosse a bien pris sa revanche sur le passé, car dans aucun pays du monde l'instruction n'est plus répandue que chez elle, et dans le peuple, même dans ce qu'il renferme de plus infime, l'ignorance est regardée comme une honte. L'Écosse possède actuellement quatre universités dont la plus renommée est celle d'Édimbourg, qui est en même temps l'une des premières de l'Europe.

Nous nous garderons bien de mettre ici la nomenclature de tout ce que l'Écosse a produit de grand, car ses poètes, ses littérateurs, ses historiens, ses savants sont trop connus pour que nous ayons à nous en occuper. Nous nous contenterons de dire, à la gloire d'Édimbourg, qu'il n'existe pas de ville dans laquelle on puisse trouver plus d'établissements scientifiques et littéraires, et plus d'institutions philanthropiques que dans son sein.

Elle possède, entre autres, la société pour les progrès de l'agriculture et des manufactures dans les Highlands, qui distribue chaque année pour prime d'encouragement une somme d'environ onze cents livres sterling; puis une fondation, *Heriot's Hospital,* où l'on adopte de pauvres enfants pour les ins-

truire et pour leur donner un état, et celle connue sous le nom de *Merchant-Meden-Hospital*, dont le but est de former des femmes vertueuses, aimant le travail, et qui puissent devenir de dignes épouses et de bonnes mères.

L'industrie a suivi d'un pas égal le progrès qui s'est manifesté en toute chose, et, depuis l'union de l'Écosse et de l'Angleterre, c'est-à-dire depuis 1750, il ne s'est rien produit dans ce dernier pays qui ne puisse être égalé par les fabriques écossaises.

Celles qui forment le commerce principal d'Édimbourg, sont relatives à d'importants objets de luxe, tels que voitures, meubles ; on y fabrique aussi de fort beaux châles.

Ses relations commerciales sont très utilement servies par une grande et belle route qui communique avec le port de Leith, éloigné de deux milles tout au plus, et aussi par l'*Union-Canal* qui va d'Édimbourg à Falkirk, et, de là, le met en communication avec *Glascow* par le canal *Forth* et *Clyde*.

On voit, par cet aperçu, que si le passé d'Édimbourg fut obscur, elle a un avenir brillant qui ne saurait s'obscurcir à son tour, et que sa place est partout assignée au premier rang ; et puis, sir Walter Scott a, par ses écrits qui seront éternellement lus et admirés, fait une terre classique de l'Écosse et particulièrement d'Édimbourg.

On ne saurait en effet parcourir cette ville si poétiquement belle sans se rappeler à chaque pas quelques pages des œuvres du grand romancier : ici, c'est la Canongate, là-bas c'est le Château; d'un autre côté, c'est la prison, en sorte qu'entre la ville qui a si bien inspiré le poète et le poète dont les écrits ont illustré la ville, il existe un lien qui ne saurait être rompu;

et comment en pourrait-il être autrement? Elle lui a fourni les sujets de chefs-d'œuvre qui lui ont mis au front la couronne du génie : lui, a répandu sur ses monuments, sur ses ruines, sur tout Édimbourg enfin, un rayonnement mystérieux et mélancolique qui se voit de partout, et qui la rend belle de cette beauté qui pénètre les cœurs et ne s'en efface plus.

Nous n'entendons pas dire par là que par ses monuments, ses promenades, les richesses artistiques qu'elle renferme, Édimbourg doive exciter l'admiration à un point plus élevé que Rome, Paris, Constantinople, Vienne, Londres ou toute autre ville capitale du monde civilisé ; mais ce que nous pensons que nulle autre ne saurait offrir aux regards comme le fait cette charmante capitale de l'Écosse, c'est une suite d'heureux contrastes, de fantasques oppositions, c'est un mélange de grâce et de sévérité, d'aspects capricieusement combinés par le hasard, de constructions élégamment régulières, enfin c'est une simplicité, un grandiose, une étrangeté qui lui composent l'ensemble le plus splendide qu'on puisse rêver.

Le panorama d'Édimbourg serait certainement le plus original et le plus beau qu'on pût faire, car à côté des beautés monumentales qu'il représenterait, on verrait reproduites aussi ces chaînes de rochers, ces esplanades, ces collines, ces montagnes qui parcourent ou entourent la nouvelle Athènes en rappelant le souvenir de l'ancienne, et qui sont les traits distinctifs de sa physionomie tout exceptionnelle. Nous avons dit que la vieille ville est construite sur la colline centrale, derrière laquelle s'étend la ville nouvelle bâtie au-delà du ravin du Nord, sur la colline septentrionale, et s'étendant par une douce inclinaison de terrain vers le golfe de Forth. La vieille

ville de son côté s'est étendue aussi, et peu à peu de la place qu'elle occupait d'abord elle s'est avancée vers la troisième colline, celle du Sud, qu'elle a maintenant tout à fait envahie. Sa rue haute *Higs-Street* qui, dans un parcours d'au moins deux kilomètres, change cinq fois de nom, s'appelant successivement Canongate, Lawnmarket, Netherbow et Castle-Hill, est la grande artère de la vieille ville qui se termine à l'est par un précipice, au-dessus duquel, sur un énorme rocher de basalte vert, a été construit le château d'Édimbourg (Castle).

On ignore l'époque à laquelle fut bâti ce château qui passait pour imprenable, et qu'on regardait comme la plus sûre des forteresses avant l'invention de la poudre à canon; on sait seulement qu'il est plus ancien que tout ce qui existe dans la vieille ville.

Il faudrait un volume et plus pour décrire dans combien de mains successives il passa et combien de fois il fut assiégé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est un des monuments historiques les plus curieux et les plus respectables que possède l'Écosse. Il renferme une foule de choses rares et précieuses, entre autres, les joyaux de la couronne ; des armes anciennes; un canon d'énorme grandeur qui fut fabriqué au XII[e] siècle et qui porte le nom de *Mons-Mey*, en souvenir de la femme du forgeron qui l'a fondu.

Au milieu des bâtiments appelés *grande parade*, on peut voir la chambre dans laquelle est né , le 19 juin 1566 , Jacques VI qui fut roi d'Angleterre sous le nom de Jacques I[er]. Cette pièce, qui est fort petite, s'appelle *la chambre de Marie Stuart*.

A l'autre extrémité d'Higs-Street, qu'on doit parcourir dans toute sa longueur pour y arriver, se trouve le vieux palais

d'Holy-Rood qui, flanqué de quatre tours crénelées, semble une forteresse du moyen âge. C'est là que j'ai vu, au milieu d'appartements royaux et de vastes salles ayant été le théâtre d'une multitude de fêtes, la chambre à coucher de Marie Stuart, qui se trouve située à l'angle nord-ouest du château. Cette chambre est seulement meublée d'un lit de damas rouge frangé de soie verte, de vieilles tapisseries qui couvrent les murailles et d'un portrait de la reine Élisabeth; c'est dans un vestibule qui en est tout proche que fut assassiné Riccio, l'un des favoris de cette reine coupable et malheureuse, par les ordres de son mari Darnley et par la main de Georges Douglas, le plus impatient des conjurés acharnés à la mort du malheureux musicien. Des taches noirâtres sont montrées dans ce vestibule, elles proviennent du sang qui pénétra dans le parquet en s'échappant du sein de la victime.

Ce fut dans les murs du vieux palais d'Holy-Rood qu'en 1793, et depuis, de 1830 à 1833, vinrent chercher un asile les Bourbons, d'abord émigrés, et plus tard exilés de France.

Au nord du palais d'Holy-Rood sont les ruines de l'abbaye fondée en 1128 par le roi David Ier. Une légende simple et pieuse explique d'où lui vient son nom. A la place même où l'abbaye fut bâtie, le saint roi aurait été mis en péril de mort par un cerf qui l'aurait poursuivi, et ne se serait tiré du danger que par une croix miraculeuse descendue des cieux dans sa main ; or, comme *Holy-Rood* veut dire : croix sainte, un ange lui serait apparu qui lui aurait ordonné de construire un monastère dans le lieu témoin du miracle, afin d'en perpétuer le souvenir.

C'est sans doute en raison de la sainteté de son origine que

la vieille abbaye sert d'asile aux débiteurs insolvables qui viennent y chercher un refuge inviolable, et dont le nombre dépasse parfois celui de cinq cents, car le lieu d'asile a fait comme la vieille ville, à force d'envahissements successifs, il a fort étendu son domaine primitif, et les débiteurs malheureux s'établissent parfois jusque dans le vieux palais.

En regardant au-delà d'Edimbourg, du haut des plates-formes du château, on découvre les magnifiques perspectives ouvertes sur la mer, sur le golfe de Forth, sur toutes les campagnes environnantes et sur la chaîne des monts Grampians.

C'est une singulière chose aussi que les voies de communication établies entre la vieille ville et la nouvelle et qu'on domine entièrement de cette position; le pont de Waverley *Waverley-Bridge*, avec le pont du Nord, *North-Bridge*, et la chaussée de terre qui est plus proche du Château et qui se nomme *Earthen-Mound*, sont les principales. Près d'elles sont groupés : *Princes-Street-Gardens*, charmants jardins qui remplacent un lac desséché.

North-Loch, dit la chronique, vit souvent plonger, dans ses eaux, des personnes de mauvaise vie à qui cette punition était infligée à titre infamant.

A travers cette foule d'édifices que renferme la vieille ville, on distingue le monument de Walter Scott, dont la grandeur démesurée a été vivement critiquée. Il est surmonté d'un élégant clocher gothique dont quelques détails sont imités des ruines de l'abbaye de Melrose. Au milieu d'une plate-forme intérieure s'élève sur un piédestal la statue, en marbre blanc de Carrare, du grand écrivain dont s'honore l'Écosse.

Il est représenté assis, dans l'attitude de la réflexion, dont

le motif sans aucun doute est le livre fermé qu'il tient à la main.

Cette statue, due au ciseau d'un homme de talent, M. John Steele, est douée, dit-on, d'une grande ressemblance; l'artiste a placé aux pieds de Walter Scott son chien favori Maïda, qui, la tête levée et dans un mouvement plein de naturel et de grâce regarde affectueusement son maître.

Lorsque l'idée qui a présidé à l'érection de ce monument sera complétement exécutée, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre se trouvera environné de cinquante-six statues représentant les principaux personnages de ses romans. Souhaitons que ces figures une fois terminées et soumises au jugement du public lui apparaissent aussi vivantes, aussi animées qu'elles le sont dans les pages du poète.

Nous avons dit un mot de l'université; l'édifice qu'elle occupe a été construit en 1789 avec les fonds provenant d'une souscription, néanmoins il n'est pas encore terminé ; on doit le compléter par un dôme qui couronnera sa façade orientale. Outre les salles consacrées aux cours, le musée d'histoire naturelle, un musée d'anatomie et un musée agricole, l'université renferme une bibliothèque de cent mille volumes; la principale salle, parmi celles qui la contiennent, mesure cinquante-sept mètres de long, sur quinze de large, et dix-sept de haut : on peut voir par cet aperçu que l'université d'Édimbourg est aussi vaste que le but auquel elle est consacrée.

Un autre édifice non moins remarquable est le *Parliament-House*, ainsi nommé parce que c'était là que s'assemblaient les pairs et représentants de l'Ecosse lorsque ce pays possédait une législature à part. La salle dans laquelle ils se réu-

nissaient excite l'admiration des visiteurs par les magnifiques dorures qui décorent son plafond ogival en chêne sculpté; elle date de 1631. On y voit les statues en marbre de lord Melville et des présidents Blair, Forbes de Culloden et Dundas; comme cette salle communique à plusieurs autres attribuées aux différentes cours de justice qui se tiennent dans ce palais, elle est devenue une espèce de vestibule, une magnifique salle des *pas perdus*, et porte maintenant le nom de : *Outer-House*.

Dans ce palais qui rappelle tant de grands souvenirs tout est large et *grandiosement* établi. Ainsi, la cour de session, fondée en corporation par un édit de Jacques V et appelée *collége de justice*, comprend, avec les juges et les avocats, les solliciteurs de la Cour suprême et les écrivains du Sceau. Les membres de toutes ces corporations jouissent d'une foule de priviléges attachés à leurs titres, et si la nomination des juges est une des prérogatives de la couronne, au moins ne peut-elle les choisir que parmi les avocats comptant au moins cinq années d'exercice.

Ces avocats, devenus juges, prennent le titre de *lords*.

Leurs appointements, qui font paraître bien minimes ceux que reçoivent les différents membres de nos cours de justice, sont ainsi distribués : Au *lord justice général*, cent vingt mille francs; cent quinze mille au *lord justice clerck* et à chacun des onze autres juges, soixante-quinze mille francs.

La plus riche bibliothèque de l'Écosse est celle des avocats; elle se trouve dans une salle contiguë à *Outer-House* : en dehors des cent cinquante mille volumes qui forment son contingent, elle possède plus de dix-sept cents manuscrits utiles et

curieux. La bibliothèque *du Sceau*, composée de deux belles et vastes salles, est fort riche en ouvrages historiques et renferme cinquante mille volumes.

La *salle du comté*, voisine des deux bibliothèques dont nous venons de parler, ne date que du commencement de ce siècle. C'est une imitation servile du temple d'Erechthée à l'Acropolis d'Athènes; sa plus belle salle est ornée d'une statue en marbre du président Dundas par Chantrey ; les autres salles servent à l'administration du comté. Sur le côté septentrional de la place du Parlement s'élève la cathédrale d'Édimbourg, placée sous l'invocation de saint Giles, patron de la ville.

Cette église gothique, dont l'érection a dû précéder le IXe siècle, est d'une architecture légère ; sa haute tour est surmontée d'une flèche de cinquante-trois mètres de hauteur ; de petites tourelles rangées autour sont disposées de manière à former une couronne impériale. En 1466 elle renfermait quarante autels et s'enorgueillissait de la possession d'un bras de saint Giles et de plusieurs autres reliques précieuses, qui depuis ont été vendues par les réformateurs.

Malheureusement, le caractère primitif de son architecture est fort altéré par les diverses réparations qu'on lui a fait subir. Elle renferme les dépouilles mortelles du régent Murray, du marquis de Montrose, et dans son vestibule un monument funèbre a été érigé à la mémoire des officiers écossais tués dans l'Inde en 1845 et 1846.

Au milieu de la place du Parlement, a été érigée une statue en bronze de Charles II, qui fut fondue en Hollande et n'est pas sans mérite.

Une autre statue, celle de lord Wellington, le représente à

cheval; elle est due, comme celle de Walter Scott, à l'habile ciseau de M. John Steele, et se trouve placée vis-à-vis de *Registre-House*, grand bâtiment carré surmonté d'un dôme, où sont conservées toutes les archives de l'Ecosse, tant celles de l'État que celles des particuliers.

Certes, nous ne saurions avoir la pensée de faire tenir dans le cadre que nous nous sommes tracé tout ce que renferme de curieux et d'intéressant cette bonne vieille ville, qui nous a gagné le cœur par son aspect sérieux et modeste, mais nous ne pouvons cependant pas l'abandonner, sans avoir parlé de ses nombreux jardins et des magnifiques promenades qui forment son côté pittoresque.

Ainsi, la promenade des prairies, située sur la déclivité de la colline méridionale, au pied même du Château, mais qui s'étend à l'infini, verdoyante et joyeuse, lorsque, suivant leur coutume, les habitants d'Edimbourg y viennent jouer au jeu national du *golf*.

Ces prairies communiquent avec les dunes de Bruntsfield, et c'est vers leur extrémité que la compagnie royale des archers vient s'exercer au tir du fusil : les membres de cette compagnie fort ancienne jouissent du privilége de servir de gardes du corps aux monarques anglais, lorsqu'ils viennent visiter Edimbourg; la plupart appartiennent à la noblesse.

Si, redescendant la vieille ville, vous vous dirigez du côté de l'est, au-delà de *Registre-House*, vous trouverez le pont du Régent, *Regent-Bridge*, jeté sur *Cow-Calton;* au-delà, la route du régent, *Regent-Road*, traverse l'ancien cimetière que dérobe aux regards une muraille ornée de colonnes. Du haut de l'escalier montant à Calton-Hill, vous découvrez le tombeau de

l'historien David Hume ; puis au-delà du cimetière, la *Jail*, la prison d'Edimbourg surmontée de sa tour de forme circulaire. Au nord de *Regent-Road* un autre escalier monte à Calton-Hill; cette colline, garnie de bancs où plus d'un curieux est charmé de se reposer, est entourée de promenades délicieuses dont on ne saurait donner l'idée, puisque leur charme principal dépend de la disposition naturelle du terrain, des admirables points de vue qu'on y découvre, et des objets dont on est entouré.

De Calton-Hill on voit dans tout son entier *Princes'-Street*, et toute cette ligne régulière de maisons qui s'étend du vieux Palais au Château.

Un monument, celui de Nelson, couronne le sommet de Calton-Hill ; c'est une tourelle fort élevée sur laquelle a été établi une espèce d'observatoire; là est placé le signal par lequel on indique le départ ou l'arrivée des bateaux à vapeur faisant le service de Londres à Edimbourg.

Sur une des saillies inférieures de Calton-Hill est placée la tombe du savant Playfait; sur la troisième, existe un autre monument, copie fidèle du Parthénon d'Athènes, qui fut élevé à la mémoire des Écossais tombés dans les plaines de Waterloo.

Je ne veux pas dire mon opinion sur la valeur artistique de ces souvenirs taillés en pierre, qui décorent les sommets des formidables aspérités de Calton-Hill, puisque, en laissant à part cette question, leur ensemble plaît à l'œil et s'embellit de tout le charme des objets agrestes ou grandioses qui les entourent.

De Calton-Hill, une pente douce conduit sur la route de Londres ; en la descendant on passe derrière l'école supé-

rieure, *High-School*; presque en face, un peu au-dessus de la route, s'élève le monument (et c'est ici le cas de le dire) qui fut construit en 1830 à la mémoire de Burns. C'est une petite chapelle ou temple, si l'on aime mieux, de forme circulaire, assis sur une base carrée. Il est enrichi d'un péristyle de douze colonnes supportant un entablement, une corniche, et surmonté d'une coupole que couronne un tripode soutenu par des dragons ailés. La statue du poète, par Flaxman, avait été placée dans l'intérieur, mais comme le marbre, devenu vivant sous le ciseau de l'éminent statuaire, menaçait de se détériorer à cause du voisinage des usines, elle a été transportée à la bibliothèque du Collége où j'ai pu l'admirer, car elle est superbe. Les promenades qui entourent Calton-House, et dont nous n'avons dit qu'un mot, portent le nom de Royal-Park, qui comprend dans son enceinte les *Salisbury-Crags* et les *Arthur's-Seat;* une demi-heure d'ascension suffit pour se trouver à leur sommet; plusieurs jolis sentiers peuvent y conduire; celui qui m'avait été indiqué, comme le plus agréable, passe auprès du puits où saint David étancha sa soif après qu'il eut triomphé de la poursuite obstinée du cerf. Là, le sentier tourne l'extrémité d'une vallée sinueuse, et par une pente douce conduit jusqu'au signal arboré sur la crinière du lion.

On a donné ce nom au sommet d'Arthur's-Seat parce que, en effet, si on le regarde du côté de l'ouest, il présente l'apparence d'un lion couché.

Une fois là, il faut s'arrêter.

Un immense panorama se déroule : on est à deux cent quarante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer; de cette place, en regardant à ses pieds, on découvre Edimbourg dans

tout son ensemble, en même temps qu'on jouit du coup d'œil de son port, si rempli d'animation, et de celui du golfe de Forth, tableau mouvant que sillonnent çà et là les rapides vapeurs et les navires à voiles. En regardant vers l'est, le spèctacle change; on voit la mer se mêler avec l'horizon; à l'ouest, ce sont les pics lointains de Ben-Lomond et de Ben-Lède qui frappent la vue; au nord, ce sont les Lomond-Hills, et enfin, au sud, les Lammermuir-Hills. C'est ainsi que du haut du trône d'Arthur, *Arthur's-Seat*, on se voit environné de ces mille beautés naturelles destinées à faire naître dans le cœur de l'homme la religieuse admiration qu'on doit à leur auteur, et c'est en parlant de cet endroit, où l'œil peut découvrir tant de magnificence, que Walter Scott disait au début du chapitre VIII de la *Prison d'Edimbourg* :

« Si j'avais à choisir le lieu où j'aimerais voir se lever et se coucher le soleil, je n'en chercherais pas d'autre que le sentier sauvage qui serpente à la base de la haute ceinture des rochers circulaires appelés Salisbury-Crag, et suit le bord supérieur de la pente escarpée qui descend dans le vallon situé au sud-est de la ville d'Edimbourg; car de là on domine tout à la fois une ville aux maisons pressées, entassées, colossales, à laquelle l'imagination peut prêter la forme d'un dragon ; un bras de mer avec ses rochers, ses îles, ses rivages éloignés, ses horizons et une belle et fertile plaine couverte de rochers, sillonnée de vallées et bornée par la chaîne pittoresque des monts Pentland.

« A mesure que le sentier tourne insensiblement autour de sa base, la vue composée de l'ensemble de ces objets enchanteurs et sublimes change à chaque pas, en les montrant tantôt

séparés et tantôt réunis, avec toutes les combinaisons capables de charmer les yeux ou l'esprit.

« Lorsqu'un tableau si varié, si beau, si sublime, est éclairé des teintes du matin ou du soir, et offre ces accidents multiples d'ombre profonde et de lumière éclatante qui donnent du caractère même aux plus insignifiants paysages, l'effet produit approche de l'enchantement. »

Parallèlement à la vieille ville, la nouvelle se déploie orgueilleusement sur la colline du Nord, semblable à une jeune mariée qui prend plaisir à ouvrir ses écrins, à montrer ses joyaux aux visiteurs.

La belle rue, Georges-Street, vaste, élégante, bien bâtie, part de Charlotte-Square pour arriver sur la place Saint-André vis-à-vis la Banque royale, fort beau monument dans la cour duquel une statue équestre rappelle à l'Écosse les services rendus par le comte Jean Hopetoun, lors de la guerre de la Péninsule ; tout proche, se trouve le Musée des Antiquaires écossais, la bibliothèque par souscription, et l'administration d'une compagnie d'assurances, réunis sous le même toit ; l'édifice élégant qui leur donne asile est orné de colonnes d'ordre corinthien et de six statues représentant : la navigation, le commerce, l'industrie, l'art, la science et l'agriculture. Une des plus belles salles de l'intérieur est enrichie d'autres figures allégoriques, et de bustes d'hommes célèbres parmi lesquels nous avons reconnu : Adam Smith, Saltoun, Vilkie, Napier, Walter Scott, Paterson et plusieurs autres, dont la nomenclature nous conduirait trop loin.

Enfin, pour compléter la décoration de cette place, la plus belle d'Edimbourg, avec les fonds provenant d'une souscrip-

tion nationale dont la marine a fourni la meilleure part, un monument a été élevé à l'imitation de la colonne Trajane. Elle mesure plus de quarante mètres de hauteur et elle est surmontée de la statue colossale de Melville, en qui l'Écosse a voulu honorer l'homme qui a rendu de si importants services à la marine.

Au carrefour où se réunissent Georges-Street et Hanover-Street on voit une statue de Georges IV, par Chantrey. Un peu plus loin, au point de jonction formé par Georges-Street et Frederik-Street, on en voit une autre érigée en l'honneur de Pitt.

La plus jolie rue de la ville nouvelle après Georges-Street est sans contredit Queen-Street, la rue de la Reine. Les charmantes habitations qui s'y élèvent jouissent de la vüe du golfe de Forth et de celle des rives du comté de Fife, du moins celles qui dominent le versant septentrional de la colline du Nord.

De magnifiques squares, d'agréables promenades, de vastes terrasses d'où l'on découvre les différents points de vue que la nature a semés avec profusion autour d'Edimbourg, complètent la beauté de ce quartier où tout est largement entendu et merveilleusement disposé.

Parmi les différentes églises que j'y ai visitées, il en est une qui m'a séduit par l'élégance et la légèreté de sa construction, c'est Saint-John-Chapel, dont la jolie tour gothique a plus de 37 mètres au-dessus de l'édifice qui la soutient, et qui est une gracieuse imitation de la chapelle Saint-Georges à Windsor. Les vitraux peints de la grande fenêtre qui se trouve placée au-dessus de l'autel don-

nent un spécimen du talent justement célèbre de Eggniton de Birmingham. Je voudrais ne rien oublier, mais est-ce possible? et puis, mes souvenirs qui devraient m'aider, sont confus; je cherche les détails dans ma mémoire, et j'y trouve seulement un merveilleux ensemble où étincellent çà et là, comme font des diamants sur un manteau de reine, les magnifiques promenades de Royal-Park; le château, situé sur sa colline altière, offrant l'aspect de l'un de ces burgs gigantesques, dont quelques ruines suffisent pour exciter l'admiration et l'intérêt de l'artiste qui va visiter les bords du Rhin. J'y revois aussi ce vieux palais encore écussonné des armes que la famille royale d'Écosse faisait placer au front de ses châteaux avant l'époque de sa réunion, et avec lui cette Institution royale, le plus bel édifice grec d'Édimbourg, un des plus beaux du monde peut-être, et qui pourrait marcher de pair avec ce que nous possédons de plus grandiose en architecture.

Mais, pendant que je jette un dernier coup d'œil sur cette ville que j'ai tant souhaité voir et que je n'ai pas assez vue, tandis que, monté sur le pont du Nord, dont les arches ont vingt et un mètres de hauteur, j'embrasse encore une fois l'espace qui est devant moi et qui me présente d'un côté la vieille ville et son château, ses jardins publics, ses embarcadères, et ses trois étages de marchés superposés, auxquels on arrive par des escaliers de géant, tandis que de l'autre j'aperçois la mer, entre Calton-Hill et la Jail, et qu'enfin en dirigeant mes regards vers le sud, j'y vois Grass-Market, Henriot's-Hospice, Georges-Walson-Hospital, Georges IV-Bridge, George-Square, la Banque d'Ecosse, Free-Church-College, Waverley-Bridge, et square Garden et les prairies, tandis que je regarde tout cela

comme on regarde avant de le quitter l'ami dont on veut fixer l'image dans son cœur, on vient m'avertir que le vapeur qui m'a amené à Edimbourg va reprendre la mer et continuer sa route vers la Haute-Ecosse. — Je m'arrache donc à ma contemplation et je pars, mais le cœur serré, car de tous les lieux que j'ai visités, celui-ci est un de ceux qui m'ont paru le plus agréables.

III.

Navigation. — L'hiver au Shetland, ses productions, son commerce. — Les aurores boréales. — Les Orcades, Pomona, le jardin des Hespérides ; trois cents poules vivantes pour six aigles morts. — Les Orcades mises en gage. — Skye, Kings-Burgh, l'île aux brouillards, le lac d'Enfer. — Une prison sur un rocher. — Triste cuisine ! — Pauvres biches ! — Jona, l'île des Tombeaux, Staffa, la grotte de Fingal. — Retour.

Mais nous avançons rapidement, et voilà que la côte d'Écosse disparaît à nos yeux, emportant avec elle Montrose, Stouchaven, Aberdeen, Newbourg, Peterhead et Fransbourg, jusqu'à ce qu'enfin nous nous en rapprochions à la hauteur des golfes Murray et Dornoch, dont les eaux jumelles se confondent.

Déjà nous avons laissé derrière nous, Perth, Kinross, Angus, Mearn, Aberdeen, Banff, Murray, Nairn, Bute,

Argyle et tous les comtés compris dans l'Ecosse centrale.

Puis, le temps s'écoulant, nous avons dépassé Inverness, Cromarty, Caithness, lesquels avec le comté d'Orkney, formé par les deux archipels des Orcades, Orkney et Shetland, composent toute sa partie nord.

Encore quelques heures d'une navigation, qui devient plus pénible en approchant des îles semées çà et là sur la route de Mainland, et nous aurons mis le pied sur cette terre lointaine où tendaient tous mes vœux depuis que nous avons quitté Édimbourg.

Le Shetland est un groupe d'îles appartenant à l'Ecosse et connu aussi sous le nom de *Hitland*, qui lui est donné par les marins scandinaves et par les Hollandais. Ces îles sont placées entre l'Écosse et la Norvége, à qui elles appartenaient jadis, et d'où leur viennent, selon toute apparence, leurs premiers habitants.

L'hiver y commence en octobre pour ne plus finir qu'en avril. Pendant cette saison si longue et si triste pour les habitants de ce pays, une pluie continuelle les inonde, tandis qu'un vent redoutable et furieux repousse à toute heure sur leurs côtes les flots mugissants de la mer. Ainsi, toute communication se trouve rompue entre eux et le reste du monde, puisque tout bâtiment qui se hasarderait dans ces parages serait un bâtiment perdu.

Les mères de famille restent donc alors occupées autour de leurs foyers à filer la laine nécessaire aux besoins de leurs enfants, à moins que cette laine ne soit destinée à être exportée avec les autres denrées du pays. Les Shetlandais sont affables, d'un caractère doux et facile, et leurs mœurs ainsi

que leurs habitudes sont assez semblables à ceux des Norvégiens ; leur santé est parfaite, leur vie est longue.

Le groupe total des îles du Shetland est de quatre-vingts, sur lesquelles quarante au plus sont habitées, les côtes seules en sont fertiles; quelques-unes produisent un peu de blé, de l'avoine et des pommes de terre, dont la culture y a été récemment introduite. La tourbe et les bruyères composent le chauffage, car le bois y manque complétement. Le peuple ne s'occupe en général que du filage de la laine et de la pêche, pour laquelle ses golfes nombreux lui sont fort utiles ; aussi est-ce presque toujours de ces îles que les Hollandais tirent la plus grande partie des harengs dont ils font commerce. On y élève des chevaux, des moutons et une petite espèce de cochons fort recherchés. Le Shetland possède quelques fabriques de bas, dont les produits, avec le beurre, le poisson, les peaux de loutre et les peaux de chien marin, composent tout son commerce, qui se fait principalement avec Leith, Londres, Hambourg, l'Espagne et la Méditerranée.

Au Shetland, de même qu'aux Orcades et avec encore plus d'intensité, on voit se produire le même effet que dans les contrées hyperboréennes, c'est-à-dire qu'à minuit, pendant les mois de juin et juillet, on y peut lire à la seule lueur du crépuscule ; l'aurore boréale donne aux Shetlandais une lumière égale à celle de la pleine lune.

Dans leurs îles inhabitées, la bruyère, le myrte sauvage et le genévrier croissent péniblement au milieu d'un sol rocailleux où domine le grès rouge. Entre elles s'élèvent dans la mer des masses granitiques, dont quelques-unes entièrement re-

couvertes par la mer et d'autres à fleur d'eau, forment de dangereux écueils.

La pauvreté du sol marécageux, surtout dans les plus grandes, est moins susceptible encore de culture que celui des Orcades. Mainland, la plus considérable des îles Shetland, a pour capitale Lewis, qui renferme à peu près quinze mille âmes. La plus septentrionale est Unst, remarquable entre toutes par l'originalité et la beauté de ses grottes.

Fuld, la plus occidentale, ainsi nommée pour le nombre immense d'oiseaux de mer auxquels elle donne l'hospitalité, ne compte que deux cents habitants ; sa côte nord offre aux regards une forteresse de rochers variant de six à douze cents pieds de hauteur : leur point culminant, appelé Sunk, est à quatre cent cinquante-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les montagnes pelées, arides et grisâtres qui se dressent sur les bords de quelques-unes de ces îles, les cavernes profondes dont leurs côtes sont remplies, et les blocs informes d'un granit obscur semés entre elles des mains de la nature, qui semblent autant de monstres marins dressant leur énorme stature au-dessus des vagues impétueuses, chacune de ces choses paraît n'avoir été mise là que pour obtenir de leur réunion la plus sublime comme la plus sauvage harmonie dans ce concert de désolation. Devant leur ensemble on respire à peine, la joie s'éteint au cœur, le sourire aux lèvres, et l'on se sent envahi peu à peu par un sentiment de morne tristesse qui vient mettre notre âme à l'unisson avec tant d'objets lamentables.

Hâtons-nous de dire pourtant que les Shetlandais sont bien loin de ressentir une impression semblable à celle que je viens

de décrire pour l'avoir éprouvée. Relégués entre cette nature morose et le ciel, toutes les joies pour eux sont dans le travail et dans l'affection. Relativement à leurs plus mauvais jours, il en est que nous trouverions insipides et qui leur semblent beaux, surtout si la pèche qu'ils ont éclairée leur a été productive. Et puis l'habitude qui, dit-on, est une seconde nature. — Relisez plutôt La Fontaine à ce sujet, et voyez les Lapons.

Les Orcades sont au nombre de vingt-huit ; situées au nord de l'Écosse, elles en sont séparées par le détroit de Pentland, dans lequel la mer se montre si furieuse d'ordinaire, qu'en se brisant sur leurs rochers elle envoie à plus d'une lieue dans les terres une pluie fine et serrée dont elles sont incessamment baignées. Quant à leur physionomie, elle est à peu près la même que celle des îles Shetland. Leur capitale est Pomona, nom trompeur qui pourrait faire croire à des vergers absents ; cela fait une opposition dans mon esprit avec le jardin botanique d'Edimbourg, dont je n'ai vu le pareil en aucun lieu du monde, et que je crois avoir passé sous silence. *Le jardin des Hespérides n'était pas aussi beau que celui-ci !* ai-je entendu dire à un vieux et aimable savant qui le visitait en même temps que moi.

Mais il n'est ici question de rien de semblable ; de l'orge pour la nourriture de ses habitants, des pâturages pour celle de leurs troupeaux, voilà tout ce que produisent ces îles. La viande salée de leurs bestiaux, celle du poisson qu'ils salent également, le beurre, le suif, les peaux de lapin, sont les richesses commerciales avec lesquelles ils peuvent se procurer les denrées dont ils manquent, et tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de leurs besoins.

Les aigles sont comme les lapins, ils pullulent dans les Orcades ; mais moins inoffensifs que l'animal peureux avec lequel nous le mettons en parallèle, ils causent d'énormes dégâts parmi les troupeaux vaguant dans les pâturages de ces îles. Aussi, d'après une loi du pays, tout individu qui a tué un aigle reçoit à titre de prime une poule de chaque famille habitant la paroisse dans laquelle l'aigle a été abattu.

A ce sujet on m'a raconté l'anecdote que voici :

Frédéric aimait Théodora, fille unique d'un riche pêcheur de harengs, tandis que lui n'était qu'un pauvre orphelin ayant pour tout héritage de son père l'amour du travail et la probité. Avec cela et pour suppléer les biens qui lui manquaient, Frédéric possédait l'adresse des mains, la vigueur du corps, sans compter la justesse du coup d'œil et c'en était assez, selon lui, pour faire fortune en son pays.

Or, la fortune qu'exigeait d'un gendre le père de celle qu'il aimait, c'était deux cents écus qui passent l'aider à se mettre en ménage, et cependant malgré la modicité de la somme, peut-être que Frédéric eût été fort longtemps à la posséder, sans une circonstance qui vint l'y aider.

On sait qu'en Angleterre, et dans quelques parties de l'Écosse, il est un moment de l'année où la volaille et les œufs manquent complétement, on est obligé d'en faire venir de la France et de la Belgique. Ce fut dans une conjoncture semblable que Frédéric, se mettant à réfléchir sur ce qu'il y avait à faire pour en tirer parti, résolut de se constituer chasseur d'aigles. Dès lors plus de repos pour le pauvre garçon ; toujours en embuscade, toujours hors de chez lui, il ne connaît plus d'autre lit que les bruyères, plus d'autre plafond que le ciel,

si bien que, le ciel le favorisant, il parvint, en moins de quinze jours, à en tuer une demi-douzaine sur les paroisses les plus populeuses du pays. Il en résulta pour lui la récolte de six fois cinquante poules qu'il vendit bel et bien à un capitaine de navire marchand, lequel s'intéressant aux projets de Frédéric, compléta la somme dont il avait besoin, à titre d'avance sur une seconde cargaison emplumée semblable à celle qu'il en recevait.

Ce fut donc avec la somme exigée que Frédéric se présenta au père de Théodora qui lui donna sa fille, heureux de la mettre sous la protection d'un homme qui, bien jeune encore, possédait avec la volonté de bien faire une grande persistance dans son vouloir, ce qui, selon lui, était le présage d'un avenir heureux ; or, la fin de l'histoire dit que le présage ne fut pas trompeur.

Les Orcades appartenaient autrefois au Danemark, mais Christian Ier, roi de ce pays, les engagea en 1474 à Jacques III, roi d'Ecosse, contre une somme d'argent dont il avait besoin ; et depuis elles n'ont pas été retirées des mains de leurs nouveaux possesseurs, qui selon toute apparence les garderont.

Les îles Hébrides, vers lesquelles nous nous dirigeâmes en quittant Pomona, sont situées à l'occident de l'Écosse, et leurs habitants à demi sauvages ont beaucoup de ressemblance extérieure avec les montagnards écossais. Ces îles qui renferment un fort grand nombre de mines de fer-blanc, de plomb et d'argent, dont plusieurs ne sont pas exploitées, sont remarquables par les curieuses antiquités que possèdent plusieurs d'entre elles, et par les gigantesques mo-

numents que la nature s'est plu à y élever, leur imprimant par là un caractère d'originalité sublime qui ne les rend comparables qu'à elles-mêmes.

Les plus importantes sont : l'île de Lewis, qui s'étend vis-à-vis la côte occidentale de l'Écosse; l'île de Skye, beaucoup plus rapprochée; l'île de Mull et celles d'Islai, situées plus au sud, et tout autour de ces grandes îles, Rona, Raasay, Scalpa, Canay, Egg, Muck, Jona, Staffa, avec une multitude d'autres beaucoup plus petites; c'est de la réunion de toutes ces îles que sont formées les Hébrides.

L'île de Skye que nous visitâmes d'abord, ne saurait être, décrite dans un ordre suivi ; sans compter que le peu de place qui nous reste ne nous permet d'en indiquer que les sites les plus pittoresques.

La perspective de sa partie ouest est celle d'une terre déserte ; on n'y aperçoit qu'une chaîne affreuse de montagnes escarpées, où l'on ne distingue que du noir et du rouge comme si le feu y avait passé. Tout près, et joint à cette montagne par une chaîne de rochers, se trouve Beinn-na-Grian, ou montagne du soleil. Les sommets resserrés du Blaven offrent le spectacle saisissant d'une hauteur formidable, dont la base va se perdre en de profondes vallées servant de retraite à quantité de cerfs d'une fort belle espèce.

Si, en continuant d'explorer Skye on se dirige vers le sud, après avoir tourné une suite de montagnes très escarpées, on se trouve près d'une digue en pierre, nommée *Paraic-nam-Fiadh* ou *Parc de la Biche*, qui jadis se reliait au coteau voisin. Dans une de ses encoignures se trouve un énorme trou béant, leque,l recouvert de branchages, servait de piége aux

bêtes fauves qu'on y chassait du temps d'Ossian, et qui, acculées de ce côté, venaient s'y précipiter.

Une fois descendu dans la partie orientale de Skye, on peut y admirer le rocher *Stach-in-Muchidar*, ou rocher du foulon, d'une forme pyramidale, mais si fort incliné qu'on s'étonne qu'il ait pu résister à l'effort des siècles : près de là existe une chaîne de rochers magnifiques, à la base desquels se trouvent des zéolithes blancs cristallisés du plus bel effet.

A la distance d'un mille à peu près de cet endroit, existe une colline élevée, nommée Briis-Mhawl, à laquelle on arrive par une longue suite de colonnes en véritable basalte, qui rappelle la *chaussée des Géants*. Ces colonnes, dont la plupart ont vingt pieds de haut, sont composées de quatre, cinq ou six angles aux jointures inégales et fort éloignées les unes des autres. Ces colonnes sont en ruine, et vraisemblablement la nature les avait mises là lors de la création, afin de fournir aux hommes le modèle de ce qu'ils pourraient jamais exécuter de plus grandiose.

A peu de distance j'ai vu d'autres ruines, celles de *Stuarn*, forteresse danoise bâtie sur la pointe d'un rocher; comme tous les édifices construits par ce peuple, et devant servir de défense, sa forme est circulaire, et dans l'intérieur on retrouve encore les vestiges de différentes pièces ayant servi d'habitation.

Au nord-ouest de cette forteresse, est un autre énorme rocher, partout environné de précipices, excepté d'un côté sur lequel existent les traces d'une enceinte qui a dû l'entourer, même sur ses parties les plus inaccessibles.

Tous ces ouvrages paraissent avoir servi à protéger ceux

qui s'y réfugiaient, car en dessous on voit encore les débris de petites habitations masquées par des mouvements de terrain ou par de grosses pierres qui dissimulaient leur entrée, et la dernière clôture, à n'en pas douter, renfermait le bétail enlevé aux insulaires par les brigands danois.

Dans une autre partie de l'île on peut visiter Kings-Burgh, demeure de la belle Flora Mac-Donald qui, sous les habits de l'une de ses suivantes, cacha pendant plusieurs jours Charles Stuart poursuivi par ses ennemis. Un peu plus loin est le lac de Saint-Colomba maintenant à sec, qui fut longtemps célèbre par le monastère situé dans une de ses îles; le peu qui reste de ses ruines prouve son antiquité. Skye est de toutes les îles Hébrides la plus grande; quelques auteurs prétendent, je crois, que cette île était l'Ebudea orientale des anciens.

L'étymologie du nom qui lui a été donné par les Norvégiens se trouve dans le mot *uski*, provenant de leur langue et signifiant brouillard.

C'est pourquoi elle a été souvent désignée sous le nom d'Ealand-Sklanack,— l'île aux brouillards. Les travaux agricoles y sont exposés aux chances les plus malheureuses. La saison des pluies commence au mois d'août, et y est toujours accompagnée d'un assez grand vent qui va se renforçant jusqu'à l'équinoxe ; alors ses fureurs n'ayant plus de bornes, il renverse, il détruit les récoltes et avec elles le pain du pauvre insulaire qui pleure son espoir perdu et qui se désole devant la perspective de sa misère prochaine. Heureusement ces désastres ne sont à craindre que dans le nord de l'île et sont complétement inconnus dans les parties méridionales. Mais d'autres inconvénients s'y présentent, de telle sorte que bien peu parmi ses

habitants se montrent satisfaits de leur sort. La superstition, compagne ordinaire de l'ignorance et de la misère, habite avec eux ce triste pays.

En quittant Skye nous avions la vue distincte de l'île Lewis; et, à la même hauteur, d'un groupe de petites îles auprès desquelles nous pouvions apercevoir le beau port de la ville de Honaway ; j'aurais voulu visiter de suite ces parages, mais comme la saison avançait et que je craignais de ne pas avoir le temps nécessaire pour voir les Hébrides du sud, je priai le patron du petit bâtiment qui s'était chargé de nous diriger dans ces méandres de tourner l'île de Skye pour gagner celles dont Mull est entourée.

L'île de Mull forme par son étendue le tiers des Hébrides ; elle n'est pas comme les autres traversée par des lacs nombreux, ni ses côtes ne sont point dentelées de caps et de promontoires; son sol est une masse de terre qui peut contenir à peu près trois cent milles carrés.

Dans l'île de Mull, plus encore que dans celle de Skye, la conséquence d'une mauvaise saison est non-seulement la disette, mais la famine, car, dans les meilleures années, ses terres peu fertiles ne produisent qu'à peine de quoi nourrir leurs habitants, et, comme ils n'ont pas de manufactures ni de produits quelconques, ils ne peuvent ni acheter ni échanger avec d'autres pays les choses de nécessité absolue lorsqu'elles viennent à manquer dans le leur.

Peut-être qu'avec un peu plus de soin et de culture, en défrichant les landes désolées qui couvrent la meilleure partie du territoire de Mull, on pourrait améliorer, ou pour mieux dire, rendre plus supportable le sort de ses pauvres insulaires;

mais défricher, planter des arbres qui seront de longues années à produire, ne peut être l'occupation que d'un esprit libre des soins du présent, car alors seulement il est possible de songer à l'avenir. Mais celui qui souffre la faim, ou qui la redoute pour la saison prochaine, s'embarrasse peu de ce qui adviendra dans quinze ou vingt ans, et voilà pourquoi la pauvreté de ces malheureuses populations restera longtemps la même.

Avant d'arriver à l'île de Rum qui mérite une mention toute particulière, nous avons pu prendre connaissance de la position de Loch-Jurn, ou le lac d'Enfer ; on dirait l'entrée du Cocyte de mythologique mémoire, et le frisson s'empara de moi, en regardant ces eaux partout ombragées des montagnes sombres et d'une hauteur démesurée qui s'élèvent sur ses bords et le recouvrent comme pourrait faire un vaste parasol.

L'entrée du détroit de Mull s'est alors présentée à notre vue, bornée au sud par les cimes majestueuses de Benevish, de Morvern, de Crouachan, s'élevant jusqu'aux nues, par le cap Ardnamurchan et par le sommet des vagues d'une mer toujours agitée. Non loin de là, sur le rocher Humbla formé de colonnes de basalte, s'élève une très petite tour. Pour arriver sur ce rocher qui s'avance au-dessus des flots, il faut gravir un escalier rapide, étroit, effrayant, dont la vue seule donne le vertige ; cette tour fut l'œuvre d'un homme qui, dit-on, la fit bâtir pour y tenir sa femme enfermée loin de tous les yeux. Rum ou Rom, ainsi qu'elle était appelée par les Danois, est peuplée de cinquante ou soixante familles qui s'y perpétuent de père en fils.

Cette île n'est composée que d'une seule montagne très éle-

vée, divisée en plusieurs mamelons ou promontoires, dont le plus haut se nomme Aisgobatlh ; du côté de l'est le terrain décline pour aller rejoindre la mer, mais au sud-ouest ce ne sont qu'affreux précipices. La surface de cette île, couverte de bruyères, présente à peu de chose près la même physionomie qu'elle dut avoir en sortant des mains de la nature. Les pauvres insulaires qui l'habitent ne vivent que de poisson et de lait caillé ; cependant ils sont doués d'une belle taille et d'une figure agréable, mais cette apparence cache en eux la misère et la famine, car il leur arrive trois ans sur cinq de ne pouvoir même se procurer un peu d'avoine, qui leur serait nécessaire pour la nourriture de leurs plus jeunes enfants.

Il n'y a d'autres quadrupèdes à Rum que quelques cerfs. Il fut un temps où ces animaux y étaient fort abondants, mais le nombre en diminue chaque jour, à cause de la poursuite acharnée des aigles qui, non contents de faire leur proie des faons, saisissent les vieilles biches par la tête, jusqu'à ce qu'elles se trouvent tellement effarouchées qu'elles se précipitent dans les rochers où les aigles les mettent en lambeaux.

Après avoir côtoyé les hautes montagnes de Rum, à travers une mer courroucée dont l'agitation provenait du choc de deux marées opposées, nous avons pu reconnaître plusieurs petites baleines qui mesurent un peu plus de trois mètres de long, et qui sont connues dans ces parages sous le nom de Pollacks ; d'après ce qui me fut dit à leur sujet, il arrive souvent que, poursuivies par des chaloupes, elles viennent s'échouer à terre, où, une fois dépecées, elles donnent jusqu'à quatre et cinq gallons d'huile.

L'île de Jona ne compte que trois milles de longueur sur un de large ; elle est un mélange de rocs et de terres fertiles au milieu desquels on engraisse un nombreux bétail.

Toute sa partie sud est bordée de rochers effrayants qui empêchent d'y pénétrer de ce côté.

Une vaste plaine située en avant se trouve couverte des débris vénérables du monastère, du cimetière et de tous les bâtiments qui la rendirent jadis si célèbre ; ceux de la ville depuis si longtemps inhabitée gisent à côté, jonchant le sol où furent enterrés quarante rois d'Écosse, depuis Fergus II jusqu'à Macbeth.

Là sont aussi enfouies les sépultures des rois d'Irlande, et des princes norvégiens d'une époque éloignée, que ne pourraient plus même retrouver les antiquaires les plus patients, en raison de l'énorme quantité d'herbes parasites et de terre semées par les orages et amoncelées par le temps, qui les dérobent pour jamais aux regards curieux. Une population très restreinte habite Jona qu'on pourrait justement appeler l'île des ruines, ou l'île des tombeaux.

Staffa est fort peu éloignée de Jona, mais bien qu'elle fût la première sur notre route en revenant de Skye, j'avais désiré la voir la dernière, sachant quel spectacle j'y trouverais.

La longueur de Staffa n'est que d'un mille d'Angleterre, et sa largeur est moitié de moins. Si l'on y arrive par le côté ouest dans l'endroit où un petit golfe s'offre aux bateaux qui veulent y prendre terre, on commence déjà à y découvrir quelques colonnes fort basses et qui, au lieu d'être perpendiculaires, sont couchées. On passe ensuite devant une petite grotte, après laquelle les colonnes prennent plus d'impor-

tance; il y a plus loin un lieu où elles sont entassées et ressemblent à la carcasse d'un vaisseau antédiluvien qui aurait été jeté dans un coin de cette île par quelque horrible tempête.

A très courte distance de Staffa, est située la presqu'île de Boo-Scha-la, qui tout entière est formée de colonnes plus petites, mais très régulières, à la figure conique. Quelques-unes sont horizontales ; d'autres ont l'air de chercher un point d'appui pour y accoter leurs pointes supérieures, néanmoins la plupart sont perpendiculaires.

Vis-à-vis de Boo-Scha-la, Staffa est composée de grosses colonnes peu élevées et qui diminuent encore de hauteur à mesure qu'elles approchent de la mer dans laquelle elles se prolongent à perte de vue. Aussi peut-on s'y promener très aisément. En les suivant, et en allant de l'une à l'autre comme on ferait des marches d'un escalier, on arrive à la grotte, qui porte le nom de Fingal. Ce nom lui a été donné pour perpétuer la mémoire du guerrier célèbre qui le porta, mais n'en eût-il pas été ainsi, le nom de Fingal n'était pas destiné à périr; les chants d'Ossian, ce fils pieux, ce barde inspiré, lui ont donné un brevet d'immortalité.

La totalité de cette extrémité de l'île porte sur des rangées de colonnes dont beaucoup ont de quinze à vingt mètres d'élévation, et forment une magnifique colonnade décrivant les mêmes parties saillantes et rentrantes que celles qui sont affectées par les contours de l'île.

Partout elles sont appuyées sur une base solide de roches informes. Au-dessus de ces rangées de colonnes règne une énorme couche, qui remplit tous les intervalles formés par leurs pointes obtuses étroitement reliées entre elles.

Le fond de la grotte, rempli d'une eau claire et limpide, est pareillement couvert de fûts de colonnes qui en forment le plancher.

La couleur de toutes les colonnes est d'un gris foncé, mais leurs joints sont couverts par une croûte de quartz stalactique, dont les nuances irisées ajoutent un nouveau charme à leur beauté.

Toute profonde que soit la grotte, le jour l'éclaire de façon à ce que, dès l'entrée, on en peut voir les détails les plus éloignés.

A son extrémité la plus fuyante, au-dessous de la surface de l'eau qui la remplit, il existe un gouffre qu'on ne saurait voir, mais d'où l'on entend sortir un bruit étrange, c'est celui de l'absorption de l'eau qu'il engloutit.

On jugera des dimensions de la grotte de Fingal par les quelques indications que voici :

Longueur de la colonnade extérieure, depuis le mur jusqu'à l'entrée de la grotte :	40m33
Depuis l'entrée jusqu'au fond :	83m35
La largeur de la voûte à son ouverture :	18m »
La hauteur à cette même place :	39m »
La profondeur de l'eau est à l'entrée de :	6m »
Dans le fond de la grotte elle est de.	3m »

De Jona à Staffa, avons-nous dit, la distance est courte, et l'on pourrait croire que la volonté souveraine qui régit toutes choses n'a fait ces îles si voisines qu'afin que ceux qui les ont visitées toutes deux puissent en emporter une réunion de pensées salutaires se complétant les unes par les autres.

A Jona, en effet, ce qui se présente à nos yeux, c'est le néant

des grandeurs humaines ; les puissants d'autrefois rentrés dans la terre qu'ils avaient fait trembler sous le poids de leur orgueil : là, tout nous parle de notre faiblesse et de la dépendance où nous sommes de celui qui d'un souffle peut disperser—comme le seraient des plumes livrées au vent— les rois, les empires, les générations.

Et tout proche, à Staffa, l'œuvre sublime et forte sortie des mains du Créateur, monument toujours jeune et toujours splendide que les siècles ont respecté, nous offre le témoignage imposant de la puissance de celui auquel il a suffi de dire : *Sois*, pour faire surgir des profonds abîmes de l'Océan ces grottes aux colonnades d'un ordre inconnu, dont les matériaux ne sont pas au pouvoir des hommes, et que tout l'art humain ne saurait imiter.

Entouré de tant de merveilles, ne pouvant jeter les yeux d'aucun côté sans me sentir irrésistiblement attiré par cet aimant qui s'attache à tout ce qui est grand et beau, c'est avec un profond regret que je regarde toutes ces choses, dont chacune en particulier se trouve revêtue d'un charme qui n'appartient qu'à elle seule.

Cependant il faut que je m'en éloigne, car le temps est venu pour moi d'aller retrouver mes pinceaux, de revenir dans mes pénates.

Je vais donc reprendre le chemin par Glascow, d'où je me dirigerai vers la France en suivant les côtes de l'Angleterre.

Mais pour échapper à la séduction qui m'attire vers ces pittoresques îles que je vais laisser derrière moi, pour ne pas être tenté de revenir encore vers ce qu'il faut que j'a-

bandonne, c'est sans me retourner que je m'éloignerai de l'Océan qui de ses flots tumultueux baigne mille beautés, de cette nature sauvage et sublime, dont à mon éternel regret je n'ai vu qu'une faible part.

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 677 675 4